BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLEAV DES PASSIONS HVMAINES, DE LEVRS CAVSES, ET DE LEVRS EFFETS.

PAR

R. P. EN. DIEV F. N. COEFFETEAV, de l'Ordre des Fr. Preſcheurs, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, & nommé par ſa Maieſté à l'Eueſché de Marſeille.

Edition nouuelle, reueuë, & augmentée.

A PARIS,
Chez MATHVRIN HENAVLT, ruë Clopin, deuant le petit Nauarre.

M. D C. XXXII.

Collegij S. Eligij clericorum reg. S. Pauli
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BF
552
.C64
1632

AV ROY.

SIRE,

Si voſtre Maieſté nous tenoit cette rigueur, qu'elle ne vouluſt receuoir de nos mains que des dons proportionnez à la ſplendeur qui l'enuironne, noſtre impuiſſance ſeroit comme vn eternel obſtacle à noſtre deuoir, & parmy vn ardent deſir de recognoiſtre les obligations que nous auons à celuy, auquel apres Dieu nous deuons tout, nous ſerions contraints de viure & de mourir ingrats en ſon endroit. Car qui eſt celuy d'entre nous qui oſaſt iamais eſperer de luy pouuoir rien offrir, qui ne ſe trouuaſt touſiours au deſſous de ſa gloire? Mais ce qui pourroit nous donner de l'apprehenſion d'vn coſté, nous emplit d'aſſeurance de l'autre. D'autãt que les Roys que Dieu a eſleuez au faiſte des grandeurs du mon-

de, ont ordinairement l'Ame si genereuse, qu'ils prisent plus les volontez que les effets, & qu'ils regardent plustost à la sincerité des affections, qu'à la magnificence des presens dont on s'efforce de les honorer. Sur cette confiance ie viens à vostre Maiesté luy en apporter vn, que i'auouë franchement n'estre pas autrement exquis; veu principalement qu'il a esté éclos durant l'orage, & parmy les espines & les soins d'vne grande charge, à laquelle elle a voulu que ie m'occupasse pendant mon absence de la Cour: mais que ie me figure ne luy deuoir pas estre entierement desagreable, puis que c'est vn veritable tesmoignage du zele que i'ay à son seruice, & vne marque asseurée du respect que ie porte à tant d'illustres & d'éminentes vertus dont elle orne son Diademe. C'est vn Tableau, où l'image des Passions, dont nos ames sont trauaillees durant le cours de cette vie, est depeinte des pures couleurs de la Philosophie, sans que i'y aye meslé beaucoup d'ornemens estrangers. Vostre Maiesté iettera, s'il luy plaist, les yeux dessus, non pour y recognoistre quelle impression elles font sur son ame Royalle, qui en paroist aussi

exempte, que la plus esleuee partie du monde, & la plus belle portion de l'vniuers, est exempte de la violence des orages & des tempestes : mais pour y voir quels redoutables ennemis elle a vaincus par la moderation de sa puissance que ses suiets regardent & adorent auiourd'huy, comme vn Astre de bonne influence, auquel leur salut est attaché. Cette victoire est des plus signalées, qu'vn grand courage puisse r'emporter en ce monde ; puis que l'on ne doit pas estimer que ce soit chose moins glorieuse de dompter ses passions que de subiuguer les Empires : comme en effet l'histoire est pleine d'exemples de grands Princes, qui par vn excez de colere, ou par l'infamie d'vne autre passion, ont soüillé tout l'honneur & flestry toute la reputation qu'ils auoient acquise par la puissance de leurs armes. Mais outre cela vostre Maiesté ayant sceu leur donner la loy, & les moderer au temps mesmes auquel elles sembloient auoir plus de suiet de paroistre irritées, a tesmoigné parmy vne prodigieuse amour de la Iustice, qu'elle ne tient rien de l'inhumanité des Tyrans, qui enyurez des presens & des faueurs de la fortune, las-

chent les resnes à toutes leurs passions, s'abandonnent à la haine, au dépit, à la colere, à la fureur, à la cruauté, à l'insolence, & transportez de ces furies cherchent l'establissement de leur authorité dans la ruine, & dans la misere de ceux qui sont sousmis à leur ioug: mais qu'elle veut imiter les bons & legitimes Princes, qui ne sçachans que c'est de ces fureurs, & de ces violences, bruslent de l'amour de leurs suiets, & n'ont point de plus agreable contentement en cette eminente fortune, que de leur faire sentir les effets de leur douceur. Cette incomparable bonté qui reluit en toutes les actions, & en tous les deportemens de vostre Maiesté, affermira son throne, & fera qu'apres auoir longuement tenu en terre le Sceptre de cette belle Monarchie, elle en transmettra la possession & la gloire à vne heureuse lignee, dont Dieu Protecteur de cette Couronne benira sa couche & son regne. Si nos vœux sont secondez des effets, la gloire de vostre Maiesté ne sera pas terminee de ce seul bon-heur: Mais deuant que de laisser son Diademe à ses successeurs, elle emplira l'Orient des marques de sa valeur & de son courage:

& apres auoir reconquis Constantinople, elle ira planter la Croix dans la Palestine, & arracher le Sepulchre du Sauueur du monde, d'entre les mains des infideles. Ie prie ce grand Dieu, qui ayme les Roys pleins de bonté & de Iustice, qu'il conuertisse ces souhaits en oracles, & que cependant il me face la grace de pouuoir tesmoigner à vostre Maiesté, combien passionnément ie desire me conseruer l'honneur que i'ay d'estre nay,

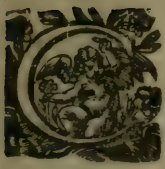
DE VOSTRE MAIESTE'

Le tres-humble, & tres-obeyssant seruiteur & suiet,

N. nommé par sa Maiesté à l'Eueschè de Marseille.

DES PASSIONS HVMAINES.

PREFACE.



OMME ainſi ſoit que la ſage Nature ayt preſcrit à toutes les creatures de l'Vniuers de certaines fins, qu'elle a reueſtuës de qualitez & d'attraits conuenables pour les enflammer de ſon amour, il ne s'en trouue point en tout le monde qui ne facent toutes ſortes d'efforts, afin de paruenir à celles qui leur ſont propoſees: Ainſi le Soleil, ayant eſté mis dans le Ciel pour éclairer le monde, & pour contribuer à la naiſſance & à la conſeruation des plantes & des animaux, ne ceſſe de courir l'vn & l'autre Hemiſphere pour épandre par tout les rayons de ſa lumie-

re & de son influence. Et à son exemple il ne se trouue nulle autre cause en tout ce grand Uniuers, qui ne soit soigneuse de poursuiure, & de rechercher sa fin selon les mouuemens que la Nature luy en a imprimez. Mais pour les en rendre capables, il a fallu que la mesme Nature qui leur a prescrit leurs fins, leur donnast aussi comme des ailes pour s'y éleuer: c'est à dire, qu'il a fallu qu'elle leur en departist la cognoissance, & qu'elle leur imprimast l'inclination & le desir de les poursuiure. Le desir seul ne suffiroit pas, par ce qu'il se forme en l'appetit, qui est vne puissance aueugle, & qui demande quelque lumiere qui l'éclaire, & qui le guide en ses mouuemens; Ne plus ne moins qu'on dit que la Balene, qui a la veuë foible & pesante, a besoing d'vn guide qui la conduise à trauers les flots, de peur que cette grande & lourde masse qu'elle traine, n'aille se heurter, & se froisser contre quelque rocher. La cou-

noissance seule ne suffiroit pas non plus, veu qu'elle part d'vne faculté, qui estant née pour éclairer, presuppose necessairement vne autre puissance, qui reçoiue les rais de sa lumiere, & qui (pour le dire ainsi) se laisse conduire à son flambeau. Ainsi, par exemple, pour faire que le Roy incité par la gloire de ses Ancestres, ou induit par la grandeur de son propre courage, entreprist de saccager Constantinople, ou de replanter la Croix dans la Palestine, il ne suffiroit pas qu'il sçeust où est Constantinople, ou bien en quelle partie du monde est la Palestine; mais outre cela il faudroit que sur cette cognoissance l'ardeur de se porter à vne si glorieuse conqueste luy en fist naistre le desir: comme anciennement pour pousser Alexandre à entreprendre le voyage de la Perse, ou des Indes, il fallut non seulement que ce Prince eust cognoissance de ce superbe Empire, & de ces riches Prouinces; mais aussi il fut necessaire que

sa generosité luy fist venir la passion et la volonté de les conquerir. De sorte que personne n'embrasse vn dessein, quel qu'il puisse estre, sinon apres que la cognoissance se trouue vnie auec le desir, et le desir conioint auec la cognoissance. En cette façon donc, si les choses connoissoient leur fin, et ne la gueriſſoient pas, ou bien si elles la desiroient sans la cognoistre, elles ne pourroient estre induites à se mettre en deuoir de l'acquerir: d'autant qu'à faute de ces aydes là, elles seroient en danger de trauailler inutilement, et de perdre toutes les peine de leurs poursuittes; si bien que pour le faire, elles ont besoin de cognoissance et de desir. Les images et les preuues de cela se voyent en toutes les creatures qui font partie de l'Vniuers. Car laissant à part les Anges des Cieux, dont les actions font assez voir que ce sont substances doüees d'vn entendement plein de cognoissance, & d'vne volon-

té capable de former diuers desirs ; si nous voulons nous arrester à la nature visible, nous trouuerons qu'il n'y a aucune creature non seulement parmy celles qui sont animees, mais mesmes parmy celles qui n'ont point d'ame, aux mouuemens, & au cours des actions de laquelle cette verité ne reluise, et ne se face clairement paroistre. Il est bien vray que aux choses inanimees & insensibles il n'est pas necessaire que la cognoissance de leurs fins reside en elles mesmes, comme le desir & l'inclination d'y paruenir y doit resider : mais il suffit qu'elles y soient guidees & conduites par vne cause coniointe à leurs actions, d'autant que pour reprendre le dernier exemple, comme encore que pour faire le voyage de l'Asie, et des Indes, il fust neccessaire à Alexandre d'en cognoistre les Prouinces ; neantmoins il pouuoit emprunter cette connoissance de ceux qui les auoient reconnuës & considerees, à la façon que les

aueugles, meſmes conduits par leurs guides, vont où les affaires les appellent: Ainſi combien que les choſes naturelles, qui d'elles-meſmes ne ſont doüees d'aucune cognoiſſance, outre l'inclination qu'elles ont à leur fin, ayent encor beſoin de la cognoiſtre pour la rechercher; ſi eſt-ce qu'ayans le deſir, il n'importe pas ſi la cognoiſſance ſe trouue auſſi formellement en elles, ou bien ſi vne autre cauſe ſupplée à ce defaut, & s'inſinuë en cette action pour la conduire. A raiſon dequoy, encor qu'elles ſoient priuees de cognoiſſance, cela n'empeſche pas l'effort de leurs mouuemens, d'autant qu'elles ſont vnies à cette grande Intelligence qui cognoiſt toutes choſes, & qui ne pouuant errer en ſa cognoiſſance, conduit par ſa ſage prouidence toutes les cauſes naturelles à leurs fins. Mais toutes ces choſes ont beſoin de cognoiſſance & de deſir pour ſe mettre en action, encore que, pour ce qui regarde la cognoiſſance, il ne ſoit pas neceſſaire ab-

solument qu'elle reside en elles, mais qu'il suffise qu'elle leur soit communiquee par l'influence & par l'assistance d'vne plus eminente cause. Quant à celles qui sont animees, cela se peut voir encor plus clairement au cours de leur vie. Mais il faut se souuenir que l'Ame, estant la forme des choses animees, & les formes naturelles ayans cela de particulier, que la plus noble contient la perfection de la moins noble, comme le quadrangle comprend auec vne certaine eminence tout ce qui entre en la cõposition du triangle, et comme les formes des animaux contiennent les formes des Elemens, il s'ensuit qu'y ayant trois degrez d'ames, c'est à sçauoir; celle qui dõne la vie, qui est la moins parfaite; celle qui donne le sentiment, qui est au second rang; et la raisonnable, qui est la plus noble de toutes; ceste Ame raisonnable qui est particuliere à l'homme, contient toutes les puissances, et toutes les perfections des autres, & peut au-

tant toute seule que toutes les autres ensemble. A cause dequoy l'homme a l'ame vegetante, qui luy est commune auec les plantes. Il a la sensitiue, qui luy est commune auec les bestes brutes. Mais il possede luy seul la raisonnable, selon laquelle il n'a rien de commun auec le reste des creatures, si ce n'est auec les Anges. Apres cela chacune de ces ames a vn nombre de puissances conuenables aux operations qui en doiuent naistre. Les puissances de l'ame vegetante sont principalement celle qui nourrit, celle qui contribuë à l'accroissement, & celle qui sert à la generation. Et celles-là ont pour instrumens de leurs actions d'autres puissances, comme la puissance d'attirer, la puissance de retenir, la puissance de chasser les excremens, la puissance de digerer la nourriture, & les autres que les Philosophes leur assignent. Outre cela, il y a vne puissance, qui est comme la Reyne de toutes les autres, au com-

mandement, & à la conduite de laquelle elles rapportent toutes leurs actions. Et celle-là c'est la puissance de l'appetit naturel, duquel nous auons dit qu'il est vne des deux choses necessaires pour accomplir les actions de la nature. Selon ces loix donc, on void que par exemple la puissance que l'on nomme attractiue, attire à elle l'aliment, parce que l'appetit naturel l'en presse, & le luy commande: Et de mesme la puissance, que l'on appelle expulsiue, iette dehors les choses que le mesme appetit naturel a en horreur; & ainsi des autres puissances qui sont destinees à diuerses fins. Mais parce que l'appetit, qui est aueugle, & dépourueu de toute cognoissance, ne suffit pas aux choses pour exercer leurs actions, mais il est requis outre cela qu'elles soient accompagnees de cognoissance: il arriue que l'ame vegetante n'estant pas si noble qu'entre ses puissances il y en ayt vne doüee de cognoissance; la nature

vniuerselle, qui pouruoit à tout, supplee à ce defaut, & conduit par sa lumiere l'inclination des substances vegetantes à leurs fins, et par vn mesme moyen guide toutes les autres puissances qui suiuent ses mouuemens en leurs actions. De maniere que la nature cognoissant la matiere conuenable & propre pour la nourriture, la monstre & l'enseigne à l'appetit naturel, et ordonne qu'elle soit attiree, & digeree, et conuertie en nourriture pour la conseruation de l'indiuidu vegetable où il se rencontre; & le mesme se doit dire des autres actions. En quoy certes les choses viuantes ne different gueres des choses inanimees. Et ne faut point opposer à cela qu'il semble qu'il y a des plantes doüees de cognoissance, sous ombre qu'il y en a qui sçauent discerner vn suc qui leur est propre, d'auec vn autre qui leur est pernicieux; ce qui semble estre vne marque de cognoissance. Car encore qu'il y ayt eu des Philosophes qui ayent

attribué aux plantes vn sentiment des choses, qu'ils disoient estre moins pur, & moins actif que celuy des animaux ; si est ce chose toute certaine que la nature de l'ame vegetante est trop terrestre, pour estre propre aux fonctions des sens, qui demandent d'autres organes que ceux des plantes. De sorte que ce qu'elles attirent le bon suc, & ce qu'elles rejettent le mauuais, cela ne procede d'aucune cognoissance dont elles soient doüees, mais vient de leurs vertus & de leurs proprietez naturelles, guidees par ceste souueraine Intelligence, qui épand son soin sur toutes les creatures, quelques basses & abiectes qu'elles puissent estre. Et c'est aussi par son mouuement que les mesmes plantes fuyent leurs contraires, comme la Vigne fuit le Laurier ; & qu'elles monstrent tant de grace & de beauté en leurs œuures, comme nous voyons au Printemps ; de sorte que toutes ces choses ne nous obligent point à croire qu'elles soient doüees

de cognoissance. Mais reprenons nostre discours, & laissans là l'ame vegetante, montons vn degré plus haut, & nous éleuons à la sensitiue. Celle-cy, comme plus noble, possede en elle-mesme la connoissance, & n'a point besoin de l'emprunter d'ailleurs, comme l'ame vegetante, & comme les choses inanimees. Elle a outre cela trois sortes de puissances, c'est à sçauoir, la faculté de cognoistre, la faculté de desirer, & la puissance mouuante. Par la puissance mouuante, i'entens celle qui execute le mouuement d'vn lieu à l'autre, selon qu'il luy est commandé & ordonné par la faculté où se forme le desir, apres qu'elle est éclairee & guidee de la cognoissance. Les puissances cognoissantes sont de deux sortes, c'est à sçauoir, les exterieures, & les interieures. Les exterieures sont les cinq sens de la nature, c'est à sçauoir, la veuë, l'oüie, le goust, l'odorat, & l'attouchement, qui comme messagers portent aux

puissances interieures doüees de cognoissance tout ce que nous pouuons comprendre & desirer. Ces puissances exterieures des Sens respondent en quelque sorte au corps de l'Uniuers, dont ils comprennent les couleurs, les sons, les odeurs, les saueurs, la froideur, la chaleur, & les autres qualitez naturelles dont ils se trouuent reuestus. Les puissances interieures capables de cognoissance sõt trois, dont la premiere est le Sens commun, qui est appellé de ce nom, parce qu'il est comme le centre où affluent et où se rendent les images qui luy sont enuoyees de tous les autres Sens; de sorte que des yeux il reçoit les images des couleurs qu'ils ont apperceuës; de l'oüye, les imagẽs des sons qui l'ont frappee; de l'odorat, les imaget des senteurs qu'il a flairees; de la langue, l'image des douceurs, ou des aigreurs qu'elle a saiourees; & de tout le corps, les images des choses qui tombent sous l'attouchement. Et nõ seulement il reçoit

les images que les autres Sens luy renuoyent, mais encor il les compare, les discerne & en iuge. Ce que les Sens particuliers ne peuuent faire, d'autant qu'ils sont limitez à leurs objets particuliers, hors de l'estenduë desquels ils ne s'auancent iamais. Car les yeux ne s'occupent qu'à cognoistre la difference qui est entre les couleurs, comme entre le blanc & le noir, & ne vont pas rechercher celle qui se rencontre entre les sons, entre les odeurs, & entre les autres qualitez qui n'ont rien de commun auec la couleur. Le Sens commun a donc esté necessaire pour iuger ainsi generalement de tous les objets des autres sens, afin que par son moyen les Animaux peussent discerner ce qui leur est salutaire, d'auec ce qui leur est pernicieux.

Mais afin que la cognoissance que ce sens recueille des objets, dont les images luy sont presentées par les sens exterieurs, ne se perde point par leur absence, il ren-

ueye tout ce qu'il en a recueilly, comparé & discerné à vne autre puissance purement cognoissante, qui s'appelle l'Imaginatiue, comme celle dans laquelle s'impriment & se grauent les images des choses qui luy sont offertes par le Sens commun, afin que la cognoissance en demeure apres qu'elles sont disparuës. Outre cette Imaginatiue, il y a vne autre puissance propre à conseruer les choses, qui est la Memoire, laquelle encore qu'elle ne soit pas directement ordonnee pour cognoistre, mais plustost pour seruir comme d'archiue & de thresor pour enfermer, & pour conseruer les images des choses qui luy sont imprimees; neantmoins parce qu'elle represente incessamment au Sens commun les images qui luy ont esté consignees, il se peut dire qu'elle sert aussi à la cognoissance. Ce sont donc là les trois puissances interieures capables de cognoissances, ausquelles combien que quelques-vns en adjoustent d'autres: neant-

moins pour cette heure ie me tiens à l'opinion de ceux, qui afin de ne point multiplier les puissances sans necessité, les reiettent comme superflues, veu que l'imaginatiue suffit pour faire tous les offices qu'on leur attribuë. Il y a donc en l'ame sensitiue huict facultez cognoissantes, cinq externes, & trois internes, comme nous auons monstré.

Quant aux puissances appetitiues où se forment les desirs, il n'y en a que deux, c'est à sçauoir la Concupiscible & l'Irascible : l'vne desquelles sans l'autre ne suffit pas pour le salut des animaux. Car si le Lion n'auoit autre inclination, ny autre aiguillon de desir, que de courir apres la viande propre à sa nourriture, certes la moindre difficulté & le moindre obstacle qu'il rencontreroit, l'empescheroit de poursuiure son carnage, d'autant qu'il seroit dénué du desir de vouloir surmonter cette difficulté, & par ainsi il ne pourroit conseruer sa vie à faute de nour-

riture. Tout de mesme aussi les hommes se rebutteroient pour les moindres trauerses qu'on leur donneroit en la poursuitte du bien, ou en la fuitte du mal; & pour peu que le danger parust grand et vrgent, ils n'auroient pas la hardiesse de s'y opposer, et de combattre: & par ainsi ils succomberoient aux difficultez, sans poursuiure plus outre les objects de leurs desirs, quelque grande inclination qu'ils eussent d'ailleurs à les rechercher. Pour laquelle raison la sage nature, afin d'aller au deuant de cét inconuenient, outre les autres puissances, a donné à l'ame sensitiue deux appetits, c'est à sçauoir, le Concupiscible, & l'Irascible: donc ce dernier, à mesme temps qu'il arriue quelque difficulté qui s'oppose au desir de Concupiscible, vient aussi tost à son secours: & enflammant le sang, excite la colere, ou l'esperance, ou la hardiesse, ou quelque autre semblable Passion destinée & ordonnée pour faire surmonter

les difficultez qui trauerſent les contentemens de l'animal; Pour ce qui regarde donc les puiſſances de l'ame ſenſitiue, il ne reſte plus que la Faculté mouuante d'vn lieu à l'autre, qui eſt épanduë, & qui reſide dans les nerfs, dans les muſcles, & dans les ligamẽs, & qui eſt diſtribuee par tous les membres de l'animal. Cette puiſſance eſtant cõmandee de l'appetit, exerce auſſi toſt ſon office, ſe ſeruant pour inſtrument de ſon action, de cette partie du ſang, qui par ſon exceſſiue pureté & ſubtilité a acquis le nom d'eſprit.

Pour venir maintenant à l'Ame raisõnable, elle a deux puiſſances principales, l'vne doüée de cognoiſſãce, qui eſt l'Entendemẽt: & l'autre capable de deſir, qui eſt la volõté, laquelle eſtãt aueugle, cõme tous les appetits le ſont naturellement, elle ſuit en la pourſuitte de ſes objets la lumiere de l'Entendement, à raiſon dequoy elle ſe nõme, Appetit intellectuel, mais plus proprement, Volonté. L'office de noſtre Enten-

dement, particuliereme̅t de celuy que nous nō̅mons Possible, est de receuoir, & en receuant de cognoistre, et en cognoissant, d'offrir à la Volōté les especes ou les images qui luy sōt enuoyées de l'imagination. Il est bien vray pourtant qu'estant vne puissance plus noble que les sensitiues, il ne peut receuoir ces images aussi materielles, grossieres, & sensibles qu'elles sont d'elles-mesmes en leur estre particulier, d'autant qu'elles ne sont pas proportionnées à sa à pureté, & à l'excellence de sa condition. A cause dequoy les Philosophes ont mis en nostre ame vne autre puissāce merueilleusement noble, dont l'office est d'épurer, & de reuestir cōme d'vne nouuelle splendeur, toutes ces images qui se trouuent en l'Imaginatiue, ou bien en la Phantasie; et de faire en sorte par le moyē de ceste lumiere, que ces images au lieu de materielles, sensibles & singulieres qu'elles sont, deuiennent tellement épurées de ces conditions terrestres, qu'elles paroissent vniuerselles,

& si bien proportionnees à la pureté de nostre entendement, qu'il en reçoiue aisément l'impression. Ainsi donc les puissances de toutes les trois Ames se rencontrent en l'homme, à cause de la raisonnable, laquelle cõme plus noble que la sensitiue & que la vegetante, comprend toutes leurs puissances, & outre cela adiouste encore beaucoup de choses à leurs perfections. Cependant il faut se souuenir que l'homme n'a nulle sorte d'empire ny sur les puissances de l'ame vegetante, dont les actions sont purement naturelles: ny sur celles de l'ame sensitiue, qui sont destinees à la connoissance, comme les sens interieurs, & les exterieurs, si ce n'est par accident, entant que par vne resolution de sa volonté, il denie à ces puissances les moyẽs qui leur sont neccessaires pour se mettre en action. Mais il en peut biẽ auoir sur celles de l'appetit sensitif, qui sont nees, & qui sont propres pour obeyr aux discours de la raison & à l'empire de la volonté, comme sur

l'Irascible & Concupiscible. Afin donc que parmy la liaison des puissances intellectuelles auec les sensitiues, et parmy la cõmunication & les correspondances qu'il y a entr'elles pour l'exercice de leurs fonctions, l'on puisse mieux voir comme les moins nobles, seruãs & obeyssans aux plus nobles, exercent & executent leurs offices, il nous en faut icy representer la forme. Soudain donc que les sens exterieurs occupés aux objets qui leur sont propres, ont recueilly les images des choses qui leur viennent du dehors, ils les vont porter au sens cõmun, lequel les reçoit, en iuge, & les discerne : Et apres cela pour les conseruer en l'absẽce de leurs objets, les presẽte à l'imaginatiue, qui les ayãt recueillies afin, de les luy representer toutesfois et quantes qu'il en sera besoin, les cõsigne, & les baille cõme en depost à la memoire, d'où les retirant quãd l'occasiõ le requiert, il les propose à l'appetit sous l'apparence des choses ou agreables, ou ennuyeuses, c'est à dire, sous

l'image du bien ou du mal. Et au meſme tẽps ces meſmes images éclairées de la lumiere de l'intellect agent, & épurées des conditions ſenſibles & ſingulieres qu'elles retiennent dans l'imaginatiue; & au lieu de ce qu'elles repreſentoiẽt des choſes particulieres, repreſẽtent les vniuerſelles, elles viennent à ſe rendre capables d'eſtre receuës dans l'entendement, lequel ſous l'apparence des choſes vtiles ou nuiſibles, c'eſt à dire, ſous l'image du bien ou du mal, les preſente à la volonté, laquelle, cõme aueugle, s'en rapporte à ce que l'entendemẽt luy en propoſe. Et lors cõme Royne des puiſſances de l'Ame, elle ordõne qu'elles ayent ou à embraſſer, ou à fuir ce qu'il luy plaiſt, ou qui ne luy plaiſt pas. A quoy l'appetit ſenſitif rendãt vne prõpte obeyſſance pour executer ſon empire, duquel il ne ſe departiamais durant qu'il demeure dans les bornes & dans l'ordre preſcrit par la nature, réueille toutes les puiſſances & toutes les paſſions ſur leſquelles ſon pou-

uoir s'estend, & met en œuure celles qui sont necessaires à cette action, et par leur moyen cõmande à la puissance mouuante espanduë par tous les mẽbres, qu'elle ayt à suiure ou à fuyr, à reculer ou à s'approcher, ou faire vn autre mouuement conuenable à l'impression qu'elle reçoit. Et elle obeyssant promptement, si elle n'est empeschee, meut tout le corps auec les organes, qui residẽt dans ses parties, & les induit à fuir, ou à embrasser les choses selon l'empire & le commandement qu'elle a receu. C'est donc de cette sorte que l'hõme procede en ses operations libres, au moins quand il y garde l'ordre qu'il doit. Ce que ie dis, d'autãt que bien souuent l'on void qu'il renuerse & peruertit cét ordre, soit que par mauuaise nourriture, ou que par accoustumance, ou que pour n'auoir pas les organes biẽ sains, ou que parce que sa volonté a d'ailleurs de mauuaises inclinations, il ne laisse pas la raison iouyr de son empire, & ne luy assubiettisse pas

l'appetit ſenſuel: mais au contraire il ſe donne en proye à cet appetit déreglé, & ſe laiſſe emporter à ſes furieux mouuemens. De ſorte que ſoudain que la fantaſie offre au meſme appetit les images qu'elle a receuës des ſens, ſous l'effigie ou l'apparence des bonnes ou mauuaiſes; luy ſans attendre qu'elles ſoyent iugées par le diſcours de l'entendement, & choiſies & reſoluës par la volonté, commande de luy-meſme à la puiſſance mouuante, & la fait mouuoir ſelon ſon bon plaiſir. Et c'eſt en cela que conſiſte le deſordre que les paſſions iettent en la vie des hommes, qu'ils deſtournent maintesfois des loix de la raiſon. Mais c'eſt aſſez de ce ſujet; Entrons maintenant en noſtre matiere, & commençons par la definition des Paſſions, pour en cognoiſtre la nature & l'eſſence.

TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE TRAICTE.

Des Passions humaines.

QVE c'est que passion. Chap. 1. fol. 1.

Du nombre des Passions, chap. 2. fol. 27.

De la qualité des passions, et si elles sont bonnes ou mauuaises ch. 3. fol. 48.

De l'Amour, Preface, fol. 73

De l'origine de l'Amour. chap. 1. fol. 79.

En quoy consiste l'Essence de l'Amour. chap. 2. fol. 97.

Des personnes ausquelles s'estend l'Amour, chap. 3. fol. 114.

Des effects de l'Amour. ch. 4. fol. 144.

De la Ialousie, si elle est vn effect & vne marque de l'amour. cha. 5. fol. 166.

De la Haine ou de l'Inimitié. Chap. 1. fol. 175,

Du Desir, ou de la Cupidité, et de la fuitte et de l'horreur que nous auons des choses, Chap. 1. fol. 205
De la Volupté. ou du Plaisir. Chap. 1. fol. 232,
Des effects de la Volupté. Chap. 2. fol. 282.
De la Douleur ou de la Tristesse, Ch. 1. fol. 301.
De la Misericorde & de l'Indignation. Chap. 2. fol. 334.
De l'Indignation. Chap. 3. fol. 354
De l'Enuie et de l'Emulation. Chap. 4. fol. 367.
De la Hardiesse. Chap. 1. fol. 399
De la Peur ou de la Crainte. Chap. 1. fol. 416.
De la Honte. Chap. 1. fol. 460
Des effects de la Honte. Chap. 2. fol. 482
De l'Esperance & du Desespoir. Chap. 1 fol. 493.

De la Colere, Chap. 1. fol. 532
De ceux contre lesquels nous nous courrouçons. Chap. 1 fol. 558,
Des effects & des remedes de la Colere. Chap. 3.
De la Douceur ou de la Debonnaireté. Chap. 1. fol. 612.
Des Diuerses Passions des hommes selon les aages et conditions où ils se trouuẽt. Chap. 1. fol. 633.

DES PASSIONS HVMAINES.

PREMIER CHAPITRE.

Auquel eſt expliqué que c'eſt que Paſſion.

PVis qu'on ne peut tenir vn meilleur ordre, pour expliquer la nature des choſes, que de commencer par leurs definitiõs, qui ont accouſtumé de nous donner vne pleine lumiere

de leur essence, il faut entrer en ce Traitté des Passions par la definition qu'en donnent les Philosophes.

Ce qu'on nomme icy Passion, disent-ils, n'est autre chose *qu'vn mouuement de l'appetit sensitif, causé de l'apprehension, ou de l'imagination du bien ou du mal, qui est suiuy d'vn changement qui arriue au corps, contre les loix de la nature.* D'où il appert que les passions, à proprement parler, ne resident qu'au seul appetit sésitif, & qu'elles ne se forment qu'en la seule partie irraisonnable de l'ame: de sorte que si l'on donne le nom des Passions aux mouuemens de l'entendement, ou à ceux de la volonté, c'est par vne façon de parler impropre, & figure, & par alusion aux passions des sens, auec lesquelles ils ont quelque sorte de rapport. La raison pour laquelle

les Passions ne se trouuent point en la partie raisonnable de l'ame, c'est parce que cette partie ne se sert point des organes corporels en ses actions, & que son office n'est pas d'alterer, ou d'apporter par elle-mesme du chãgement au corps, qui toutefois est vn accident qui accõpagne inseparablement les Passiõs. Mais comme ainsi soit qu'elles ne puissent se trouuer en autre partie de l'ame qu'en l'appetit sensitif, il s'éleue icy vne grande difficulté, à sçauoir si cet appetit se doit partager, & diuiser en l'Irascible, & au Concupiscible, comme en deux puissances differentes; ou bien si ce n'est qu'vne mesme puissance des deux. La commune creance est, que comme leurs objets sont differents, aussi ce sont deux puissances distinctes; dont la raison se recueille de ce que l'expe-

rience nous fait voir au reſte des choſes ſubjettes à la corruptiõ. Car nous voyons aux autres creatures corruptibles, qu'elles n'ôt pas ſeulement vne inclination & vne puiſſãce pour rechercher les choſes qui leur ſont conuenables, & pour fuir celles qui leur peuuent nuire; mais qu'outre cela elles en ont vne autre pour reſiſter & pour combattre ce qui peut trauerſer leurs actions, & deſtruire leur eſtre. Comme par exemple, le Feu n'eſt pas ſeulemẽt doüé de legereté pour s'éleuer en haut, mais il a pareillement receu de la nature la chaleur par le moyẽ de laquelle il reſiſte & cõbat tout ce qui eſt contraire à ſon action. En la meſme façon dõc il a fallu pour le biẽ de l'homme qu'il euſt deux ſortes d'inclinations; l'vne pour pourſuiure les choſes qui ſont aggreables à ſes Sens, & pour éuiter

celles qui luy pourroient dõner de l'ennuy : & celle-là nous la nommons la Concupiſcible ; Et l'autre par le moyen de laquelle il peuſt combattre & renuerſer tout ce qui s'oppoſe & qui trauerſe ſes inclinations , ou qui va à la deſtruction de ſon eſtre , ou à la diminution de ſon contentement , qui eſt celle que nous appellons l'Iraſcible. Celle-cy differe d'auec la Concupiſcible, parce que la Concupiſcible ſe porte au bien ſenſible, conſideré abſolument & ſans aucunes épines ; au lieu que l'Iraſcible regarde toujours le bien reueſtu de quelque difficulté, qu'elle s'efforce de vaincre : afin d'oſter à la Concupiſcible tous les obſtacles qui retardent ſon contentement , & qui l'empeſchent de pouuoir joüir du bien qu'elle deſire de poſſeder. De ſorte que l'Ira-

ſcible eſt comme l'eſpée & le bouclier de la Concupiſcible, d'autant qu'elle combat pour ſon contentemẽt, & qu'elle reſiſte à tout ce qui peut le trauerſer.

Cependant, que ce ſoient deux puiſſãces differẽtes, pluſieurs choſes le monſtrẽt: Car tout ainſi que les Mathematiciẽs, ayãs remarqué diuerſes apparentes irregularitez aux Planetes, & obſerué qu'ils ſemblẽt quelquefois haſter leur courſe, & quelquefois la retarder, quelquefois demeurer cõme immobiles, & quelquefois retourner en arriere dãs le zodiaque, quelquefois ſe mõſtrer fort proches de la terre, & quelquefois en apparoiſtre fort eſloignez, ont iugé qu'il eſtoit neceſſaire de multiplier leurs cieux, & de leur en donner pluſieurs, pour ſauuer tout deſordre en ces plus excellents corps de l'vniuers; auſ-

si la diuersité des passiõs de l'homme, les mouuements, & les desirs contraires, dont son ame est agitée, ont fait connoistre aux Philosophes qu'il n'y a pas seulement en luy vne puissance Concupiscible, mais aussi vne Irascible ; veu que bien souuent nous auons vn desir d'vne chose que nous combattons, & à qui nous resistons auec vehemence : & si nous nous laissons vaincre, nous en conceuons du regret; comme celuy qui voulant voir les corps de ceux qui auoient esté executez, reprima ce desir, & destourna ses yeux de cét infame spectacle, & puis s'estant laissé surmonter à sa curiosité, & ayant ietté les yeux dessus, tesmoigna sa douleur, & le regret qui luy estoit demeuré d'auoir donné vn si brutal contentement à ses yeux. Car de là il appert que la Cupidité, &

l'Ire sont deux facultez diuerses, puis qu'vne mesme puissance ne se porte point à mesme temps à des desirs si contraires. Et puis nous esprouuons en nous-mesmes que bien souuẽt nous sommes enclins aux passiõs de l'Irascible, sans estre beaucoup émeus de celles de lacõcupiscible, ou bien au contraire. Mesmes il y a des animaux qui ont des cupiditez, mais nuls mouuements de la colere: Comme par exemple, les Brebis, les Colombes & les Tourterelles mõstrẽt qu'elles reçoiuẽt les impressiõs des cupiditez, & toutes-fois il n'apparoist en elles nuls signes de courroux. De sorte qu'à bien considerer leur naturel on pourroit remettre en doute ce qu'a dit Aristote, qu'il n'y a point d'animal qui n'ayt quelque pointe de colere. En fin c'est chose qui se voit encore, que quelquefois

l'Iraſcible nous fait pourſuiure des choſes qui ſont abſolument contraires à la Cócupiſcible: Comme quand au peril de la vie, qui eſt ſi chere & ſi precieuſe à tous les animaux, nous cherchons à nous venger d'vn puiſſant ennemy qui nous a offenſé. Car cette vengeance, qui met en peril notre vie, ne peut partir de la meſme puiſſãce qui deſire paſſionnément de la conſeruer; & ainſi l'Iraſcible & la Concupiſcible ſont deux puiſſances differentes. Mais toujours il ne ſe trouue nulle part de Paſſion proprement priſe, qu'en ces deux facultez ſenſitiues, qui eſt vne des choſes que no⁹ recueillons de la definitiõ que nous en auons donnée.

Il appert encore de la meſme definition, que les Paſſions de noſtre ame doiuẽt toujours eſtre ſuiuies d'vn ſenſible changement, qui ſe

fait au corps par l'impreſſiõ de l'appetit ſenſitif, touché de l'imagination du bien ou du mal qui ſe preſente à luy. Et icy premierement il ne ſe faut point eſtõner que l'ame face ainſi part de ſes mouuemẽs, & cauſe des alterations ſi grandes au corps, veuque le corps luy fait auſſi part de ſes douleurs, quand il ſouffre & endure quelque violence. Car s'il eſt mis à la geſne, s'il eſt eſtendu ſur vne rouë, s'il eſt ietté dans le feu, l'ame gemit ſoubs le fais de ſon tourment. Ce qui arriue, parce qu'eſtans vnis comme la forme & la matiere, & ne faiſans qu'vn tout qui reſulte de leur aſſẽblement, il faut que toutes choſes leur ſoient communes, excepté celles qui repugnẽt, & qui ne peuuent conuenir à leurs natures particulieres. C'eſt pourquoy par vne certaine contagion, ils s'entre-

communiquét leurs Passions l'vn à l'autre. Mais il y a en ce sujet vne plus puissante raison, pour laquelle l'ame excite ces changemens au corps par ses Passions; c'est à sçauoir, parce que l'ame ne reside pas seulement au corps comme sa forme, mais y preside en qualité de cause mouuante; au moyen dequoy elle le chãge & l'altere comme il luy plaist. De sorte que tout ainsi que l'intelligéce qui meut vn Ciel appliquant sa vertu pour le mouuoir, luy fait changer de lieu, & de l'Orient le tire à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient: ainsi l'ame qui a vne puissance mouuãte qui domine sur le corps, change sa disposition naturelle, & par son agitatió l'arrache du repos auquel il se trouuoit deuãt qu'elle le troublast de cette sorte; Puis apres il ne se faut point estonner que l'appe-

tit sensitif face particulierement vne si grande impression sur le corps. Cela procede de la sympathie qui se trouue entre les puissances qui sont regies par vne mesme ame qui les employe ; en suitte de laquelle l'appetit sensitif venant à faire son effort, elle réueille, & met aussi en œuure la faculté mouuante du cœur, qui s'ouure ou qui se reserre seló la nature des objets qui ont fait impression sur l'appetit sensitif, duquel naissent tous les changemens qui se font au corps de l'animal. Et icy il faut se souuenir que la nature a formé le cœur, de sorte qu'il est en vn perpetuel mouuement, selon lequel tantost il s'estend, & tantost il se reserre de luy-mesme, auec vne certaine mesure & proportion, laquelle demeurant és bornes que la nature luy a pre-

ſcrites comme conformes à la condition de l'animal, ce mouuement eſt entierement naturel: mais s'il vient à ſe détacher de cette loy, & qu'il ſe montre ou plus émeu ou plus lét que la nature des animaux ne le requiert, l'harmonie naturelle ſe rompt, & ſe fait vne alteration notable en tout le corps de l'animal.

Cependant de toutes les puiſſãces de l'ame, il n'y a que celles de l'Appetit ſenſitif, dont les actions apportent de l'alteration à ce mouuement, qu'elles ſeules peuuẽt rendre ou plus violent ou plus tardif, que ne portẽt les loix de la nature. Et de là viẽt qu'il n'y a auſſi que les actiõs de l'appetit ſẽſitif qui ſe facent auec vn viſible changemẽt du corps, & auec vne alteration ſẽſible de ſa conſtitution naturelle. Toutefois comme en ce changemẽt le

cœur reçoit de l'alteration, auſſi les eſprits, le ſang, & les autres humeurs ſe trouuent agitées & eſmeües outre l'ordinaire. Ce qui acheue de troubler toute la conſtitution naturelle de l'animal. Voicy dóc à peu pres comme cela arriue. Les objets des Sens frappent premierement l'imagination, & puis cette puiſſance apres les auoir recogneus ſe les figure comme bons ou comme mauuais, comme agreables ou comme faſcheux & importuns: puis apres les propoſe comme reueſtus de ces qualitez, à l'animal, qui les apprehendant, ſous cette derniere conſideration excite la puiſſance Concupiſcible ou l'Iraſcible de ſon ame, & les induit à les embraſſer ou à les fuir; & par l'impreſſion de ſon mouuement agite les eſprits que nous nommons, vitaux, qui ſor-

tans du cœur vont s'épandre par tout le corps; & à meſme temps le ſang qui deriue du foye, participant à cette agitation, coule par les veines, & ſe iette auſſi ſur toutes les autres parties du corps. En ſuitte dequoy le cœur & le foye eſtans ainſi troublez en leur diſpoſition ordinaire, tout le corps ſe ſent eſmeu, non ſeulement interieurement, mais auſſi exterieurement, ſelon la nature de la paſſion qui le trauaille. Car aux mouuemens de la ioye & des cupiditez le cœur s'épanoüit, & ſe fond d'aiſe. En ceux de la triſteſſe & des ennuis, il ſe ſerre, & ſe glace de douleur. En ceux de la colere & de la hardieſſe, il s'enflamme, & deuient tout boüillant. En ceux de la crainte, on pallit, & on tremble. La parole de celuy qui a de l'amour, eſt douce, & complaiſante: celle

de celuy qui eſt épris de colere, eſt aſpre & rude: & en ſomme il ne s'éleue aucune paſſion en l'ame, qui ne laiſſe quelque trace viſible de ſon agitatiõ ſur le corps de l'homme.

En dernier lieu, il ſe peut recueillir de la definition de la Paſſion, que ce changement, qui interuiẽt au corps, arriue contre les loix de la nature; parce que comme nous venõs de dire, il iette le cœur hors des bornes du mouuement que la nature luy a preſcrites, & l'agite extra-ordinairement. De là vient qu'entre les mouuemẽs de l'appetit ſenſitif, ceux-là ſont propremẽt nommez, Paſſions, qui ſont accõpagnez de quelque inſigne defaut. Car tout ainſi que nous appellons, Paſſions du corps, les maladies, les playes, les douleurs, les inflammations, les inciſions, & les

autres

autres accidens violents qui luy arriuent extraordinairement: aussi appellons nous proprement passions de l'ame, les maladies dont elle est trauaillée & troublée, comme la pitié, la crainte, la honte, l'amour, la haine, les cupiditez, la colere, & les autres. Car en ce sujet le mot de Passion ne se prend pas au sens auquel nous disons qu'vn sujet patit, quand il reçoit d'ailleurs quelque nouuelle forme, soit qu'à l'auenement de cette forme il perde quelque chose; ou qu'il ne perde rien du sien, comme quand l'air est illuminé des rayons du Soleil, sans rien perdre de sa premiere constitution: ny au sens, auquel nous disons qu'vn sujet patit, quand il reçoit vne nouuelle qualité qui en chasse vne autre, soit qu'elle soit conuenable à sa nature, ou qu'elle luy soit contraire, com-

me quand l'eau vient à se refroidir, ou à estre échauffée. Mais le mot de Passion se prend icy pour vn changement qui se fait en l'homme contre sa constitution & disposition naturelle, de laquelle il est comme arraché par ce changement. Auquel sens les Philosophes disent que les choses patissent, quand on les tire de leur disposition naturelle à vn estat qui est cõtre leur nature.

Cependant il ne faut point s'estonner de ce que nous fondons l'irregularité du changement que causent les Passions, sur le desordre que l'Appetit sensitif, émeu par les objets sensibles, jette dans le cœur: veu que c'est chose qu'il faut tenir pour cõstante, que cette puissance de nostre ame, soit l'Irascible, soit la Concupiscible, a son siege & son domicile dans le cœur. Cela ne se

pouuãt nier au ſujet de la Crainte; veu que ceux qui en sõt ſaiſis, rappellent le ſang & la chaleur autour du cœur, comme au lieu où la peur exerce ſa tyrannie, dont ils veulent ſe deffendre; & veu auſſi que les animaux qui ont le cœur le plus ample, & le plus large, ſont les plus timides, d'autant que leur chaleur eſt plus eſtenduë, & conſequemment moins puiſſante pour repouſſer les efforts de la Crainte: il y en a qui n'ont pas creu qu'il fuſt ainſi des autres Paſſions, mais ont mis leur ſiege ailleurs, & ont dit que les vnes reſident au Foye, les autres à la Ratte, les autres au Fiel; & quant à la colere ils l'ont logée dans le Fiel, où reſide la bile qui l'enflamme: mais quant à l'Amour ils luy ont donné ſon departemẽt au Foye, à cauſe que la complexion ſanguine eſt encline à l'amour: &

quãt à la Ioye, ils l'ont eſtablie dãs la Ratte, à cauſe que la melancolie prouient de ce que cette partie ſe trouue deſbauchée: Mais nonobſtant cela c'eſt choſe toute certaine que toutes les deux puiſſances de l'appetit ſenſitif, l'Iraſcible, & la Concupiſcible, reſident dans le cœur, qui eſtant la ſource de la vie, & de toutes les operations vitales, a deu auſſi ſeruir de demeure & de retraitte aux appetits que la nature adonnezà l'animal pour conſeruer ſa vie, & pour chaſſer bien loin les perils, dont il peut eſtre menacé. De là vient donc que les paſsions, ſoit de la Cupidité, ſoit de l'Ire, ſe font incontinent ſentir au Cœur, & troublent ſa conſtitution naturelle, auſsi toſt qu'elles s'eſleuent. D'où il s'enſuit vn notable changement en tout le corps, parce que la ſource ne peut eſtre troublée,

que les ruisseaux ne s'en ressentét. Et de là vient encores que les passions estans trop vehementes, & faisans vne trop violente impression sur le cœur, causent d'estranges accidens en l'homme. Car par exemple, vne ardante colere épuisát la chaleur du cœur qu'elle attire violemment aux parties les plus esloignées du centre de la vie, & par mesme moyen enflammant la Bile, qui par sa naturelle legereté monte au cerueau, pourra oster à l'homme l'vsage de la raison, & le rendre comme furieux, & insensé. Vne excessiue crainte aussi ramassant trop d'esprits & trop de chaleur à l'entour du cœur, où elle se veut fortifier contre son ennemy, esteindra la chaleur naturelle, & estouffera l'homme. Et le mesme pourra encor faire la Honte, dont nous auons de prodigieux exem-

ples en l'hiſtoire, qui nous témoigne que de grands hommes ſont morts de honte & de regret de ne pouuoir trouuer le nœud, & de ne pouuoir ſoudre quelques énigmes ou quelques queſtions épineuſes qui leur auoient eſté propoſées. Meſmes on dit que ce grand ornement, & ce grand Genie de la Philoſophie Ariſtote, mourut de douleur & de regret de n'auoir peu trouuer la cauſe du flux & du reflux de l'Euripe. De tout cela il appert que le Cœur, qui eſt ainſi oprimé par les Paſſiõs quand elles ſont vehementes, eſt le ſiege de toutes les deux puiſſances de l'appetit ſenſitif, c'eſt à ſçauoir de l'Iraſcible & de la Concupiſcible. Et quant à ce que l'on objecte au contraire, que la Bile qui enflamme la Colere reſide au Fiel, d'où l'on voudroit conclure qu'il faut donc que l'Ira-

scible y reside aussi : il est aisé de respondre, que ce que la Bile reside au fiel, ce n'est pas la raison pour laquelle elle enflamme la colere; mais parce que c'est vne humeur chaude & seiche, qui sont des qualitez toutes propres pour produire cette sorte d'effet Et le mesme faut il dire de l'amour, c'est à sçauoir, que l'abondance du sang ne rend pas les hommes plus enclins aux passions de l'amour, parce que la puissance Concupiscible reside dans le foye, qui est le lieu où se forme le sang; mais parce que ceux qui sont de complexion sanguine, ont vn temperamẽt chaud & humide, qui est propre à cette Passion là: Et pour la ioye, on ne peut recueillir qu'elle reside dans la Ratte, de ce que cette partie estant malade, la Melancolie tourmente l'homme: car ce que la

Melancolie tourmente ainſi ceux qui ont le mal de Ratte; ce n'eſt pas par ce que la ioye y reſide, mais parce qu'il s'y fait vn amas de bile noire, qui cauſe vne ennuyeuſe & importune triſteſſe.

Cependant nous ne voulons pas tellemẽt reſtreindre ces deux puiſſances dans les bornes, & dans l'eſtẽduë du cœur, que nous ne confeſsions, qu'encor qu'elles y ayent leur principale reſidence, elles ne laiſſent pas pourtant de s'eſpandre par tout l'animal, dont nous auons vne inſigne preuue aux Lezards, qui eſtãs mis par pieces, ſentent la douleur en toutes les parties où l'on vient à les offencer. POUR la derniere de nos remarques ſur le ſujet des PASSIONS, il reſte à dire laquelle des deux PUISSANCES, de la Concupiſcible, ou de l'Iraſcible eſt la plus noble, & la plus excellente.

Quelqves-vns donnent la preeminence à la Concupiſcible, parce que l'Iraſcible eſt deſtinee pour la ſeruir, & pour luy faire ioüir des objets de ſes Paſſions. Ce qui a fait dire à Ariſtote, que les animaux ſe mettent en colere, & combattent pour leurs cupiditez. Mais tãt s'en faut que ceſte raiſon deprime l'Iraſcible, qu'au contraire c'eſt ce qui montre combien elle eſt plus excellente que la Concupiſcible. Car tout ainſi que ce ſont les plus vaillans ſoldats qui ſouſtiennent l'effort d'vne bataille, & qui empeſchent qu'elle ne ſe renuerſe ſur les plus foibles; auſſi a-t'il fallu que l'Iraſcible euſt plus de generoſité que la concupiſcible, puis qu'elle eſt ordonnee de la nature pour ſa deffence. Et de fait; comme ainſi ſoit que les plus nobles vertus ſe forment dans les plus excellentes

Puiſſances, nous voyons que la Force ou la Valeur qui reſide en l'Iraſcible, eſt vne vertu plus digne & plus loüable que la temperance qui reſide en la concupiſcible. Auſſi experimentons nous que ce nous eſt choſe bien plus honteuſe de ne refrener par les mouuemens de la Concupiſcible, que de n'arreſter pas ceux de l'Iraſcible: d'autant que ceux-cy offencent moins la raiſon que ceux-là. A cauſe dequoy nous blaſmons bien plus ceux qui s'abandonnent aux voluptez, que ceux qui ſont ſujets aux mouuemens de la colere.

Du nombre des Passions.

CHAP. II.

COmme ceux qui ont traitté de la nature des Vents, en ont parlé diuersement, & en ont mis les vns quatre, les autres huict, les autres vnze, & les autres iusques à trente & deux, ausquels ils assignent diuers poincts en l'Orizon; ainsi les philosophes qui discourent des passions de nos ames, ne conuiennent pas du nombre, mais en mettent les vns plus, & les autres moins. Voire mesmes vn ancien asseure, que cõme il y a beaucoup de Passions dont nous sçauons les noms, aussi y a t'il vne multitude infinie de celles que nous ne connoissons pas. A cause dequoy il

compare l'homme à vn de ces monſtres de l'antiquité, qu'on nous repreſente compoſez de membres, & des formes de diuers animaux; pour autant que ſes cupiditez & ſes paſſions ſont ſi prodigieuſes, & en ſi grand nombre, qu'elles ſont capables d'eſtonner ceux qui en veulent conſiderer la multitude, & la diuerſité.

Tout premierement donc il y en a eu qui ont creu que comme il y a quatre Vents principaux qui excitét diuers orages, ſoit en la terre, ſoit en la mer; auſſi il y a quatre Paſſions principales qui troublent nos ames, & qui y excitent diuerſes tempeſtes par leurs mouuements déreglez, c'eſt à ſçauoir la Volupté & la Douleur, l'Eſperance & la Crainte. Et à la verité ces quatre ont comme l'empire ſur toutes les autres, qui ſe les propoſent com-

me les objets de leurs mouuemés. Car quoy que les hommes facent; ou ils craignent, ou ils desirent, ou ils s'affligent, ou ils sont contens, qui sont les effets de ces Passions-là. D'autres n'en mettét que deux seulement, c'est à sçauoir, la Volupté, & la Douleur. D'autres n'en mettét qu'vne seule, à sçauoir l'Amour, à laquelle ils renuoyét toutes les autres, comme à leur centre & à leur racine. Les autres les ont multipliées, & en ont mis douze; les autres onze. Parmy toutes ces opinions, la plus veritable est celle qui est auiourd'huy receuë, & embrassee par tous ceux qui font vne exacte profession de la Philosophie, c'est à sçauoir qu'il y a onze Passions primitiues, & generales, dont toutes les autres sont comme les rejettons, & les branches. Ces Passions generales sont l'A-

mour & la Haine, & le Desir, & la Fuite, la Volupté & la Douleur, la Peur & la Hardiesse, l'Esperance & le Desespoir & la Colere. Et voicy comme les Philosophes en trouuent le nombre. Des Passions, disent-ils, les vnes regardent le bien ou le mal, absolument & simplement consideré: Et celles là appartiennent à la puissance Concupiscible. Les autres regardent le bien ou le mal accompagné de quelque difficulté. Et celles-là appartiennent à la puissance Irascible. Celles de la puissance Concupiscible sont au nombre de six, dont trois ont pour objet le bien, c'est à sçauoir, l'Amour, le Desir, & la Volupté; & les trois ont pour objet le mal, c'est à sçauoir la Haine, la Fuite, & la Douleur: car incontinent que l'obiet, qui a l'image du bien, s'offre à la puissance Concupisci-

ble; auſſi toſt elle s'en ſent eſpriſe, & l'amour s'en forme en elle. Que ſi cét objet eſt preſent, elle en reçoit du plaiſir & de la Volupté; & s'il eſt abſent, elle eſt touchee du deſir de le poſſeder. Et tout de méme ſoudain que l'obiet ſe preſente à la meſme puiſſance ſous l'effigie du mal, elle s'en forme auſſi toſt vne haine contraire à l'amour. Et ſi parmy cette horreur qu'elle en a, il eſt abſent, la fuitte, ou l'auerſion contraire au deſir vient à s'éclorre; & s'il eſt preſent, elle en conçoit de la douleur. De cette ſorte on trouue le nombre des paſſions qui reſident en la puiſſance Concupiſcible. Celles de l'Iraſcible ne ſont que cinq, à ſçauoir, la peur, & la Hardieſſe, l'Eſperance, & le deſeſpoir, & la colere. Car ſi l'objet qui a apparence de bien, ſe preſente accompagné de difficulté, & que

l'homme se figure que nonobstãt cela il est en sa puissance de l'obtenir, alors il s'en forme l'Esperance: mais s'il n'y void nulle apparence, le Desespoir l'en retire, & l'en destourne. Et pour ce qui cõcerne le bien qu'on possede, il n'y a point de Passion en l'Irascible qui le regarde, veu que ce qui est en nostre puissance, n'est accompagné d'aucune difficulté, & n'est point besoing que l'Irascible se treuue, ou agisse pour ce suiet. Mais si le mal qui se presente, est plein d'horreur & de difficulté, il faut qu'il soit ou present ou absent. S'il est absent, il excite ou la Hardiesse, ou la Crainte: la Hardiesse, si nous voulons nous efforcer de le surmonter: la Crainte, si nous le redoutõs comme trop formidable. S'il est present, il enflamme la Colere, qui nous porte à la vengeance, pour repousser

repouſſer l'iniure que nous auons receuë. Et ainſi nous trouuons le nombre des Paſſions de l'Iraſcible, qui auec les ſix de la Concupiſcible, font onze Paſſions en tout.

Mais il faut ſe ſouuenir que nonobſtant ce nombre determiné, il s'en trouue encore cõme vn Exain d'autres, qui toutesfois prennent leur ſource & leur origine de celles-là, comme nous auons deſia remarqué. En ce nombre les Philoſophes mettent l'Aigreur, l'Enuie, l'Emulation, la Honte, l'Effronterie, la Miſericorde, l'Humanité, & mille autres, qu'il ſeroit trop long de raconter. Mais parce qu'il y en a quelques-vnes, ſans la cognoiſſance deſquelles ce traitté des Paſſions ſeroit imparfaict, nous en parlerons, ſelon l'exigence de ſa matiere, aux lieux où l'occaſion s'en offrira. Icy il ſuffira de remar-

quer, que comme les Passions generales regardẽt leurs objets, sans autre restriction que celle du bien ou du mal qui s'y presente; ainsi les Passions plus particulieres contenuës sur ces generales, regardent les mesmes obiets limitez à quelque condition speciale: comme par exemple, le Desir pris absolument est vne Passion generale qui regarde l'objet du bien, sans autre limitation que soubs l'apparence du bien. Mais si nous venons à prescrire des bornes à ce bien, & que nous le considerions soubs l'image d'vn bien particulier, soit de l'honneur, soit de richesses, soit de la beauté ou d'vne autre chose, le desir viendra aussi à estre limité, & ce sera lors vn desir d'honneur qui se nomme Ambition; ou vn desir de richesses, qui se nomme Conuoitise; ou vn desir de

Beauté, qui ſe veut attribuer le nom de ſon genre, & ſe nommer du meſme nom de l'Amour : & le ſemblable faut-il dire des autres limitations de cét objet. De ſorte que ces Paſſions là d'Amour, de Richeſſes, & d'Honneur ſont des Paſſions plus particulieres, que le Deſir, qui eſt comme leur genre, & leur ſource. Ainſi la douleur priſe abſolument, eſt vne Paſſion qui regarde l'objet du mal en ſon eſtenduë generale, & non ſoubs autre limitation que ſoubs celle du mal. A raiſon dequoy ſi vn tel objet vient à eſtre par nous determiné à quelque condition ſpeciale, comme aux infortunes, aux proſperitez d'autruy, ou à noſtre propre infamie, alors la douleur viendra auſſi à eſtre limitée, & reſtreinte, & deuiendra vne douleur des infortunes d'autruy,

& lors ce ſera vne Compaſſion, ou bien elle deuiendra vne douleur des proſperitez d'autruy, & ce ſera vne Indignation, ou vne Enuie, ou vn Dépit; ou bien elle deuiendra vne douleur de noſtre propre infamie, & lors ce ſera vne Honte, & ainſi des autres. Ces Paſſions peuuent aller à l'infiny ſous diuerſes limitations des objets qui ſont infinis; c'eſt pourquoy mal-aiſément les peut-on renger ſoubs vne Science. Auſſi n'ont-elles point de nom particulier, mais elles l'empruntent de la limitation qu'elles donnent à l'objet, encores qu'il y en ayt quelques vnes qui ont leur nom propre; comme l'Enuie, la Ialouſie, la Compaſſion, la honte; mais les autres prennent ſouuẽt le nom de leur Genre.

Cependant, l'on a acouſtumé

de demander icy, d'où vient que conſiderant l'objet de l'appetit Concupiſcible, qui encloſt le bien & le mal, ſimplement pris, c'eſt à dire, ſans apparence d'aucune difficulté qui luy ſoit adjointe, nous auons mis la Ioye comme vne Paſſion, qui naiſt de la preſence & de la ioüiſſance du bien, & la douleur comme vne Paſſion qui naiſt d'vn mal preſent, & qu'on n'a peu euiter; Et toutefois conſiderant l'objet de l'Iraſcible, qui encloſt le bien qui ne ſe peut obtenir qu'auec difficulté, & le mal qui ne ſe peut fuir qu'auec de la peine, nous n'auons mis aucune Paſſion qui naiſſe de la iouyſſance d'vn tel bien, ou de la preſence de ce mal qui n'a peu s'euiter. A quoy nous reſpondons que cette difficulté auroit lieu, ſi ces deux Appetits auoient leurs actions ſeparées l'vn d'auec

l'autre: Mais cela n'eſt pas, au contraire ils s'vniſſent, & ſe portens coniointement à la recherche & à la poſſeſſion du bien, ou à la fuitte, & à l'eſloignement du mal. De ſorte que l'appetit Irascible ne fait iamais ſes efforts que coniointement auec le Concupiſcible, veu qu'il eſt ordonné pour le ſecourir, & l'aſſiſter toutes fois & quantes qu'il ſe trouue de la difficulté en l'objet qu'il doit ou pourſuiure, ou euiter. A raiſon de quoy, d'autant que quelque difficulté qui ſe puiſſe rencontrer en la fuitte ou en la pourſuitte de cét objet, neant moins, quand il eſt obtenu, ou euité, toute la peine, & la difficulté qui l'enuironnoit, vient à s'éuanoüyr, & à eſtre diſſipee; il n'eſt point beſoing de mettre d'autres paſſions qui naiſſent de la iouyſſance, ou de l'eſloi-

gnement de cét objet, que les mesmes qui naissent de cette iouyssance, ou de cét esloignement, quand il ne s'y trouue point de difficulté apparente, qui en trauerse l'acquisition, ou qui en rende la fuitte difficile. Et afin que l'on connoisse mieux quel ordre tiennent ces deux Appetits en l'execution de leurs offices, nous pouuons representer ainsi leurs mouuemens, & l'ordre des Passions qui se forment en l'vn & en l'autre. Incontinent qu'il se presentera à la puissance sensible quelque objet, sous l'effigie d'vn bien apparent: par exemple, la beauté d'vne Heleine, soit que l'acquisition en soit accompagnee de difficulté, ou qu'il ne s'y en presente point, cette beauté excitera premierement vne Passion de l'Amour, de laquelle naistra toutaussitost le de-

sir qui en fera rechercher la iouyssance. Et au cas qu'en cette recherche il ne se découure, ny n'apparoisse aucune difficulté, la possession s'en prendra sans auoir besoin de l'assistance de l'appetit Irascible, dont naistra la Ioye, ou le plaisir. Mais si durant l'ardeur du desir il se découure quelque difficulté à l'obtenir, à cette heure-là d'autant que si l'appetit Concupiscible n'estoit assisté, il se rebuteroit à la moindre petite difficulté qui se presenteroit, & cesseroit de desirer la chose, & de se mettre en peine de l'acquerir. Pour cette raison l'Irascible, afin d'empescher que cela n'aduienne, fait naistre & venir au secours du Concupiscible l'Esperance, qui soustient le Desir, afin de faire toute sorte d'effort pour l'acquisition, qui en ce cas-là n'apporte point d'autre

ioye, que celle qui fuſt arriuee, quand meſmes elle ſe fuſt faicte ſans peine & ſans difficulté, conſideré que la iouyſſance fait oublier toutes les peines qui l'ont precedee. Mais dés le commencement, & dés la naiſſance du deſir, ou meſmes pendant tout le temps qu'il dure, ſoit auec quelque eſperance, ou du tout ſans eſpoir de la iouyſſance de l'objet, s'il apparoiſt que c'eſt choſe abſolument impoſſible d'en iouyr, alors pour ne laiſſer pas conſumer le deſir en vne vaine pourſuitte, l'Iraſcible fait naiſtre le Deſeſpoir, afin que la puiſſance Concupiſcible ne s'occupe pas en vn deſſein qui ne luy peut reüſſir. Et pareillement s'il s'offre à la puiſſance Appetitiue vn objet ſous l'effigie du mal, comme par exemple, vn puiſſant ennemy qui ſe prepare, & qui ſe mette en

deuoir de se venger de nous, & de nous offenser; alors la Haine se réueille premierement en nous, & nous fait apprehender le mal qui nous menace apparemmẽt, & puis nous encline à chercher les moyés de le fuir, soit en nous mettant en defense, ou bien en nous retirant, & nous mettant à couuert de cét outrage, ou bien en l'esquiuant par quelqu'autre voye. Ce qui fait naistre en nous la Passion de la Fuitte, par laquelle nous n'entendons icy autre chose que l'effort que nous faisons pour fuir le mal. Mais au cas qu'en cette recherche des moyens pour l'euiter, il n'apparoisse aucune difficulté, l'Irascible ne se mettra point en peine de secourir la Concupiscible. Et pour ce qu'eschapper d'vn danger, & euiter vn mal, est vne sorte de bien, cela auenãt il en naistra de la ioye;

comme au contraire si nous tombons au mal-heur qui nous menace, encore qu'il n'apparoisse point qu'il y eût aucune difficulté à l'euiter, il en naistra de la douleur. Mais si durât que ie cherche les moyens d'euiter l'outrage qui me menace, ie m'apperçois que ie ne le peux faire sans peine & sans difficulté; à cette heure-là, d'autant que les moindres obstacles estonnent, & empeschét la puissance Cõcupiscible, sans qu'elle s'efforce de les surmõter, l'Irascible excite la Hardiesse qui va au secours, & qui soustiét le mouuemét de cette Passion, que nous nommons Fuite, ou Auersion de la chose, iusques à ce que le mal soit entierement destourné & dissipé, & alors naist la mesme ioye qui fust arriuee, quand toutes ces difficultez ne se fussent point rencontrees. Et quand parmy cette

resistance, & cét effort de la Hardiesse, le mal n'a pas laissé d'arriuer, alors la douleur vient à se former, comme elle se fust formee, bien que cét accident fust arriué sans combat, & sans difficulté. Mais si durant qu'on cherche les moyens d'éuiter le mal, l'on découure qu'il y a biẽ de la difficulté à s'en garentir, & qu'il est proche de nos testes auec vn dãger eminent de nos personnes, alors l'Irascible vient au secours auec la Crainte, qui rend l'homme prudent, aduisé, afin qu'vne trop grande audace ne le face pas perdre & precipiter dans le mal-heur qu'il veut euiter. Outre tout cela, quand l'objet qui se presente soubs l'image du bien, à mesme temps le faict connoistre impossible à acquerir, alors non seulement l'esperance n'y prend point de part, mais mesmes le de-

ſir en eſt banny, de ſorte que la premiere Paſſion, qui ſe forme alors en nous, c'eſt le Deſeſpoir que l'Iraſcible excite, afin qu'il ne laiſſe point de vain deſir: conſideré que naturellement l'on ne ſouhaitte point les choſes impoſſibles, & que les actions vaines & inutiles ſont ennemies de la nature.

Quant à la contrarieté qui ſe peut rencontrer entre quelques-vnes de ces Paſſions, il faut ſçauoir que cette contrarieté ſe peut peſer en deux façons: c'eſt à ſçauoir, ou bien à raiſon des diuers mouuemens de l'appetit qui s'en enflamme: comme par exemple, nous diſons que l'Eſperance & le Deſeſpoir ſont Paſſions contraires, non à raiſon de leurs objets, puis que toutes deux regardent le bien apparent, ſous la condition de difficile à obtenir; mais à raiſon des di-

uers mouuemens qu'elles excitent de leur nature en l'Appetit, d'autant que l'Esperance fait vn effort pour rechercher l'objet, & le Desespoir s'en retire, & s'en recule. D'où vient que si nous comparons l'Esperance & la Hardiesse, nous trouuerons que ce sont Passions contraires, non à raison du mouuement de l'Appetit, veu que toutes deux agitent l'esprit, & luy seruent comme d'aiguillon, pour le rendre prompt à la recherche de leurs objets : mais à raison de ces objets, d'autant que l'Esperance regarde le bien apparent, & la Hardiesse regarde le mal. Semblablement la Crainte & le Desespoir sont contraires, à raison de leurs obiets, & non à raison de leurs mouuemens ; d'autant que toutes deux seruent plustost à retirer, & arrester l'effort de l'Appetit, que

non pas à l'exciter. En apres, le desir, & la fuite sont Passions contraires pour toutes les deux raisons ensemble ; consideré que l'vne a pour objet le bien, & l'autre le mal : & outre cela, le Desir incite l'Appetit à la recherche de l'objet, au lieu que la fuite l'en fait retirer. On peut faire le mesme discours sur le reste des Passions. Mais cela se verra mieux aux lieux où nous en traitterons en particulier.

De la qualité des Passions : Si elles sont bonnes, ou mauuaises.

CHAP. III.

ENtre les questions qui ont esté serieusement agitees dans les escholes des anciens Philosophes, il n'y en a point eu de plus celebre, ny au sujet de laquelle la contention des esprits ayt esté plus grande, que celle qui regarde la qualité des Passions de l'ame, à sçauoir, si elles sont bonnes, ou mauuaises, & si elles sont compatibles auec vne eminente vertu, ou bien si elles ne peuuent subsister auec elle. Les Stoïques, Philosophes, seueres, & éloignez des communes opinions du monde, ont

ont creu qu'vne ame, dans qui la Vertu a ietté de profondes racines, & qui possede tous les ornements de la vraye sageſſe, doit auoir acquis vn tel empire sur leurs mouuemens, qu'elle ne s'en sente iamais, non pas meſme legerement, troublée. Ce qui les a meus à faire ce iugement, a eſté qu'ils eſtimoient choſe indigne d'vn homme ſage, & pleinement vertueux, de ſe voir ſujet aux maladies de l'ame, qui eſt le nom qu'ils donnent aux passions. Mais les Peripateticiens ont embraſſé l'opinion contraire, & ont creu que c'eſtoit choſe qui ne ſe pouuoit nier, que les plus grandes ames, & les plus accomplies en Vertu & en Sageſſe, ne ſe reſſentiſſent quelques fois de ces paſſions, auſquelles pourtant les Sages ſçauent bien donner le frein, & retenir leur

ardeur. Et se fondent sur ce qu'elles ne s'esleuent pas en nous par nostre élection, mais qu'elles sont comme des rejettons de la nature, qui se produisent, & qui s'aduancent d'eux mesmes. Cete question a semblé à plusieurs grands personnages estre plustost des paroles que des choses. Mais quoy qu'il en soit, il est vray que les plus sages ne peuuent s'exempter des mouuements des Passions naturelles, sans que toutes-fois cela diminuë rien de leur vertu, ou la rende moins parfaite. Il faut donc se souuenir que ces sortes de Passions peuuent estre considerées en deux manieres. Premierement, en leur estenduë particuliere, c'est à sçauoir, comme mouuements de l'Appetit sensitif, qui de soy n'est doüé d'aucune raison; & qui nous est commun auec les bestes. Et

en cette façon elles ne sont ny loüables, ny dignes de blasme, veu que le poids, & le merite de ce qui part de nostre ame, dépend de la raison. Secondement, elles peuuent estre considerées, en tant que la raison les peut soumettre à son empire, & leur donner la loy : Et en cette consideration elles peuuent estre bonnes ou mauuaises, selon la qualité de la Volonté qui les gouuerne. Ainsi nous voyons les bons & les mauuais craindre, desirer, & se resiouyr aussi bien les vns que les autres : mais les meschants ont de mauuaises craintes, de mauuais desirs, & de mauuaises ioyes ; au lieu que les bons n'ont que de bonnes craintes, de bons desirs, & de bonnes ioyes ; parce que les rameaux tiennent tousiours de la nature de leur ra-

cine : Car encore que l'Appetit sensitif, de sa condition soit destitué de liberté ; neantmoins, à cause de l'estroitte vnion qu'il a auec les puissances intellectuelles, & raisonnables, il en participe comme vn rayon, & a quelque sorte de liberté empruntée, pour l'amour de laquelle on ne feint point de dire qu'il est mesmes capable des vertus, comme de la Temperance, & de la Force ; qui residents en cette partie de l'ame.

Si les Stoïciens eussent bien pesé cette consideration, ils eussent veu que l'homme sage, par le moyen de la raison, peut tellement moderer ses Passions, qu'elles soient loüables, & dignes de la profession qu'il fait de la Vertu. Ce qui ne reçoit point de doute parmy les Philosophes Chre-

ſtiens, puis que celuy qui n'a iamais eſté capable de peché, & de qui l'ame a eſté éleuée au comble des graces & des vertus, a eu luy-meſme des paſſions, & des affections humaines, qui toutes-fois n'ont peu iamais ſurprendre, ny anticiper l'empire de la raiſon, ou l'émouuoir, ſans receuoir la loy d'elle. Et ſi d'ailleurs nous ne manquós pas de raiſons pour combattre & renuerſer l'opinion des Stoïques. Car premierement la Vertu, quelque eminente qu'elle ſoit, ne deſtruit point ce qui eſt pleinement conforme à la raiſon: Mais qu'y a-il de plus raiſonnable que de voir l'homme touché de pitié & de compaſſion des miſeres de ſon ſemblable? de ſon amy? de ſon parent? Quelle inhumanité ſeroit-ce à vne mere de voir ſon enfant en la gueule des beſtes fa-

rouehes, ou exposé à vn naufrage, ou estendu sur vne roüe, ou deschiré d'vn autre supplice, ou seulement accueilly d'vne violente maladie, sans auoir le cœur attendry de douleur? Voudroit-on qu'vn homme vertueux ne fust émeu d'aucune indignation, de veoir les crimes honorez, & les meschans esleuez au faiste des dignitez? Voudroit-on condamner les aiguillons d'vne honneste émulation, dont est touché celuy qui lit dans l'histoire les glorieux exploicts, ou les vertueux deportemens des grands hommes qui l'ont deuancé? Voudroit-on que celuy qui doit la vie, & l'honneur, & tout ce qu'il a, à son amy, fust insensible aux offices de son amitié? Voudroit-on que les larmes d'vne honneste femme n'eussent point de puissance

sur vn mary, qui seroit prest de l'abandonner ? Tous ces mouuemens estant donc si iustes, ne seroit-ce pas vne excessiue cruauté de les vouloir supprimer, comme en dépit de la nature ? Mais qui ne sçait que ces passions nous sont des exercices de Vertu ? Apprehender le mal, craindre les supplices, attendre auec Ioye les recompenses, souspirer auec les promesses, ne sont-ce pas autant d'aiguillons à la Pieté, à la Iustice, à la Temperance, & aux autres vertueuses actions ? Qui est-ce donc qui reprouuera vne chose si loüable ? Derechef, n'est-ce pas estouffer le fruict de la Vertu, & luy dénier le contentement qui luy est deu, de retrencher ainsi vniuersellement toutes les Passions ? Car qui ne sçait qu'elle a de coustume de ietter en l'ame des hom-

mes vne ardante amour des beaux fruicts qu'elle produit ? Qui eſt l'homme iuſte qui ne ſente vn certain plaiſir, & vne certaine douceur aux effects de la Iuſtice ? qui eſt l'homme ſobre qui ne reçoiue du contentement aux actions de la Sobrieté ? Qui eſt l'homme vaillant qui ne ſe laiſſe tranſporter à l'Amour des beaux exploits, & au deſir d'aller chercher vne glorieuſe mort dans les combats?

Apres cela, qui croira iamais que la vertu, à l'exemple du Polype, mange ſes bras, c'eſt à dire, qui croira iamais qu'elle deſtruiſe ſes propres objets ? Qui ignore donc que les Paſſions de nos ames ne ſoient les objets de pluſieurs excellentes vertus qui les moderent, & qui les ramenent à la raiſon, quand elles veulent ſ'emanciper? La force

n'eſt autre choſe qu'vne mediocrité que nous apportons à la Crainte, & à la Hardieſſe : c'eſt à dire, ce n'eſt autre choſe qu'vne vertu, par le moyen de laquelle nous moderons vne exceſsiue frayeur, & vne Hardieſſe immoderée. Oſtez donc à la force la Peur & la Hardieſſe, & elle n'eſt plus vertu : par vn meſme moyen vous renuerſerez toute ſorte de magnanimité, & toute ſorte de magnificence, dont l'vne nous faict entreprendre auec vn grand courage, les choſes les plus terribles & plus difficiles ; & l'autre nous donne de la ſplendeur aux grandes actions : vous renuerſerez pareillement toute Patience, & toute Perſeuerance : dont l'vne nous fait conſtamment, & volontairement ſupporter les miſeres de cette vie ; & l'autre nous affermit contre toutes les trauerſes de ce

monde, de sorte que nous demeurons inseparablement attachez à ce que nous croyons estre de la raison: car toutes ces vertus ont pour objet les Passions de l'Appetit Irascible. La Temperance n'est aussi autre chose, qu'vne mediocrité que nous gardons aux voluptez du gouſt & de l'attouchement, & aux douleurs, ou aux tristesses qui nous suruiennent: c'est à dire, ce n'est autre chose qu'vne vertu, par le moyen de laquelle nous reglons les voluptez & les douleurs. Si vous ostez donc à la Téperance les voluptez & les douleurs, en vain vous luy donnez le nom de Vertu, & tout à la fois vous arrachez du nombre des vertus la pudeur & l'honnesteté: dont l'vne nous fait apprehẽder les infamies & les opprobres, c'est à dire, nous induit à fuir tout ce qui a quelque

image de dissolution ; & l'autre nous emplissant l'ame des choses belles, ou faites auec vne certaine grace, nous fait fuir tout ce qui est sale, & digne de vitupere. Vous arracherez encor de ce mesme nombre des vertus l'Abstinence, la Sobrieté, la Chasteté, la Pudicité, dont les deux premieres moderent les voluptez de la bouche, & les autres les plaisirs de la generation; veu que toutes ces vertus ont pour objet les Passions de l'Appetit cócupiscible.

Apres tout cela encore l'Appetit sensitif est vn present de la nature, que Dieu, qui en est l'Auteur, nous a liberalemẽt accordé. Or la vertu ne destruit point la nature, mais y adjouste les perfections qui luy manquent. Il faut donc qu'elle laisse agir l'appetit sensitif selon son inclination, sauf à moderer ses

mouuemens, & à les retenir soubs les loix de la raison. Et certes il semble que les Stoïques n'ont remarqué en l'homme autre composition que celle du corps & de l'ame, & qu'ils ont ignoré la diuersité des puissances intellectuelles & sensitiues de la raison, & de la sensualité; veu quautrement il n'y a nulle apparence qu'ils eussent voulu laisser l'Appetit sensitif ocieux en l'homme, comme il faut qu'il soit, s'il est vne fois deliuré de tous les mouuemens des passions. Et quant aux excessiues loüanges qu'ils donnent au Sage; qu'ils feignent exépt des Pasions, elles ressemblent aux superbes tiltres qu'on donne aux grands Nauires, & à tout ce riche équipage, & à ces exquis ornemens dont on les pare, qui n'empeschent pas qu'ils ne sentent la fureur des orages, & qu'ils n'aillent

s'ouurir & se briser aux pieds d'vn rocher, aussi bien que les moindres vaisseaux. Car on a tousiours veu ceux qui ont faict profession de cette secte, passer aussi bien que les autres aux dangers de la mer & de la terre; on les a tousiours veuz sujets aux communes cupidités des hommes, & auoir en ce sujet plus de vanité que de Constance. De sorte que mesmes ils ont esté contraints d'excuser ces premiers mouuements, & d'aduoüer qu'il n'est pas en la puissance de l'homme d'empescher qu'ils ne s'esleuent, & qu'ils ne se produisent quelquesfois. Que restoit-il donc, sinon à confesser qu'il faut que la raison les regle, & les ramene à la mediocrité qui se trouue en la Vertu? Car tout ainsi que la santé ne consiste pas en la destruction des qualitez contraires, qui se rencontrent

en l'homme, mais au temperament qu'vne bonne nature leur donne : Et comme pour rendre vne musique parfaicte, il ne faut pas en oster la diuersité des tons, mais les amener à vn bon accord, pour parfaire l'harmonie. Aussi l'effort de la vertu ne consiste pas à exterminer, ou à arracher entierement de l'ame les Passions naturelles, mais à les moderer, & à les regir auec le frein de la raison. Il est bien vray qu'il y a des Passions pleines de crimes, & que nous detestons à les ouyr seulement nommer, comme l'Imprudence, l'Enuie, la Haine ; & de celles-là nous ne doutons pas qu'il ne les faille entierement supprimer. Mais il y en a d'autres, dont le nom mesmes est agreable, comme la Pitié, la Pudeur, l'Amour honneste, & les semblables ; & celles-là n'ont besoing

que de prendre la teinture de la raiſon & de la vertu, pour eſtre entierement loüables. Mais de nous vouloir donner vn homme qui ne ſoit émeu d'aucune Paſsion, c'eſt vrayement le deſpoüiller de l'humanité, & en faire ou vn rocher, ou vn Dieu. Ceux qui font profeſsion d'vne ſi ſuperbe, & ſi arrogante Philoſophie, ne ſe peuuent empeſcher de rire, quand ils liſent dans les eſcrits des Poëtes, qu'il y a eu des hommes de telle conſtitution, & pour le dire ainſi, de telle trempe, que les eſpées, les lances, & les autres armes ne les pouuoient entamer, ny faire aucune playe ſur leurs corps. Et ceux qui ont eu plus de vogue parmy eux, ſe ſont mocquez des Philoſophes, qui ont creu qu'il y auoit dans l'Vniuers quelques Iſles, & quelques contrées, comme Delos

& l'Egypte, qui n'auoient iamais ſenty la violence des tremblemens de terre, & qui eſtoient demeurees perpetuellement immobiles parmy les mouuemens de toutes les autres parties du monde; Et ces gens-là nous dépeignent vn homme ſage, ſi parfait, ſi eminent, & ſi affermy en la Vertu, que tous les coups de la fortune, voire les plus violents, les naufrages, les ſupplices, & les infamies ne peuuent faire aucune impreſſion ſur ſon ame, de ſorte qu'il demeure immobile & ſans changer meſme de viſage au milieu des flammes, des roües, & des potéces, & de toutes les horreurs les plus affreuſes de la mort & de la honte. qui eſt-ce qui ne ſe mocquera d'vne ſi exceſſiue vanité? Mais, diſent ces Stoïques, c'eſt choſe bien indigne d'vn homme pleinement ſage & orné d'vne parfaite

faite vertu de se voir agité des Passions, qui sont les maladies de l'ame. A cela nous respondons qu'il est faux que les Passions, considerées entant qu'elles se soumettent aux loix de la raison; soient des maladies de l'ame: au contraire en ce sens là, qui est celuy auquel nous en parlons, ce sont des instrumens & des objets de la vertu: ce sont comme des viues estincelles qui en allument en nos ames les desirs; & comme parle Aristote, ce sont les ames de la raison. il est bien vray que comme on dit que les fleurs de l'Egypte estans perpetuellement chargées, & trempées des vapeurs du Nil, qui sont terrestres, & grossieres, ne iettent pas les agreables odeurs qu'elles ietteroient sans obstacle: qu'aussi les ames troublées des Passions ne peuuent produire les actions ver-

tueuſes qu'elles produiroient hors de cette cogitation : veu que les mouuemens, & les impreſsions qu'elles font ſur les ames, reſſemblent aux efforts d'vn violent torrent qui arrache les pierres, qui réuerſe les plantes, & qui entraine tout ce qui s'oppoſe à ſa violence; d'autant qu'elles eſteignent la raiſon, oſtent le iugement, eſtouffent la prudence, & ne laiſſent aucune image de vertu en vne ame qui en eſt tranſportee. Mais cela arriue à ceux qui s'abandonnent entierement aux Paſsions, & non à ceux qui comme de ſages Pilotes ſe preparent contre l'orage, & qui, quād il eſt arriué, ſe mettent en deuoir d'y remedier, ſans perdre le iugement en vn accident qui effraye les autres. Nous appriuoiſons bien les Elephans, les Tygres, les Lions, les Pantheres, & les animaux les

plus farouches, ſans nous eſmouuoir: & on ne voudroit pas que ſans nous troubler exceſsiuement, nous peuſsions reprimer la brutalité de l'Appetit ſenſitif, & moderer ſes Paſsions, quand elles s'éleuent contre la raiſon?

Au reſte, quand ces mouuemens des Paſsions preuiennent la raiſon, & deuancent toute deliberation de l'homme, on ne les peut eſtimer mauuais, puiſque ce ſont purs mouuemens de la nature ſans aucune image de liberté; & c'eſt choſe certaine que non ſeulement vne ſageſſe cómune y eſt ſuiete, mais que meſmes les plus excellentes ames (ie ne parle point de ceux qui ont des dons particuliers de Dieu) voire celles qui ſont doüees des vertus heroïques, en reſſentent l'agitation; veu que la vertu, pour eminente qu'elle ſoit, ne peut tel-

lement assuiettit l'Appetit sensitif, auquel elle ne commande pas cõme à vn Esclaue, mais comme à vn Citoyen, qu'il ne preuienne l'Empire de la raison. Et c'est ce que les Stoïques sont encores contraints d'auoüer, veu qu'ils asseurent qu'il n'est pas en la puissance de l'homme sage de s'empescher de se troubler, quand quelques images affreuses se presentent inopinément à ses yeux, de sorte, que quoy qu'il face en ces accidens-là, il pallira: il sera estonné, il aura le cœur serré: toutesfois, disent-ils, ce sera sans consentir à ces mouuemens, parce qu'il est en sa puissance de n'y consentir pas. Ils adiouſtent qu'il y a cette difference entre l'homme sage, & l'insensé, que l'insensé cede aux Passions, & leur obeyt en tout; au lieu que le sage encore qu'il en souffre les mouuemens, leur resiste

touſiours, & conſerue genereuſement en ſon ame les loix, & l'amour de la Vertu. En cela certes ils ont approché bien prés de la doctrine que nous enſeignons. Mais touſiours il faut ſe ſouuenir, que l'office de la raiſon n'eſt pas d'arracher de l'ame de l'homme toutes les racines des Paſſions, comme auſsi il n'eſt ny expedient, ny neceſſaire qu'elle le face: mais ſon deuoir eſt de leur preſcrire des limites & de les reduire à la Mediocrité où la Vertu les demãde. Par exemple, imaginõs-nous vn frere qui a perdu ſon frere qu'il aymoit paſsionnément, on le coniure de ne pleurer point cete perte, de ne s'en affliger point, & de n'en monſtrer aucun ſigne de triſteſſe pour conſeruer la reputation d'hõme ſage, & abſolument vertueux; n'eſt-ce pas exiger de luy pluſtoſt vne pure ſtu-

pidité ; qu'vne vraye constance? Ceux qui font de ces discours, mõstrẽt bien ou qu'ils n'ont point de naturel, ou qu'ils ne sont iamais tõbez en ces sortes de calamitez: autrement vne si sensible douleur eust arraché de leurs esprits cette arrogante Philosophie, & les eust contraints d'auoüer que l'humanité ne permet pas que l'on demeure insensibles en de si cruels accidens Cependant, comme ces Passions preuenans la raison, ne peuuent estre estimées ny bonnes, ny mauuaises; aussi quand elles se laissent moderer, & gouuerner à la raison, elles nous acquierent vne insigne loüange : au lieu que quand elles s'échappent, & qu'elles sortent des limites de la Vertu, elles ne nous apportent que du blasme, & de l'infamie. En somme, les Passions sont en nos ames comme les nerfs

au corps; veu que comme par le moyen des nerfs nous eſtendons & nous plions les membres: auſsi par le moyen des Paſsions, nous nous portons au bien, ou au mal: & ſi nous les voulons tourner au bien, s'en ſont comme des aiguillons, & des objets: mais ſi nous les deſtournons au mal, noſtre ſenſualité s'en ſert, comme celuy qui garde vn eſclaue ſe ſert de ſa chaiſne, pour le mener là par où il luy plaiſt. De ſorte que le triomphe de la vertu cõſiſte non à arracher, ou à exterminer les Paſsions, comme des monſtres, mais à les regler & à les redreſſer comme des enfans inſolens & mal auiſez; car elles naiſſent dans nous, & ſont des germes & des fruicts de noſtre ſenſualité, qui n'a beſoin que d'eſtre ſouſmiſe à la raiſon. En ſomme, ceux qui ont vne autre opinion, ſe doiuent

resouuenir qu'on ne peut entierement arracher les defauts qui viénent de la nature ; & que nous pouuons bien, par nostre industrie, corriger & adoucir ce qui est né auec nous, mais non pas le vaincre, ou le supprimer du tout; de sorte que la sagesse ne doit rien promettre en ce sujet, puis qu'elle n'y a point de puissance. Les Passions sont absoluës, elles ne dépendent point de l'Empire de la Vertu ; elles se presentent sans estre appellées.

DE L'AMOVR,

PREFACE.

N Ancien disoit, qu'oster la ieuneſſe des Viees, c'eſtoit comme retrencher le Printemps de l'Année. Mais nous pouuons aſſeurer auec non moins de verité, que vouloir bannir l'Amour de la vie ciuile, & de la conuerſation des hommes, ce ſeroit non ſeulement comme rauir à l'année ſa plus belle ſaiſon: mais outre cela, ce ſeroit comme arracher le Soleil du monde, & rem-

plir tout l'vniuers d'horreur, & de confusion. Car quelle chose y a t'il en cette vie, soit parmy les honneurs & la gloire, soit parmy les richesses et les thresors, soit mesmes parmy les delices & les voluptez, qui puisse donner vn plein & solide contentement à l'homme, hors de la communication, & de la douceur des amis? C'est pourquoy vn excellent Philosophe ne feignoit point de dire, que s'il y auoit quelqu'vn qui fust eleué au dessus des Cieux, d'où il contemplast toutes les merueilles de la nature, & du monde, & d'où il viſt auec grand estonnement les resolutions, les periodes,

l'ordre, la diuerſité, & la beauté des Aſtres, & des Eſtoiles, et qu'il n'euſt point là d'amy à qui faire part de ſon admiration : Toutes ces choſes au lieu de le combler de ioye, deuiendroient comme ennuyeuſes et importunes à ſa penſee. De ſorte que tout ainſi que les Couleurs, qui ſont les plus exquis ornemens de la Nature, pour viues et eſclatantes qu'elles ſoient, demeureroient toutesfois comme eſteintes, et ne donneroient nulle ſorte de plaiſir à nos yeux, ſi elles n'eſtoient eſclairees, et comme animees par la lumiere qui nous en deſcouure les ſingularitez et les perfections : Auſſi

quelques grandes richeſſes, & quelques exceſsifs honneurs que nous poſſedions en cette vie, nous n'en pouuons gouſter la douceur, qu'en nous figurant le contentement qui en reuient à ceux que nous aymons, & que nous croyons auoir vne égale Paſsion en noſtre endroit. Epaminonde ſe glorifioit d'auoir gaigné deux batailles du viuant de ſon Pere & de ſa Mere, comme ſi la ioye qu'en receuoient des perſonnes qui luy eſtoiẽt ſi cheres, euſt rendu ſes victoires plus magnifiques, et euſt accreu la gloire & la pompe de ſes triomphes. En la meſme façon, il n'y a perſonne au monde, qui parmy le

cours de ſes proſperitez ne ſente comme vn accroiſſement de bonheur, quand il s'imagine que ſes amis ſont ſpectateurs, & participans de ſa felicité. Mais d'ailleurs, quelle choſe peut eſtre plus douce à noſtre penſée, que l'image d'vne veritable & conſtante Amour, que nous ſommes aſſeurez qu'on nous porte? Quel heur d'auoir vne perſonne, à qui nous puiſſions ſeurement ouurir noſtre ſein, & luy confier nos plus importans ſecrets, ſans apprehender ſa conſcience, & ſans douter de ſa fidelité? Quel contentement d'auoir vn amy, duquel les diſcours adouciſſent nos ſoucis, les

conſeils diſſipent nos craintes, la conuerſation charme nos ennuis, la vigilance aſſeure noſtre fortune, & la ſeule preſence nous empliſſe de ioye & de plaiſir? Puis donc que l'Amour eſt vne paſſion qui produit de ſi doux & de ſi agreables contentemens en la ſocieté des hommes, nous nous efforcerons de monſtrer icy quelle eſt ſon Origine, en quoy conſiſte ſon Eſſence, à quelles perſonnes elle s'eſtend, & quels en ſont les effets.

DE L'AMOVR.

De l'Origine de l'Amour.

CHAPITRE I.

COMME c'eſt l'ordinaire des hommes, de rapporter les plus nobles effets aux plus excellentes cauſes, pluſieurs conſiderans la dignité de l'Amour, ſe ſont imaginez que cette Paſsion venoit d'vne particuliere impreſsion que Dieu fait en nos ames, leur inſpirãt auec la nature les affections qui les tranſportent, & qui leur font rechercher les objets qui leur ſont agreables. Ce qu'ils s'efforcent de prouuer par l'exemple des inclina-

tions naturelles qu'il a données au reste des creatures. Nous voyons, disent-ils, que Dieu, comme Autheur de la nature, a imprimé aux choses legeres vne inclination à s'esleuer en haut, pour chercher le lieu de leur repos; à raison dequoy le feu enuoye tousiours la flamme deuers le Ciel. Et pareillement il a imprimé aux pesantes vne inclination naturelle qui les fait tendre deuers le centre du monde: d'où vient que les pierres, les marbres, & les choses semblables panchent tousiours en bas, & ne demeurent suspenduës, ou arrestées en l'air, qu'auec violence, & contre leur inclination. En la mesme façon dõc, adjoustent-ils, Dieu a imprimé à l'homme vne certaine inclination aux choses qui ont quelques rayons de beauté, ou de bonté: de sorte que comme ces objets viennent

nent à frapper ſes yeux, ou ſon eſprit, il en demeure rauy, & ſent former en ſon cœur vn ardant deſir de les rechercher & de les pourſuiure. Il confirme cette opinion par les diuerſes inclinations qui reluiſét en la vie des hommes dés leur naiſſance. Car nous en voyons les vns aymer naturellement la peinture, les autres prédre plaiſir à la geometrie ; les vns ſe paſſionner pour les arts liberaux, les autres embraſſer les mechaniques, les vns aymer la chaſſe, les autres bruler de l'amour du ieu, les vns eſtre nais à la guerre, & les autres eſtre enclins à la douceur de la paix, les vns n'auoir contentemét que dans vne ſolitude, & les autres ne pouuoir viure hors du maniemét des affaires. Et d'ou eſt-ce, diſent ils, que peuuent naiſtre de ſi differétes inclinatiõs, que de l'Au-

theur de la nature; Ce qu'ils confirment derechef par l'exéple des choſes qui arriuent ſouuét en l'amour, que les hommes ſe portent les vns aux autres, veu qu'il arriuera quelque fois que par vne certaine ſympathie des eſprits, nous aymerós au premier abord vne perſonne que nous n'aurós iamais ny veuë, ny cogneuë auparauant. De ſorte qu'il ſemble que cette affection ne viét pas à s'éclore de nouueau en noſtre Ame, tant elle s'y forme doucemét & proprement: mais pluſtoſt il ſéble qu'elle viéne ſeulement à ſe reſueiller par le moyé de la preſéce de l'objet qui nous fait voir ce que nous ne differiós d'aimer, ſinon parce que nous ne le cognoiſſiós pas, tát il ſe trouue conforme à nos humeurs, & à noſtre inclinatió. Ce qui a fait que quelques vns ſe ſót imaginez que

les rayons des yeux de ceux qui ayment, se rencontrans auec les rayons qui sortét de l'objet qui les enflamme, se meslent si doucement, que leur vnion est comme le comble des delices qu'on peut gouster en cette vie. Et au contraire dés la premiere rencontre, nous aurons vn dégoust d'vne autre personne que nous n'aurons veu que cette seule fois là: Cela, disent-ils, ne monstre t'il pas que c'est la nature qui forme en nous cette Passion ? Et ainsi ils cócluent qu'elle ne peut venir que de l'Autheur de la nature.

Les autres rapportent la cause de l'Amour aux astres, aux Estoiles, & aux Constellations, & s'imaginent que ce qu'Achille a aimé Patrocle, & ce qu'Alexandre a aimé Ephestion, & ce que la Reyne des Amazones a aimé Alexandre,

& pour venir aux exemples de noſtre ſiecle, que ce que Charles IX. a aymé Monſieur le Mareſchal de Rays, & ce que Henry III. a aymé Meſſieurs de Ioyeuſe, d'Eſpernon, & de Termes; & ce que Henry IV. a aymé Monſieur de Suilly; & ce que le Roy, qui regne glorieuſemẽt aujourd'huy, ayme Meſſieurs de Luynes, ce ſont tous effects de l'aſpect des Aſtres qui ſe ſont rencontrez aux natiuitez de ces Princes & de ces Seigneurs.

D'autres en cherchent la cauſe aux Parens, comme ſi ceux qui nous mettent au monde, auec l'eſtre nous tranſmettoient, & nous imprimoient leurs Paſſions. D'autres la rapportent à la bonne, ou mauuaiſe nourriture que nous prenons, & ſuiuant laquelle nous allons formans nos deſirs & nos affections. Les Platoniciens ſe figu-

rent qu'il la faut rechercher aux degrez de l'harmonie, qui se trouue entre les ames qu'ils croyent estre composées comme d'vn cócert, & d'vne proportion de nombres, qui se rencontrant égale en deux personnes, les incite à s'entre-aymer. Mais cela est bien mystique, & requiert vn esprit accoustumé aux imaginations de Platon.

Pour venir donc au poinct, il est tres-certain que Dieu a espandu dans nos ames les semences de l'Amour, puis qu'il nous a donné les puissances qui en sont capables: il est d'ailleurs tout certain que l'influence des Astres peut contribuer à cette Passion, puis qu'elle reside en l'appetit concupiscible, qui est vne puissance sensitiue, & qui dépend du corps, sur les mouuements duquel les Astres ont

quelque sorte de puissance. Il est derechef visible que la nourriture, & quelquefois les inclinations que nos Parents nous ont imprimées, peuuent auoir part aux mouuements de nos affections. Mais pour en parler selon les regles de la Philosophie, il faut dire precisement, & absolument, que la bonté des choses, soit celle qui se trouue en elles, soit celle que nous nous figurons y estre, est la source, origine, & la cause mouuante de l'amour que nous leur portons. Car Dieu, Autheur de la Nature, qui a creé toutes choses en nombre, en poids, & en mesure, a aussi departy à chacune des creatures les inclinations & les mouuemens necessaires pour paruenir à leurs fins. Ainsi il a imprimé à nostre entendement vne inclination qui luy fait recher-

cher passionnément la Verité, & l'embrasser quand il l'a rencontrée. Et tout de mesmes il a imprimé à la Volonté, le desir & l'amour du Bien, qui est l'vnique objet qui peut l'émouuoir, & l'enflammer à la poursuiure. Tout ainsi donc que la Couleur est l'obiet de la Veuë, & les Sons l'objet de l'Ouye; ainsi l'objet de la Volonté est le Bien qui l'attire & l'alleche à luy par vn certain attrait qui naist d'vne sympathie naturelle qui est entre-eux, pareille à celle qui est entre nostre Entendement & la Verité, entre l'Oeil & les Couleurs, entre l'Ouye & les Sons. DE là vient qu'il y a vne si estroite liaison entre la Volonté & le Bien, que la Volonté ne peut rien aimer que sous l'image du Bien. De sorte que si elle se trompe quelquesfois, & si

elle embraſſe le mal, c'eſt ſoubs le voile, & ſoubs l'apparence du Bien, qui eſt employé pour l'abuſer, & le meſme doit-on dire de l'Appetit ſenſitif, qui ſuit en ſes mouuemens les meſmes inſtincts que la Volonté. Mais quand nous diſons que le bien eſt objet de noſtre Volonté & de noſtre Amour, ſous le Bien nous comprenons ce qui eſt beau, veu que les belles choſes ont la meſme puiſſance d'enflammer nos Volontez, que celles qui ſont bonnes: comme auſſi la beauté & la bonté en effet ne ſont qu'vne meſme choſe, & ne different que par noſtre ſeule imagination. Ce que les Platoniciens monſtrent par d'excellentes raiſons, iuſques à appeller ſimplemẽt l'Amour *vn deſir de la beauté.* Voire meſmes pour monſtrer que la beauté eſt aymable de ſoy-meſme comme la bõté,

ils adjoustét, que la beauté qui reluit aux corps, est comme vn rayó & vne image de l'infinie beauté qui est en Dieu, à raison dequoy nous l'admirons, & l'aymons passionnémét, quand elle se presente à nos yeux. Et puis, disent-ils, la beauté des corps est encore vne image de la beauté des esprits, veu que les perfectiós internes engendrent les externes, comme l'éclat des pierres precieuses & des perles vient de la parfaicte mixtion des quatre Elements qui se rencontre en leur constitution ; comme les fleurs & les fueilles des Arbres empruntent leur beauté de la racine : & comme és Animaux la bonne constitution interieure est cause de la beauté du teint qui reluit principalement au visage. Ainsi donc nous nous figurons que la beauté externe des corps

procede de la bonté interne des esprits: de sorte que la bonté semble estre la racine de la beauté, & la beauté la fleur de la bõté qui reluit aux Creatures. Et pour ce sujet celuy qui demeure dãs les bornes & dans l'innocence de l'Amour, voyãt la beauté du corps s'imagine, comme c'est la verité, que cét agreable objet est vn rayõ de l'infinie & immense beauté, dont l'Essẽce de Dieu est comme le centre d'où elle derive, & d'où elle prẽd son origine: & en suitte, que c'est comme vn rejetton de la beauté interieure, qui reluit en l'esprit dõt ce corps a esté animé. Voilà comme les Platoniciens monstrẽt que la beauté aussi bien que la bonté fait impression sur nos volontez, & à proportion de cela enflamme nos cupiditez, & y forme les affections & les passions qui nous la

fõt rechercher. Mais sans employer d'autres raisons pour le prouuer, nous nous contenterons de dire auec Aristote, que demander pourquoy on ayme les choses belles, c'est vrayement faire vne demande d'aueugles, veu que les yeux sentent & sçauent combien les charmes en sont puissans, pour faire impression sur les esprits.

De tout ce que nous auons dit, il est aisé de recueillir, que l'Amour a pour objet & pour cause mouuante la bonté & la beauté des choses, qui par la douceur des rayõs qu'elles iettent, font vne si puissante impression sur nos ames, qu'elles demeurẽt comme rauies, ou plustost cõme charmées d'vne si agreable splendeur : de sorte que pour remonter à sa source, il faudroit s'éleuer en cette grande & immortelle essence, qui est comme vn Ocean

de toutes les graces, de toutes les beautez, & de toutes les bontez qui sont répãduës dans toutes les Creatures. Il faudroit, dis je, s'éleuer à cette infinie & bien-heureuse Essence, qui est comme le centre, dont toutes les perfections qui les figurent si belles à nos yeux, & qui les representent si agreables à nos sens, empruntent leur estre, & prennent leur origine: Et de cette sorte nous attacherions nos affections à vn objet digne de la generosité de leurs mouuements, qui doiuẽt touſiours imiter la nature du feu, qui ne demeure qu'à regret dans la terre, & qui s'efforce touſiours de monter deuers les Cieux.

Au reste, il faut se souuenir que l'Amour se partage en cinq branches, & qu'il y en a iusques à cinq especes, qui sont bien differentes les vnes des autres. Car il y a l'A-

mour des choſes naturelles, il y a l'Amour des animaux, il y a l'Amour des hommes, il y a l'Amour des Anges, & il y a l'Amour de Dieu. L'amour des choſes naturelles n'eſt autre choſe que l'inclination qu'ont les choſes dénuées de connoiſſance de s'vnir à leurs fins, & d'acquerir les perfections de leur nature; auquel ſens vn Ancien a dit, que l'Amour des Corps n'eſt autre choſe que les poids dót ils ſont balácez, ſoit que la peſanteur les déprime en bas, ſoit que la legereté les éleue en haut: car ſi Dieu a imprimé ces inclinatiós à toutes les choſes naturelles, afin qu'elles puiſſét arriuer à leurs perfections, & afin qu'elles les puiſſét conſeruer, quand elles les ont vne fois acquiſes. L'Amour des animaux n'eſt autre choſe que vne vehemente impreſſion faicte

sur leurs sens, espris des choses qu'ils se figurent agreables. Cette Passion est bien souuent aueugle, importune, obstinée & insolente, & est commune aux hommes & aux bestes brutes, qui se laissent trãsporter aux mouuemens d'vne des-honneste volupté.

L'Amour humaine est vne Passion qui deuroit suiure les mouuements de la raison, & qui estant esclairée de la lumiere de l'esprit, ne deuroit embrasser que les vrays biens pour se rendre parfaite: car demeurãt en ces bornes là, ce ne seroit plus vne Passion violente & furieuse, & elle n'empliroit pas ce mõde de tant de mal-heurs, dont elle l'emplit tous les iours par ses excessifs déreglemens. L'Amour des Anges vole au dessus de tout cela, dautãt que ces biẽ heureux Esprits éclairez d'vne plus excellé-

te lumiere, & illuminez d'vne plus pure, & plus parfaite ſplendeur ayment le ſouuerain bien plus ardamment que toutes les creatures, & par vn reflux de cette grande Amour, prennent vn ſoing incroyable des affaires des hommes, & ſás ſe laſſer au ſeruice qu'ils leur rendent par le commandemẽt de Dieu les aſſiſtent, & procurent leur ſalut, auec vne conſtance, & vne ioye pleine d'eſtonnement & de merueille. L'Amour de Dieu n'entre en comparaiſon auec aucune autre, d'autãt que comme il n'y a nulle ſorte de proportion entre les choſes finies & les infinies, ſes mouuemens tenãs de l'infiny, paroiſſẽt auec tout vn autre éclat, & monſtrent toute vne autre ardeur à l'endroit de ce qu'il ayme, que ne peuuẽt faire les creatures. De cette ſource naiſſent les admi-

rables beautez qui reluiſent aux Cieux, aux Eſtoiles, aux Planetes, aux Elemens, aux Corps ſimples, aux compoſez, aux grandes choſes, aux moyennes, & aux petites qui reſſentét toutes les effets de ſa bonté, & l'aſſiſtáce parfaite de ſa prouidece. De cette meſme ſource prend ſon origine le ſoing qu'il a des hommes, les graces qu'il leur depart, les bons deſirs qu'il leur inſpire, & les moyens qu'il leur offre pour les eſleuer au cóble de ſa gloire, & pour les faire iouyr de la felicité des Anges. Mais icy nous ne traittons pas de cette ſorte d'Amour, dont nous aymerions mieux sétir les flammes que deſcrire les perfections. Nous ne traittós non plus de celle des Anges, que nous pouuons mieux admirer que dépeindre. Et nous ne nous arreſtons pas non plus

à celles

àcelles des choſes naturelles, ou des animaux, qui eſt trop baſſe pour noſtre ſujet: mais nous voulons repreſenter l'AMOUR, qui eſt vne paſſion humaine, dont la Philoſophie morale nous apprend à diſcourir, & dont nous allons expliquer l'eſſence.

En quoy conſiſte l'Eſſence de l'Amour.

CHAPITRE II.

COmme aux autres ſujets l'on a de couſtume de monter à la cognoiſſance de la cauſe par la recherche de l'effet; ainſi en cête matiere, pour paruenir à vne exacte cognoiſſance de la nature de l'AMOUR, il faut premieremẽt ſçauoir

que c'eſt que d'aymer, afin que le rejetton nous deſcouure la nature de ſa racine.

Aymer donc n'eſt autre choſe que *vouloir du bien à quelqu'vn, non pour noſtre intereſt particulier, mais pour l'amour de luy-meſme, en luy procurant de toute noſtre puiſſance ce que nous croyons luy deuoir eſtre vrayement vtile, ou luy pouuoir donner du contentement.* D'où il appert qu'il y a quatre choſes à conſiderer en l'Amour. La premiere eſt; que nous vueillions du bien à celuy que nous aymons : Ce qui naiſt de ce que l'Amour vnit parfaitement les volontez, & fait que nous eſtimons le bien qui arriue à ceux que nous aymons, comme le noſtre particulier. C'eſt pourquoy les Anciens diſoient, que l'Amour eſtoit vne ame en deux corps. Ce qu'il ſemble qu'Alexandre

voulut donner à connoiſtre à la Mere de Darius, quand il luy dit qu'Epheſtion eſtoit vn autre Alexandre ; Car il luy tint ce langage ; à cauſe de la ſinguliere affection qu'il luy portoit, qui eſtoit telle, qu'il l'eſtimoit vn autre luy-meſme : En ſuitte dequoy il vouloit qu'il euſt part à tous ſes honneurs, & à toute ſa gloire. De cette ſorte donc, nous deuons deſirer à nos amis les meſmes honneurs, la meſme gloire, & tous les autres biens que nous ſouhaittons pour noſtre propre contentement. Et quand ils leur arriuent, nous deuons nous en reſiouyr, comme s'ils nous eſtoient arriuez, puiſque toutes choſes ſont communes entre les amis.

Mais en ſecond lieu, il faut que nous ſouhaittions tout ce bien là à ceux que nous aymons pour l'a-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

mour d'eux meſmes, & non point pour noſtre intereſt particulier, ou pour aucun profit que nous eſperions en recueillir : car l'opinion des Epicuriens, qui veulent qu'on ayme pour le profit, ou pour le plaiſir, eſt infame, & rend l'Amour ou mercenaire, ou de peu de durée. Il faut dõc ſe ſouuenir qu'il y a trois ſortes d'Amitiez : c'eſt à ſçauoir, l'honneſte, l'vtile, & la delectable. Entre leſquelles il y a cette difference, que les deux dernieres eſpeces ne ſont point de vrayes affections, mais pluſtoſt des ſimulacres de l'Amour ; au lieu que la premiere, c'eſt à ſçauoir, l'honneſte, qui a pour objet la Vertu, eſt ſolide & veritable, & outre cela eſt conſtante, & de longue durée; au lieu que l'vtile & la delectable durent peu, & ſe rompent au premier changement qui arriue au ſu-

jet, auquel elles se sont attachees. Par exemple: ceux qui n'ayment que pour le seul profit, ne continuent en cette affection, que durant que ceux qu'ils ayment, leur peuuent estre vtiles; & cela n'estãt plus, ils renõcent aux deuoirs qu'ils leur auoient rendus, parce que la cause cessant, il faut de necessité que l'effet cesse aussi. De là vient que les amitiez de la Cour sont si inconstãtes, & si muables; d'autant que cõme ainsi soit que les Courtisans s'attachent ordinairement d'affection à ceux qui sont en faueur, & qui ont quelque sorte de credit, afin que ce leur soit vne entrée aux charges de l'Estat: comme il arriue du changement à leur fortune par vne disgrace du Prince, & qu'en suitte de cela ils les voyent impuissãs, & incapables de les assister, ils les abandonnent, &

n'en font nó plus d'eſtat que d'vne ſtatuë réuerſée, voire meſmes veulent que l'ó croye qu'ils ne les ont iamais recherchez. Ainſi au ſiecle de Tibere, Sejan poſſedãt entierement ſon Maiſtre, & recueillant à pleines voiles la faueur de ſon Prince, de ſorte que tous les honneurs, toutes les dignitez, & toutes les charges de l'Eſtat dépendoient de l'inclination qu'il auoit à ceux qui les pourſuiuoient ; tout le monde l'adoroit, les peuples & le Senat luy dreſſoient des ſtatuës, il eſtoit loüé publiquemẽt, ſa maiſon ne deſempliſſoit point, tous les Ordres l'alloient conſulter comme l'Oracle, ou pluſtoſt comme l'Ame de l'Empire. Mais auſſi toſt que ſa faueur commença à branler, auſſi toſt il vid mourir les affections de ceux qui l'auoient ſi honteuſement flatté : & comme elle fut entierement

decheuë, il arriua vn si prodigieux changement aux affections de la Cour & du peuple, qu'apres l'auoir indignement massacré, son corps fut trainé dans le rybre, ses images furét abbatuës; tous ses parens furent persecutez, sa memoire fut detestée, & le nom de Sejan fut en execration à tout le monde. Mais cela est ordinaire à la Cour, où la Fortune est tousiours adorée.

Or comme les affections qui dépendent du profit, se ruynent aussi tost que le profit cesse: tout de méme celles qui sont appuyées sur le plaisir, ne durent non plus que le sujet du plaisir dure. Car ceux qui ayment en consideration de la beauté, comme l'aage ou les maladies viennent à la flestrir, leur affection se passe, & ne font plus de cas de ce qu'ils auoient autrefois idolatré. De sorte qu'il n'y a de vraye,

ny de ſolide amitié de celle qui eſt fondée ſur la vertu, & ſur l'honneſteté. Les autres ayans des objets paſſagers, & changeans, ſont auſſi inconſtantes & muables; & les intereſts, & les plaiſirs ceſſans, elles s'eſteignent: au lieu que l'hõneſte ſe propoſant vn objet conſtant & durable, ne ſçait auſſi que c'eſt de changement. Ceux qui ayment de cette ſorte, veulent du bien à celuy qu'ils ayment, pour l'amour de luy meſme, & non pour leur intereſt particulier.

La troiſieſme choſe qu'il faut conſiderer en l'Amour, c'eſt que nous ſommes obligez d'employer toute noſtre puiſſance, pour procurer du bien à ceux que nous aymons. Car tout ainſi que le Soleil ne meriteroit point le nom de Soleil, s'il n'eſclairoit le monde; auſſi ne peut-on eſtimer vray

Amy celuy qui ne s'employe pas de toute sa puissance, pour obliger celuy qu'il fait profession d'aymer. Et cecy ne reçoit point de bornes, veu qu'il n'y a rien que l'Amour ne face faire à celuy qui ayme parfaitement, iusques à luy faire mespriser sa vie pour le salut de ce qu'il ayme. Il est vray certes que le parfaict amy doit souhaitter que celuy auquel il a donné son affection, ayt toutes choses heureuses & prosperes au cours de sa vie, qu'il ne soit iamais accueilly d'aucun orage, & qu'il ne sente iamais aucune aigreur de la fortune: Mais comme la condition des hommes est fragile, & exposée à mille mal-heurs, s'il arriue qu'il tombe en maladie, il doit participer à sa douleur: si vne tempeste l'emporte à trauers des flots de la mer, il doit faire

voile pour les suiure ; & si mesmes les vagues renuersent son vaisseau, il doit l'aller chercher dans le naufrage. Si les Tyrans se saisissent de luy, s'ils le iettent dans les prisons, & s'ils le chargent de chaisnes, il doit offrir son corps pour le descharger de ses liens ; & s'ils l'enuoyent au supplice, il doit offrir sa teste, pour racheter celle de son amy. S'il le void attaqué de ses ennemis qui s'efforcent de l'assassiner, il se doit presenter pour soustenir leurs coups ; & s'il le void en la gueule des Lyons exposé à la rage de ces farouches animaux, il se doit precipiter pour l'arracher de ce peril ; & s'il vient à mourir, il doit aussi auoir en horreur la vie: *Celuy qui ayme parfaitement*, dit Platon par la bouche de Phedre, *s'abandonnera plustost à la mort, qu'il n'abandonnera ce qu'il ayme aux dan-*

gers. Et n'y a personne si lasche, que l'amour n'empliſſe de courage, & n'enflamme d'vne force diuine, pour le rendre en ce ſujet eſgal aux ames les plus genereuſes. Car ce qu'Homere dit, que les Heros ſont inſpirez d'vne force & d'vne fureur diuine, ſe trouue bien plus vray en ceux qui ayment, auſquels l'Amour a ſouuẽt inſpiré vne fureur vrayemẽt diuine, qui leur a fait meſpriſer la mort pour conſeruer la vie à ceux qu'ils aymoient.

La derniere choſe qui ſe doit conſiderer en l'Amour, c'eſt que nous ſouhaittions à nos amis les choſes que nous eſtimons veritablement leur eſtre bonnes: c'eſt à dire, que nous leur deſirions les choſes qui ſont iuſtes, & qui ſont reueſtuës de toutes les circonſtances de la Vertu. A raiſon dequoy celuy-là parla ſagement, qui reſpondit à ſon amy qui le vouloit

faire pariurer, qu'il estoit amy iusques aux Autels, ne voulant pas seruir son amy contre sa conscience. En ce cas là donc, l'Amour reçoit des bornes; & ce seroit abuser de son nom d'obliger celuy qui ayme à commettre des choses iniustes, en faueur de ceux ausquels il veut du bien. Ainsi quand Charles de Bourbon, pour venger sa douleur particuliere abandonna la France & son Roy, & embrassa le party d'Espagne & de l'Empereur, les Princes & les Seigneurs ses amis dont il y auoit vn grand nombre à la Cour, ne se creurent pas obligez de le suiure, & de se rendre complices de son dépit & de sa rebellion. De sorte que cette parole qui est auiourd'huy en la bouche de plusieurs, qu'ils sont prests de se faire Turcs pour leurs amis, & mesmes de les suiure iusques aux En-

fers, eſt pluſtoſt la parole d'vne furie, que le diſcours de perſonnes tranſportées d'vne vraye Amour. Car il faut que l'Amour demeure dans les bornes de la Iuſtice, de l'Honneſteté, & de la Vertu, & qu'elle ne nous face rien faire qui nous puiſſe apporter de la honte. Et d'ailleurs, ceux qui font ces impies proteſtations, les ont plus à la bouche qu'au cœur, & ne ſçay pas meſmes s'ils les peuuent faire ſans rougir. De tout ce que nous auons dit, il eſt aiſé de recueillir en quoy conſiſte proprement l'eſſence de l'Amour, que nous pouuons definir en cette maniere.

L'Amour eſt vne *Bien-vueillance que nous teſmoignons de toute noſtre puiſſance à ceux auſquels nous auons de l'inclination, en leur procurant pour l'amour d'eux-meſmes tout le bien que*

nous croyons leur pouuoir donner du contentement. En suitte de cela l'amy est celuy qui ayme, & qui est reciproquement aymé. Car l'Amour estant comme vn flambeau qui en allume vn autre, il faut que les amis croyent que les affections sont reciproques, & que comme ils ayment, aussi ils sont aymez. En quoy ils ne doiuent pas pourtant se monstrer fascheux, ou importuns à sonder l'interieur les vns des autres, qui seroit faire paroistre de la défiance : mais se contenter des vrays signes d'Amour que leurs amis leur monstrent. Ces signes d'vne vraye amour sont reduits à trois chefs principaux. Le premier est, que les amis se resiouyssent, & s'affligent de mesmes choses. C'est pourquoy Homere dépeignant l'affliction que receut Agamemnon, quand il luy fallut immoler sa

fille Iphigenie, repreſente tous ſes amis l'accompagnans à ce ſacrifice, auec des viſages triſtes & abbatus de douleur. Et à Rome quand quelqu'vn eſtoit accuſé & couroit fortune de ſa vie, tous ſes amis changeoient de robbe auec luy, pour monſtrer qu'ils prenoiét part à ſon affliction. La raiſon de cela eſt, parce que la douleur & la ioye ſont des marques de nos affectiõs, & de ce que nous auons en l'ame, qui ſe reſioüit & s'afflige, ſelon que les objets qui ſe preſentent à elle, luy ſont agreables, ou deſplaiſans. Et pour cette raiſon la douleur & la ioye font connoiſtre l'inclination que l'on a à l'endroit de quelqu'vn.

Le ſecond eſt, que les amis partagent eſgalement entr'eux le bien & le mal. On dit qu'il y a des images de cire, ſur leſquelles les en-

chanteurs disent de si puissantes paroles qu'estans faites pour representer quelqu'vn, soudain qu'on les offense, le corps de celuy sur qui elles ont esté formées, en ressent la douleur. En cette façon il y a vne telle liaison d'affections entre les amis, que le mal qui arriue à l'vn, afflige l'autre, & l'emplit d'amertume. D'où vient que bien souuent on a veu les vrays amis mourir de regret par la perte de leurs amis. Mesmes les Histoires profanes sont toutes pleines de personnes qui se sont tuées elles-mesmes, pour ne vouloir pas viure apres ceux qu'elles auoient cherement aymez. Tout de mesme les prosperitez des amis passét des vns aux autres, de sorte que les triomphes d'Alexandre sont les contentemens d'Ephestion, & la gloire d'Ephestió est la ioye d'Alexandre.

Le

Le troiſieſme eſt, que ceux qui s'ayment, ayent les meſmes amis, & les meſmes ennemis. On dit que l'aymant ne fait pas ſeulement impreſſion ſur le fer qu'il attire, mais qu'outre cela il luy depart ſa vertu par ſon attouchement ; de ſorte que le fer qu'il a touché, attire vn autre fer, & s'en fait comme vn enchaiſnement perpetuel. En cette meſme façon l'amy amene ſes amis à celuy qu'il ayme, & celuy là reciproquement luy fait part de ſes amis, dont il ſe forme vne commune liaiſon, qui les rẽd prompts à s'entre-ſecourir, comme ſi c'eſtoient mẽbres d'vn meſme corps.

Des personnes ausquelles s'estend l'Amour.

CHAPITRE III.

COmbien que l'Amour ayt pour objet general la bonté, ou la beauté qui reluit aux choses qui se presentent à nos yeux, & à nos ames, il y a toutesfois diuerses considerations particulieres, & cõme diuers rayons qui excitent cette Passion, & qui la forment dans les cœurs des hõmes. Aristote en compte iusques à quinze causes, qui se partagent encore en d'autres branches, dont nous traitterons le plus briefuement que nous pourrons, ne prenans que ce qui appartiendra à nostre sujet, Premierement, dit-il, les hommes ayment ceux qui leur font du bien,

ou qu'ils croyent auoir la volonté de leur en faire, ou meſme à leurs amis. A la verité il n'y a rien qui oblige tant les courages, & qui les induiſe tant à aymer, que les bienfaits ; veu meſmes que les beſtes ſauuages ſentent le bien qu'elles reçoiuent des hommes, & qu'il n'y a animal ſi farouche, que le bon traittemẽt n'adouciſſe, & n'appriuoiſe. Les gouuerneurs des Lyons ne craignent point leur rage, mais ſe ioüent à l'entour d'eux, ſans aucune apprehenſion de leur fureur, d'autant que ce genereux animal cognoiſt celuy qui a ſoing de le nourrir. Auec la paſture auſſi on range les Elephans à tout ce qu'on deſire de leur ſeruice. Et ne faut point obiecter cõtre cela, que c'eſt vne plainte commune en la bouche des hõmes de tous les ſiecles, que la pluſpart des bienfaits qui ſe

sont dans le monde, se perdét, parce qu'ils rencontrent des ames ingrates, & qui ne s'en sentent nullement obligees. Car, comme a remarqué vn Ancien, cela ne viét pas de la nature des bien-faicts, qui au contraire ont vne Vertu particuliere d'attirer les affections, & de charmer les volontez. Mais la pluspart du temps le defaut vient de nostre costé, d'autant que, ou bien nous errons en nostre election, faisant du bien à des persónes qui ne le meritent pas; ou bien nous le distribuós si mal, que nous en ostons la grace. Car il ne faut pas croire que nos bié-faits obligent vn amy, si nous nous faisons excessiuement courtiser, si nous le faisons languir en sa poursuitte, & si nous faisons la chose cóme à regret; au contraire, par ces voyes nous ostons tout le merite & l'obligatió du bien-fait,

d'autãt que perſonne ne croit eſtre redeuable de ce qu'il a ſi cheremẽt achepté. Auſſi vn Ancien appelloit excellément les bien-faits de cette nature, *vn pain remply de pierres*, dont perſonne ne veut vſer. Les hommes ſe ſentent donc obligez d'aymer ceux dont ils reçoiuent des bienfaits, ſoit que ces bienfaits ſoient grands, & dignes d'eſtre reconneus, à cauſe de leur ſplendeur & de leur magnificẽce; ou ſoit que ceux qui en ſont les Autheurs, les facent franchement, & auec vne ſinguliere demonſtration de bienvueillance, ſans les leur faire acheter; ou ſoit meſmes que ceux qui les departent, ayent bien choiſy le temps pour les obliger, & qu'ils les ayent aſſiſtez en vne ſaiſon qu'eux ou leurs amis en auoient vn extreme beſoin: Et en ſomme, quand ils penſent que c'eſt pour l'amour

d'eux qu'on les a obligez par ces sortes de bien-faits.

Ils aymẽt encor les amis de leurs amis, & ceux qui ont de la conformité auec eux au suiet de leurs affections, & qui ayment ceux qui les ayment, & qui font aussi profession d'estre ennemis de leurs ennemis. La raison de cela est, qu'en reputãt le bien de leurs amis comme le leur propre, ils croyent que le bien qu'on leur fait, s'espãd iusques à eux, & qu'ils y participent entierement. A cause dequoy ils en ayment la source ; comme au cõtraire, ils croyent que l'auersion que l'on a de leurs ennemis, est vne marque de l'amour qu'õ leur porte. Ils ayment outre cela ceux qui les secourent de leurs moyens, ou qui les obligent de la vie. A raison du premier, les hommes ayment passionnément les ames liberales,

comme se figurans qu'elles sont nées pour le bien du gére humain.

A raison du second, les hommes ayment les grãds courages, s'imaginant que ce sont des appuis de leur vie, & qu'ils ne souffriront iamais qu'ó face vne iniure aux plus foibles. Ils ayment d'ailleurs ceux qu'ils pensent estre iustes, & qu'ils croyét ne ressembler pas aux Harpies, ny aux Oiseaux de proye qui viuent de rapine, mais estre tels qu'ils se contẽtent de leur fortune, sans faire outrage, ou vser de violence à l'encontre de personne. Et en ce rang ils mettent les Laboureurs & les Artisãs, ausquels tout le mõde semble porter vne bõne volonté, à cause de l'innocẽce de leur profession. Ils mettent encor en ce méme rãg les persõnes moderées, & ausquelles ils voyent reluire vne grãde modestie, qui monstre qu'ils

n'ont l'ame portée à nulle sorte d'iniustice. Ils y mettent derechef ceux qui meinent vne vie tráquille, qui n'ont point de curiosité, & qui ne vont point recherchans la vie d'autruy; mais se contétent de considerer, & de regler ceux qui sont sousmis à leur soing & à leur authorité, se figurans que ceux qui demeurét dans ces bornes, ne pésent à nulle sorte d'iniustice, ou de méchanceté. Les hommes ayment encor les personnes illustres, qui par leur vertu se sót acquises vne gloire eminente, & vne reputation extraordinaire, soit parmy tout le mõde, soit parmy les plus gens de bien, ou mesmes parmy ceux qu'ils ont desia en admiration, ou desquels ils sont eux mémes admirez; Et principalement ils font esclater leur affection, quand ils se figurét que ces personnes-la, parmy la

ſplendeur qui les enuironne, ne les deſdaignent point, mais ont pour agreables les témoignages de leur Paſſion. Ainſi l'on a veu les peuples courir par flotes de tous les coins du monde, pour aller veoir les Conquerans & les Triomphateurs, les hommes de ſaincte vie, & les perſonnes doüées d'vn ſçauoir exquis, ou d'vne ſageſſe releuée par deſſus l'ordinaire des hommes. La raiſon de cela eſt, parce que la vertu, la generoſité, la ſainteté, & le ſçauoir eminét, non ſeulemét ſont choſes aimables d'elles meſmes, & qui ont de puiſſans attraits pour ſe faire rechercher, & admirer aux ſujets où elles ſe treuuent: mais outre cela on croit qu'il y a quelque ſorte de gloire d'eſtre admis aux bonnes graces des perſonnes illuſtres, deſquelles il ſemble que la ſplendeur ſe communique à ceux qui ont

l'honneur de s'approcher d'elles.

Mais particulierement ces hommes aiment ces personnes illustres & vertueuses, quand elles font paroistre qu'elles ne dédaignét point les recherches, & l'amour de ceux qui monstrent auoir de la Passion pour les honorer; veu que c'est vn tesmoignage de leur moderation, & de la bonté de leur nature, de ne s'enfler point pour les glorieux aduantages qu'elles ont par dessus l'ordinaire des hómes. Ils ayment derechef ceux qui sont de douce conuersation, & qui ont l'humeur agreable & complaisante: c'est à dire, ils ayment ceux qui ne sont point bizarres, ny de fascheux & importun entretien. Ils ayment ceux qui ne les reprennent point odieusement de leurs fautes, ils ayment ceux qu'ils voyent ennemis de contentions, & qui mon-

ſtrent ne vouloir pas touſiours demeurer victorieux parmy les diſputes qui s'eſleuent dans les compagnies; mais qui s'accommodent ſagement & moderément à ce que l'on conteſte. La raiſon de cela eſt, parce que les eſprits bizarres, ceux qui ſont licentieux à repartir, & ceux qui veulent touſiours vaincre, & emporter le deſſus, ſemblent eſtre nais pour contredire, & pour combattre les opinions de tout le monde; qui eſt vne marque d'alienation de volonté & de diſſention d'auec les autres, qui les faict hayr: comme au contraire, l'on ayme ceux qui n'ont point de ces mauuaiſes humeurs, & qui s'accommodent aux compagnies où ils ſe trouuent, ſans faire paroiſtre aucune bizarrerie. D'ailleurs, les hommes ont comme vne naturelle inclination à aymer ceux qui ont

de la naïfueté, & de la grace à rencontrer, ou à se mocquer plaisamment ; mais qui sçauent aussi endurer, quand on leur baille leur change. De là vient qu'à la Cour les bouffons, & les esprits picquans & Satyriques trouuent tant de personnes qui en font cas ; encor que bien souuent ces sortes de gens picquans quelquesfois trop sensiblement, & trop indiscrettement particuliers, attirent sur eux le iuste courroux de ceux qu'ils se donnent la liberté d'offéser. Cependant la raison pour laquelle l'on ayme ceux qui sont prompts aux rencontres, & aux paroles picquantes, ou de mocquerie, est parce qu'il semble que cette promptitude & naïfueté à y bien rencontrer, procede de la subtilité, & de la force de leur esprit. Et puis nous sommes enclins

à ouyr mesdire ; à cause dequoy nous aymons ceux qui le font de bonne grace. Quant à ce qu'on ayme particulierement ceux qui se donnans la liberté de picquer les autres, souffrent aussi qu'on leur rende; cela vient de ce qu'on croit que ceux qui souffrent qu'on leur face les mesmes choses qu'ils pratiquent à l'endroit des autres, n'ont point de mauuaise intention, ny d'aigreur en leur courage: mais se portent à ces rencontres plus par gentillesse d'esprit, que par animosité. Ils ayment outre cela ceux qui monstrent faire vne grande estime des biens & des qualitez qu'ils croyent posseder. De là vient que nous nous laissons surprendre aux flatteurs, qui pour s'insinüer en nos bonnes graces, colorent nos defauts, & feignent d'admirer tout ce que nous faisons. Ce

mal'heur arriue particulierement à ceux qui se desfient d'eux-mesmes, & qui craignent de n'auoir pas les Vertus, dont ils se veulent preualoir. Car cette défiance venant comme à estre dissipée par les loüanges qu'on leur donne, ils se croyent obligez d'aymer ceux qui apportent cest appuy à leur foiblesse.

Ils aiment aussi les personnes polies, & qui affectent la netteté en toutes choses, qui se plaisent à monstrer vn visage doux, & à se parer, & à s'habiller proprement; d'autant que cette netteté, & cette gentillesse est comme vne marque du desir qu'ils ont de s'insinuer dans les cœurs, & de gagner les affections des hommes, qui pour ce suiet se sentent comme obligez de les aymer. Ils ayment pareillement ceux qui ne

leur remettent point leurs fautes deuant les yeux, pour leur en faire receuoir de la honte, & qui ne leur reprochent point les bien-faicts, dont ils les ont obligez. La raison de cela est, parce que l'vne & l'autre de ces choses redonde à nostre opprobre, & semble que ceux qui entrent en ces reproches, nous veulent rendre mesprisables, soit en descouurant nos defauts, soit en nous accusant d'ingratitude. Ils ayment aussi ceux qui ne se souuiennét point des iniures passées, qui n'ont point les courages obstinez à la vengeance, & qui sont touſiours prests de pardonner à ceux qui les ont offensez. C'est pourquoy les Romains eurent en singuliere admiration le premier des Cesars; parce qu'il n'oublioit rien, que les seules iniures, dont il estimoit le souuenir

indigne de la grãdeur de ſon cou-rage. A ce propos lors que ce Prince eut fait redreſſer les ſtatuës de Pompée, ce grand ornement de l'Eloquence Romaine, Ciceron prononça, à ſa loüange, qu'en redreſſant les ſtatuës de Pompée, il auoit aſſeuré les ſiennes, comme s'eſtant acquis l'amour de tout le monde par ce traict d'humanité exercé à l'endroit de ſon ennemy opprimé du mal-heur. La raiſon de cette amour que les hommes portent à ceux qui oublient ainſi les iniures, eſt, parce qu'ils ſe figurent que quand ils les auroient offenſez, ils les trouueroient tels en leur endroit, qu'ils ſe ſont monſtrez enuers les autres.

Ils ayment auſſi ceux qui ne ſont point médiſans, qui n'obſeruent point leurs defauts, ou ceux

de

de leurs amis : mais qui ne considerét que leurs seules Vertus, soit pour les admirer, ou pour se former sur leur exemple: parce que ces choses sont offices de gens de bié, & de personnes doüées d'vne singuliere cãdeur, & d'vne exquise probité. Derechef, ils aymét ceux qui ne leur resistent point, lors qu'ils sont en colere, ou qui ne les importunent point, au milieu de ce qu'ils font serieusemét. Ce qui viét de ce que ceux qui se plaisent à ces resistances, & à ces importunitez, monstrent auoir vn esprit amateur de contention, & ennemy de toute complaisance.

Ils ayment encore ceux qui les admirent, qui les ont en opinion de gens de bien, qui tesmoignent prendre plaisir à leur conuersation, & qui se rendent officieux en leur endroit: Mais principalemét

quand on leur fait paroiſtre cette affection, & cette bonne volonté aux choſes, auſquelles ils veulent qu'on admire leur induſtrie. Cõme par exẽple, vn homme qui aime la philoſophie, prẽd plaiſir qu'on en loüe la profeſsion. Vn homme qui aime les armes a vn ſingulier contentement d'en oüir loüer les exercices. C'eſt pourquoy les vns & les autres aiment ceux qui rendent de glorieux teſmoignages à ce qui eſt de leur profeſsion.

Sur tout ils ont de l'inclination à aimer leurs ſemblables, eſtant choſe que la nature nous fait voir tous les iours, que la reſſemblãce engendre l'amour, non ſeulemẽt entre les hommes, mais auſsi entre les autres animaux : Car tout animal aime ſon ſemblable. Les Tigres meſmes & les Pantheres s'aſſemblẽt auec les animaux de leurs

eſpeces: Et les oyſeaux d'vn meſme plumage volent volontiers de cõpagnie, tant la reſſemblance a de pouuoir d'vnir les affections. Ce qu'à plus forte raiſon nous deuõs croire auoir lieu au ſujet de l'homme, qui auſſi ne peut auoir vn plus doux entretiẽ que de ſon ſemblable. Or la raiſõ pour laquelle chacun aime ſon ſemblable, vient de ce que l'hõme ſ'aimant paſſionémẽt par deſſus toutes choſes, aime cõſequemment tout ce qui a quelque rapport auec luy; A cauſe dequoy conſiderant celui qu'il aime comme vn autre ſoy-meſme; il ne peut faire que ſon amour ne s'enflãme par cette conſideration. Les Platoniciens adjouſtent vne autre raiſon, qui toutesfois me ſẽble retomber en celle là: L'amour, diſẽt-ils, imprime dãs l'ame de celuy qui aime, l'image & la figure de la cho-

se ayme. Or l'homme ayme non seulemẽt son estre & sa forme veritable & reelle, mais mesmes son estre & sa forme imaginaire, cõme il appert par les tableaux, & par les miroirs, dans lesquels nous contemplons auec plaisir nos portraits & nos images. Partãt il a vne certaine passion pour la chose aymée, dans l'ame de laquelle il contemple sõ image que l'Amour y a peinte. C'est dõc ainsi que la ressemblance cause l'Amour, & vnit les affectiõs entre les hõmes. Et cela est si vray, que les hõmes aymẽt cõmunément ceux auec lesquels ils ont quelque affinité de sang; A raisõ dequoy les Parẽs s'entr'ayment ordinairement: Ou quelque conformité d'humeurs & de cõplexions; qui fait que les Melancoliques s'aymẽt en la compagnie des Melancoliques, & les esprits

plus gais en la compagnie de perſonnes joyeuſes : Ou quelque cómerce de profeſſion; d'où vient que les Philoſophes aymét les Philoſophes, & les Peintres ayment les Peintres: Ou quelque rapport d'âge, à raiſon dequoy les ieunes gés s'ayment parmy la ieuneſſe, & les vieillards parmy les perſonnes plus graues: Ou bien quelque conuenance de mœurs; à raiſon dequoy les gens de biẽ aiment les bons, & les méchans s'allient volontiers auec les meſchans. Toutefois ce que nous auons dit que les perſonnes d'vne meſme profeſſió s'entr'ayment ordinairement, ſe doit entendre ſelon la vraye nature des choſes, veu que par occaſion & par accident il ſe peut faire, que la conformité des profeſſions engendre de la haine & de l'enuie, c'eſt à ſçauoir quand ceux d'vne

meſme profeſsion, viuans de leur art & de leur labeur, ſe donnent de l'obſtacle l'vn à l'autre. Comme par exemple, quand vn Artiſan a quelque reputation, qui diminuë les profits de ſes compagnons, la ialouſie ſe met parmy eux, conformément à ce dire d'vn Ancien ; *Le potier au potier porte enuie.* Les Philoſophes donnent vne excellente raiſon de cela ; Celuy qui ayme, diſent-ils, s'ayme plꝰ cheremẽt que toutes les autres choſes du monde, veu qu'il eſt vn auec ſoy-meſme d'eſſence & de nature ; au lieu qu'il n'eſt vny auec celuy qu'il aime, que par la conformité de quelque forme accidentale & externe. Et pourtant ſi cette conformité qu'il a auec luy apporte quelque notable intereſt, il ſe trouue plus eſtroite-

ment lié à ſoy-meſme, qu'à ſon ſemblable : c'eſt pourquoy voyant que ſon dommage eſt ioint à ſa Paſſion, celuy qu'il aymoit luy donnant de l'obſtacle en ce qu'il deſire, luy deuient odieux, comme contraire à ſon bien.

Les hommes ayment encor ceux qui aſpirét aux meſmes hóneurs, & aux meſmes biens qu'ils pourſuiuent, au moins quand ils y peuuent paruenir, & y participer enſemble, ſans ſe donner de l'obſtacle, ou ſe faire aucun tort l'vn à l'autre. Car la concurrence apportant de l'empeſchement, comme elle faiſoit en la pourſuitte du Conſulat à Rome, il arriue, comme nous venons de dire au ſubjet des perſonnes d'vne meſme profeſsion, qu'elle excite de l'enuie & de la haine. Et de là vient qu'en l'amour des femmes on ne peut

souffrir de riual; parce que honnestement elles ne peuuẽt estre à deux.

Ils aymẽt encor ceux auec lesquels ils ont vne priuauté non scrupuleuse, pouuás sans aucune apprehension de mespris faire & dire en leur presence les choses qu'ils auroient honte de faire, ou de dire deuant le reste du mõde. Comme par exemple, ils aymẽt ceux deuant lesquels ils peuuent librement parler de leurs Amours, de leurs poursuittes, & de leurs autres Passions. Ce pendant il faut se souuenir icy qu'il y a des choses qui sont hõteuses d'elles mesmes: qu'il n'est permis à vn homme de bien de faire, ou de dire, ny deuãt le monde, ny deuant ses amis. Mais il y en a d'autres qui ne sont honteuses que selõ l'opinion du vulgaire, & non selon la verité des

choſes : & celles-là vn homme de bien vſant d'vne hõneſte familiarité auec ſes amis, le peut faire & dire en leur preſence, encore qu'il ne les vouluſt pas faire, ny dire en public & deuant le monde. Ne plꝰ ne moins que le ROY AGESILAS eſtãt en ſon priué auec ſes enfans, ſe ioüoit auec eux auec vne liberté de PERE, en laquelle il ſe faſcha de ſe voir ſurpris par vn qui ne ſçauoit pas encor iuſques où l'AMOUR paternelle ſe pouuoit eſtendre.

Les hommes teſmoignẽt ſemblablemẽt qu'ils aymẽt ceux deuant leſquels ils ont hõte de faire ou dire les choſes qui sõt vrayement honteuſes & des-honneſtes d'elles-meſmes. En quoy l'on peut dire que les Perſes faiſoiẽt paroiſtre qu'ils aymoiẽt leurs femmes, lors qu'ils les faiſoiẽt retirer de la licence de leurs banquets, ne vou-

lans pas que leurs yeux fuſſét ſpectateurs des excez qu'ils y cómettoiét, & n'y admettoiét que leurs ſeules concubines : car ce reſpect & cette reuerence qu'ils leur deferoient, eſtoit vne marque d'vne vraye Amour, veu que nous auons honte de faire rien indigne deuãt ceux que nous aymons.

Ils ayment d'ailleurs ceux qu'ils voyent conſtans & fideles en leurs affections, & qui ayment eſgalement en preſence & en abſéce. A cauſe de quoy ils deſirent de s'inſinüer en l'amitié de ceux qui teſmoignét encor de l'Amour à l'endroit des morts, qui ornent leurs tombeaux, qui leur erigét des ſtatuës, & qui leur dreſſent d'autres monuments, pour conſeruer leur memoire entiere parmy les hommes. Ils recherchent pareillemét ceux qui n'abandonnent point

leurs amis parmy les aduerſitez & les iniures de la fortune; dont nous auons vn notable exemple au ſujet de Damon & de Pythias, deſquels Denys le Tyran ayant condamné l'vn à mourir, & celuy-là ayant demandé du temps pour aller donner ordre aux affaires de ſa maiſon, ſon compagnon demeura plege de ſon retour, à la charge que ſi dãs le terme prefix il ne reuenoit, il luy faudroit ſubir la rigueur du iugement en ſa place. Celuy donc qui auoit eſté condamné s'eſtant repreſenté au iour promis, le Tyran eut en telle admiration la fidelité qu'il auoit gardée à ſon amy, en vne choſe de tel poids, & parmy vn ſi grand danger, qu'au lieu de le faire mourir, il coniura ces deux parfaits amis de le vouloir receuoir pour troiſieſme en leur amitié. Voilà comme les plus fa-

rouches esprits sont contraints d'aymer ceux qui montrent vne inuiolable constãce en leurs affections.

Les hommes ayment encor ceux qu'ils voyent pleins de franchise, & éloignés de toute sorte de dissimulation en leur endroit. Auquel rang ils mettẽt ceux qui ne font point de scrupule de leur découurir leurs defauts, & qui les entretiennent libremẽt de leurs passions particulieres: Car nous auõs montré cy-dessus que nous ne rougissions point de dire ou de faire en priué auec nos amis, ce que pour rien du monde nous ne voudrions dire ou faire deuant toutes sortes de personnes: partãt comme celuy qui est honteux de faire quelque chose deuant vn autre, montre qu'il ne l'ayme pas parfaitement: aussi celuy qui n'a point cette ap-

prehenſion, fait paroiſtre qu'il a vne pleine cõfiance en ſon amitié. A raiſon de quoy nous aymons ceux qui teſmoignent auoir cette confiãce en nous, en nous découurant iuſqu'à leurs imperfections.

Derechef, ils ayment ceux dont l'authorité ne leur eſt point formidable, & dont ils croyent ne deuoir point redouter la puiſſance: car iamais perſonne n'ayme celuy qu'il craint ſeruilement. Et c'eſt en quoy les Tyrans ſ'abuſent, de penſer eſtablir leur Empire par la terreur des armes, & par l'horreur des ſupplices. Meſmes l'on a touſiours deteſté les furieuſes paroles de celuy qui diſoit : *Ie ne me ſoucie pas d'eſtre hay, moyennant qu'on me craigne.* Cela eſt bon parmy les beſtes ſauuages: mais les hommes veulent eſtre fléchis, & gouuernez par la douceur. Et ils ayment

volõtiers ceux auſquels ils ſe peuuent fier, & dont la puiſſance ne leur eſt point redoutable. Voilà les perſonnes auſquelles ordinairement s'eſtend l'amour des hommes.

Cependant le vray Moyen de ſe faire aymer, eſt d'obliger, par toutes ſortes de bien faits & de bons offices, ceux dont on recherche l'amitié. Et pour cét effect il leur faut faire du bien, ſans attendre qu'ils le nous demandét, ou qu'ils ſoient contraints de nous découurir leurs neceſſitez. Veu que ce ſeroit comme leur donner la geſne pour leur faire confeſſer noſtre magnificence. Et puis il ſe faut garder de leur reprocher iamais les graces qu'on leur a faites, & meſme n'aller pas les publiant aux autres: auec vne vanité qui ſemble tourner à leur mé-

pris. Car celui qui garde ceſte meſure aux bien-faicts qu'il depart, monſtre qu'il ne s'eſt propoſé en cela que le ſeul bien de celuy qu'il a obligé, ſans y prendre aucun intereſt particulier. A cauſe dequoy celui là ſe trouue auſsi obligé de recognoiſtre, & d'aimer ſa franchiſe.

Des effects de l'Amour.

CHAPITRE IV.

TOVT ainſi que les anciens Romains conſiderans d'vne coſté les conqueſtes, les victoires, les triõphes, & la gloire que Ceſar auoit acquiſe par ſa vaillance à leur Empire; & de l'autre pesãs les ruines, les miſeres, les maſſacres, & les carnages qu'elle auoit cauſé dãs leur Eſtat, auoiẽt de couſtume de dire qu'il eſtoit bien difficile de iuger, ſi ſa naiſſance auoit eſté ou plus heureuſe, ou plus fatale à leur Republique; Auſſi eſt-il bien mal-aiſé de dire, ſi l'Amour apporte plus de bien, ou cauſe plus de mal dans le monde. Il eſt vray que quand cette Paſsion demeure dãs les

les bornes de l'honesteté; c'est vne viue source de tous biens en la vie des hommes; il est vray que l'Autheur de la Nature nous en a imprimé les premiers mouuements, & les premiers rayons; il est vray qu'elle est née auec nous, qu'elle croist auec nous, qu'elle nous accompagne par tout, de sorte que ny elle ne peut subsister sans nous, ny nous viure sans elle; il est vray que c'est vne loy immuable, que les hommes n'ont point trouuée, que les Legislateurs n'ont point prescrite, qui ne dépend point des exemples, ou des coustumes des peuples: mais qui a esté grauée, pour le dire ainsi, des propres mains de la Nature dans nos ames. Mais quand, comme vne beste farouche, elle sort des liens de la raison, il n'y a mal-heur qu'elle ne iette dans le monde; il n'y a

desreglement qu'elle n'apporte dans nos vies. C'est comme vne source fatale, d'où decoulent toutes sortes d'horreurs, de paillardises, d'adulteres, d'inceſtes, de sacrileges, de querelles, de guerres, de perfidies, de meurtres, de parricides, de cruautez, & de violences; outre les geſnes particulieres qu'elle donne aux esprits qui s'y laiſſent surprendre, les empliſſant d'enuies, de ialouſies, de ſollicitudes, de ſonges, de terreurs, & meſmes de manie, iuſques à les porter maintesfois au deſeſpoir, & à leur faire faire des choſes dont le Ciel & la Terre rougiſſent, & ont honte. En quoy elle eſt d'autant plus redoutable, que comme le premier Ciel par ſon mouuement rauit tout ce qui eſt au deſſous de luy, auſſi elle donne la loy à tous nos autres deſirs, & à tou-

tes nos autres Passions. De sorte qu'on la peut nommer la Clef & l'Origine de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos mouuements, & de tout ce que nous faisons en cette vie. C'est elle qui faict la premiere impression sur nos ames, où elle excite le desir de ce que nous nous proposons de poursuiure; & puis elle fortifie ce desir par l'esperance qui nous enflamme à la poursuitte de ce que nous desirons; & s'il se presẽte quelque obstacle, elle embrase la Colere, & n'a point de repos iusques à ce qu'elle ayt vaincu & surmonté tous les empeschemens, & qu'elle ne soit paruenuë à la iouyssance, en laquelle elle establit son contentement & son repos. De maniere que comme la foudre brise tout ce qui luy resiste; aussi cette furieuse Passion

estant vne fois enflammée s'efforce de renuerser tout ce qui s'oppose à sa rage & à sa violence, Toutefois comme encor que les vents enflent les voiles des vaisseaux des Pirates, neantmoins ce ne sont pas eux qui sont cause des brigandages & des massacres, qu'ils commettent sur la Mer; mais tous ces mal-heurs procedent des mauuais courages, & de l'auarice de ces infames corsaires : Aussi encor que l'Amour interuienne en beaucoup de méchancetez que font les hommes: si est-ce que cela ne vient point de la malice de cette Passion, qui au contraire est née pour ietter toutes sortes de biens dans la societé ciuile ; mais cela vient de la licence & du débordement des hommes, qui peruertissent l'vsage de toutes choses, & qui con-

uertiſſent les cauſes de leur felicité en des inſtrumens de leur malheur. Voyons donc quels ſont les propres effets de l'Amour, ſans nous arreſter à ceux qui naiſſent de la pure malice des hommes. Nous les reduirons à trois ou quatre chefs, dont l'éclarciſſement donnera aſſez de lumiere au reſte du ſujet.

Le premier effet qu'on attribuë à l'Amour, c'eſt qu'il y a vne vertu vniſſante, par le moyen de laquelle il fait aſpirer celuy qui ayme à s'vnir à la choſe aymée. A quoy on pourroit rapporter la fable de l'Androgyne, dont Platon fait vn ſi grand triomphe : mais il y a tant d'inepties à deuorer deuant que d'arriuer aux myſteres en cette fiction, qu'il vaut mieux la paſſer ſous ſilence, que s'amuſer à l'expliquer. Tant y a que l'A-

mour prophane & impudique recherche l'vnion des corps, qui se trouue mesmes parmy les bestes brutes, & qui pour céte raison peut estre nommée bestiale, si ce n'est qu'elle se recherche dans l'honnesteté d'vn legitime mariage. Mais l'amour chaste & honneste recherche l'vnion des affections, & des volontez, & ne passe point outre ce qui est de la decence & de la vertu. Ceux qui s'ayment, disoit Aristophane, desireroient passionnément d'estre trans-formez, & changez l'vn en l'autre, & voudroient, au lieu de deux, n'estre qu'vn seul. Mais parce que cette transformation ne sçauroit arriuer, sans la destruction de leur estre, ils s'efforcent de recompenser ce defaut par vne vnion ciuile & honneste, qui ne va point à la ruine de leur nature, mais qui

contente leurs affections : c'eſt qu'ils conuerſent inceſſamment enſemble, s'entretiennent de leurs Paſſions, & ne s'eſloignent que le moins qu'ils peuuent l'vn de l'autre. D'ailleurs, ils ont les meſmes penſees, les meſmes deſirs, les meſmes affections, les meſmes volontez, les meſmes delices, & les meſmes dégouſts, & ne ſemblent eſtre qu'vne meſme ame en deux corps. De là vient que ce qui eſt agreable à celuy qui ayme, l'eſt pareillement à la choſe aymee : ce que l'vn veut, l'autre l'embraſſe ; ce que l'vn ne veut pas, l'autre le fuit, & l'a en horreur. De ſorte que leurs volontez eſtans ainſi eſtroictement vnies, toutes leurs actions, & tous leurs deportemens conſpirent à vne meſme fin, & ſe propoſent vn meſme obiect. Car tout

ainsi que quand on a enté le rameau d'vn arbre sur le tronc d'vn autre, les fruicts qui en naissent, suiuent la nature de la greffe, & ne sentent rien du tronc; Ainsi la volonté de l'Amant estant trans-formée en celle de la chose aymee, en prend la teinture, & ne fait rien qui ne soit conforme à ses desirs, & à ses intentions.

Mais d'où vient la puissance qu'a cette Passion, d'vnir ainsi les suiets où elle agit? Cecy ne se peut expliquer sans l'aide de la Philosophie. En premier lieu, l'Amour disent les Philosophes, est vn desir de ioüir du bien que nous nous proposons comme propre pour nostre contentement, & comme capable de nous rendre en quelque sorte meilleurs en y participant. Or cette ioüissance, & cette participation ne se peut faire

ſans nous vnir à l'obiet de noſtre affection, qui eſt ce meſme bien que nous nous propoſons: partant il eſt de l'eſséce de l'Amour, qu'elle produiſe céte vnion. De là vient que la preſence de la choſe aymée nous eſt ſi chere & ſi precieuſe, & que nous nous ſentons comblez de ioye, quand nous en pouuons ioüir pour l'entretenir de nos penſees, pour gouſter la douceur de ſa conuerſation, & pour luy teſmoigner nos Paſſions : Au lieu qu'au contraire l'abſence & la ſeparation nous liure mille geſnes, nous dõne mille douleurs, & nous cauſe mille tourmens & mille cuiſans regrets, que nous voudrions racheter de noſtre propre vie. A raiſon dequoy auſſi, quand la mort nous a rauy ceux que nous aymons parfaictement, & par ce moyen nous a condamnez comme à vne

perpetuelle abséce, nous nous efforçons de soulager nostre peine, & d'adoucir nostre perte, en nous transportant souuent aux lieux, où nous auions accoustumé de les voir, en nous representant souuent leurs pourtraits & leurs images, en relisant leurs lettres, & en maniant à toutes heures tous les monumés & tous les gages qu'ils nous ont laissez de leur affection. D'autresfois ces mesmes gages, & ces mesmes monumens de leur affection nous déplaisent, & nous les auons en vne telle horreur, que nous ne les pouuons voir, ny les manier: mais touſiours cela vient du regret de l'absence, d'autãt qu'alors nous nous les representons comme des indices trop certains de nostre perte, que mesmes ils nous figurent du tout irreparable, à cause dequoy leurs images nous emplis-

ſent d'amertume. Mais d'autre coſté cõme ces meſmes choſes nous ſemblent ſeruir à ſuppleer la preſence, nous les aimons vniquemẽt, & ne pouuons nous laſſer de nous en entretenir. Et ſi parmy cela nous nous pouuons imaginer quelque choſe, qui puiſſe ſeruir à en conſeruer la memoire plus viue en nos ames, nous en embraſſons l'inuention, & nous plaiſons extraordinairemẽt en cet artifice. En quoy certes Artemiſe Reine de Carie mõſtra vn trait d'vne exceſsiue paſsion à l'endroit de ſon mary Mauſolée. Car la mort le luy ayant rauy, cette deſolée Princeſſe, parmy ſa douleur ne ſçachant comment s'arracher ces eſpines de l'ame, fit reduire ſõ corps en cẽdres, & les meſla en vn breuuage qu'elle aualla, voulãt eſtre elle meſme le tõbeau viuãt où repoſaſſent les reliques de ſon cher

mary, d'auec lequel elle ne se pouuoit voir separée.

Les plus subtils Philosophes rapportent vne seconde raison de céte vnion qui resulte de l'Amour. L'Amour, disent-ils, a son siege en la volonté (ils ne la considerent pas seulement comme vne passion qui s'éleue dans les sens, mais aussi cóme vne qualité qui se rend en fin spirituelle) Or il y a cette difference entre l'entendement & la volonté, que l'éntẽdement ne sort point hors de soy mesme, pour s'aller ioindre à son objet, mais plustost il attire à luy l'objet duquel il se forme l'image pour produire son action; ressemblant en cela au cachet qui imprime sa figure dans la cire. Mais la volonté estãt touchée de l'Amour de son objet, se laisse rauir à son image, & sortant hors de soy-mesme se va vnir à luy

pour prendre sa forme ; ressemblant en cela à la cire qui reçoit les impressions du cachet. De sorte qu'à cette occasion l'Amour est creuë causer l'vnion de celuy qui ayme auec la chose aymée, parce que sa volonté rauie de son amour n'a autre passion que de se voir iointe auec elle : Mais ces meditations sont trop delicates pour nostre sujet.

Le second effet qu'on attribuë à l'Amour ; & qui est comme vn reietton du premier, c'est qu'il fait que l'ame de celuy qui ayme, est pl^e où elle ayme qu'où elle anime, & que reciproquement l'ame de la chose aymée, est plus auec l'amant qu'en son propre corps. La raison de cela, est par ce que les esprits de ceux qui ont de l'Amour sont perpetuellement occupés de contempler l'image de ce qu'ils ayment, &

n'ont autre pensée, ny autre plaisir que celuy qu'ils recueillent de ce doux entretien. A cause dequoy l'ame faisant paroistre vne plus exacte presence, où elle agit plus continuellemẽt, il s'ensuit de là qu'elle est plus auec la chose aymee, qu'auec son propre corps. Mais oyons là dessus les Platoniciens: L'Esprit, disent-ils, qui est viuement atteint d'amour, mourant en son propre corps trouue sa vie en celuy de la chose aymée. Et quãd cete amour est reciproque, il ne meurt qu'vne seule fois, au lieu qu'il renaist deux fois: car celuy qui aime, meurt vrayement, lors que l'Amour luy fait negliger, & oublier les causes de sa vie pour ne pẽser qu'à ce qu'il ayme; mais il recouure sa vie doublemẽt, lors qu'il se void embrassé & recueilly de la chose aymée, & qu'il trouue entre ses bras sa chere

image, qu'elle conſerue plus ſoigneuſemét que ſa propre vie. Quî n'eſtimera donc, diſent-ils, cette mort heureuſe, qui eſt recompenſée de deux ſi douces vies? Mais ce diſcours des Platoniciens ſuppoſe vne égale correſpondance en l'Amour, hors de laquelle ils aſſeurét que cette Paſſion eſt toute pleine de deſeſpoir, & ne laiſſe dans nos ames que de cruelles & de faſcheuſes eſpines. C'eſt pourquoy auſſi les Anciens diſoient que l'Amour pour croiſtre, auoit eu beſoin d'vn frere. Mais c'eſt aſſez de ce ſuiet. On attribuë encor d'autres effets à l'Amour, c'eſt à ſçauoir, les Langueurs, les Ecſtaſes, & les Rauiſſemens: mais il faut que ce ſoit vne exceſſiue & vehemente Amour qui les produiſe. Et d'ailleurs, on peut cõſiderer ces Ecſtaſes & ces Rauiſſemens, qui peuuent interuenir en

vne violente amour, en deux façons. Premierement, on les peut considerer comme vne vraye alienation des sens, qui naist de ce que l'esprit & la volonté de celuy qui ayme, s'occupans entierement en la contemplation, & en la iouyssance de la chose aymée, se laissent tellement transporter à ce contentement, que l'ame demeure toute attachée à cette action, à raison dequoy les puissances inferieures demeurent cõme assoupies, & sans mouuement. Ce qui peut aussi venir d'vne plus puisãte cause, c'est à sçauoir, ou de Dieu, ou des Demõs qui causent quelquefois de ces rauissemens, & de ces extraordinaires Ecstases. En second lieu, on peut considerer ces Exstases & ces rauissemens, comme vne espece de manie; qui transporte, & qui faict faire beaucoup de folies à ceux qui ayment.

ayment ; A raiſon dequoy vn Ancien diſoit, que Iupiter luy meſme ne pouuoit pas aymer, & eſtre ſage tout enſemble.

Ces Ecſtaſes & ces Rauiſſemens produiſent quelquefois des prodigieux effets, dans les ames de ceux qui ſont trauaillés de cette Paſſion. Car d'autant que l'ame de la perſonne qui ayme ardemment, eſt perpetuellement occupée à la contemplation de la choſe aymée, & n'a autres penſées que celles de ſon merite, la chaleur quittant les autres parties, & ſe retirant au cerueau, laiſſe dans tout le corps vne grande intemperie, qui corrompant & conſumant le ſang le plus pur, déteint, & fait pallir le viſage, donne des battemens de cœur, cauſe des conuulſions éſtranges, & reſerre les eſprits, de ſorte qu'il ſéble que c'eſt pluſtoſt vn ſimulacre

de la mort, qu'vne creature viuante que l'on void deuant ſes yeux. Ces accidens ſont ſuiuis de ſouſpirs vehemens & ardens, particulieremẽt quand la choſe aymée ſe preſente; comme il arriua au jeune Antiochus au ſujet de Stratonice : Ou quand on fait ſeulement mention d'elle; comme ſi l'eſprit eſtoit ſoulagé & déchargé d'vn peſant fardeau, & receuoit de l'allegement par le moyẽ de cette penſée, ou de cette preſence. Les larmes accourent pareillement au ſecours de cette ame affligée, d'autant que la chaleur qui eſt montée au cerueau fait fondre l'humeur, & la fait décharger par les yeux. Mais cette pauure ame, ainſi agitée, n'a point de cõſiſtence aſſeurée : mais flottãt entre l'eſperance & la crainte, elle donne tantoſt des ſignes de ioye, tãtoſt des marques de douleur; el-

le eſt tantoſt toute de glace, tãtoſt toute de feu; elle va, elle vient, ſans pouuoir s'arreſter en vn lieu, & fait beaucoup de choſes qui teſmoignent qu'elle eſt comme inſenſée. Car elle fait ſonner haut le merite & la gloire de ce qu'elle ayme, & luy dõne des loüanges exceſsiues, qui ſont des marques de ſon rauiſſement. Soudain apres, changeant d'humeur, elle fait monter ſa douleur iuſques au Ciel, elle accuſe les Aſtres innocens, elle ſe plaint du deſtin & de la fortune, elle blaſme ce qu'elle ayme: & à meſme temps r'entrãt en ſoy-meſme, elle ſe donne le tort, puis vomit ſon fiel cõtre ceux qu'elle croit trauerſer ſon repos, & empeſcher ſon contentement, de ſorte qu'elle ſouffre de cruelles geſnes en cette agitation. Bien ſouuent meſmes en l'ardeur de ſa paſsion la perſonne atteinte

d'amour ne peut tenir de longs discours, & n'a que des paroles coupees, & peu intelligibles: d'autant que l'ame estant ainsi attachée à l'obiet qu'elle ayme, ne se peut donner le loisir de parler d'autre chose. Et ce qui est plein d'estonnement, c'est que cette Passion change entierement les hommes, veu qu'elle fait faire aux plus sages de grandes folies; elle abbaisse les plus graues à des seruices indignes de leur rang: elle est cause que les glorieux deuiennent humbles, que les auares font des profusions, & que les lasches se monstrent hardis & courageux. Mais d'autãt que quelques-vns de ces effects passent l'ordinaire des Passions morales, nous les laisserons là pour faire vn discours particulier de la Ialousie, sur le sujet de laquelle il y a de grands com-

bats, & de grandes disputes, à sçauoir, si elle est vn des effets de l'Amour, comme le vulgaire s'imagine : ou bien si c'est plustost le poison de l'Amour, comme d'autres se sont figurez. Nous en remettons le discours au Chapitre suiuant.

De la Ialousie. Si elle est vn effect & vne marque d'Amour.

CHAPITRE V.

LE vulgaire pense donc, que tout ainsi que le Soleil ne marche iamais sans lumiere, aussi l'Amour ne se trouue nulle part sans Ialousie. Et adjouste, que comme les éclairs sont des marques infaillibles de la foudre qui va éclater, aussi la Ialousie est vn signe asseuré de l'Amour qui desire de paroistre puissamment, & de monstrer son ardeur. Mais ceux qui ont vne plus exacte & plus particuliere connoissance des Passions humaines, soustiennent au cõtraire, que comme le Soleil estant arriué au midy, qui est le poinct de la perfe-

ction de sa lumiere, ne jette plus d'ombre, mais épand vne flamme toute pure sur la terre; Aussi vne parfaite Amour n'est nullement suiette aux ombrages de la ialousie. Et disent de plus, que cette iniuste Passion n'est nõ plus la marque de l'Amour, que les orages & les tempestes sont les images du beau temps & du calme. Cette opinion est la plus probable; car pour en commencer les preuues, comment est-ce que la Ialousie pourroit se rencontrer & demeurer auec l'Amour, si ce n'est qu'on vueille renuerser les loix de la nature, qui ne souffrent point que deux contraires subsistent en vn mesme sujet; Y a-t'il donc rien de plus contraire à l'Amour que la Ialousie? Le mõde peut-il voir vne plus grande antipathie que celle qui se remarque entre ces deux qualités? dont l'vne

tient de la conditiõ des mõſtres, & l'autre eſt la meſme Idée de la perfection: L'Amour vnit les volõtez, & fait que les deſirs de ceux qui s'étr'ayment, s'efforcẽt de prendre comme vne meſme teinture, à fin de s'entre reſſembler entieremẽt. Au contraire, qui deſunit tant les volontés, & qui diuiſe tant les courages que la ialouſie? L'amour oblige à interpreter fauorablement toutes les actiõs de la choſe aymée, & à prendre en bõne part ce qu'on doit croire qu'elle fait auec raiſon. Au contraire, quelle mauuaiſe interpretation ne donne pas la ialouſie, non ſeulement à tout ce qu'elle fait, mais auſſi à tout ce qu'elle pẽſe? Y a-t'il innocence qui la puiſſe mettre à couuert des outrages de cette inhumaine furie? Si la choſe aymée a de la ioye, elle ſe figure vn Riual: Si elle eſt pẽſiue, ce ſont des

soupçons, des mépris. Si elle parle à vn autre, c'est vne infidelité. Si elle a de l'esprit, on apprehende les artifices. Si elle est auisée: on s'imagine des ruses. Si elle est naïfue, on appelle cela simplicité. Si elle a vn langage exquis, ce sont affetteries. Si elle est courtoise, c'est à dessein. De sorte que la jalousie est comme ces mauuais miroirs qui ne representent iamais la naïfueté des visages. Et quels plus siniſtres iugemẽs pourroit faire de la chose aymée, le plus cruel ennemy qu'elle auroit au monde? Mais non contente de flestrir ainsi les perfections particulieres de ce qu'elle feint d'aimer, elle tasche de luy rauir ce qu'il y a de plus doux en la vie, & en la communication des personnes d'honneur & de merite, qui ne la voyent que pour l'estime qu'elles font de sa vertu. De sorte que bien

souuẽt pour plaire à vn importun, qui est luy mesme vn grand fardeau à qui le souffre, il faudroit renoncer à toutes les bonnes compagnies. Quelle iustice peut contraindre vne ame biẽ née à souffrir cette brutale rigueur? l'Amour est vne viue source de ioye & de contentement, qui bannit toute sorte d'ennuis & de tristesses; mais la Ialousie, qu'est-ce autre chose qu'vne pepiniere de douleurs & de chagrins, où l'on voit naistre les espines du desespoir, & de la rage, parmy les fleurs les plus douces & les plus agreables que la nature puisse produire; Comment est-ce donc que l'on croira que deux Passions si cõtraires peussent demeurer en vn mesme sujet? Que si l'on oppose à cela l'experience, & le tesmoignage de plusieurs personnes dignes de foy, qui protestent auoir

ardamment & ſincerement aymé, & toutefois n'auoir iamais eſté sãs Ialouſie, & que de là on vueille inferer qu'à tout le moins la Ialouſie eſt vne marque d'AMOUR, qui eſt la ſeconde choſe qu'il faut combatre, pour ſatisfaire à ce qui a eſté propoſé cy deſſus; il ſuffit de reſpondre, qu'encor que par reſpect on accorde à ces perſonnes-là ce qu'elles publiét de leurs Paſſions, il reſte touſiours à leur dire, que comme vne Arondelle ne fait pas le Printemps, auſsi ce qui arriue aux particuliers, ne peut iamais faire de loy pour le general. Mais pour demeurer dans les termes de noſtre premiere propoſition, nous diſons que ces perſonnes-là ſe trompent grandement en ce ſujet. Et leur erreur naiſt de ce qu'elles ne ſçauent pas donner les noms propres aux choſes: veu que d'vne re-

ſpectueuſe crainte cõpatible auec l'Amour qui en eſt toute pleine, elles font vne iniuſte Ialouſie, auec laquelle l'Amour ne peut non plus ſubſiſter que l'eau auec le feu. Ceux qui ayment parfaitement, ſont à la verité pleins de reſpect pour la choſe aymée, l'honorent de toutes les Paſſions de leurs ames, combattent pour ſa gloire, & l'auoir offenſée leur ſeroit vn ſupplice: Mais tant s'en faut que ce ſoient des effets de la Ialouſie, qu'au contraire elle viole l'honneur qui eſt deu à la choſe aymée, & par vne prodigieuſe façon d'obliger le monde, veut auoir ſes bonnes graces en l'outtageant, & en foulai aux pieds ſon merite. Il faut do mettre difference entre vne reſpectueuſe crainte, qui accompagi & qui ſe trouue en tous ceux q ayment parfaitement: & la Ialo

sie, qui ne se rencontre qu'auec vne passion imparfaite, qui ne sçait pas iuger des perfectiós de la chose aymée. Ceux qui sçauent que ces choses sont diuerses, & aussi esloignées l'vne de l'autre, que la Terre est esloignée du Ciel, passeront aisément dans ce party, & accorderont que ny la Ialousie n'est compatible auec l'amour, ny n'en est pas seulement vne marque. Toutes-fois si l'on veut donner quelque chose à l'opinion du commun, on luy peut franchement accorder que la Ialousie à la verité est vn signe d'amour : mais comme la fieure est vn indice de vie, il est indubitable que la fiéure est vne marque de vie, puis que les morts ne sont pas susceptibles de cette mauuaise qualité. Mais tout ainsi que la fiéure tesmoignant qu'il y a quelques reliques de vie

au patient qu'elle agite, ne laisse pas de le conduire au tombeau; aussi la Ialousie est ie ne sçay quel indice d'Amour; puis que ceux qui n'ayment point, ne peuuent auoir de la Ialousie. Mais il est certain que si on ne la chasse, elle destruira en fin l'Amour, ne plus ne moins qu'vne épaisse fumée estouffe la plus belle flamme. Voila tout ce qu'on peut accorder au vulgaire. Si bien que selon cette opinion, que nous auons iugée la plus probable, la Ialousie est à l'Amour ce que les frimats sont aux fleurs, la gresle aux moissons, l'orage aux fruicts, & le poison à nos vies.

De la Haine, ou de l'Inimitié.

CHAPITRE VI.

COMME ainsi soit que les loix de l'Amour & de la Haine soient directement contraires; par ce que nous auós dit de l'Amour, il sera aisé de iuger en quoy consiste la Haine, & à quoy s'estendent ses effets. La Haine est donc *vne auersion & vne horreur qu'a l'homme, de tout ce qu'il se figure contraire à son bien, ou preiudiciable à son contentement.* Ou bien, *La Haine est vne horreur qu'a l'appetit, de ce qu'il se figure luy estre pernicieux*; à la façon que la Brebis hait le Loup, comme ennemy

& perſecuteur de ſa vie. Mais il faut icy remarquer, que comme tout ce qui eſt conuenable à la nature, eſt mis au rang du bien; auſſi tout ce qui luy eſt contraire, doit eſtre mis au rang du mal. Et de là vient que comme le bien eſt l'objet de l'Amour, auſſi le mal eſt l'objet de la Haine.

Pour entendre cela il faut ſe ſouuenir que ſoit en l'eſprit, ſoit au corps, il y a vn eſtat conuenable, & cõme vne harmonie naturelle, qui nous fait auoir en horreur tout ce qui en peut diſſoudre le concert. Cette harmonie conſiderée au corps, n'eſt autre choſe que la bonne conſtitution, par le moyen de laquelle nous ioüiſſons d'vne pleine ſanté, laquelle venant à eſtre heurtée, noſtre nature en reçoit de la douleur; Cõme quand nous ſouffrons vne faim ou vne

ſoif

soif excessiue, ou quand nous receuons quelque playe, ou quelque blessure. Quant à l'ame, cette mesme harmonie peut estre considerée premierement aux Sens, tant externes qu'internes, & consiste en la proportion qu'ils ont auec leurs objets, qui est telle; qu'ils ont en haine tout ce qui les en arrache, ou qui les en destourne auec quelque sorte de violence. Comme par exemple, les yeux ont en horreur les tenebres & l'obscurité; & nostre imagination s'espouuante & nous trouble par les affreuses idoles des songes qu'elle se va formant durant nostre repos. Cette mesme harmonie considerée en la raison, regarde ou la simple connoissance de la verité que nostre entendement conçoit auec plaisir, ou l'vsage & l'execution des choses qui dependent de la Prudence,

& que nous faisons auec contentement. A raison du premier, nostre esprit est ennemy du mensonge, quoy que quelque fois il prenne plaisir à l'artifice auec lequel on le colore, pour luy donner quelque image de verité ; d'où vient que mesme les plus sages trouuent du plaisir en la lecture, & au recit des fables dont l'inuention a quelque gentillesse. Et quant au second il y a vne telle diuersité de iugemens au sujet des actions humaines, qui sont comme l'element de la prudence, que c'est chose presque incroyable; car à peine verrez-vous deux personnes qui ayét vn mesme sentiment des affaires. A raison dequoy cette vie est toute pleine de haines, & de partialitez qui naissent de ces diuerses opinions. Pour ce qui regarde la volonté, son harmonie consiste en

la proportion, & en l'amour qu'elle porte au bien, qui luy fait detester & auoir en horreur tout ce qui se presente à elle soubs l'image du mal, comme pernicieux & dommageable à son contentement, & son repos. A proportion dequoy l'harmonie de l'appetit sensitif cõsistant au rapport, à l'habitude, & à la conuenance qu'il a auec le bien des Sens, il a en horreur, & porte vne haine irreconciliable à tout ce qui les offence. Et de là vient que nous auons en si grande horreur les foüets, les gesnes, les supplices, la faim, la soif, les playes, & les autres choses qui vont à la destruction de nostre estre. Cette passion nous a esté imprimée de la nature; afin qu'au premier abord, au premier gouſt, & à la premiere imagination du mal, nous nous en esloignions, & le fuyons, de peur de

nous precipiter à noſtre ruine. Cé-te ſorte de Haine eſt donc propre à la concupiſcible, qui s'offéce de di-uerſes choſes, voire meſmes bien ſouuét, deſpl⁹ legeres: & maintes-fois de celles auſquelles il n'y a nul ſujet d'offence. Car vous en verrez qui ne peuuent ſouffrir de certains animaux, & d'autres qui ne ſçau-roiét ſupporter l'aſpect de certains fruits, quoyque d'ailleurs extreme ment agreables. En ſomme il n'y a point d'animal ſi bizarre en ſes ap-petits, ny ſi prompt aux mouue-mẽs de la haine, & du dégouſt des choſes qui ſe preſentent à ſes ſens, qu'eſt l'hõme: qui ne pouuant bien ſouffrir, ſe rend preſque inſuppor-table à toutes les creatures, mais principalement à ſes ſemblables.

Afin de donner plus de lumiere à ce diſcours, nous obſerueron s icy qu'il y a diuerſes ſortes de haines &

d'inimitiez, qui peuuent estre rapportées à quatre chefs principaux: Car il y a vne haine naturelle, vne haine brutale, vne haine melancolique, & vne haine humaine La haine naturelle prend sa naissãce d'vne certaine antipathie & cõtrarieté de nature, qui se trouue aux choses, qui ont comme vne horreur les vnes des autres, & qui ne peuuent en nulle sorte se souffrir, ou cõpatir ensemble, quoy que le sujet de ceste haine n'apparoisse pas, & qu'il se mõstre plus en sõ effect qu'en sa cause; dont nous auons de prodigieux exemples en la nature, aux plantes, aux animaux, & aux hommes. La haine brutale, ou bestiale, est plustost vne rage qu'vne passion, veu qu'elle va à vne furieuse destruction de ce qu'elle a en horreur, & dont elle veut cõsumer iusques aux derniers reliques, de sorte

qu'elle eſt plus digne des loups garoux, ou des Cyclopes, que des hómes. Telle eſt la haine de ceux qui ne ſe contentans pas d'auoir faict mourir leurs ennemis, font ſentir leur fureur à leurs corps, exercent mille cruautez ſur leurs charógnes, & leur font ſouffrir apres la mort, to⁹ les oppprobres & toutes les indignitez dont leur rage ſe peut aduiſer. Cette deteſtable haine paſſe quelque fois iuſques à vn trāſport ſi furieux, & ſi plein d'excez, qu'il s'en trouue qui mágent de la chair de leurs ennemis, & qui prennent vn plaiſir vrayement beſtial à la fumee de leurs mēbres iettez dans le feu : cela n'appartient qu'aux Leſtrygons, & à ces monſtres qui ont dépoüillé toute ſorte d'humanité.

La haine melancolique naiſt de l'abōdance exceſſiue de la bile, qui tourmente, & qui agite de telle fa-

çon les miserables qui en sont trauaillez, qu'ils ont en horreur tous les hõneſtes plaiſirs de la vie, fuyẽt la lumiere des hõmes, & ſe veulent du mal à eux meſmes : tellement qu'ils n'endurent d'eſtre veuz de perſonne, ny ne veulent parler à perſonne : mais cherchent les deſerts & les ſolitudes où ils ſe confinent, & où ils ſeichent de douleur & de haine qu'ils portent au genre humain. Semblables à ce mal'heureux Athenien, qui auoit conceu vne ſi mortelle & ſi horrible haine cõtre tous les hommes, qu'il ne ſe figuroit pas qu'il fuſt en ſa puiſſance de pouuoir plus eſtroittement obliger les Citoyens, qu'en leur plantant des arbres, afin de leur ſeruir de potences & de gibets, pour ſe défaire, & ſe deſtruire.

Quelques vns d'entre les idolatres ont voulu arracher cette infa-

mie à la profession des Religieux parmy les Chrestiens, iusques à cõparer ces sainctes ames aux oiseaux qui fuyent la lumiere, & qui ne se monstrent que de nuict, & parmy les tenebres. Mais ces reproches sõt des fruits de l'impieté, qui n'est pas capable, & qui ne peut comprendre les mouuemens, ny la force des inspirations de l'esprit de Dieu, qui arrachant ses plus cheres creatures du milieu des vanitez & des plaisirs du monde, les attire dans ces sainctes solitudes, où s'éloignans de la conuersation des hõmes, elles s'approchẽt de la compagnie des Anges, ou plustost elles s'vnissent à celuy qui est toutes les delices, & le souuerain bien des Anges. Que si ceux qui ont voulu diffamer vne si saincte profession, qui commence son Paradis dans la terre, eussent voulu prendre la peine de sonder

& de reconnoiſtre la condition, les mœurs & la vie de ceux qui renoncent au monde & à ſes plaiſirs, ils euſſent appris que le Soleil en tout l'Vniuers ne void point d'ames ſi contentes que celles là, auſquelles on n'apperçoit nul ſigne de triſteſſe, ny aucun indice de melancolie: mais vne perpetuelle ioye, & vn cõtinuel plaiſir, que nulles faſcheries n'interrompẽt, & que nuls regrets ne trauerſent: mais cela n'eſt pas de noſtre ſuiet. Reſte la Haine, qui iette ſimplemẽt ſes racines dans les cœurs des hõmes. Celle-là eſt vne maladie de l'ame, telle que no⁹ l'auons dépeinte, qui a ſes cauſes humaines, & à laquelle auſſi on apporte des remedes humains, pour eſſayer à la guerir; c'eſt donc de celle-là que nous parlons icy.

Cependant il y a grande differẽce entre la Colere, la Haine, & l'En-

uie. Et premieremẽt il y a cette difference entre la Colere & la Haine que la Colere naiſt des iniures que nous auons receües, & qui nous offenſẽt en noſtre particulier; au lieu que la Haine peut naiſtre des choſes qui ne nous regardẽt point particulieremẽt, mais qui touchent le public. Comme par exemple, nous pouuons haïr & deteſter ceux qui allumẽt le flãbeau de diſcorde & de ſeditiõ aux bouts de l'Eſtat. Nous pouuõs haïr ceux qui font des méchãcetez à cẽt lieües de nous. Mais pour enflãmer noſtre colere, il faut que l'iniure nous touche, & nous offenſe, ſoit en noſtre perſõne, ſoit en celle de nos amis. Et puis la Colere ſe propoſe touſiours les hõmes particuliers: mais la Haine ſe peut eſtendre à tout vn genre d'hõmes, n'y ayãt perſonne qui ne deteſte & qui n'ayt generalemẽt en horreur

tous les larrõs, tous les assassins, & to⁹ les calomniateurs. D'ailleurs la Colere se peut guerir par le temps, veu que c'est vne courte fureur qui se peut appaiser auec vn peu de patience. Mais la Haine est cõme incurable, & s'aigrit plustost qu'elle ne s'adoucit par le temps & par les remedes. C'est pourquoy les Poëtes nous dépeignẽt Etheocle & Polynice continuans les effects de leurs inimitiez iusques dãs le tombeau: car comme leur sœur Antigone les eut iettez dans le feu pour leur faire les obseques ordinaires, ils ne peurent demeurer ensemble: mais la flamme se partageant, ietta leurs corps l'vn d'vn costé & l'autre de l'autre. A cause dequoy le miserable Antigone s'escria, que leur Haine viuoit apres leur mort.

En apres, celuy qui est transporté de Colere, desire non seulement

de se vẽger de celuy qui l'a offensé, en luy faisant sentir les effets de sõ couroux: mais outre cela, veut qu'il sçache qu'il est autheur de cette vẽgeãce, & du mal dont il est accueilly. Au lieu que celuy qui est plein de Haine, ne desire que de voir son ennemy ruiné, & ne se soucie point qu'il sçache qui en est l'autheur, moyennant qu'il le voye destruit.

D'abondãt, la Colere est accõpagnée de douleur à cause de sa vehemẽce. Au cõtraire la Haine est sans douleur, n'empliss ãt point son sujet de cete extreme ardeur mais luy laissant froidemẽt attẽdre la ruine de son ennemy. En fin la Colere a des bornes, & si celuy qui en est espris cõtre quelqu'vn, luy void arriuer des mal heurs excessifs, & qui surpassent les limites d'vne commune vengeance, il en a pitié, & voudroit que son mal-heur ne fust

point monté à ce comble. Mais celuy qui eſt remply de Haine ne void iamais ſa mauuaiſe volonté aſſouuie: & quelque eſtrange malheur qui arriue à ſon ennemy, il n'en a nul ſentiment, ny nulle pitié. La raiſon de cete difference eſt que celuy qui a de la colere, cõme nous auons dit, veut ſeulemẽt que celuy contre lequel il eſt irrité, cognoiſſe qu'il eſt en ſa puiſſance de venger l'iniure qu'il luy a faicte. Mais celuy qui a vne pure haine, veut la ruine abſoluë de ſon ennemy, & n'eſt point content qu'il ne le voye entierement perdu.

Voyons maintenant en quoy la Haine differe de l'enuie. Leur diuerſité paroiſt premierement, en ce que la Haine a pour objet le mal que nous nous figurõs eſtre en celuy que nous haïſſons, l'apprehendant cõme meſchant, ſoit en no-

ſtre endroit, ſoit generalement à l'endroit de toutes ſortes de perſonnes. Car c'eſt choſe que nous experimentons tous les iours, que les hommes ſont diſpoſez à hayr ceux dont ils croyent auoir receu quelque iniure, ou qu'ils cognoiſſent couſtumiers d'outrager tout le monde; au lieu que l'Enuie a pour objet les felicitez & les proſperitez d'autruy: comme il apparoiſt, parce que iamais nous ne portons d'Enuie aux mal'heureux. Et puis la Haine s'eſtend iuſqu'aux beſtes brutes; veu que cõme nous auons dit cy deſſus, il y en a qui naturellement haiſſent certains animaux: Meſmes on a veu vn grand Prince qui ne pouuoit ſouffrir ny le chant ny la veüe d'vn cocq. Mais l'Enuie ne répãd ſon venin que parmy les hommes. Car nous n'enuiõs point aux oiſeaux leurs belles plumes, ny

aux Lyons la grandeur de leur courage, ny aux Cerfs leur viſteſſe, ny aux Elephans leur grandeur & leur force : mais ſeulement nous portons enuie à la gloire de nos ſemblables. Apres cela, l'Enuie eſt toujours iniuſte : Car quelle image de raiſon ſe peut trouuer en vne Paſſion qui nous fait affliger des proſperitez d'autruy, comme ſi pour eſtre heureux il nous faiſoit quelque iniure! Mais il peut y auoir des Haines pleine de iuſtice, comme celles qui nous font auoir en horreur les peſtes publiques, les perturbateurs du repos de l'Eſtat, les ennemis de la Patrie, les hómes deſeſperément meſchans & vicieux, & les ennemis de Dieu, & de la Pieté. Voire meſme céte Haine des meſchans eſt vne marque d'vne bonne ame, comme l'Enuie qu'on porte aux heureux eſt vn ſigne d'vn

méchant courage. C'eſt pourquoy on ne diſſimule point la haine que l'on porte à ceux qu'on cognoiſt meſchans, mais on déguiſe tant que l'on peut l'éuie qu'on porte à ceux qui ſont heureux.

Derechef, l'Enuie s'allumant en nos cœurs des grandes proſperitez d'autruy, cóme elles declinent, & que nous les voyons renuerſées par quelque inſigne mal-heur, elle viét à ſe r'allentir, & à s'eſteindre peu à peu, voire meſme il eſt certain que les enuieux ſont bien-aiſes d'auoir de la pitié, au lieu que la haine & les inimitiez ne ceſſent point pour les calamitez qui arriuent à nos ennemis: mais comme elles ſe ſont vne fois formées & attachées à quelqu'vn, elles ne le laiſſent point ny en la bóne, ny en la mauuaiſe fortune. D'abondant, on guerit, & on aſſoupit quelquefois les inimitiez

& les

& les haines, en faisãt connoistre à la personne qui en est trauaillé, que celuy, à qui elle veut du mal, ne luy a fait aucun tort, ou qu'il a changé d'inclination, & qu'il est deuenu homme de bien; & qu'outre cela, il luy a fait quelque sorte de plaisir aux occasions qui se sont presentées de l'obliger. Mais encore que vous persuadiez à vn homme qu'il n'a receu aucun tort de celuy qui est heureux, cela n'esteint pas son enuie; & au lieu de la supprimer, sous cette consideration, que c'est vn homme de bien, & qui mesmes s'est mis en deuoir de l'obliger, il la fera d'auantage paroistre, & monstrera ne pouuoir supporter ny ses prosperitez, ny ses bien-faits; d'autant que l'vn procede de la bonne fortune qui l'accompagne; & l'autre est vn effect de sa vertu, qui sont deux choses recommandables, &

conſequemmẽt ſujettes à l'Enuie. En dernier lieu, ces deux Paſſions different, à raiſon des diuers buts, & des diuerſes fins qu'elles ſe propoſent: Car l'Enuie a cela, qu'elle ne fait pas touſiours ſouhaitter de grands maux à ceux dont on eſt enuieux: veu que c'eſt choſe qui ſe voit tous les iours, qu'il y en a pluſieurs qui portent enuie à quelques vns de leurs parens ou de leurs amis, auſquels pour rien du monde ils ne voudroient voir arriuer vn inſigne mal-heur, ou vne affliction qui tendiſt à leur ruine, ſe contentans de trauerſer leurs proſperités, & d'épeſcher de toute leur puiſſance la ſplendeur & la gloire de leur fortune. Mais la HAINE paſſe bien plus auant; épiant touſiours l'occaſion de ruiner celuy auquel elle s'attache, ſans s'aſſouuir de ſes miſeres, iuſques à ce

qu'elles l'ayent conduit à vne derniere ruine. De sorte qu'elle induit à procurer des maux irremediables & à ietter en des calamitez extremes ceux qu'elle poursuit auec obstination.

Il faut maintenãt rechercher la source de la Haine, & monstrer quelles sont les causes qui la vont formant. Comme ainsi soit donc qu'elle consiste en l'auersion que nous auons des choses qui sont contraires à nos sens, elle peut naistre de trois choses principalement; c'est à sçauoir; de la colere, des mesdisances, ou des calomnies, & des trauerses, ou des incommoditez qu'on nous donne. Quant au premier; vn Ancien a eu raison de dire que la Haine est vne colere enracinée, non que le temps change vne de ces Passions en l'autre, car les Philosophes n'aduoüeront

iamais qu'vne eſpece puiſſe paſſer en la nature de l'autre: mais parce que la Colere ayãt deſia aigry noſtre courage, ſi no' venons à cõſeruer long temps l'image de l'offẽſe qui nous cuit; en fin nous dépoüillons la colere, & commẽçons à haïr à bon eſcient celuy contre lequel noſtre courroux s'eſtoit allumé. De ſorte que la Colere n'eſt pas de l'eſſence de la Haine, mais en eſt bien ſouuẽt la cauſe. Quant au ſecond, il eſt certain qu'il n'y a rien qui excite tant noſtre Haine, que les calomnies & les outrages qui peuuent troubler meſmes les plus ſages & les plus vertueux Car l'on a veu de grands hommes qui auoient comme renoncé aux ſentimens de toutes les autres paſſions, ſuccomber à la douleur de la calomnie, & ſe laiſſer tellement emporter à ſon chagrin, qu'ils en ſont venus iuſques à

cõceuoir comme vn dédain general contre tout le monde, & à auoir en horreur tout le genre humain, à raiſon de la fureur de ceux qui les auoient diffamez. Tellemẽt que la calomnie eſt cõme vne puiſſante vague qui va arracher le timõ de la main du nocher; veu qu'elle trouble les plus vertueux, & leur fait ceder & donner entrée en leur ame aux douleurs de la Haine. Que ſi outre cela, ceux qui no⁹ calomniẽt nous donnẽt encor d'autres trauerſes, & nous apportent en cor d'autres notables intereſts; cõme s'ils no⁹ accuſent deuãt les Magiſtrats, s'ils nous font courre fortune de la vie, s'ils nous font perdre nos biẽs, s'ils perſecutẽt nos parẽs, s'ils tourmentent nos amis; toutes ces cauſes enſemble vont formãt vne profonde haine dans nos ames, qui conſeruent à iamais l'image de ces

ſanglantes iniures, ſi ce n'eſt qu'on nous en face vne grande & ſolemnelle ſatisfaction. Au reſte, la raiſon pour laquelle la colere, les calomnies, & les trauerſes, ou les incommoditez engédrent la Haine, eſt, par ce que toutes ces choſes allans à la deſtruction de l'eſtre ou de l'honneur des hommes, ce leur ſont autant de ſujets & d'aiguillons de Haine & d'inimitié contre ceux qui leur procurent ces ſortes de déplaiſirs. Mais ce n'eſt pas de ces telles cauſes que la Haine ſe va formant dans nos cœurs: mais il y a encor des cauſes particulieres dót elle peut proceder; & particulierement nous en conceuons, quand nous nous voyons trompez en la creance, & en la bonne opinion que nous auions priſe des perſonnes, auſquelles nous nous eſtions liez d'affection; & c'eſt pourquoy

vn Ancié a eu raiſon de dire qu'ordinairement la Haine ſe forme dans nos ames, de nos mauuaiſes élections, d'autant que nous aymons deuant que de connoiſtre, & deuant que d'auoir éprouué le merité & la fidelité de ceux auſquels nous voulons confier vn ſi riche threſor que celuy de l'amitié. Nous nous perſuadons trop legeremẽt, que ce ſont perſonnes vertueuſes, & dignes de toute ſorte de faueurs & de confiance: & cependant nous les éprouuons infideles, & ſans naturel, à cauſe dequoy nous les prenons en vn tel dédain, & en vne telle horreur, que nous ne pouuõs pas ſeulement en oüir parler. En ſomme pour faire vn recueil des cauſes de cette paſſion, nous auons en haine les choſes laides & diffor-mes; comme les mõſtres, & les opprobres de la nature, & de l'art, &

celles qui sõt fales, & ennuyeuses, & importunes, d'autant que no' nous les figurons toutes comme ennemies de nos sens, & de nostre contentement. Quant à ceux qui sont sujets aux mouuemẽs de cete Passion, nous remarquõs que les mauuais courages, & les ames lasches en sõt plutost agitées que les ames genereuses: ce qui vient de ce que les ames poltrõnes craignẽt tout, à raison dequoy leur Haine s'enflamme contre tous ceux qu'ils croyẽt leur pouuoir nuire, soit en leur personne, soit en leurs biens, soit au sujet de leurs amis. Et de là vient que les grãds qui n'ont point de courage, sont ordinairement cruels, comme nous en auõs de mõstrueux exemples en Neron & en Caligula, & aux autres Princes effeminez dont nuls meurtres n'ont peu assouuir la rage. Et pour cette mesme raison

ceux qui ont offensé vne personne puissante, & qui s'en peut venger, luy portent vne haine irreconciliable qui leur fait desirer sa mort, pour se voir hors de crainte. D'où est venuë cette parolle si celebre; Qui offense, ne pardóne point. Les superbes & les enuieux sont aussi sujets aux mouuemés de la Haine: ceux là, parce qu'ils croyent qu'on ne les hónore pas assez; & ceux-cy, parce que toutes les prosperitez de leurs semblables les offensét. Ceux qui s'ayment trop eux-mesmes, sont aussi extremement prompts à ces mesmes mouuemens, d'autant qu'ils prennent tout à iniure, & sont si delicats, qu'ils ne peuuent supporter personne. Cependant comme ainsi soit que l'Amour naisse du sentiment du bien, & la Haine du sentiment du mal il arriue qu'à cause, que les biens que

nous sentons en cette vie ne sont iamais purs, ny beaucoup durables, ils ne font pas grande impression, & ne laissent pas ordinairement vne grande memoire, ne vne grande amour d'eux en nos Ames; mais les maux au contraire estans extremément sensibles & longs, jettent de profondes racines dans nos cœurs, où nostre corruption fait qu'ils sont comme en leur propre élement; à cause dequoy nous conseruons bien mieux les semences de la Haine que celles de l'Amour: d'où viēt qu'vn ancien a dit; Que celuy qui a de la douleur se ressouuient, &que celuy qui a du plaisir oublie. Au reste si nous voulons bien vser de nostre haine, il faut l'employer contre le vice; & contre les objets, dont l'amour & la recherche peut soüiller nos cœurs, & obscurcir

l'image de Dieu qui reluit dãs nos ames. Cette Haine doit prendre son cours des causes contraires à celles que nous auons dit cy-dessus estre propres pour induire à l'Amour. Par exemple, pour nous arracher de l'ame vne amour deshonneste, il en faut laisser les pensées, & destourner nostre esprit & nos sens de l'assiduelle contemplation de l'image, qui commence à nous faire sentir sa puissance, depeur que les rayons d'vn si pernicieux objet n'allument, & ne nourrissent de mauuais desirs dans nos cœurs. Et d'ailleurs, pour fortifier nostre Haine, il faut peser meurement les defauts qui se peuuent rencontrer au suiet que nous aymons. Et de cette sorte la plus parfaite creature du monde estant sujette à des imperfections extremes, il nous sera bien aisé, si nous

voulons de trouuer des occasions de nous en separer. Il faut pareillement se representer les mal-heurs qui accompagnent ordinairement les poursuites de l'amour, il se faut remettre deuant les yeux le naufrage de tant d'illustres personnes, qui se sont perduës contre cét escueil; il faut se figurer les infidelitez, les soucis, les embarras, les peines & les tourmens que donne cette malheureuse Passion. Et sur tout le Chrestié doit apprehéder le courroux de Dieu, & l'horreur des iugemens qu'il exerce, ou plustost qu'il fulmine contre l'impudicité. Mais cela est vn autre discours.

Du Desir, ou de la Cupidité : Et de la fuitte & de l'horreur que nous auons des choses.

CHAPITRE II.

COMME les choses naturelles, estans éloignées de leur centre, ont vne continuelle inquietude iusques à ce qu'elles y soient paruenuës : aussi l'homme ayant vne particuliere inclination au Bien, soudain qu'il s'en est proposé l'objet, & qu'il y a attaché son imagination, si la iouïssance luy en est deniée, il se sent épris d'vne certaine ardeur qui le luy fait passionnément rechercher. Et si c'est vn

bien de l'esprit, sa volonté en est eschauffée ; & si c'est vn bien qui regarde le contétement du corps, ses sens en reçoiuent l'impression, & souhaittent de le posseder. Selõ ce dernier mouuement les Philosophes asseurent qu'il y a vne Passion en l'homme, qu'ils nomment Cupidité ou Desir, qui regarde les choses que nous ne possedons pas & que nous croyõs nous estre conuenables & propres à nous donner du contentement. Cette Cupidité donc, ou ce Desir, n'est autre chose, *qu'vne Passion que nous auons d'acquerir vn bien que nous ne possedons pas, & que nous nous imaginons nous estre conuenable.* Elle differe d'auec l'amour & d'auec le plaisir, par ce que l'amour est la premiere inclination, le premier goust, ou pour le dire ainsi, la premiere douceur que nous sentons des choses

bõnes, ou de celles qui ſont belles, qui rauiſſent nos ſens, & qui font naiſtre en nous ce deſir & cette enuie de les poſſeder ; En ſuitte dequoy nous en formons l'eſperance, laquelle venant à nous reüſſir, l'effet nous emplit de ioye & de contentement, qui eſt proprement le plaiſir que nous auons, quand la choſe nous eſt arriuée. Ou bien pour le dire plus clairemẽt, le Deſir differe d'auec l'amour & d'auec le plaiſir, parce que l'amour eſt le premier mouuement & la premiere Paſſion que nous auons du bien, ſans regarder, s'il eſt preſent ou s'il eſt abſent : le Deſir eſt vne Paſſion du bien abſent ; & le plaiſir eſt vn contentement que nous auons de le poſſeder, apres que nous l'auõs acquis.

De tout cela il s'enſuit, que la Cupidité, comme nous en parlons,

eſt vne Paſſion particuliere, d'autant qu'elle regarde le bien ſenſible ſous vne conſideration ſpeciale, c'eſt à ſçauoir, ſous ceſte conſideration qu'il eſt abſent, & qu'en cette abſence il attire à ſoy l'affection de l'homme pour ſe faire rechercher. Car le bien ſenſible, qui eſt l'objet de l'appetit ſenſuel, le meut autrement quand il eſt preſent, que quand il eſt abſent, Veu que quand il eſt preſent, l'appetit demeure en repos par la preſence de la choſe aymée; au lieu que quand il eſt abſent, l'appetit ſe ſent émeu & agité du deſir & de l'enuie de le rechercher & de l'acquerir. Or il y a deux ſortes de Cupiditez qui peuuent faire impreſſion ſur nos ſens, les vnes ſont naturelles, les autres naiſſent de noſtre election. Les naturelles, ſont celles qui conuiennent à la

nature

nature de l'animal, comme le boire, le manger, le dormir, & celles-là ſont communes aux hommes & aux beſtes brutes, d'autant que les vns & les autres ont des objets qui ſont conuenables à leur nature. Celles qui naiſſent de noſtre élection, ſont celles qui regardent les choſes qui ne ſont pas pleinement neceſſaires à l'animal, mais que l'homme a inuentées pour ſa plus grande commodité & pour ſon aiſe; comme les delices du boire & du manger, les bains, le jeu, les ſpectacles, les richeſſes, l'honneur, la reputation, & les ſemblables. Quant aux cupiditez naturelles, elles ont leurs bornes, & ne vont point à l'infiny: d'autant que comme la nature ſe contente de peu de choſes, elle ſe preſcrit auſſi touſiours elle meſme de certaines limites

dans lesquelles elle se retient, s'attachant à l'objet qui luy est conuenable, sans s'en diuertir. Mais celles qui suiuent nostre élection, n'ont nulles bornes, ains se vont multiplians iusques à l'infiny. Car comme ainsi soit qu'elles dependent de l'imagination de l'homme, tout ainsi que cette puissance s'imprime les forces & les images d'infinis objects; aussi ces sortes de Cupiditez se multiplient à l'infiny, pour poursuiure tous les biens que l'imagination leur propose. Ainsi il arriue que nous figurant en vn temps vne chose comme agreable ou comme vtile, nous la desirons passionnément: & puis changeans d'opinion, nous en souhaittons vne autre, & apres celle-là encore vne autre. De façon que nous sentons éclorre en nostre pensee comme vn exain de desirs qui nous tirent à

diuers obiets, sans y tenir ny regle, ny mesure. Car tout ainsi que nulle abondance d'eau ne peut assouuir les Hydropiques, aussi n'y a-t'il nulle sorte de biens ou de plaisirs, qui puisse contenter nos Cupiditez. Les anciens Philosophes comparoient la premiere matiere à vne infame paillarde, qui ne se soule iamais des voluptez presentes, mais qui medite tousiours de nouueaux embrassemens ; parce que la premiere matiere ne se contente iamais des formes qu'elle possede, mais en desire tousiours de nouuelles : sans se soucier, si elles sont plus nobles que celle dont elle est reuestuë. Mais nous auons plus de sujet d'appliquer cette comparaison à nos Cupiditez, & à nos Desirs, qui se monstrent insatiables en tout ce qu'ils poursuiuent, auec quelque sorte de Passion. Et en ce-

la certes paroiſt vne des grandes miſeres de l'homme, qui ſe pouuant paſſer à peu de choſes neceſſaires pour l'entretenement de ſa vie, ſe plonge dans les ſuperfluitez comme dans vn abyſme, où il ne trouue ny fonds, ny riue, & ſe donne mille geſnes & mille tourmens en la pourſuite de ſes vains Deſirs, rendant par ce moyen ſa condition beaucoup plus miſerable que celle du reſte des animaux. Car les autres animaux ayans eſteint leurs cupiditez par la iouyſſance, demeurent en vn plein repos, & ne ſe tourmentent point, que la nature ne réueille leurs appetits. Quand le Lion a pourſuiuy vn Taureau ou vn Cheual, il en deuore ce qui luy eſt neceſſaire pour paſſer la faim ; mais il n'en cache pas les reliques ſous la terre. Le Sanglier boit iuſques à ce qu'il

ayt estanché sa soif, & puis il sort de l'eau. Le Loup, quoy qu'animal rauissant, court apres sa proye, quād la faim le picque; mais s'estant assouuy, il cesse de chasser. Les Leopards & les Tygres pressez de la necessité, font du carnage: mais s'estans repeus ils demeurent paisibles. Les Taureaux ayans pris leur pasture, s'en retournent contens. Mais quant aux cupiditez de l'homme, rien n'est capable de les assouuir, son imagination estant toûjours fertile & inuentiue pour luy donner la peine & le soucy d'en chercher de nouuelles, par le dégouſt qu'il a de celles dont il iouyt. Ainsi, pour les comprendre toutes ensemble, il n'y a pas assez de gloire, il n'y a pas assez de richesses, il n'y a pas assez d'objets de volupté & de plaisirs dans l'vniuers pour le rendre parfaitement con-

tent. De là vient que nous verrons vn homme venu d'vne baſſe condition à vne glorieuſe fortune, ſe plaindre encore de ſon ſort, & ne cõſiderer pas ceux qui ſont au deſſous de luy, mais ſeulement ceux qui le ſurpaſſent. Il ſera eſleué aux premieres charges de l'Eſtat, mais cette gloire luy ſeruira d'aiguillon à vne plus grande. Il voudra faire le Prince, il meſpriſera meſmes ſon Roy, & luy enuiera la gloire de ſon Diadême. En ſomme, il voudra voir iuſques où la fortune le pourra porter, & ne cõſiderera pas qu'elle ſe laſſe, que ſa conſiſtence eſt auſſi freſle que le verre, & que ſa ſplendeur reſſemble à ces fauſſes lumieres qui trompent les Mariniers, & qui les conduirẽt dans les rochers & dãs les écueils, où leurs vaiſſeaux ſe briſent & font naufrage, L'ambition n'a donc point de bornes, & ſi

elle a surmonté la Terre, elle veut comme défier le Ciel. Ainsi ces superbes Princes de l'antiquité, ne se contentans pas de l'éclat de leurs Couronnes, & n'ayans plus que souhaitter dans la terre, ont voulu contre-faire la foudre & les éclairs, pour se faire estimer puissans dans les Cieux. Mais si iamais Prince a monstré que l'ambition est insatiable, ç'a esté Alexandre; veu qu'apres tant de batailles, apres tant de glorieuses conquestes, apres auoir passé de la Macedoine à trauers de toute l'Asie, iusques au riuage de la Mer rouge, il enuoyoit encore ses Lieutenans découurir de nouueaux mondes, pour y trouuer vne nouuelle moisson de triõphes. Les Scythes, quoy que Barbares, sceurét bien luy reprocher cette excessiue & insatiable Passion de gloire. *Si les Dieux*, luy dirent-ils, *t'a-*

uoient donné vn corps égal à ton courage ; le monde ne seroit pas assez grand pour toy. D'vne main tu toucherois l'Orient, & de l'autre tu toucherois l'Occident ; et apres cela tu voudrois encore sçauoir où seroit cachee la splendeur d'vne si grande Diuinité. Mais il ne faut pas se figurer que ce soit la passion du seul Alexandre, veu qu'il n'y a iamais eu grand Monarque duquel la richesse & l'estenduë de son Empire ait borné l'ambition: iamais il n'y en a eu, que la mort n'ait trouué occupé à de noueaux desseins, & à de nouueaux projets de conquestes. Les Cupiditez des richesses ne sont pas moins insatiables; plus nous en possedõs, plus nous en desirons, & la Passion s'en rend plus violente parmy l'abondance: à la mesme façon que nous voyons que la flamme d'vn grãd feu s'accroist à mesure qu'on

iette du bois dedans. Donnez-moy vn hõme en la maisõ duquel, pour parler auec le monde, la fortune ait amassé tous les threſors du Perou, à qui elle ait departy tant d'or, d'argent & de pierreries, que non ſeulement il poſſede, mais auſsi qu'il foule aux pieds les perles, les rubis, & les diamans; parmy toutes ces richeſſes, parmy toute cette ſplendeur, ie ne feindray point d'aſſeurer hardiment qu'il n'a pas l'ame contente; mais qu'é cette abõdance il ſe va imaginãt d'autres richeſſes qu'il ſe figure bien plus exquiſes & plus precieuſes que celles qu'il poſſede. De ſorte que pour eſtre riche on n'apprẽd pas à ne ſe paſſionner point pour l'amour des richeſſes; ny pour poſſeder beaucoup de choſes ſuperfluës, on n'acquiert pas le contentement de n'en plus deſirer. Et quãd eſt-ce que les hom-

mes puissans en moyens cessent iamais d'estendre les bornes de leurs possessions; Les champs, les terres, & les maisons de leurs voisins ne leur fõt-elles pas ombrage, & n'enflammẽt-elles pas leurs cupiditez, pour les leur faire ou acheter, ou rauir? S'il y a vn bras de riuiere, s'il y a vne fontaine qui puisse accõmoder leurs bastimens, ne faut-il pas qu'ils s'en rendent possesseurs, ou par amour ou par violẽce? Ne coupẽt-ils pas les montagnes & les rochers, ne destournẽt ils pas le cours des riuieres, n'aplanissent-ils pas les terres, & mesmes ne remuent-ils pas les fondemens de la terre, pour satisfaire à leurs cupiditez? Pauures gens, qui n'ayans qu'vn petit corps à loger, luy bastissent de si amples Palais. Et au partir de là leurs cupiditez sõt-elles assouuies; mais plustost la fin de l'vne n'est elle pas le

commencement de l'autre ? Cette Paſsion eſt dócques miſerable, puis qu'elle combat elle meſme ſon aſſouuiſſement, & puiſque par vne prodigieuſe violence elle nous enflamme à la pourſuitte des richeſſes pour les poſſeder ; & quand nous les auons acquiſes, elle nous en interdit l'vſage. Elle nous en fait naiſtre l'enuie, & elle nous en defend le plaiſir. Tout ainſi donc que nous auons en plus grande horreur les Cantarides & les Tarantules, que les Lyons, les Tygres & les Ours, d'autant qu'elles tuét & font mourir les hommes, ſans tirer aucun fruict de leur mort, au lieu que ces beſtes farouches en font au moins curée & s'en repaiſſent : Auſsi de toutes les cupiditez il n'y en a point que nous deuions tãt deteſter que celle de l'auarice ; d'autant que cete monſtrueuſe Paſsion ne tire aucun

contentement de ce qu'elle amasse, ny n'en laisse prendre aucun plaisir à celuy qui en est agité : au lieu que les autres cupiditez, au moins aspirent à la ioüissance & au contentement qui peut naistre de la possession de leurs objets. Interdisant ainsi la ioüissance, elle excite de nouueaux desirs d'acquerir de nouueaux biens : & les ayans acquis, nous trouuons que la peine que nous auõs prise à nous en rendre possesseurs, n'est rien en comparaison du tourment qu'ils nous donnẽt depuis que nous les auons acquis. Et toutes-fois nous n'endemeurons pas encore là, mais nous plongeãs tousiours plus auant dans cét abysme, nous trouuons plustost la fin de nostre vie, que celle de nostre auarice. Voila les espines qui naissent des richesses, qui s'acquierent auec peine, qui se conser-

uent auec soin, & qui se perdent auec douleur.

Les voluptez & les delices vont aussi iusques à l'infiny, non seulement parce qu'elles ne peuuent donner vn plein contentement à nos desirs; mais aussi parce que le nombre en est si grand, qu'à peine les pouuons nous compter, ou mesmes leur donner des noms. Il y a des voluptez des yeux, qui se figurent les beautez sensibles, parmy lesquelles il s'en trouue de mille façons, dont la recherche seroit innocente, si elle auoit des bornes; mais l'excez de nostre cupidité en flestrit la poursuitte. Par exemple, les Tableaux, les Images, les Statuës, le Porphyre, le Marbre, l'Ambre, le Cristal, l'Yuoire, les Fleurs, les Tapisseries, les Diamans, les Rubis, les Pierreries, & toutes les autres choses, où l'œil descouure

les merueilles de la nature, & les artifices des hommes, ſont des objets d'vn innocent plaiſir, ſi nous en ſçauions moderémẽt vſer. Mais nous nous en laiſſons imprimer vn ſi furieux Deſir, & nous les recherchons auec vne ardeur ſi inſenſée, que c'eſt pluſtoſt vne rage qu'vne cupidité.

Vn Ancien diſoit, que rien ne l'auoit tant dégouſté de l'amour & de la Paſsion de toutes ces choſes, que d'en auoir veu la montre parmy ces ſuperbes triomphes de Rome, où l'on expoſoit en veuë tout l'or & l'argent de céte grande ville pour y ſeruir d'ornement, & où l'on portoit les Tableaux, les Images, les Armes, les Vaſes, les Pierreries, les Treſors, les Tapiſſeries & les meubles des Roys vaincus & la dépoüille de leurs riches prouinces pour en enfler la gloire. Et ſa rai-

ſon eſtoit, parce que, diſoit-il, toute cette pompe, tout cét éclat, toute cette gloire, toutes ces prodigieuſes richeſſes ſe ſont toutes laiſſees voir en vn iour, & puis ſont diſparuës : De ſorte qu'en ſi peu de tẽps nos yeux ont peu contempler tout l'orgueil, nõ ſeulemẽt de Rome, mais auſsi de l'vniuers. C'eſtoit là s'eſtre fait ſage parmy des ſpectacles, qui rẽdent les autres inſenſés. Il y a d'autres plaiſirs des yeux que nous ſoüillons par l'excés de nos cupidités, & par le deſreglement de nos deſirs. Comme quand nos yeux ne ſe contentent pas de contempler la beauté d'vne femme, mais nous en impriment vn impudique deſir. Outre ces diuerſes voluptés des yeux, il y en a de l'odorat, il y en a des oreilles, il y en a de l'attouchemẽt, auſquelles nous ne gardons non plus de meſu-

re qu'aux autres. Les parfums sont des presésexquis de la nature; mais nostre molesse effeminée en a rendu l'vsage comme infame & honteux. La Musique, les concerts, la melodie, & la douceur des instrumens, estoient choses dont nous pouuions honnestement vser, & sans crime; mais nous auons conuerty tout cela en sujets de luxure, qui en profanent l'vsage. Et parmy toute cette abondance, ny nos yeux n'assouuissent leur cupidité par tant de diuers objets qu'ils contemplent; ny nos oreilles ne sentent esteindre leur ardeur; ny nos autres sens leurs Passions par tout ce qui s'offre à leurs desirs. Les autres plaisirs ausquels l'homme s'adonne: cõme le jeu, les combats, la chasse, les exercices, les compagnies, & tout ce qu'on fait pour dissiper les ennuis de cette

vie,

vie ne peuuent assouuir ny donner vn plein contentement à l'homme: mais parmy toutes ces roses, il rencontre tousiours des espines, & souspire tousiours apres de nouueaux contentemens, tant ses cupiditez se trouuent insatiables.

Ces mesmes cupiditez varient encor selon les âges, & selon les complexiõs & les humeurs de ceux qui en sont agitez. LES ieunes gens se passionnent pour le ieu & pour les femmes, & sont excessifs en ces sortes de plaisirs. Les malades souhaittent la santé, comme le souuerain bien de cette vie. Les vieilles gens desirent les bons vins & le bõ traittement, qui semble les faire renaistre & redonner vne nouuelle vigueur à leur corps. Les Princes & les ames genereuses ne respirent que la gloire, les triomphes, & les trophées qui seruent à les esleuer

pardessus l'ordinaire des hómes. Ceux qui sont d'vne complexion sanguine & chaude, ont de la Passion pour toutes sortes de choses, & les poursuiuent auec vne excessiue ardeur; mais qui ne leur dure guieres, & qui ressemble à vn feu de paille, l'inconstance & le changement accompagnant ordinairement leurs poursuites. Au lieu que ceux qui sont d'vne habitude froide, n'ont que peu de cupiditez, à cause de la pesanteur de leurs humeurs: mais au reste ils sont opiniastres en leurs recherches, & ont de la peine à démordre de l'object auquel ils se sont attachez.

Ceux qui sentent moins les elãs & les mouuemens des Cupiditez, sont ceux qui n'ont nulle apprehẽsion des incómoditez & des malheurs de cette vie, cõme les ieunes gens, les grands courages, les hom-

mes pris de vin, & en ſomme tous ceux qui ont beaucoup de ſang & de chaleur amaſſée à l'entour du cœur. Tout de meſme ceux là n'en sõt pas beaucoup agitez qui n'ont iamais ſouffert aucune preſſante neceſſité : car comme ainſi ſoit que la crainte & la deffiance accroiſſe le deſir de ſe pouruoir des choſes qui ſont neceſſaires pour la conſeruation de cette vie, ceux qui en ont éprouué les malheurs, apprehendãs de retomber en leurs premieres miſeres, deſirent infinies choſes pour ſe fortifier contre toutes ſortes d'accidens, ſe figurans touſjours que rien ne les peut aſſez aſſeurer.

Ceux auſsi qui ont peu de ſang, & encor tout tiede à l'entour du cœur, ont naturellement des ſoucis & des deſirs ardents d'amaſſer: d'autant que la crainte de ſe voir

tomber en diſette & en pauureté; & le ſoin importun qu'ils ont d'aller au deuant de cette miſere, leur trauaille l'ame, & leur geſne le cœur. Et de là viét que nous voyós bien ſouuent des perſonnes, qui ayans eſté prodigues, & ayans fait de monſtrueuſes & exceſsiues profuſions en leur ieuneſſe, changent tellement d'inclinatió, quand elles viennent ſur l'aage, que l'on ne remarque plus qu'vne ſordide auarice en leurs deportemens; Au lieu qu'au contraire nous voyons ordinairement que le vin & l'Amour rendent les auares magnifiques.

Au reſte quand nous auons acquis auec vne peine extreme les biens que nous poſſedons, nous mótrons plus de chaleur à les conſeruer. Ce qui peut naiſtre de deux cauſes, c'eſt à ſçauoir; ou bien parce que nous craignons de retomber

en la neceſsité où nous auons eſté, & apprehendós de nous voir contraints à reprendre de nouuelles peines, & à ſubir de nouueaux trauaux, pour nous remettre à noſtre aiſe. Ou bien parce que les choſes que nous auós acquiſes auec ſueur, & parmy les dãgers, nous ſont bien plus cheres que celles qui nous arriuent sãs trauailler & ſans ſouffrir aucune peine. Ainſi voyons-nous qu'vn fils de famille, qui ſera paruenu à de grands threſors par la mort de ſon pere, fera largeſſe de ſon or, de ſon argẽt, & de ſes pierreries; & diſſipera en peu de iours ce que ce miſerable pere auoit eſté long temps à acquerir, & qu'il n'auoit acquis qu'auec les tourmens incomparables du corps & de l'eſprit. Au cõtraire vn Marchand qui aura eſprouué les dangers du trafic, qui aura mille fois pally ſur la

mer en faisant ses voyages, qui se sera veu souuent à vn doigt de sa ruine, prest à tóber entre les mains des Pirates ou des larrons, ne mettra la main dans ses coffres, & ne distribuëra son argent qu'auec vne grãde retenuë, & auec vne insigne discretion, qui le pourra faire estimer sordide & auare. Certes nous auons veu de nostre temps le plus genereux Prince du monde, ne monstrer pas tant de magnificence à departir les excessiues richesses, que la gloire de sa naissance, & la splẽdeur de ses autres actions sembloient le desirer ; de sorte qu'il a semblé à plusieurs qu'il eust peur de retomber en ses premieres necessitez : mais certes son ménage valoit bien nos profusions.

C'est assez de cette Passion de la Cupidité ou du Desir, qui ayant presque toutes choses communes

auec l'Amour n'a point besoin d'vn plus long traitté, ny de plus de paroles pour son éclaircissemét. Quát à la Passion qui luy est contraire, outre qu'elle n'a point de nom, encore que ce soit celle qui nous fait auoir en horreur & fuyr ce que no⁹ croyons estre pernicieux à nostre nature, il n'est nonplus besoin d'en rechercher les conditions & les particularitez, veu que ce sont à peu prés celles-là mesmes que nous auons remarquées sur le suject de la Haine. Ioinct que de la nature du Desir, nous pouuós recueillir qu'elle est celle de l'Horreur, puisque vn cótraire fait connoistre l'autre.

De la Volupté, ou du Plaisir.

CHAPITRE I.

TOVT ainsi que toute cette grande machine des cieux fait son mouuement sur les deux poles du monde; qui sont comme les deux poincts où elle le commence, & où elle le termine: Ainsi il semble que toutes les passions de nos ames dépendent de la *Volupté*, & de la *Douleur*, qui naissent du contentement, ou du déplaisir que nous donnent les diuers objets qui se presentent à nous au cours de cette vie. Si nous aymons, c'est parce que nous trouuons de la douceur au sujet qui nous rauit: Si nous auons de la haine, c'est parce que nous nous figurons l'objet, qui se presente à nostre imagina-

tion plein de douleur, & contraire à noſtre ſentiment. Le plaiſir que nous prenons à l'idee d'vn bien, dont nous ne ioüyſſons pas encor, & dont nous nous promettons la poſſeſſion en le pourſuiuant ardãment, fait naiſtre en nous l'eſperãce: comme au contraire, quand nous nous imaginõs qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance de l'obtenir, le regret que nous en auõs nous afflige, & nous porte au deſeſpoir. Les deſirs pareillement & les cupiditez ſe forment en nous par l'imagination que nous auons du bien qui nous peut dõner du cõtentement. Et le dégouſt que nous auons des choſes que nous fuyons, vient de cé que nous croyons qu'elles nous peuuẽt apporter du déplaiſir & de l'ennuy: Ainſi en toutes les autres Paſsions nous voyons touſiours la Volupté & la Douleur meſlees: de

ſorte que nous les pouuons nommer comme les deux ſources, ou les deux fontaines, d'où deriuent & découlent toutes les autres Paſſiõs. Cependant elles ne laiſſent pas d'auoir des raiſons & des conſiderations particulieres & ſpeciales, qui les diſtinguent d'auec les autres, qui leur donnent leur rang à part, & qui les mettent au nombre des Paſſions proprement & exactement conſiderees. La Volupté, ou le plaiſir, eſt donc *vne Paſſion et vn mouuement qui ſe forme dans nos ames auec vne certaine douceur qui remplit nos ſens de contentement & de ioye, lors qu'ils en reçoiuent l'impreſſion de la iouiſſance d'vn bien qui leur eſt agreable.* Ou bien, *La volupté eſt vne Paſſion qui procede de la douceur que nos ſens reçoiuent des objects qui leur plaiſent.* Ou bien de rechef, pour vſer de la meſme de-

finition dont s'eſt ſeruy Aniſtote: *La volupté eſt vn mouuement de l'ame qui la met ſoudainement & inſenſiblement en vn eſtat conuenable à la nature de l'homme.* Surquoy il faut premierement remarquer, que comme les choſes purement naturelles tendent à leurs perfections par les moyens que la nature leur a ordonnez; auſsi les animaux s'efforcent de paruenir à celles qui leur ſont propres, par les voyes que la meſme nature a miſes en leur puiſſance. Mais il y a cette difference entre les creatures inſenſibles & les animaux, que les creatures inſenſibles, ayans atteint le comble de leur perfection, n'en reſſentent point la ioye: à-cauſe dequoy il ſemble que le ſoleil ſoit mal heureux en cela, qu'eſtant doüé d'vne ſplendeur ſi éclattante, & d'vne beauté ſi parfaicte;

neantmoins il n'a ny sentiment, ny cognoissance de sa gloire : Au lieu que les animaux ont le sentiment de leur bien, quand ils l'ont acquis. En suitte dequoy ce sétiment emplit leurs sens de ioye, & leur apporte vne Volupté, qui rend leur nature contente. Voyons maintenant quelles conditiõs sont necessaires pour former cette Volupté, & pour causer en nous le plaisir des choses qui touchent nos Sens.

Premierement, il faut que le bien soit vny, & conioint à nos Sens, soit reellement & en effect, soit en la pensée, & selon l'imagination que nous en auons. Car c'est chose dont il faut se souuenir en tout ce Traitté des Passions humaines, qu'il n'importe point pour le faire naistre, que l'objet qui en excite les mouuemens, soit reellement en la nature des choses, ou

qu'il ſoit ſimplement en l'imagination: d'autant qu'il y a des hommes qui ſe laiſſent toucher plus au vif par les images que leur fantaſie ſe forme, que par les veritables objets des choſes qui ſubſiſtent reellement au monde. Comme nous liſons dans l'hiſtoire, qu'vn certain Athenien nommé Thraſile, ſe figuroit en ſa folie, que tous les naüires, qui abordoient au port de Pyrée, luy appartenoient auec toutes les richeſſes dont ils eſtoient chargez: Et comme ſes amis luy eurent fait purger le cerueau, & l'eurent remis en ſon bon ſens, il ſe plaignit d'eux, & leur reprocha qu'ils l'auoient priué d'vn contentement incomparable. Apres cela il eſt requis en la Volupté, que l'objet du bien qui fait impreſſion ſur nos Sens, ſoit conuenable à noſtre

nature. Ce qui ne peut estre s'il n'est raisonnablement proportionné à leur portée & à leur capacité. Partant il doit y auoir vne telle conuenance & vne telle proportiõ entre les Sens & l'obiect; qu'il interuienne entre eux comme vne certaine ressemblãce & affinité: de sorte que ny ce qui cause le plaisir ne soit trop puissant, ny ne soit aussi trop foible pour faire son impression. De là vient qu'vne lumiere moderée est biẽ plus agreable à nos yeux qu'vne plus brillãte: Et tout de mesme, vn doux son contente bien plus nos oreilles, qu'vn son trop éclatant. De là vient aussi que nous prenons plus de Plaisir à vn air, dont nous sçauons les paroles, qu'à vn air dont nous ne les entendons pas; parce que cette intelligence que nous auons des paroles,

forme comme vne eſpece de conformité entre elles & nous, qui fait que l'air s'en inſinuë plus doucement dans nos oreilles, & fait vne plus agreable impreſsion dans nos ames. En troiſieſme lieu, eſt requis pour faire naiſtre le plaiſir en nos Sens, que nous ayons cognoiſſance du bien qui en fait l'impreſſion, & que nous ſçachions qu'il nous eſt conuenable, & que nous le poſſedions, ſoit en effect, ſoit par imagination: veu que nous ne pouuons receuoir aucune ioye d'vne choſe inconnuë, ou que nous ne ſçauons pas nous eſtre bonne, ou dont nous ignorons qu'elle ſoit en noſtre puiſſance. Ainſi ſouuent vne amitié cachee ne touche nullement noſtre ame; & toutesfois ſi nous en auions vne parfaicte connoiſſance, nous ſerions rauis d'aiſe, & brulerions

du desir de la cultiuer. En fin il est requis pour former le plaisir & la Volupté dans nos ames, que nostre appetit où naissent les Cupiditez & les desirs, reçoiue de l'alteration, & du changement par vne douce impression que l'obiect qui en est cause fait sur nos Sens. Car cette douceur est de l'essence de la Volupté qui ne peut subsister sans elle: C'est pourquoy elle consiste plutost en la fin du mouuement, que non pas en tout le reste de son progrés, qui est la raison pour laquelle Aristote ne la nomme pas seulement, vn mouuement, mais aussi vn repos de l'Ame. Cependant, comme il y a deux sortes d'appetits en l'homme, c'est à sçauoir, l'intellectuel, qui est la volonté raisonnable; & le sensitif, qui se diuise en l'Irascible, & au Concupiscible:

piſcible, comme nous auons dit, l'intellectuel ſe réiouyt des biens qui ſont conformes à la raiſon, & que l'entendement iuge tels : & le ſenſitif reçoit le plaiſir des choſes qui touchent le Sens. En ſuitte dequoy l'on y remarque encore cette difference, que les choſes qui delectent les Sens cauſent vne alteration ſenſible dans le corps; comme en la ioye nous ſentons noſtre cœur qui s'épanoüit & qui s'ouure d'aiſe: voire meſme ſi cette ioye vient d'vne choſe inopinée, & qui nous touche grandement, il en peut eſtre tellement émeu & agité, que la mort s'en enſuiue; comme il parut en ces femmes de Carthage, leſquelles ayans eu nouuelles que leurs enfans auoyent eſté tuez à la guerre, comme depuis elles les reuirent viuans deuant leurs yeux, cette ioye leur

arriuant contre leur esperance, elles en moururent sur le champ. Mais les plaisirs de la raison n'apportent autre chose qu'vn simple mouuement en la volonté, qui réiouyt l'esprit sans aucune alteration du corps ; si ce n'est en tant qu'il s'espand iusques aux Sens: C'est pourquoy on ne feint point de dire que cette sorte de ioye se trouue en l'essence de Dieu, & en la nature des Anges. Cependant l'on a de coustume de proposer sur ce sujet vne question, à sçauoir quelles sont les plus grandes Voluptez, & celles qui delectent le plus, ou celles de la raison, ou celles des Sens. A quoy il est aisé de respondre, parce qu'indubitablement les intellectuelles & celles de l'esprit, si on les considere en elles mesmes, sont plus douces que celles des sens. Et c'est

ce qui a fait dire à Aristote, que la plus agreable & la plus douce Volupté, que nous puissions auoir en cette vie, est celle qui vient des exercices & des actions de la sagesse, qui s'occupe en la contemplation des premieres causes. La raison de l'aduantage qu'ont ces delices de l'esprit sur celles du corps, naist de ce que pour causer la Volupté ou le Plaisir en nous, il faut que ces trois choses se rencontrent ensemble; c'est à sçauoir l'object vny à la puissance, la puissance à laquelle il s'vnit, & l'actuelle vnion de l'vn auec l'autre, qui presuppose la connoissance de ce bien. Comme par exemple, pour former les plaisirs de nostre goust, il faut des viandes delicates, vn goust bien disposé; & outre cela il faut que l'vnion de ces deux choses se face par les organes

naturels, auec la connoiſſance de celuy qui doit receuoir l'impreſſion de ce plaiſir : car ſi les viandes les plus exquiſes eſtoient miſes dans la bouche d'vn homme endormy, il n'en receuroit aucune Volupté ; parce qu'il n'en auroit nul ſentiment, ny nulle connoiſſance. Or tout premierement les biens de l'eſprit, en la iouyſſance deſquels conſiſtent les plaiſirs & la Volupté intellectuelle, ſont plus nobles & plus aimables que tous les biens des ſens & du corps, dont nous auõs vne inſigne preuue en ce que nous voyons que les hommes, voire meſmes les plus abandonnez au vice, ſe priuent maintefois des plus douces voluptez du corps, pour acquerir de la gloire, qui eſt vn bien de l'eſprit. Ainſi l'on diſoit de Ceſar, que parmy cette grande inclination qu'il

auoit à l'amour & aux femmes, on le voyoit renoncer à tous ses plaisirs, pour acquerir l'honneur d'vn triomphe. Outre cela la puissance de la volonté, en laquelle se faict l'impression de cette sorte de plaisirs, estant intellectuelle, est bien plus excellente que les sens qui sont corporels: les actions qu'elle produit, & qui sont suiuies de ces plaisirs là, sont aussi bien plus nobles que celles qui prouiennent des sens. Et en suitte de tout cela l'vnion qui se faict des objects spirituels auec la volonté, est incomparablement plus estroitte, plus digne, & plus durable que celle qui interuient entre les sens, & les objects qu'ils vont poursuiuans. Elle est plus estroitte, parce que les sens s'arrestent à la surface des choses, ne s'occupás qu'à considerer les accidens qui les enui-

ronnent: comme des couleurs, l'eclat, des senteurs, la douceur, & les semblables. Au lieu que l'entendement penetre dans l'essence, & dans la substáce des objets: Elle est plus digne, parce qu'elle se fait sás alteration ou changement corporel: au lieu que l'obiect agreable aux Sens, ne se peut vnir auec eux, sans causer cette sorte de changement qui est plein d'imperfectió: Elle est plus durable, parce que les objects des Sens sont des biens periſſables, & qui defaillent bien tost: au lieu que les objects de l'esprit sont des biens eternels, & qui durent à perpetuité. Cependant il est vray que les objects des Sens font vne plus violente impression sur nos ames, & que le plaisir que nous en receuons, nous touche beaucoup dauantage que celuy que nostre esprit recueille

des objects qui luy sont agreables. Ce qui vient premierement de ce que les biens du corps sont nez auec nous, croissent auec nous, & se conseruent parmy nous ; à cause dequoy en les maniant ainsi tous les iours & à toutes heures, nous en auons vne plus exacte cognoissance que non pas des biens de l'entendement, qui sont éloignez de nous. Or nous venons de dire, que la connoissance est pleinement necessaire pour la iouyssance des voluptez ; c'est pourquoy où elle est moindre, les voluptez aussi en sont moins sensibles. Cela arriue encor, d'autant que nous nous seruons des plaisirs, comme de remedes & de medecines contre les trauerses, & les douleurs, & les ennuis de cette vie, qui s'adoucissent, & qui sont comme charmez par leur presence. Mais

la plus part des hommes n'eſtans pas ou diſpoſez, ou capables de s'eſleuer aux conſolations ſpirituelles, vont rechercher & s'attacher aux obiects delectables qui ſe preſentent aiſément à leurs ſens. Ce qui eſt fortifié parce que la douceur des objects qui delectent nos ſens, ſe gouſte proprement & preſentement, ſans nous donner beaucoup de peine à les rechercher. Or c'eſt vne maxime infaillible en la Philoſophie, que les objects par leur preſence font vne plus puiſſante impreſſion ſur nos ames que quand ils ſont abſens, & que les choſes qui nous donnent le moins de peine, nous ſont les plus douces en leur acquiſition: de ſorte que pour toutes ces conſiderations les plaiſirs du Corps nous ſemblent plus grands que ceux de l'Eſprit. Nous pou-

uons dire en vn mot, que ceux-là sont plus sensibles, mais ceux-cy plus parfaicts & plus excellens. Ce pendant tout les sages du monde nous exhortent à prendre soigneusement garde aux voluptez des sens: qu'ils appellent le poison des Esprits. A quoy nous deuons d'autant plus diligemment pourvoir, que ces Passions sont accompagnées d'vne certaine douceur qui nous flatte à leur abord, & qui surprend nostre iugement, & le charme, de sorte qu'il ayde à se tromper. Tellement qu'en ce sujet nous deuons imiter ces sages vieillards de Troye, qui conseillerent à Priam de renuoyer Helene aux Grecs, sans se laisser plus long-temps abuser aux charmes de cette grande & excessiue beauté; veu que la retenant dans leur ville, c'estoit conseruer les semences d'vne fatale

& pernicieuſe guerre, & y nourrir vn feu qui la reduiroit en cendre. Ce que l'euenement montra auoir eſté ſagement preueu, & comme prononcé par vn Oracle : car en cette meſme façon nous deuons éloigner de nous les objets des voluptez, de peur qu'ils ne ſoiét cauſe de noſtre ruyne. Auquel propos vn ancien diſoit, que la nature ne nous auoit point imprimé de ſi pernicieux deſirs que ceux des voluptez du corps ; à cauſe que ces deſirs deuenants effrenez, iettent vne telle ardeur dans les courages, où ils s'éprennent, qu'il n'y a rien qu'ils ne leur facent faire pour cõtenter leur Paſſion. De là naiſſent les perfidies & les trahiſons, qui font que les hommes vendent leurs parens & leur patrie : de là procedent les ruines & les deſolations des Eſtats, & les coniuratiõs

contre les Republiques: comme il parut en celle de Catilina qui pensa desoler Rome : De là prennent leur origine & leur source les meurtres, les violences, les embrasemens; & tous les autres malheurs de cette vie. Ce qui naist de ce que les voluptez êteignent le iugemẽt & étouffent toutes les semẽces de la vertu & de la prudence en l'hõme. Ce qu'elles executent d'autãt plus puissamment qu'elles sont plus violentes ; comme il paroist en ceux qui sont transportez d'amour, que nous voyons n'estre plus maistres d'eux mesmes, mais se laisser entierement conduire ou plustost enraciner à la passion: à cause de quoy vn Sage du monde auoit de coustume de dire, qu'il aimoit beaucoup mieux tomber en phrenesie, que se laisser surprẽdre aux Voluptez : d'autant, disoit-il,

que les Medecins peuuent guerir la manie en purgeant le cerueau auec vn peu d'elebore, au lieu que les Voluptez ostét l'esprit à l'homme, sans esperãce de remede à son mal. Mais parce qu'il y a des Voluptez non seulement de l'esprit; mais mesme du corps & des sens, qui sont purement innocentes: comme le plaisir que nous recueillons des peintures, des parfums, des honnestes exercices, & du reste des choses qui nous apportent vn chaste contentement, il sera bon de sçauoir quelles en sont en sõme les causes & les objects, afin que nous puissions de nous mesmes iuger qui sont celles qui nous sont permises, & qui sont celles qui nous sont interdites, & que nous deuons auoir en horreur. Premierement donc les choses necessaires à la conseruation de nostre nature,

comme le boire & le manger, ſont choſes agreables à l'homme, dont il vſe auec vn plaiſir que la moderation & la temperãce rend innocent. En ſecond lieu, les hommes prennent vn ſingulier plaiſir aux choſes auſquelles ils ſe ſont formez & accouſtumez depuis vn long temps, parce que la couſtume eſt comme vne autre nature, conſideré que les choſes qu'on a accouſtumées, & dont on s'eſt formé vne longue habitude par des cõtinuels exercices, ont vne grãde affinité auec celles qui ſe font touſjours, qui ſont celles de la nature. En troiſieſme lieu, les choſes qui ſont cõformes à noſtre naturel, & à noſtre humeur, nous ſont delectables, parce qu'elles ne nous fõt nulle ſorte de violence; mais s'inſinuent doucemẽt dans nos ſens: comme ainſi ſoit qu'au contraire

tout ce qui nous apporte de la contrainte nous ennuye, cõme les eſtudes, les affaires ſerieuſes, les diſputes, & les choſes ſéblables nous ſont importunes & faſcheuſes; parce qu'elles nous contraignent & forcẽt noſtre inclination, ſi ce n'eſt que l'accouſtumance nous en ait oſté l'amertume : au lieu que les choſes contraires à celles-là nous plaiſent; comme le repos, le ſommeil, le ieu, la ceſſatiõ des trauaux, les ſpectacles, & les autres ſemblables, où nous ne trouuons nulle cõtrainte. En quatrieſme lieu, tout ce qui flatte nos cupiditez, nous donne de la ioye & du plaiſir; parce que ces ſortes de cupiditez ne ſont propremẽt que des deſirs des choſes que nous nous figurons agreables, & qui rauiſſent nos Sẽs: car tout ce qui flatte nos Sẽs, & qui delecte noſtre imagination, nous

apporte de la Volupté: ainſi toute ſorte de bien, ſoit celuy qui nous eſt preſent, ſoit celuy qui eſt paſſé, ſoit celuy qui eſt à venir nous en cauſe par ſa preſence, ou par ſon image; parce qu'il delecte nos Sens, & eſt agreable à noſtre fantaſie, qui eſt vne puiſſance delicate, & qui eſt aiſément touchée de la douceur de ſon object, quelque petite qu'elle puiſſe eſtre. A cauſe de quoy, ceux qui ont ſouuenance des biens qu'ils ont gouſtez, & ceux qui en eſperent à l'aduenir, ayans ces choſes imprimées en leur fantaſie, en ſentent de la ioye. D'où il appert clairement, que toute Volupté, & tout plaiſir conſiſte, ou bien au ſentiment des choſes preſentes, ou en la memoire des paſſées, ou en l'eſperance de celles qui ſont à venir. Car nous gouſtons, & nous

sentons les presentes, nous auons souuenance des passees, & nous esperós les futures. Et certes les choses qui sont imprimees en nostre memoire nous plaisent grandement, non seulement celles qui nous estoient douces, lors qu'elles se passoient: mais celles mesmes que nous n'auons gousstees qu'auec de l'amertume, principalemẽt quand les peines & les trauaux que nous auons endurez se sont terminez à nostre profit ou à nostre gloire. Ce qui a fait dire à vn Ancien que c'estoit vne douce chose de se souuenir de ses trauaux passez. Ainsi les soldats font gloire des hazards où ils se sont trouuez, & racontent auec vne extreme & extraordinaire Volupté les blessures qu'ils ont receuës parmy les cõbats, ceux aussi qui ont surmonté des perils de la mer, & qui ont

fait

fait de grands & hazardeux voyages sur la terre, ont le mesme plaisir à raconter les risques & les fortunes qu'ils ont couruës, & qu'ils ont surmontées. La raison de cette ioye, & la cause de ce plaisir est, par ce que c'est vne chose bien douce de se voir deliuré & affranchy d'vn mal, principalement quand il nous a donné de grandes gênes, & de grandes apprehensions. Mais quât à ce qui regarde les choses qui dépendent de l'esperance, toutes celles dont nous nous figurons que la presence & la iouyssance nous seroit agreable ou vtile, & ne nous apporteroit nulle autre sorte de fascherie, excitent de la Volupté en nos Sens, soit quand nous nous en souuenons, soit quand nous les esperons. Ainsi donc tout ce que nous nous imaginions comme vn bien qui nous peut

auenir, eſt choſe agreable à noſtre penſée: à cauſe de quoy, comme nous dirons en ſuitte, nous ſentons du plaiſir à nous courroucer, parce que perſonne ne ſe courrouce, qu'auec eſperance de ſe pouuoir venger; ce qu'il repute à vn grand bien. A cauſe dequoy, Homere fait dire à Achille, que la Colere s'épand en vn grand courage plus doucement que le miel. D'autant donc que ce dont nous nous ſouuenons, ou que nous eſperons comme vne choſe agreable & douce à nos penſees, excite de la ioye dans nos cœurs: de là vient que la plus part des cupiditez des hommes ſont ſuiuies de quelque ſorte de plaiſir & de Volupté: car quand ils ſe ſouuiennent comme ils ont iouy; ou quand ils ſe figurent la façon dõt ils eſperent iouyr, il leur en reuient vn ſenſible

cõtentemẽt, & vne nouuelle ioye, qui leur repeint l'image de la veritable ioüissance: comme il arriue à ceux qui ont beu auec volupté, durãt vne grande & ardãte fievre: car ils ont vne certaine ioye quand ils se souuiennẽt d'auoir ainsi beu, ou quand ils se promettent & esperẽt de boire encore en cette mesme sorte. Ainsi ceux qui sõt trauaillez d'amour, soit qu'ils parlent de la chose aimée, soit qu'ils escriuent, soit qu'ils facent des vers sur ce sujet, en ressentẽt vn extreme plaisir; parce qu'en toutes ces choses là, il leur sẽble que ce qu'ils aiment, est deuant leurs yeux, cõme il est dans leur pensée. A cause de quoy aussi l'on tient pour vn signe certain de l'amour d'vne personne, quand elle s'afflige de l'absence de l'autre, & quand elle se plaist aux larmes, & aux plaintes de leur separation.

Cõme de fait, c'eſt choſe certaine, que parmy la faſcherie & l'ennuy, il y a auſſi de la volupté aux pleurs, & aux ſoupirs iettez pour l'abſence de ce que l'on aime. Il y a veritablemẽt de la douleur, parce qu'on ne void pas ce que l'on aime; mais il y a de la douceur, d'autãt que ſon image ſe preſente à noſtre penſée, & nous en figure tous les mouuemens, les geſtes, les actions, les paroles, le ris, la grace, les yeux, l'adreſſe, & le reſte de ce que nous y auõs reconneu, lors qu'il nous eſtoit veritablement preſent. La vengeance auſſi, comme nous auons deſia touché, eſt vne choſe douce; ce que l'on peut reconnoiſtre par ſon contraire, veu que ſi nous appercenons que nous ne puiſſions nous vẽger de l'injure que nous croyons auoir receuë, & qui a enflammé noſtre Colere; nous enſentons vn

extreme déplaisir, au lieu, que nous sommes transportez de ioye quād nous esperons, & que nous voyons qu'il y a quelque apparence de nous pouuoir venger.

Apres cela, c'est chose qui contente grandement, & qui apporte vn singulier plaisir, non seulement aux ambitieux, mais indifferemmēt à toutes sortes de personnes, de vaincre, & de surmonter ceux cōtre lesquels ils ont quelque espece de contention ou de dispute: car en ceste concurrence il semble que l'on dispute de l'excellēce, & de la superiorité, & qu'elle est comme adiugée à celuy qui obtient la victoire. Or tous les hommes du monde, soit les grands, soit les mediocres, soit les petits, desirent, quoy que les vns plus ardemment, & les autres auec moins de Passion, d'exceller, & de sur-

passer les autres. Pour ceste raison on trouue du plaisir aux ieux où il y a de la contention ; comme aux échets, à la paume, aux cartes, & aux dez ; & mesmes aux exercices plus serieux, où il y a de la dexterité à obtenir la victoire, comme aux combats de la barriere, & courre la bague, rompre les lances, & à semblables exercices: desquels les vns sont agreables aussi tost qu'on s'y addonne; & les autres deuiennent agreables par l'accoustumance : comme par exemple, ceux qui se sont formez aux exercices de la chasse, quoy qu'vn peu violens, en recueillent vn singulier plaisir, parce qu'il y faut combattre contre les bestes sauuages, & aspirer à la victoire. En suite de ce que nous auons dit, que la victoire apporte de la Volupté, il est aisé de iuger pourquoy

les exercices de l'escole, les disputes entre les personnes sçauãtes, & les cõtentions du barreau donnent du plaisir à ceux qui s'y occupent, ceſt à sçauoir, parce qu'en ces exercices il y a aussi vne image de victoire qui se presente à leurs yeux.

La gloire est pareillement au rãg des choses qui nous apportent de la volupté, parce qu'elle cõsiste en vne certaine opinion d'estre plus eminens, & plus excellens que les autres, à raison de l'estime que le monde fait de nous: car vn chacun se figure d'estre tel que les autres l'estiment, particulierement quãd ce sont personnes qu'il s'imagine pleines de verité; en quoy on a plus de creãce aux voisins qu'à ceux des Prouinces esloignées, qui ne peuuent auoir vne exacte cognoissance de nostre merite, & l'on s'en rapporte plutost à ces citoyens, à

ſes domeſtiques, & aux amis familiers, que non pas aux étrangers, ou à ceux qui ne nous voyét qu'en paſſant. Meſmes nous deferós plus à ceux qui viuent, qu'à la poſterité. Nous eſtimós d'auantage le iugement des ſages que celuy des inſéſez, & nous preferós le témoignage de pluſieurs à l'applaudiſſement de quelques particuliers, parce que il y a apparence que tous ceux que nous preferons pour les raiſons alleguées, ſont mieux informez de la verité, & plus croyables en leurs depoſitions que les autres. C'eſt pourquoy auſſi nous ſommes plus aiſes d'eſtre en reputation parmy eux, que parmy le reſte du monde. Car certes on ne ſe ſoucie guieres d'eſtre honoré de ceux qu'ómépriſe, & dont l'on ne fait point de cas. A cauſe dequoy ſi nous nous cachons des enfans ou des beſtes, ce

ne peut eſtre pour honte que nous ayons ny des vns, ny des autres: puiſque nous ſçauós qu'ils ſont sás iugement, & qu'ils ne peuuent nous deshonorer.

C'eſt encore vne choſe douce que d'auoir vn amy, veu meſmes que l'action d'aimer, quelque objet qu'elle ſe propoſe, eſt de ſoy-meſme vne choſe infiniment agreable. Car perſonne n'aime le vin qui ne prenne plaiſir à le boire; perſonne n'aime les armes, qui ne prenne plaiſir aux exercices qu'il en fait; perſonne n'aime la Philoſophie, qui ne prenne plaiſir à en diſcourir. Tout de meſme donc, perſonne ne peut aimer vn autre, ſans auoir du plaiſir en ſon amitié: Et outre cela, c'eſt choſe douce de ſe voir aimé, d'autant que c'eſt comme vn preiugé que l'on eſt doüé des qualitez qui

rendent vne personne aymable, & qui la font estimer à ceux qui ont quelque sentiment de raison. Et puis chacun pense estre aymé pour l'amour de soy mesme : Ce qui l'enfle, & le rend plus glorieux, & en suitte plus plein de contentement. Pour la mesme raison, c'est chose bien douce d'exciter de l'admiration de nous mesmes, dans les ames des hommes; parce que l'honneur qu'ils nous rendent, nous faict auoir vne bonne opinion de nous mesmes, qui nous emplit de ioye & de plaisir ; qui est la raison pour laquelle les flatteurs charment nos courages, d'autant que ces sortes de personnes se presentent souz le masque de nos amis, & des admirateurs de nos vertus.

Apres, c'est chose douce de faire souuent vne mesme action, qui

nous plaiſt, parce que la couſtume nous rend les choſes aiſées, & conſequemment agreables. Le changement auſſi nous eſt agreable, parce que c'eſt comme vne imitation de la nature qui ſe plaiſt en la varieté, & en la diuerſité des choſes. Car ce qui perſiſte touſiours d'vne meſme ſorte, forme vne habitude importune dans ſon ſuiet, & en durant trop, vient à ſe corrompre: C'eſt pourquoy il a eſté ſagement dit; Que les viciſſitudes & les alternations rendent toutes choſes plus douces & plus plaiſantes à nos Sens: D'où vient auſſi que celles qui reuiennent par interualles, & apres quelque temps, nous ſont plus agreables: Comme le retour du printemps apres les rigueurs de l'hyuer, & l'arriuée de noſtre amy, apres vn long voyage: parce que

ces choſes non ſeulement ſe font auec du changement qui apporte du plaiſir, mais auſſi parce qu'elles ſe rendent plus rares, ne paroiſſans pas en tout temps & en toutes ſaiſons. Outre cela c'eſt auſſi vn grand plaiſir de voir des choſes qui nous donent ſujet de les admirer: car la merueille qu'elles excitent dans nos ames, nous enflamme, & nous fait deſirer de les cognoiſtre, pour ſçauoir la cauſe de noſtre admiration. Or nous ne pouuons rien apprendre de ce que nous deſirons ſçauoir, qu'auec vne extreme Volupté: veu que c'eſt comme remonter au plus haut degré de noſtre nature, & l'éleuer à ſa perfection; c'eſt pourquoy l'admiration cauſe de la ioye en nos eſprits.

Derechef, ce ſont choſes pleines de douceur & de Volupté, de

départir, & de receuoir des bienfaits; parce qu'en les receuant vous obtenez ce que les hommes desirent, & en les départant vous monstrez que vous auez ce que les autres n'ont pas, & que vous les surpassez en cela, qui est vne chose que nous voyons auec plaisir, comme vne marque de nostre excellence. Comme ainsi soit donc que faire du bien soit vne chose douce, il s'ensuit de là qu'il y a du plaisir à soulager la misere d'autruy, à le retirer de captiuité, & à luy changer la face de sa fortune, & à le rendre heureux, de miserable qu'il estoit auparauant. Et parce que tout ce qui iette de l'admiration dans nos ames, & qui nous donne sujet d'apprendre, est suiuy de plaisir, il arriue que tout ce qui consiste en imitation, apporte du contente-

ment, comme la peinture, la ſculpture, & meſme la poëſie, qui ſont toutes profeſſions, dont les exercices ſont agreables: encores que les choſes qu'elles vont imitant, ne ſoient pas touſiours agreables. Comme par exemple, le Peintre ne laiſſe pas de ſe plaire en ſon art, quoy qu'il face le pourtraict d'vn Mort: ny le Sculpteur ne laiſſe pas de ſe contenter en ſon ouurage, encore qu'il taille vne chimere, ou qu'il forme vn monſtre, ny vn Poëte ne laiſſe pas de prendre plaiſir à faire des vers, encore que ce ſoit ſur vn moucheron, ſur vn paſſereau, ſur vne pulce, ou ſur vn autre ſubjet ridicule. Car ce qui faict naiſtre le plaiſir en l'eſprit de l'homme, ce n'eſt pas l'objet qu'il s'eſt propoſé, mais la cognoiſſance, & le iugement qu'il faict, d'auoir ſi bien exprimé

cét object, que ſon induſtrie approche de la verité, & en eſt la viue image: d'autant que ce rapport ſi accomply, & ceſte reſſemblance ſi parfaicte, qui ſe trouue entre l'image & ſon original, luy apprend quelque choſe qu'il ne ſçauoit pas encore, outre qu'elle luy fait voir ſon induſtrie en ſon labeur; à raiſon dequoy il entre en admiration de ſon ouurage, & ſe plaiſt à y contempler la perfection de ſon art. Pour le meſme ſujet encores les euenemens des choſes non eſperées, ny attenduës, & les peines qu'on a de ſortir de celles où il ſe rencontre des dangers extremes, ſont accompagnées de ioye, parce que cela n'arriue point ſans eſtonnement. Cependant, parce que nous auons dit que ce qui eſt conforme aux inclinations de la nature, eſt agreable;

nous voyons que les choſes qui ſont liées par quelque lien de la nature, & qui ont de l'affinité les vnes auec les autres, comme celles qui ſont d'vne meſme eſpece, ou qui ont quelque autre conformité naturelle, ſe plaiſent en la compagnie les vnes des autres: Comme les Aigles aiment les Aigles, les Lions prennent plaiſir à ſe voir parmy les Lions, & les hommes aiment de ſe faire voir parmy les hommes: Et parce que chaſque choſe aime ce qui luy reſſemble; tous les hommes s'aimét eux meſmes, quoy que les vns plus ardemment, & les autres auec moins de vehemence. Et en ſuitte de cela, ils priſent leurs ouurages, font cas de leurs diſcours, aiment ordinairemét les flatteurs qui leur donnent des loüanges, ſe paſſionnent pour la gloire, pour

leurs

leurs amis pour leurs enfans, qui sont, pour le dire ainsi, leurs ouurages: Et pour la mesme raison ils se plaisent à acheuer ce qu'ils ont commencé, parce que c'est comme donner la perfection au labeur de leurs mains.

La sagesse, qui consiste en la connoissance de beaucoup d'excellentes & admirables choses, apporte aussi de la ioye à celuy qui en est orné, parce qu'elle l'éleue par dessus le commun, & luy donne comme vne forme d'empire sur les autres, qui est vne chose que l'homme souhaitte naturellement. Et parce que les hommes sont aussi naturellement desireux d'honneur, ils prennent aussi plaisir à monstrer leur authorité, en vsant volontiers de commandement à l'endroit des autres, & en les reprenant de ce qu'ils font demonstra-

tion de ne pouuoir approuuer. Apres cela, l'homme a vn singulier plaisir à s'exercer aux choses ausquelles il pense exceller, car il ne se lasse point de monstrer son industrie, & mesmes il passe volontiers les iours & les nuicts pour se rendre plus parfait, & pour se surmonter soy-mesme. Ce que l'on a veu prattiquer à Apelle, à Zeuxis, à Protogene, & aux autres plus excellens Peintres de l'antiquité. En fin parce que les jeux & les recreations de l'esprit sont agreables, & que l'on prend plaisir à rire, & à passer le temps, il s'ensuit aussi que toutes les choses qui peuuent seruir à cela, comme les bouffons, leurs actions, & leurs paroles, nous donnent de la ioye, & que nous auons de la Volupté à les contempler. Voila sommairement quels sont les objets de la Volupté

que nous sentons en cette vie. Il faut donc maintenãt sçauoir quelles sortes de ces voluptez nous sõt permises, & quelles nous sont iustement interdites. Pour l'éclaircissement dequoy, il nous faut sçauoir qu'il y a eu des Philosophes, qui ne sçachans pas mettre difference entre l'Entendement & les Sens; & qui ne se figurans point d'autres Voluptez que celles du corps, les ont vniuersellement toutes cõdamnées, comme pernicieuses & detestables. Mais ils n'ont point eu de raison en cela, puis qu'il n'y a personne du monde qui puisse viure sans quelque sorte de plaisir sensible, & corporel; veu mesmes que l'Autheur de la nature a ioint cette sorte de plaisir & de douceur aux actions de cette vie, afin que nous en supportassions auec plus de courage les trauaux &

les peines, & afin qu'elles fussent cõme le sel qui assaisonne les viandes, & qui les rẽd plus agreables à nostre gouſt. Il faut donc ſçauoir que la volupté estant vn repos de l'ame, qu'elle acquiert par quelque ſorte d'operation, il y en a qui estãs conformes à la droicte raiſon, & à la loy eternelle que Dieu a eſtablie parmy ſes creatures, ne peuuent eſtre eſtimées mauuaiſes; mais sõt purement innocentes : comme celles que Dieu a attachées à la procreation des enfans, quand elles ſe cueillent & ſe gouſtent en vn legitime mariage, tel qu'il l'a ordonné pour la conſeruation du genre humain. Encore qu'il faille auoüer, que le déreglement des hommes en peruertit ordinairement l'vſage, ne ſe tenant pas dans les bornes de la raiſon, ny de la Loy de Dieu; comme cela eſt tou-

visible aux excez qu'ils fót au boire, au mãger, aux femmes, aux parfums, aux ieux, aux balets, & aux autres plaisirs du corps, qui semblent n'estre auiourd'huy que des sujects de crime. Et de là l'on peut voir combien est infame l'opinion des Epicuriens, (de laquelle toutesfois plusieurs grands personnages ont creu qu'Epicure a esté bien éloigné, asseurans qu'il n'a faict cas que des voluptez de l'esprit) qui auec vn visible opprobre de la nature humaine, ont mis le souuerain bien de l'homme aux Voluptez des Sens, qui toutes fois luy sont communes auec les bestes brutes. De là mesme on peut recueillir quel outrage faisoient à la Vertu ceux qui cõceuoient l'image de la volupté en telle sorte, que par vne insigne molleſſe, ils la representoient assise dans vn thrône

comme vne grande Reyne, qui auoit pour esclaues au dessoubs d'elle, les vertus qui attẽdoient ses cõmandemẽs pour faire ce qu'elle ordonneroit. Comme si l'homme ne deuoit auoir en cette vie autre objet de toutes ses actions, voire mesme des plus vertueuses, que l'assouuissement de ses plaisirs, & le contentement de nos Sens! Nostre resolution est donc, que ny il ne se faut imaginer que toutes les Voluptez des sens soient à reietter cõme pernicieuses, ny que toutes aussi soiẽt à embrasser comme des rayons du souuerain bien. Mais comme ainsi soit que la Volupté soit vn repos & vn contentement de l'ame qui ioüit de quelque bien dont elle gouste la douceur, si ce bien est vn bien absolu, où il n'y ait rié à redire; la volupté en est innocẽte & permise à l'homme: mais si

ce n'eſt qu'vn bié plaiſant aux ſens, qui au reſte ſoit cõtraire à la droitte raiſon & à la loy de Dieu, cõme sõt les plaiſirs de la chair hors d'vn chaſte mariage, l'effet en eſt pernicieux, & la iouyſſance damnable.

Mais parce que nous auons dit cy-deſſus, que les voluptez regardent, ou la memoire du paſſé, ou la iouyſſance & le ſentiment du bien preſent, ou l'eſperance du bien auenir; il ſera bien à propos d'expliquer icy quelles ſont celles qui font vne plus puiſſante impreſſion ſur nos Sens, & qui nous delectent dauantage. Il faut donc ſçauoir que le plaiſir prenant ſon origine en nos ames, de la preſence d'vn bien qui frappe nos Sens, ou qui s'vnit à nous par quelque autre voye, cette preſence, ou bien eſt imaginaire, & ſe forme par la ſimple connoiſſance,

& par la seule idee que nous auons de ce bien, à la façon que les objets dont nous auons cognoissance impriment leur image dãs nos ames: ou bien ceste presence consiste en vne reelle vnion du bien auec nos Sens, soit qu'actuellement nous en iouyssions, soit que nous ayons vne certaine esperance d'en iouyr. Partant comme ainsi soit que l'vnion reelle de l'obiect auec la puissance, soit plus estroitte & plus grande que celle qui n'est qu'imaginaire seulement; & comme ainsi soit derechef, que l'vnion actuelle soit plus forte que celle qui n'est encore qu'en puissance, il faut necessairement conclure que la plus douce volupté est celle qui naist du sẽtiment, & de la iouyssance actuelle du bien qui est reellement present à nos Sens. Mais apres cela; la ioye qui naist de l'esperance, est

la plus grande, & le plaisir le plus doux; parce qu'en cette sorte de ioye, il interuient vne vnion de nostre ame auec le bien qui nous plaist, non seulement selon l'imagination, qui nous en represente les perfections, mais encore auec cette condition, que la possession en est en nostre puissance, veu que autrement nous ne le pourrions esperer. Nous mettons au dernier rang le plaisir que nous sentõs des biens passez, cõme le moindre de tous; d'autant que ces biens là ne se trouuãs vnis à nos Sens, que par le moyen de l'imagination & de la memoire, qui est la plus foible vnion qui puisse interuenir entre nos Sens & les objects qui leur sõt agreables; la ioye que nous en receuons est aussi la moins sensible.

Des effects de la Volupté.

CHAPITRE II.

LEs effets qui naiſſent de la volupté que nous ſentons des objects qui ſont agreables à nos ſens, ſe peuuent mieux connoiſtre par l'experience, qu'expliquer par les paroles. Il n'y a premierement perſone qui ne s'apperçoiue qu'au milieu de la ioye que nous receuons, noſtre cœur vient à s'épanouyr, & comme à s'ouurir d'aiſe, dont il enuoye les marques & les ſignes au viſage par le Ris qu'il excite à la bouche, où il apporte vn viſible changement Ceux qui ont le cœur tendre, ſont faciles à receuoir les impreſſions de la

ioye, auſſi bien que de la triſteſſe, reſſemblans en cela à la cire molle, ſur qui l'on imprime aiſément les formes & les images qu'on couche deſſus. Ceux qui l'ont ferme, & chaud; à raiſon de la chaleur, conçoiuent aiſément la ioye, & à cauſe de la fermeté la conſeruent long-temps. Comme au contraire ceux qui l'ont froid & dur; ſont capables de la triſteſſe & de la melancholie, qui s'imprime aiſément à cauſe de la froidure auec laquelle elle a de l'affinité, & qui s'y maintient long-temps, à raiſon de la dureté, comme nous voyons arriuer aux melancoliques. Car la triſteſſe eſt vne Paſſion terreſtre, froide, & ſeiche, au lieu que la ioye eſt vne Paſſion humide, & chaude. C'eſt pourquoy elle ſe forme aiſément au cœur des enfans, des ieunes gens, & de ceux qui ſont de bonne com-

plexion. De cette ioye, qui faict épanouyr le cœur comme vne fleur, naiſt le ris, qui n'eſt pas vne Paſſion, mais vn effet exterieur de la Paſſion interieure. Car la douceur du plaiſir fait que le cœur ſe meut & s'ouure pour en receuoir l'image : Ne plus ne moins que nous allons au deuant, & tendons les bras à noſtre amy, quand il ſe preſente à nous. Et ce ſien mouuement, cette aiſe interieure, paruient iuſques au viſage, mais paroiſt principalement à l'ouuerture de la bouche, où le ris ſe forme, & où il a ſon ſiege, & de là s'épand aux yeux & au reſte de la face, encore que quelques vns eſtiment qu'il ait ſon ſiege au dedans meſmes de l'homme, aux parties d'alentour du cœur.

Mais pour leuer toute ſorte de difficulté, il faut ſçauoir que quel-

que fois le ris vient puremẽt d'vne emotion corporelle, comme celuy qui procede du chatoüillement des aiſſelles, dont on a veu autresfois des Gladiateurs mourir en riant, à cauſe qu'ils auoient eſté bleſſez en cette partie là. Quelquesfois il procede de l'indignation & du dépit que nous auons cõceu de quelque choſe que nous voyõs à regret; comme nous liſons de Hannibal, qui voyant les Carthaginois pleurer leur condition, à cauſe que les Romains eſtoient maiſtres de leur fortune, ſe prit à rire: dequoy quelqu'vn s'émerueillant, & luy diſant que c'eſtoit vne grande inhumanité de ſe rire des larmes de ſes Citoyẽs, il luy repartit, que ce ris là n'eſtoit pas vn ſigne de ſa ioye, mais vne marque de ſon dépit: d'autant qu'il ſe mocquoit des larmes inutiles de ceux

qui ploroient pluſtoſt leur perte particuliere, que le malheur de la Republique. Mais lors qu'il eſt vn effet de noſtre Paſſion, & vne marque du plaiſir que noſtre cœur reçoit des objects agreables qui ſe preſentent à nos Sens, il vient d'vne prompte & ſoudaine émotion de noſtre ame ; qui voulant exprimer ſa ioye, excite vne grande abondance de ſang chaud, & multiplie les eſprits vitaux, qui agitent & remuent les muſcles qui ſont à l'entour du cœur, & ceux-la agitent & font ſouſleuer ceux qui ſont attachez aux deux coſtez de la bouche, qui pour cette occaſion, s'ouure auec vn viſible changement de toute la forme du viſage. Tant y a qu'il naiſt du plaiſir & de la ioye, que noſtre ame cõçoit à cauſe des objets agreables qui ſe preſentent à nos Sens. Mais il eſt tout clair que

cõme les choſes nouuelles, & non eſperées ſont celles qui excitent le plus de ioye en nos cœurs, qu'auſsi ce ſont celles qui nous prouoquét le pluſtoſt à rire. En ſigne dequoy depuis que nous sõmes accouſtumez à voir des ſpectacles, quelques agreables qu'ils ſoient, ils ne nous font point rire comme la premiere fois que nous les auons contemplez. Et tout de mémes les profondes penſees & meditations empeſchét auſsi le ris : à cauſe dequoy les hommes ſages ne rient pas ſi aiſément que les autres ; tãt parce que les ſages ont touſiours l'eſprit bandé & occupé a quelque ſerieuſe meditation qui les empeſche de prendre garde à des choſes ſi legeres, cõme ſont ordinairement celles qui fõt rire le vulgaire ; qu'auſsi parce que la grande connoiſſance qu'ils ont des choſes les empeſche

d'eſtimer nouuelles ou eſtranges beaucoup de celles que le cómun admire. Ioint auſſi que leur complexion contribuë à cela, d'autant qu'ordinairement elle encline à la melancolie, qui les rend mornes & plus difficiles à émouuoir à la ioye.

Cepẽdant la raiſon pour laquelle beaucoup de choſes nous plaiſent à leur premier abord, & puis perdẽt cette grace à la longue, cõme nous venõs à nous y accouſtumer, n'eſt autre, ſinon qu'au premier abord noſtre penſée s'y attache auec vne certaine vehemence, qui venant peu à peu à s'alentir, en fait relaſcher le plaiſir. Ce qui ſe void non ſeulement aux objets de la veüe, dont nos yeux venans peu à peu à ſe laſſer, commencent à ſe relaſcher en leur action, & à ſe rendre plus negligens à les contẽpler; Mais encore aux objets de tous les

autres

autres Sens, dont noſtre ame s'ennuye en fin apres vne trop longue continuation. Ce qui vient de ce que comme en l'action des yeux les eſprits animaux ſe conſument par la vehemence ſe conſument ainſi en toutes les autres operatiõs des ſens, la diſpoſition des organes s'altere, & ſe change par le mouuement, & par l'impreſſion que font ſur eux les objets qui s'vniſſent aux Sens. De ſorte qu'il eſt impoſſible que les animaux iouyſſent long-temps d'vne meſme Volupté, ou ſouffrent long-temps vne meſme Douleur. Et puis ce que nous auõs dit cy-deſſus, que la diuerſité, comme vne image des changemens de la nature, eſt agreable, a auſſi lieu en ce ſujet; veu que les hommes s'ennuyent de iouyr touſiours des meſmes plaiſirs, & de voir touſiours les meſmes objects. C'eſt

pourquoy la continuation leur apporte du dégouſt, quelque douce qu'en ſoit la poſſeſſion. Et c'eſt pourquoy Lucian introduit vn qui eſtant deuenu Dieu, s'ennuyoit de l'eſtre, & vouloit mourir pour ne l'eſtre plus; & ſa raiſon eſtoit, que la vie des hõmes ne luy auoit ſemblé ennuyeuſe, ſinon parce qu'il voyoit touſiours les meſmes choſes, vn meſme Soleil, vne meſme Lune, les meſmes eſtoiles, les meſmes viandes, & les meſmes plaiſirs qui ne changeoient point de face: C'eſt pourquoy, diſoit il; ne gouſtant qu'vne meſme choſe en ceſte Diuinité où ie ſuis, ie m'ẽ ennuye; & là deſſus vouloit mourir pour changer. Au reſte, il ſe trouue des hommes qui ſont extremement ſenſibles à la ioye, c'eſt à ſçauoir, ceux auſquels toutes choſes ſemblent nouuelles, comme les enfans

& la commune ignorante que les mõindres ſpectacles prouoquent à rire : au lieu que les hommes ſages n'en ſont nullement émeus. La cõplexion ſert auſſi grandement à la ioye, cõme ceux qui abondent en ſang, & qui ne l'ont ny bilieux, ny melãcolique, mais pur & doux, sõt ioyeux de leur naturel, & aiment à rire: au lieu que les melancoliques sõt difficiles à s'émouuoir à la ioye.

La Volupté ou le plaiſir que nous ſentons des objects qui nous ſont agreables, a encore accouſtumé d'exciter en nous vn deſir ardent, & comme vne ſoif d'vne nouuelle ou d'vne plus pleine iouïſſance: Ce qui vient ou de la condition de la choſe qui n'eſt pas capable d'aſſouuir tout à vne fois noſtre deſir, comme cela ſe void au boire & au manger qu'il nous faut reprendre à diuerſes fois, pour entretenir no-

ſtre vie. Ou bien de l'imperfection de la iouyſſance, comme ceux qui n'ont encores gouſté que les premieres douceurs de l'amitié, ſouhaittent d'en auoir des contentemés plus entiers, ne plus ne moins que ceux qui aiment la poëſie, ayás ouy la moitié d'vn beau vers, tels que ſont ceux de Virgile, ſouhaittent d'entendre le reſte, pour rendre leur plaiſir parfait; ou bien en fin cela vient de la nature meſme de la Volupté, qui eſt ſi douce qu'elle enflámel'ame à endeſirerla cõtinuation: ce qui ne ſe void gueres aux plaiſirs des ſens & du corps, mais qui s'éprouue auec desdelices incomparables par ceux qui boiuent de ce torrent de Volupté que l'Eſcriture nous dépeint dans les Cieux: car ils en boiuét eternellement, & ne s'aſſouuiſſent iamais. Cependant il ſe faut encore ſou-

uenir, qu'il y a grãde difference entre les delices des sens, & les delices de l'esprit : Car les delices des sens chargeans, & comme importunans nos habitudes naturelles, deuiennent ennuyeuses & fascheuses, cõme il arriue quand nous nous laissons surprẽdre aux excez du boire & du mãger. Au lieu que celles de l'esprit n'excedent iamais la portée ny la capacité de l'habitude naturelle de nostre ame, mais plustost apportent de la perfection à sa nature. C'est pourquoy quand on les possede pleinement, elles en sont plus delectables. Et s'il s'y trouue quelquefois du dégoust, c'est que l'actiõ de nostre esprit est accompagnée de l'action des puissances inferieures, qui estans corporelles se lassent par l'assiduité d'vne si lõgue occupation. A cause dequoy elles r'appellent l'esprit, à fin qu'il

donne de la relaſche au corps. Et cette c'eſt l'vnique raiſon pour laquelle les ames bien-heureuſes ne ſe laſſent point de contempler l'eſſence diuine; d'autant que la contéplation de cét agreable objet ne charge point, ny n'affoiblit point leurs eſprits, mais les ſoulage & les fortifie; & qu'outre cela elle ne s'exerce pas par l'entremiſe des Sens & des organes corporels, qui ſont ſujets à ſe relaſcher en leurs actions.

Ie pourrois adiouſter, que ceſte bien heureuſe contemplation de l'eſſence diuine eſt touſiours accompagnée de nouueaux ſubjets d'admiration; à cauſe dequoy elle ne peut iamais eſtre ennuyeuſe: Et que d'ailleurs encore que l'objet en ſoit ſouueraine mét ſimple, neantmoins il comprend tous les biens qui peuuent tomber ſous la penſee & ſous le deſir de l'homme; à rai-

son dequoy elle ne peut iamais causer de dégoust : mais cela est d'vn autre discours.

Vn pernicieux effet que produit en nous la volupté des sens, c'est qu'elle lie nostre raison, & nous en oste l'vsage. Ce qui arriue pour 3. occasions : La premiere, parce que occupant entierement nostre ame au sentiment & à la iouyssance de la douceur qui l'accompagne, elle la retire de la cõsideration des biens spirituels, & la rend moins capable de raison, à cause de l'ardeur de la passiõ qui l'agite. La seconde, parce que la plus-part des voluptez du corps, au moins quand elles vont iusqu'à l'excez & au déreglement, sont contraires aux mouuemẽs de la raison. Or c'est chose indubitable, qu'vn cõtraire chasse tousiours ou destruit l'autre : c'est pourquoy la volupté ne laisse point de lieu

aux mouuemens de la raiſon. Ce qui a fait dire à Ariſtote, qu'encore que la Volupté ne corrompe pas la theorie, & la ſimple connoiſſance que nous auons des choſes; veu que par exemple, elle n'empeſche pas que nous ne ſçachions bien qu'vn triãgle a trois angles & que, le Tout eſt plus grand que ſes parties ſeparémẽt priſes; neantmoins elle depraue le iugement, & empeſche l'eſtime que nous deurions faire par les loix de la prudence, de ce qui eſt bon; d'autant que, par exemple, encore que nous ſçachions bien que la Temperance eſt vne vertu, neantmoins nous la fuyons, parce qu'elle eſt cõtraire aux plaiſirs de nos Sens, qui ne nous permettent pas de l'eſtimer comme nous deuons. La troiſieſme eſt, par ce que les Voluptez des Sens apportent vne alteration & vn chan-

gement au corps plus grand & plus vehement que celuy que cauſent les autres paſſions. Ce qui procede de ce que nous embraſſons auec plus d'ardeur, & nous nous attachons plus eſtroittement aux objects qui nous plaiſent, lors qu'ils ſont preſés, que lors qu'ils ſont abſens. Or ces changemens & ces alteratiõs ſenſibles du corps, apportent du trouble à l'ame: comme il appert en ceux qui ſont pris de vin; aux deportemens deſquels, nous ne voyons nulle image de raiſon, l'excez du vin leur ayant alteré le cerueau, & les ayant rendus du tout incapables des fonctions de l'eſprit.

Par my cela l'honneſte & moderée volupté à cela, qu'elle donne la perfection à nos actions, comme la beauté, & la bonne grace apportent vn dernier ornement à la

ieuneſſe; tant parce qu'elle eſt comme la fin & le but que nous nous propoſons, quand nous voulons agir : qu'auſſi parce qu'elle nous rend nos actions agreables, par le moyen du plaiſir qu'elle imprime en nos Sens. En ſuitte dequoy elle eſt cauſe que pour entretenir ce plaiſir, nous nous employons auec plus d'ardeur & d'attention à les accomplir. Et c'eſt pourquoy vn Ancien diſoit, que la nature auoit conioint la Volupté aux actions neceſſaires, pour l'entretenement de la vie des animaux, ou pour la conſeruation de leurs eſpeces, comme au boire & au manger, & à la generation, afin qu'elle leur ſeruiſt comme de ſel, qui aſſaiſonne les viandes : c'eſt à dire, afin qu'elle rendiſt ces actions-là delectables, & que les animaux ne s'y portaſſét

pas auec regret. Cependant pour ce qui regarde les allechemens & les attraits des voluptez des-honnestes, il nous faut tousiours auoir imprimé en nostre memoire ce sage conseil d'Aristote, qui nous exhorte de les considerer, non à leur abord, mais à leur sortie: parce qu'encores que l'entrée en soit plaisante & douce, la fin en est tousiours amere, & tragique. On dit que parmy les Payens il y auoit vn temple de Diane, dont l'image monstroit vn visage triste & seuere à ceux qui entroient pour l'adorer: au lieu que, comme ils sortoiét, ils voyoient l'image de cette Deesse plus gaye, qui leur monstroit vne face & des yeux rians : mais c'est tout le contraire des voluptez. Car au premier abord elles ne nous presentent que des roses & d'autres

fleurs; mais en fin elles nous laiſſent des cuiſantes eſpines, & des regrets importuns: veu principalement qu'elles nous eſloignent du ſouuerain bien, & de l'amour des delices ſpirituelles, hors deſquelles nos ames ne peuuent trouuer aucun ſolide ny veritable contentement.

De la Douleur, ou de la Triſteſſe.

CHAPITRE I.

COMME ainſi ſoit qu'entre tous les animaux, il n'y en a point qui ſe voye expoſé à tant d'outrages de la fortune, que l'homme qu'on peut nommer vne image de miſere & d'impuiſſance; c'eſt choſe toute viſible, qu'il n'y a point de paſſion dont il ſoit tant agité en cette vie, que de la Douleur & de la Triſteſſe, dont les objects ſe preſentent inceſſamment à ſes ſens & à ſon eſprit. C'eſt pourquoy encore que par la lumiere que s'entre-dónent les choſes cótraires quand on les oppoſe,

& qu'on les compare les vnes aux autres, on puisse iuger de la condition de la Douleur, ou de la Tristesse, parce que nous auons dit de la Volupté ou du Plaisir, si est-ce que pour vne plus ample connoissance d'vne chose qui nous est si familiere, & si commune, il sera bon de traitter vn peu plus exactement cette matiere.

La Douleur est donc *vne violente passion de l'Ame accueillie de quelque sensible déplaisir.* Ou bien : La Douleur est *vn tourment de l'esprit & du corps.* Ou bien derechef : La Douleur est *vne passion de l'Ame, affligee de quelque sorte de mal qui se presente à elle.* Ou bien encore plus particulierement: La Douleur est *vne passion de l'Ame qui naist du déplaisir qu'elle reçoit des objects contraires à ses inclinations, qui se presentent à ses sens, & qui les affligent.*

Cependant, il faut remarquer qu'il y a deux sortes de Douleurs: L'vne qui reside dans l'appetit sensuel; l'autre, qui a son siege en l'appetit raisonnable. Cette derniere qui afflige l'esprit, est proprement nommée Tristesse; & differe d'auec l'autre, parce que la Douleur sensible se fait tousiours auecque vne visible alteration & changement du corps, qui s'en trouue éméu; au lieu que la Douleur de l'esprit n'est pas tousiours suiuie de cette agitation du corps; mais bien souuent elle se contient dans les limites de la puissance où elle se forme, à raison dequoy elle est mesmes quelque fois attribuée à Dieu & aux Anges. Ces deux sortes de douleurs different encores l'vne d'auec l'autre, parce que la cause de la Douleur sensible reside dans le corps qui souf-

fre quelque violente oppreſsion qui l'altere. Mais la cauſe de la douleur intellectuelle reſide dans la partie raiſonnable, dans l'eſprit, qui ſe figure le mal qu'il reçoit des objects qui ſe preſentent à ſa penſée. Elles different derechef, d'autant que comme ainſi ſoit que l'apprehenſion & la connoiſſance que les Sens exterieurs ont des choſes, ne regarde ſeulement que les objects preſens, qui font vne actuelle impreſſion ſur eux ; & qu'au contraire l'entendement conçoiue non ſeulement les choſes preſentes, mais meſmes les paſsées, & celles qui peuuent auenir, ou qui peuuent tomber ſous l'imagination de l'homme ; de là vient que la douleur corporelle qui ſuit l'apprehenſion que font ſur les Sens les choſes preſentes, naiſt ſeulement de la preſence

des

les obiets contraires à leurs inclinations Au lieu que la douleur de l'esprit, suiuant la cognoissance de l'entẽdement, peut naistre des objets presés, des passés, des futurs, & de ceux que l'homme vient à s'imaginer comme s'ils luy deuoient aduenir.

De sorte que les plus nobles puissances de nostre ame, & celles qui sont les plus riches ornemens de nostre nature, comme l'entendement, l'imagination, & la memoire, aident à accroistre nos peines, & à augmenter nos afflictions: comme s'il falloit que les presens du Ciel qui nous donnent quelque aduantage sur les bestes, nous rendissẽt plus miserables qu'elles Car les béstes les plus farouches fuyẽt à la verité les perils, lors qu'ils se presentent à leurs yeux: mais aussi tost qu'elles les ont éuitez, el-

les demeurét paisibles & asseurées, au lieu que nous nous tourmentons non seulement du mal qui nous oppresse ; mais mesmes de celuy qui n'est pas encor aduenu,

Cependant il faut sçauoir qu'à propremẽt parler, la douleur qui est vne des passions de nostre ame, est celle qui se forme dans l'appetit sensitif, auec vne visible alteration du corps qui est agité & esmee exterieurement du mal qu'il souffre: De sorte que la cause reside dans le corps qui reçoit quelque sorte d'outrages, mais le mouuement de la douleur se forme tousiours en l'ame, veu mesmes que le corps n'en est capable que par la presence de l'ame. Il faut encor se souuenir que cõme pour exciter de la volupté en nos sens, il faut que l'obiect delectable soit non seulement vny, mais encore

conneu & apperceu des sens, cõme nous auons dit cy dessus : Aussi pour causer de la douleur, il faut que l'object affligeant touche nos sens, & que par l'impression qu'il faict sur eux ils s'apperçoiuét qu'il est douloureux. Car il est certain, que comme il n'y a que le biẽ qui est sensiblement present qui puisse causer la volupté des sens, aussi n'y a-il que le mal presẽt qui nous puisse apporter vne douleur sensible. Cependant sous l'object de la douleur, nous comprenons non seulement le mal qui nous tourmente, mais aussi le biẽ que nous auõs perdu : car tout ainsi comme la pesãteur des corps fait que non seulemẽt ils ont de l'inclination à se reposer dans le centre; mais outre cela est cause qu'ils ne s'é trouuent iamais esloignés, sans souffrir vne visible violence en leur natu-

re ; Auſſi les hommes ſont naturellement portés, non ſeulement à aimer le bien, mais encore à ne ſe voir iamais priuez de ce qu'ils aiment, qu'auec vne douleur ſenſible de leur perte. Ainſi l'auare ſe tourmente de la perte de ſes richeſſes, le voluptueux a de la douleur de voir finir les obiects de ſes contentemens: la mere s'afflige de la perte de ſon fils vnique; & meſme nous en voyons pluſieurs qui apres les bonnes cheres, apres les feſtins & les ballets, apres auoir paſſé le temps en toutes ſortes de plaiſirs, deuiennent ſoudainement triſtes & penſifs, ſans pouuoir dire la raiſon de ce ſubit changement, qui ne procede d'ailleurs que de l'inquietude de noſtre eſprit, qui regrette touſiours les contentemens paſſez, & qui s'afflige luy-meſme, & ſe donne des geſ-

nes qui le rendent triſte, & ſa triſteſſe ſe conuertit en melancolie, qui augmente ſon ennuy, & qui le tourmente, ſans qu'aucune autre image de mal ſe preſéte à ſes ſens. Quant aux cauſes de la triſteſſe ou de la douleur, cõſiderée de la part des ſujets où elle ſe rencontre, on en remarque iuſques à trois. Car premierement nos cupiditez & nos deſirs nous cauſent bien ſouuent de grands ennuys, & de cuiſans deſplaiſirs; comme quand quelqu'vn eſt eſpris de l'amour d'vn obiect agreable; ſi on luy en empeſche la iouyſſance, ou ſi ſeulemẽt on luy en retarde la poſſeſſion, ce ſont autant d'eſpines & de douleurs dont on luy perce l'ame, Car tout ainſi que l'eſperance de pouuoir obtenir vne iouyſſãce, apporte du plaiſir & de la volupté, auſſi le deſeſpoir de pouuoir.

obtenir ce qu'on desire passionnément, donne des cruelles gesnes, & des tourmens insupportables.

Apres cela, l'amour que nous portons à la conseruation de nostre estre, nous cause souuent de la tristesse, parce que nous en apprehendons la destruction ; comme mesme nous voyons que tous les animaux s'affligent de tout ce qui les offence, & apportent vn grand soin à mettre leurs corps à couuert de toutes sortes d'outrages. A cause dequoy aussi nous pouuõs dire que la Douleur n'est autre chose *qu'vne apprehension, et vn sentiment de la destruction de nostre bien, qui nous met en impatience.*

En troisiesme lieu, l'ame aide elle-mesme à s'affliger, soit que la melancolie face cest effect, soit que les continuelles afflictions l'abbattẽt & l'oppressent de sorte,

qu'elle ne face que gemir sous le fais des ennuys, & que comme vn mauuais pilote qui abandonne son vaisseau aux flots & à l'orage, elle se laisse tellement vaincre à la Douleur, qu'elle aille elle-mesme augmentant sa peine, & accroissant son mal-heur. Car & pour l'vne & pour l'autre raison nous voyons souuent des personnes, qui au milieu de leurs afflictions & de leurs amertumes ne font que souspirer & verser des pleurs, sans se vouloir rendre capables d'aucune sorte de consolation.

Cependant encores que nous nous montriõs plus sensibles à la douleur des sens qu'à celle de l'esprit, si est-ce chose toute claire, que les douleurs interieures qui affligent l'ame, sont bien plus grãdes que les douleurs exterieures qui gesnent les corps : veu que

l'apprehenſion de l'eſprit & de l'imagination eſt bien plus puiſſante & plus noble que celle des ſens, & particulierement que celle de l'attouchement, qui a le plus de part aux douleurs corporelles. En ſigne dequoy on voit de grands courages, qui pour éuiter les douleurs interieures, s'expoſent volontairement aux douleurs exterieures des tourmens & des ſupplices, qui meſmes leur ſont en quelque ſorte delectables, à cauſe de la ioye interieure qui adoucit leur peine: Dont nous auons de glorieux exemples en la conſtance de nos Martyrs, qui pour éuiter le blaſme & le regret qui leur fuſt demeuré d'auoir offenſé Dieu en brulant de l'encens aux idoles, ſe ſont expoſez aux feux, aux geſnes, aux rouës, & à la rage des beſtes, pour ne point tomber en ce mal-heur.

Au reſte, la triſteſſe a de faſcheux effects, veu que premierement, ſi elle eſt exceſſiue, elle aſſoupit l'eſprit, & luy oſte tout moyẽ de vacquer à la recherche de la verité. Ce qui vient de ce que toutes les puiſſances de noſtre ame eſtans attachées à ſon eſſence, comme les rameaux à leur racine, il faut de neceſſité, que quand elle s'occupe toute aux fonctions d'vne de ſes puiſsãces, elle abãdõne les autres, ſans les pouuoir aſſiſter en leurs actions. C'eſt pourquoy toutesfois & quãtes qu'il ſe treuue quelque choſe qui retire entierement l'ame à ſoy, & qui occupe toute ſon action, elle ne peut vacquer ailleurs. En ſuitte dequoy vne exceſſiue triſteſſe venant à ſe ſaiſir d'elle, la diſtrait de ſorte, qu'elle ne peut penſer ailleurs, ſe ſentant oppreſſee de la douleur comme d'vn

pesant fardeau qui l'accable, & qui l'empesche d'auoir ses fonctions libres. Si bié qu'il se trouue vniuersellemét vray, qu'il n'y a sorte d'action de l'ame, à qui la tristesse ne dõne de l'ostacle ou du retardement; car nous éprouuons en nous mémes que iamais nous ne faisons si bien les choses parmy les ennuys comme parmy la ioye ; dont la raison est toute visible, parce que la cause qui nous incite à agir, c'est la volonté qui a pour object le bien, qui fait vn plus puissant effect sur elle quand il paroist delectable, & accompagné de plaisir. Il est bien vray que quand il nous reste quelque esperáce de pouuoir surmonter les causes de nostre déplaisir, alors la tristesse peut seruir à fortifier nostre action, & à enflammer nostre courage; d'autant que plus, nous sentons de mal d'vne chose,

plus auſſi nous nous efforçons de nous en démeſler. Mais s'il ne nous reſte nulle ſorte d'eſperance, nous demeurons comme ſtupides, & nous donnons en proye à la douleur. Nous fuyons la compagnie des hommes, nous auons en horreur la lumiere, nous trouuons importunes les conſolations que nos amis nous donnent, & n'auons nulle ſorte de plaiſir, que de nous paiſtre d'amertume. Outre les geſnes que la triſteſſe donne à nos eſprits, elle produit encor d'effroyables effects ſur nos corps; d'autant que c'eſt vne paſſion maligne, froide, & ſeiche, qui va eſpuiſant l'humeur radicale, & eſteignant peu à peu la chaleur naturelle du corps, pouſſant meſmes ſon venin iuſques au cœur, duquel elle fleſtrit la vigueur, & conſume les forces par ſa mauuaiſe influence,

dont on voit les traces apres la mort, quād on vient à ouurir ceux qui ont eſté eſtouffez de la melancolie. Car au lieu du cœur on ne leur voit plus qu'vne peau ſeiche, comme les feüilles de l'automne. De ſorte que tout es choſes exactemēt peſées, l'on peut dire qu'il n'y a rien qui auance tant nos iours que cette cruelle paſſion qui conſume ainſi nos forces, qui rēd noſtre cœur languiſſant, & qui nous faict mener vne vie plus longue, mais extremement miſerable.

Il y a force remedes contre ce mal, mais le plus ſouuent la douleur eſt ſi obſtinée, que toute ſorte d'appareil luy eſt inutile. Pour en guerir, il faut premieremēt oſter, ou au moins diminuer, l'opiniō du mal qui nous afflige. Ce qui nous eſt bien aiſé de faire, puis que cela deſpend de noſtre opinion. Car

comme les dignitez, les hóneurs, les couronnes, & les triomphes, ne nous donnent de contentement, que ce que nous en prenós nous-meſmes, lors qu'ils nous arriuent; veu que l'on en a veu pluſieurs qui ónt pleuré parmy toute ceſte pó-pe: Auſſi les peines de ceſte vie, les ignominies, les banniſſemens, la perte des biens & des parens, & les autres miſeres, ne nous affligent exceſſiuemét, qu'entant que nous nous les rendons nous-meſmes plus ameres & plus cuiſantes par noſtre laſcheté, puiſque l'on en a veu pluſieurs rire au milieu de tous ces mal-heurs. Il faut donc nous figurer ces choſes toutes autres que le vulgaire ne les eſtime; parce que la vraye gueriſon du mal ne ſe doit pas attendre du temps, mais de noſtre raiſon qui le doit preuenir. Autrement

certes nous receurons ceſte honte, qu'il fera ce que nous n'aurons pas voulu faire, encores qu'il fuſt en noſtre puiſſance. Car il n'y a douleur ſi amere que le temps n'adouciſſe, veu que, comme nous auons dit, les plus grands plaiſirs ſe diminuent par vne trop longue iouyſſance, qui faict que noſtre ame ſe relaſche : auſſi eſt il tout certain, que les exceſſiues triſteſſes viẽnent peu à peu à s'alentir par la cõtinuation & l'accouſtumance que l'ame prend au mal. Ce qui peut auſſi arriuer de ce que le temps change la condition des choſes, & leur donne vne autre face, & ainſi addoucit ou bien oſte du tout la douleur.

Mais pour ne ſuccombet point au mal, lors qu'il vient nous accueillir, il faut preuoir les accidens de cette vie, non comme s'ils nous deuoient infailliblemẽt arri-

uer, d'autant que de cette sorte nous nous rédrions miserables deuant le temps ; mais comme pouuás arriuer à tous les hommes, afin qu'estans de ce nombre, si le malheur veut que nous en soyons trauersez, nous en demeurions moins estonnez. Car les coups de la fortune que nous auós preueus, nous frappent plus mollement, & font moins d'impression sur nos courages. A cause dequoy vn Sage du monde, qui s'estoit preparé à tous les accidens de cette vie, receuant la triste nouuelle de la mort de son fils, n'en fut point autremẽt émeu, mais dit seulement: *Ie sçauois bien que ie l'auois engendré mortel.* Certes c'est vn effect d'vne exacte & d'vne excellente sageſſe, d'auoir ce sentiment des choses humaines, de ne s'estonner point de ce qui arriue, & de ne voir rien arriuer qu'on n'ait

preueu. Tellement que l'homme prudent se doit tousiours souuenir queles perils,les pertes,lesexils,les maladies,la mort méme de ses enfans,de sa femme,&de ce qu'il a de plus cher en la terre , sont choses qui peuuent arriuer tous les iours, & qui menacent tous les hómes,& que partant,s'il en est exempt,c'est vn bien-fait de Dieu; & si elles luy arriuent,que c'est vn des mal'heurs de sa nature. Car en repensant ainsi à la commune misere des hommes, il se trouue obligé à supporter constamment les neccessitez, & les infortunes de cette vie , de peur qu'il ne semble vouloir combattre contre Dieu qui a mis ce ioug sur eux, pour chastier leurs crimes, ou pour les tenir en deuoir.

Parmy cela, pour adoucir nos douleurs,il faut sesouuenir que les miseres de cette vie nous donnent

vn

vn glorieux ſuject d'exercer noſtre vertu, & de monſtrer noſtre conſtance aux yeux du Ciel & de la Terre, qui ſont teſmoins de nos combats. Car comme les pilotes ne peuuent mõſtrer leur induſtrie que parmy les orages; ny les Soldats faire paroiſtre leur valeur, qu'au milieu des hazards : auſſi l'homme vertueux n'a moyen de faire reluire ſa vertu que parmy les aduerſitez qui luy arriuent en cette vie. Ainſi par exemple, nous ne ſçaurions rien du grand courage de Sceuola, s'il ne ſ'eſtoit trouué au danger où il ſe trouua deuant vn Roy de Toſcane, qui fut rauy de merueille, voyant la conſtance auec laquelle il bruſla luy meſme ſa main, & ſouffrit, ſans s'eſtonner, l'ardeur du feu, où il la ietta, pour auoir failly à ſon entrepriſe. Ainſi nous ne ſçaurions pas l'inſigne

temperance de Fabricius, ny la moderation qu'il montra en refusant l'or & les presens de Pyrrhus Roy d'Albanie, si la pauureté ne luy auoit esté comme domestique. Ainsi Regulus estãs percé de clous & dechiré de supplices, & seruant encor de spectacle à l'inhumanité des Carthaginois, acquit vn nom immortel par sa constance. Ainsi Socrate se voyant cõdamné à boire du poison, & regardant, sans blesmir, la coupe, où le bourreau l'auoit versé pour le luy faire prendre, merita d'estre admiré de ses ennemis. A leur exemple dõc l'homme sage se figurera, que les peines de cette vie luy offrent vne belle occasion de montrer sa constance, & de faire reluire sa vertu; & partant elles n'auront pas la puissance de l'affliger excessiuement, ny de donner des gesnes extraordinaires

à son esprit. Mais ce qui le doit plus fortifier en cette pensee, c'est que Dieu qui le iette au milieu de ces combats, couronnera sa constãce,& ne permettra point qu'elle demeure sans salaire. Apres cela on pourra derechef s'efforcer de se diuertir par quelque agreable occupation qui nous fait destourner les yeux de dessus l'affreuse image du mal qui nous afflige, en nous representant des objets plus doux & plus plaisans que ceux qui nous donnent de si cruelles geines.

En somme, pour recueillir ensemble,& cõme en vn corps, tous les moyés que nous auons de charmer nos ennuis & nos douleurs, la tristesse se dissipe, ou parce que nous nous voyons deliurez du mal qui nous a persecuté, ou parce que nous r'entrons en la possession du bien qui nous auoit esté rauy, &

que nous auiõs perdu, ou biẽ parce que le mal-heur dõt nous auõs eſté trauerſez, eſt ſuiuy, & cõme recompenſé par tant d'autres felicitez qui nous arriuẽt, que la douceur de ces derniers contentemens oſte toute l'amertume de nos afflictions paſſées, cõme il arriueroit à celuy que l'on tireroit de la priſon & des ceps, pour le faire aſſeoir dãs vn throne, & pour luy charger les mains d'vn ſceptre, & la teſte d'vne couronne. Elle ſe diſsipe encore par les diuertiſſemens, par les affaires, par l'entretien des perſonnes ſçauantes, par les diſcours des hõmes doctes & craignans Dieu, & par la force de noſtre propre iugement, nous figurans que nous ne deuons point ſouffrir que le mal triõphe de nõſtre conſtance: que ſe laiſſer vaincre à la Douleur, c'eſt montrer la foibleſſe de ſon courage, & que

de se voir accueilly des afflictions c'est chose cómune à tous les hommes: mais que la gloire den'y auoir pas succombé, n'appartient qu'à vne eminente vertu: Et en fin, que celuy qui nous les enuoye, est vn pere; & non vn bourreau. Que c'est vn grand Dieu, sans l'ordonnance duquel, il ne tombe pas seulement vn poil de nos cheueux, & de qui l'on ne peut qu'auec vne desesperée fureur combattre les volontez. Apres tout cela, il se faut souuenir, que la Douleur ne se guerit pas, mais plustost s'enflamme par la Douleur. Cependãt, cóme aux autres maladies de l'ame, vn plus grãd mal fait oublier le moindre, aussi l'on peut dissiper la tristesse presente, ou bien en montrant que ce n'est pas ce mal là qu'il faut plaindre, mais d'autres beaucoup plus cruels dont l'on est menacé: cóme

ſi celuy qui s'afflige de la perte de ſon bien eſt en danger d'eſtre enuoyé ſur vne rouë: ou bié en fortifiant ſon courage d'vne meilleure eſperãce, cõme en luy repreſentant lagloire du paradis apres les peines de cette vie, & les courõnes du ciel apres les combats de la terre. Toutes ces choſes ſont de grandes impreſſions ſur les ames religieuſes & capables des ſentimẽs de la pieté. Outre cela, il y a des remedes qui ſont pris des objets des ſens qui recréent l'eſprit & le corps au milieu des douleurs. Car premierement tout ce qui delecte, & qui dõne de la ioye aux ſens, aporte de l'allegement à la triſteſſe de l'ame, parce que la ioye eſt à l'ame ce qu'eſt le repos au corps. De ſorte que tout ainſi que ceux qui ſe repoſẽt, reparent leurs forces en adouciſſant la peine qui les a laſſez; auſſi ceux qui

se mettét à gouster quelques doux plaisirs, sentent peu à peu leur douleur se diminuer, & leur tristesse s'éuanoüir, & s'en aller en fumée.

C'est pourquoy il est bon de faire sortir à la campagne, & de faire iouyr d'vn Ciel, & d'vn air libre ceux qui sont affligez. Il est bon de leur montrer les moissons, les prairies, les riuieres & les costaux; d'autant que ces diuers objets diuertissent l'ame affligée, & luy font oublier vne partie de sa douleur, dont les affreuses images sót effacées par la presence de ces plus doux objects. Quelques vns croyent que la Musique, les concerts, & les instrumens sont propres pour charmer nos melancolies, & raportent à cela ce que l'Escriture dit, que Dauid au son de sa harpe adoucissoit le malin esprit qui tourmentoit Saul; mais l'experiéce nous fait voir que

toutes ces choſes ſeruent quelquefois pluſtoſt à entretenir l'humeur triſte, qu'à la diſsiper. C'eſt pourquoy en ce ſujet il faut conſiderer la nature du mal, & la qualité de la Muſique, qui doit eſtre gaye pour chaſſer la triſteſſe. L'vſage du vin a auſsi vne particuliere vertu pour diſsiper les ennuys; & l'on a veu de noſtre temps, vn grand Prince deſeſperément affligé de la mort de ſon fils vnique, n'auoir trouué autre remede à ſa Douleur, que d'vſer du vin le plus fort dont il pouuoit s'auiſer. Cela vient de ce que le vin eſtant humide & chaud, arrouſe doucement, & tout enſemble échauffe l'humeur bilieuſe, qui eſt comme le centre & la racine où s'attache la melancolie.

Le ſommeil, & l'vſage du bain y ſeruent encor grandement, par-

ce que l'vn & l'autre remet la nature en sa premiere habitude, & luy rend sa bonne constitution, que la Douleur auoit débauchée: ce qui dissipe la tristesse, & fait r'entrer la ioye dans l'ame affligée.

Les larmes sont aussi bien propres pour dissiper la tristesse: voire mesmes nous esprouuons souuent en nos plus cuisans ennuys, que les pleurs diminuent nostre peine, & adouciſſent nos malheurs, quelques aigres qu'ils puissent estre.

Ce qui arriue pour deux raisons: La premiere; parce que les choses qui nous sont pernicieuses, demeurans encloses & enfermées dans nous-mesmes, nous nuisent bien plus que quand elles sont dehors: Or quand nous versons des pleurs, nous iettons dehors ce qui nous afflige, & épuisans ainsi l'hu-

meur qui nous oppresse, & qui nous estouffe au dedans, nous venõs par ce moyen à nous deschargerd'vn pesant fardeau que nous auiõs sur le cœur. A raison dequoy nostre ame s'aydant elle mesme, pour ietter dehors l'ennemy de nostre vie, se diuertit & se destache de l'importune pensée de la Douleur, & occupe son imagination à ce diuertissement, qui pour ceste occasion luy est agreable, & la soulage en son mal.

La seconde, parce que c'est vn contentement à l'homme de faire vne action conuenable à l'estat où il se trouue. D'où vient que si parmy le dueil de nos amis il nous eschappe de rire sans y penser, comme nous r'entrons en nous-mesmes, cette legereté nous desplaist, d'autant que le rire ne s'accorde pas bien auec le dueil. Or

n'y a-il rien qui s'accorde ou qui couuienne si bien à la condition des miserables que les pleurs, c'est pourquoy elles leur plaisent, & en suitte de cela elles adouciſſent leur tourment.

Et non seulement les larmes des personnes affligées les déchargent & leur sont douces, mais mesmes celles de leurs amis les consolent: dont l'on peut aussi rendre deux raisons; L'vne, parce que naturellement ceux qui gemissent sous quelque fais, sentét douce la main de celuy qui s'efforce de les en décharger, ou qui leur aide à le supporter. En suitte dequoy, les amis à qui la compassion & la pitié arrachent des larmes au milieu de la misere de leur amy, se mettans comme en deuoir de l'alleger du fardeau qui l'accable, adouciſſent sa peine, & luy font endurer plus

constamment, & plus courageusement son affliction. L'autre parce que celuy qui voit que ses amis prennét part en sa douleur, connoist par là, que leur affection est entiere, & qu'ils l'ayment sincerement : qui est la plus douce chose qui luy puisse arriuer en cette vie. C'est pourquoy cette pensee luy rend son mal plus supportable, & fait qu'il se console en son desplaisir.

Mais tous ces remedes ne sont point si puissans contre la Douleur, que la contemplation de la premiere verité, qui espandant ses rayons dans nostreame, les remplit d'vne si agreable splendeur, qu'elles en demeurent rauies d'aise & de contentement. Car il est certain que cette sorte de contemplation est d'elle-mesme si douce & si delectable, qu'elle chasse & dissipe

les ennuis de celuy qui s'y attache. Ce qu'elle faict d autant plus puissamment, que l'ame s'enflamme auec plus d'ardeur, de l'amour de la vraye sageſſe, qui conſiſte en la cõtemplation de la premiere cauſe, qui eſt Dieu. Car en ſuitte de cela, l'ame ſe reſioüit au milieu des afflictions de cette vie, repenſant aux douces images de la gloire des Cieux. A raiſon dequoy l'on a veu des Martyrs donner mille ſignes de ioye au milieu des ſupplices; & meſmes il s'en eſt trouué qui cheminãs les pieds nuds ſur des charbons ardans, proteſtoient cõſtamment & veritablement qu'il leur ſembloit qu'ils marchoient ſur des roſes. Mais c'eſt aſſez de la Douleur conſiderée generalement, venons maintenant aux reiettons qu'elle produit, & aux eſpeces particulieres qui ſont contenuës ſous

son genre; comme la Misericorde, l'Indignation, l'Enuie, l'Emulation, sans l'éclaircissemẽt desquelles, ce Traitté demeureroit imparfait.

De la Misericorde, & de l'Indignation.

CHAPITRE II.

COmbien qu'il se soit trouué des Philosophes, qui considerans l'impression & la playe que fait dans nos cœurs la pitié que nous prenons des miseres d'autruy, ayent condamné absolument tous les mouuemens de cette passion, comme peu dignes de la grandeur de nos courages: si est-ce qu'il faut confesser, que parmy tant d'estranges accidens qui arri-

uent au cours de cette vie, parmy les exceſſiues pauuretez & miſeres des hommes, parmy les cruelles maladies, les exils, les geſnes, les tourmens, les ſupplices, les naufrages, les embrazemẽs, les carnages, les autres calamitez tant priuées que publiques qui les rendent miſerables, il faudroit auoir renoncé à tous les ſentimens de l'humanité pour n'auoir point l'ame attendrie de douleur, quand l'image s'en preſente à nos yeux. Car ce que ces Philoſophes diſent que les grãdes ames dans leſquelles la vertu a ietté de profondes racines, voyent toutes choſes ſans s'émouuoir, & qu'elles vont eſſuyer les larmes de ceux qui plorẽt sans en auoir la prunelle trempée: c'eſt à dire que les hommes parfaitement vertueux donnent l'aumoſne aux pauures, tendent la main à

celuy qui est au danger du naufrage, deslient les chaines de ceux qui sont à la cadene, donnent la liberté d'vn fils aux larmes de sa mere, enterrent le corps sanglant de celuy qui a esté percé de coups, sans auoir le cœur atteint d'aucun sentiment de toutes ces miseres, & que mesmes en ces accidens ils retiennent le mesme visage, auec lequel ils regardent les spectacles & les jeux d'vn theatre. Ce sont paroles où il y a plus de pompe, que de solide verité. Laissons donc là cette inhumaine Philosophie, qui rend les hommes plustost stupides que constans, les faisant insensibles aux mal-heurs de cette vie, & considerons plus exactement quelle est la vraye nature de cette passion qui nous en donne vn loüable ressentiment.

La Misericorde est *vne douleur, ou vn*

ou vn reſſentiment que nous auons des miſeres de celuy que nous iugeons dignes d'vne meilleure fortune. Ce reſſentiment & ceſte douleur ſe forme dãs nos ames, de ce que nous conſiderons, que ce qui eſt arriué à celuy-là, peut arriuer à tout le monde : & particulierement de ce que nous nous repreſentons que le meſme mal-heur nous peut accueillir, ou quelqu'vn de nos amis : car c'eſt choſe viſible, qu'il faut que ceux qui ſe ſentent attendrir le cœur de pitié, ſoient en telle cõdition qu'ils eſtiment qu'eux ou leurs amis peuuent tomber en vn pareil accident, & encourir le même malheur qu'a encouru celuy dont la miſere leur cauſe ceſte douleur.

C'eſt pourquoy premierement ceux qui ſont au comble des miſeres humaines, & qui ne peuuent craindre vne plus infortunee con-

dition que celle à laquelle ils se voyent reduits, ne sont atteints ny émeus à aucune sorte de compassion, parce qu'il ne se presente à leurs yeux aucune image de douleur qu'ils ne croyét auoir esprouuee; & parce qu'ils s'imaginent que toutes celles qui peuuent leur arriuer, sont comme meslées & recueillies en celles qu'ils souffrent. Et en second lieu, ceux qui sont au faiste des felicitez du mõde, n'ont nul sentimét de pitié, mais au contraire nous les voyõs plustost portez à l'insolence & au mépris, qu'à la compassion des miserables. Car c'est chose toute claire, que se figurans de posseder toutes sortes de biens & de contétemens, ils s'imaginent aussi qu'il ne leur peut arriuer aucune sorte de malheur qui puisse renuerser leur fortune, veu que ceste cõfiance est comme vne

partie de leur felicité.

Ceſte ſeconde conſideration a fait dire à Ariſtote, que la Miſericorde n'auoit point de lieu en l'eſſence Diuine, d'autant qu'elle eſt ſouuerainement heureuſe, & que rien n'eſt capable de troubler ou de diminuer ſa felicité. Mais en ce lieu là il conſidere la Miſericorde comme vne paſſion ſenſible qui attendrit le cœur, & qui imprime vn reſſentiment de la miſere d'autruy, en l'ame de celuy qui ſouhaitte de le ſoulager. Et de ceſte ſorte il n'y a point de doute que la Miſericorde ne ſe peut trouuer en Dieu: veu qu'il eſt auſſi exempt des paſſions humaines, que les Cieux & les Aſtres ſont exempts des qualitez & des impreſſions des Elemens. Mais prenant la Miſericorde ſelon ſon effect, qui eſt de ſoulager les mi-

ſerables, c'eſt deſtruire le genre humain qui ſubſiſte par ſa bonté, de nier qu'elle ſe trouue en luy: car cette ſouueraine felicité qu'il profſede dans l'Eternité, ſans apprehenſion de la pouuoir iamais perdre, ne l'empeſche point de nous ſecourir en nos afflictions, & de nous tirer de nos miſeres par la ſeule inclination de ſa bonté, qui n'a rien de commun auec la dureté des Tyrans, ny auec la ſtupidité des miſerables. Reprenons noſtre propos.

Ceux qui ſont capables de Miſericorde, ce ſont premierement ceux qui ſe figurent qu'ils ſont ſujects aux accidens de ceſte vie, & qui méme les ont deſia éprouuez & qui en ſont eſchapez, ou qui apprehendent d'en ſentir vn iour la rigueur. Et pour cette raiſon ceux qui ont deſia beaucoup veſcu ſont

ordinairement enclins à la pitié, tant parce que l'experience leur fait connoiſtre qu'il n'y a thiare, ny couronne, ny richeſſes, ny honneurs, ny ſanté, ny proſperitez preſentes, qui puiſſent mettre l'homme à couuert des orages & des tempeſtes qui ont accouſtumé d'agiter ſa vie; qu'auſſi parce que l'âge les a emplis de prudence, & les a rendus ſages pour ne ſe fier pas à la fortune, qui ſemble n'auoir autre conſtance, que de n'eſtre iamais conſtante au bien qu'elle nous départ. Pareillement les hommes ſujects aux maladies, les perſonnes foibles & dénuées de puiſſance qui ſe voyent expoſées à toutes ſortes d'outrages, & meſmes les hommes ſçauans qui ont la connoiſſance des accidens & des malheurs de cette vie, ſont aiſément eſmeus à pitié, d'autant qu'ils ſçauét meu-

rement peſer les choſes, & faire le iugement qu'ils doiuent en l'eſtat des affaires du mõde. Et c'eſt pourquoy vn excellent & ſage Capitaine Romain, ayant deffaict en bataille vn puiſſant Roy des Macedoniens, comme on luy mena ce miſerable Prince priſonnier, ſe leua de ſon ſiege, quand il le vit venir, & ayant les larmes aux yeux, alla au deuaut de luy, comme au deuant d'vn grand perſonnage tombé par vn inſigne malheur, & par le courroux de la Diuinité, en vn pitoyable accident: & comme il ſe fut ietté à ſes pieds, il ne le peût endurer, mais le releua auec toute ſorte d'humanité; & depuis s'eſtant retiré, & penſant profondement aux miſeres de ceſte vie, il fit vne harãgue à ſes enfans, & aux ieunes gens qui eſtoient à lentour de luy, pour leur arracher de l'ame

toute sorte d'insolence & de vanité par vn si prodigieux exemple de l'imbecillité humaine. Mais il nous faut reprendre le fil de nostre discours. Ceux qui ont vne femme, des enfans, & vn grand nombre d'amis, sont aussi enclins à la Misericorde: d'autant que, comme nous auons dit, ils apprehendent touſiours les miseres communes, & cõsiderent que le méme malheur est pendant dessus leurs familles: Au lieu que ceux qui sont agitez d'vne violente passion de courage, de colere, ou de hardiesse, n'en sont nullemẽt émeus; d'autant que l'ardeur du sang, & l'excez de leur passion les empesche de penser serieusement à toutes ces choses, & de prendre garde aux euenemens de l'aduenir. Vne excessiue crainte empesche aussi les sentimens de la pitié, d'autant que ceux qui en sont

saisis, estans attachez à leur misere particuliere, ne se donnent pas le temps de penser aux mal heurs d'autruy. Ainsi celuy qui a perdu ses enfans, ou qui voit bruler son heritage, ne pense pas à celuy qu'on mene au gibet, ou qu'on va estendre sur vne rouë. Mais nous mettons au rang de ceux qui sont touchez de la Misericorde, les ames qui n'ont pas encore perdu tout bon sentiment du genre humain; mais qui croyét qu'il y a encore des gens de bien dans le monde: car ceux qui se figurent qu'il n'y a point de personnes vertueuses en toute la terre, se persuadent aussi que tous les hommes meritent les maux qu'ils souffrent, & croyent pour cette raison qu'ils sót indignes de compassion: dont nous auons vn monstrueux exemple en ceſt Athenien

qui n'auoit de plaisir en ce monde qu'à voir destruire la nature humaine. En somme, les hommes se laissent émouuoir à pitié, quand ils se souuiennent qu'ils ont autre fois gemy sous le fais des afflictiós qu'ils voyent endurer aux autres: ou quand ils s'imaginent, & qu'ils apprehendent que les mesmes mal'heurs ne leur arriuent, ou bien à leurs amis.

Mais voyons qui sont les choses dignes de pitié & de compassion. Ce sont generalemẽt toutes celles qui apportent de la douleur à l'esprit, ou du tourment au corps: celles qui ostent la vie, celles qui desolent les familles, & qui font des notables changemens en la fortune des hommes. Par exemple, les supplices, les morts violentes, les flestrisseures, vne vieillesse incommodée, des maladies incurables,

des lãgueurs excesiues, vne insupportable disette, vne extréme pauureté, vne perfidie, ou vne perte d'amis, vn embrasemẽt, vn naufrage, sõt toutes choses miserables & qui excitent à pitié. Nous pouuons encore mettre en ce mesme rang, les monstrueuses deformitez des corps contrefaits, les accidens des membres estropiez ou perclus, & les ruines qui arriuent aux hommes par l'infidelité de ceux dont ils deuoient attendre toute sorte d'appuy. Nous y pouuõs derechef comprendre les maux qui arriuent souuent, ou qui arriuent apres d'autres accidens. Et mesme les biens qui arriuent hors de saison; comme si vn Prince enuoyoit des presens d'or & d'argent, à vn qui viendroit de mourir de faim. En fin c'est chose miserable de n'auoir iamais senty aucun bien, ou aucun

contentement en ceſte vie ; ou s'il nous en eſt arriué quelqu'vn, n'en auoir iamais peu iouyr,

Mais d'autant que ces objets de miſere ne font pas touſiours vne égale impreſsion ſur nos ames, il faut ſçauoir maintenant qui ſont ceux principalemẽt deſquels nous auõs pitié, lors que nous les voyõs enuelopez en quelque malheur. Premierement donc nous ſommes grandement émeus à compaſsion & à Miſericorde à l'endroit des perſonnes miſerables que nous auons cõneuës familieremẽt & auec leſquelles nous auons eu quelque ſorte de priuauté, au meins s'ils ne nous ſont point trop eſtroitemẽt conioints d'affinité naturelle & de ſang. Car pour ceux qui nous touchent de ſi prez, nous auõs vn ſentiment plus violent que celuy de la pitié. A raiſon dequoy nous liſons

d'Amasis Roy d'Egypte, que voyãt son propre fils trainé au supplice, il ne ietta pas seulement vne larme, non plus que s'il n'en eust eu nulle sorte de ressentiment, au lieu qu'aperceuant vn de ses amis qui pressé de pauureté, mendioit sa vie, il se prit à pleurer amerement, iugeant que les larmes n'estoient pas assez puissantes pour témoigner sa premiere douleur, mais qu'elles étoiét deuës à la seconde. Aussi ces estrãges accidens qui arriuent à ceux de nostre sang, & qui nous touchent de si pres, sont pleins d'horreur & d'effroy, & pour leur excez suppriment nos pleurs, & nous ostent mesme la parole, comme si l'esprit se recueilloit tout en luy-mesme, pour considerer l'excez de sa douleur, au lieu que les malheurs de nos autres amis attendrissent nos courages, & par la playe qu'ils font dãs

noſtre cœur, enuoyét aux yeux les larmes que nous versós,& qui ſont comme le ſang de cette partie entamée & oppreſſée de l'affliction. D'ailleurs les hommes ont de la pitié de ceux qu'ils voyent proches d'vn inſigne malheur ; comme de ceux qu'ils voyent preſts d'eſtre enſeuelis dans les vagues par l'accident du naufrage: ou de ceux à qui on va couppervn membre, ou faire quelque inſigne violence ; ou meſmes quelque opprobre. Particulierement les hommes ſont touchez de pitié, quand ceux qui ſont expoſez à des grands outrages, ou qui ſupportent vne exceſſiue calamité ſont leurs eſgaux en aage, en humeurs, en qualité, en exercices, ou en origine, Car toutes ces choſes leur impriment plus auát dans la penſée qu'ils ſót ſujets aux malheurs où ceux là ſont tombez. En

suitte dequoy ils sõt émeus à compassion de leur misere, estant chose qui leur est ordinaire de plaindre, & d'auoir pitié de ceux qui souffrent vn mal que nous apprehendons de sentir. Cependant, afin que nous soyons sensibles au ressentimẽt du mal qui arriue à quelqu'vn, il faut que nous l'ayons comme presẽt à nos yeux; veu que nous ne sommes que bien legerement émeus des miseres, dont l'image est trop esloignée de nous. Car par exemple, on ne nous arrache gueres de larmes par le recit des maux qu'on fait aux esclaues à Biserte, ou aux forçats à Alger. Et tout de mesmes, nous n'auons le cœur que bien peu attendry de ce qui s'est passé de plus tragique il y a mille ans, comme nous ne nous soucions gueres non plus de ce qui n'arriuera qu'apres la reuolution

de plusieurs siecles, c'est pourquoy anciennement les Romains pour flechir les Magistrats à Misericorde, s'efforçoiét d'imprimer pluss'éfiblement l'image de leur misere, en faisant venir sur la place leurs femmes, leurs petits enfans, & toute leur famille éploree : & quant à eux ils comparoissoiét en iugemét auec vn habillement conuenable à leur fortune, tout sale & deschiré, ils se découuroient l'estomach, & les autres parties du corps, pour montrer les playes qu'ils auoyent receües au seruice de la Republique. Voire mesme ils faisoient faire des Tableaux où leur infortune estoit peinte, qu'ils presentoient à leurs Iuges : afin qu'ayans deuant leurs yeux vn si triste spectacle, ils prissent compassion de leur misere. Estant chose asseuree que la voix, l'habillemét, le port, la

contenance, les gestes & la presence du miserable, font de plus puissantes impressions sur les cœurs, & incitent dauantage les hommes à pitié : Ce qui arriue parce que ces choses nous rendent comme present le spectacle de la misere d'autruy. Et c'est pourquoy vne robbe ensanglantée, comme celle de Cesar meurtry dans le Senat estant montree pour exprimer l'infortune d'vn Prince, a non seulemẽt arraché des larmes, mais mesme enflammé & induit les peuples à venger vn si pitoyable accident. Pour la mesme raison nous nous sentons excessiuement attendris de douleur & de pitié, lors que nous entendons les plaintes, les gemissemens, les larmes, & les regrets de ceux qui sont accueillis de quelque insigne mal-heur ; comme quand nous contemplons les angoisses de

ceux

ceux qui sont exposez à vne cruelle & honteuse mort. Et principalement nous sentons ceste douleur, quand ce sont des personnes illustres ou vertueuses, desquelles la vertu & la gloire passée rend la fin plus lamentable & plus tragique. Car ceste consideration nous esmeut dauantage, tant parce que le mal est proche de nous, & que nos yeux en sont spectateurs, qu'aussi parce que l'image de leur vertu, & la splendeur de leur vie precedente accroist l'indignité de leur supplice.

De l'Indignation.

Chapitre III.

COmme la Misericorde ou la Pitié est la marque d'vne bõne ame, aussi cette autre passion qu'on nomme Indignation, & qui n'est autre chose qu'vn *regret & vn contre-cœur que nous auons du bon-heur qui arriue aux meschans qui en sont du tout indignes*, est elle grandement à loüer en nous: car comme la pitié se forme de la douleur que nous sentõs des miseres des gẽs de bien, ou que nous iugeons dignes d'vn meilleur sort, aussi l'Indignation procede du regret que nous cõceuons de voir les meschãs fleurir & posseder des biens qu'ils n'ont pas meritez; de sorte que l'vne & l'au-

tre de ces passions est loüable, veu cõme nous deuõs no⁹ affliger que de voir les personnes vertueuses accueillies d'vn malheur, dõt leur vertu les deuoit exempter : aussi deuons-nous estre faschez de voir des personnes execrables pour leurs crimes esleuées au faiste des honneurs du monde, & des dignitez de la terre, que les bons deuroient posseder. Car tout ce qui arriue à l'homme contre son merite est plein d'outrage & d'iniustice ; A raison dequoy, Aristote n'a point feint de dire, que l'Indignation est chose qui se trouue mesmes en la Diuinité, à laquelle les prosperitez des meschans ne peuuent estre agreables.

Pour entrer donc maintenant en ceste matiere, il faut sçauoir, que comme ainsi soit que l'Indignation soit vne douleur que nous

sentons, & vn dépit que nous conceuons de l'excessiue prosperité de ceux que nous en iugeõs indignes pour leurs crimes: neantmoins ceste passion ne se forme pas en nos ames pour toutes sortes de prosperitez qui leur peuuent arriuer; veu que personne ne doit se fascher de voir les meschans changer leur vie en vne meilleure, embrasser la pieté, deuenir iustes, vaillãs, moderez, sages, & ornez des autres vertus. Au contraire les ames les plus innocẽces se resioüissent toutesfois & quãtes qu'elles voyent qu'vn homme qui estoit auparauãt vicieux & desbauché, se rend vertueux & moderé; n'y ayant personne au monde qui soit indigne de la vertu, puisque la vertu est celle-là mesmes qui par sa presence esteint le vice, & qui rend l'homme digne des biens de ceste vie, au lieu que ceux qui en

ſont dénuez ne les meritent point. De ſorte, que ſi celuy qui eſtoit méchant vient à ſe rẽdre vertueux, par ce changement il ſe rend digne de toute ſorte de bon-heur; & partant, s'il luy en arriue, nous ne deuõs point nous en faſcher, comme auſsi nous n'auons point de pitié de ceux qui demeurent obſtinez en leurs crimes, & qui font trophée de leurs vices.

Les biens donc deſquels nous auons regret & dépit de voir iouyr les meſchans, ſont les biens du corps, & ceux qu'on nomme de la fortune: c'eſt à ſçauoir la nobleſſe, la beauté, les hõneurs, les ſceptres, les couronnes, les empires, & les ſemblables. Comme par exemple, il n'y a homme de bien qui ne ſe faſche, & qui ne voye auec fremiſſement les Tyrans de l'Orient, les Othomans, race infidele, &

cruelle, tenir le plus beau sceptre, posseder les plus riches villes, & cómander aux plus puissantes Prouinces de l'Vniuers; & tout de mémes, il n'y a point d'ames vertueuses qui puissent voir sans douleur & sans indignation les autres méchans fleurir & abonder en toutes sortes d'honneurs & de richesses. Mais principalement nostre dépit s'enflamme, quād ce sont personnes qui sont montées à ce comble de gloire en vn instant, & quād ce sót des vrays prodiges de la fortune, qui se sont esleuez, deuant que l'on sceust qu'ils fussét en quelque sorte de cósideration dās le monde. Car quant à ceux qui possedét de long temps leur Noblesse, qui sont riches de succession & d'heritage, & qui tiennent de la nature tous les auātages qu'ils ont, encor qu'ils en soient entierement indi-

gnes, nous ne le portons pas si impatiemmẽt, que de voir des hommes nouueaux, & des personnes venuës en vn iour arriuer à cẽte mõstrueuse prosperité. La raison de cela est, parce que ceux qui ne possedẽt que la gloire & les richesses de leurs ancestres, semblẽt n'auoir rien que ce qui leur appartient par le droit de la nature & du sang; au lieu que les hommes esleuez à de nouueaux honneurs, sans l'auoir merité, semblent estre riches des dépoüilles de la vertu, & posseder des biẽs qui ne leur appartiennẽt en nulle sorte; & pour la mesme raison, encor que quelquefois les biens du corps, comme la beauté, la santé, & la disposition se rẽcontrãs en des personnes qui ne les meritẽt point, puissent faire leuer dãs nos ames quelques nuages d'indignatiõ & de dépit, de voir ces pre-

sens de la nature si indignement profanez, neantmoins nous n'en conceuons pas vn si cuisant déplaisir, que quand nous leur voyons posseder les biés qu'on appelle de la fortune, cóme les charges, les dignitez, les offices, le gouuernemét de l'Estat, & le maniement des grãdes affaires; qui sont toutes choses qui semblét estre deuës à la vertu. Pour ce sujet c'est chose insupportable de voir quelquefois vn homme du cómun entierement dénué de vertu, & tout remply de vice, paruenir aux premieres charges d'vn royaume, & deuenir en vn clin d'œil aussi riche & aussi puisãt que les plus grands Princes. Et ne faut point douter que tous les gens de bien ne fremissent quãd ils voyent de ces prodigieux auancemens de persónes prises de la lie du peuple, sans aucune consideration de me-

rites. Meſmes ces ſubits changemens ſont comme odieux & contraires à la nature, qui demande du temps en ſes actions. Et pour ceſte meſme raiſon nous voyons qu'au lieu que les peuples ſe ſouſmettent volontairemẽt à l'obeyſſance d'vn Prince, qui tient le ſceptre de ſes ayeuls, & qui eſt paruenu à la Couronne par le droict de ſucceſſion, comme on leur veut donner vn nouueau maiſtre qui n'eſt point de l'extraction de leurs Roys, ils ne le peuuent ſouffrir, & ſecoüent aiſément vn ioug auquel ils ne ſont pas accouſtumez. Et tout de meſmes on n'a point de regret de deferer aux perſonnes venuës d'vne ancienne nobleſſe; mais chacun a peine de ceder les honneurs à ceux dont la nobleſſe ne faict que de s'éclorre. Ce qui vient de ce qu'on croit que l'anciẽne nobleſſe

estant en possession de ceste gloire, personne ne se doit fascher de luy rendre ce que le temps luy a acquis, qui est vn droict presque égal à celuy que la nature donne; parce que les choses qu'ona possedees depuis vn long cours d'années, semblent estre acquises & tenuës comme en proprieté; non par l'indulgence des hómes, mais par la liberalité de la nature. Ioint que ce qui a si long temps duré, a vne plus grande affinité auec la verité dont la durée est eternelle, que non pas ce qui ne fait que de naistre, & qui n'est arriué que depuis peu de iours.

Mais il y a encore vne chose qui nous emplit l'ame d'indignation, c'est a sçauoir quand nous voyons quelqu'vn qui possede des biens qui n'ont nulle sorte de raport à sa qualité: Comme quand au grand

opprobre de la pieté nous voyons vn Caualier, vn Capitaine, vn ſoldat, ou vne autre perſonne faiſant profeſſiõ des armes, tenir les Eueſchez, ioüir des Abbaïes, & poſſeder les autres dignitez de l'Egliſe, nous eſtimõs cela beaucoup plus indigne, que ſi l'on donnoit des charges de Maiſtres de camp, & de Colonels d'Infãterie, ou de Caualerie à des Religieux, ou à des Eueſques; ou que ſi l'on faiſoit, vn châtre, ou vn clerc de la Chappelle du Roy, General de ſes armées; en fin c'eſt choſe que nous iugeons bien indigne, de voir vn ieune homme inferieur en toutes ſortes de qualitez à vn venerable vieillard, conteſtrer contre luy du merite, & de la gloire, principalemẽt quand cela arriue entre des perſonnes d'vne meſme profeſſiõ, entre leſquelles ceſte inegalité eſt remarquable.

Et quand meſme ce ne ſont pas perſonnes de meſme profeſſion, nous ne laiſsós pas d'eſtimer choſe indigne qu'vne perſonne de tous poincts inferieure à vne autre, cóteſte cõtre elle. Comme ſi vn Muſicien vouloit s'égaler à vn Preſident, ou à vn Cóſeiller de la Cour, ne ſe reſouuenant pas de combien les charges de Iuſtice ſont plus honorables que la profeſſion de la Muſique, ce ſeroit choſe qui feroit fremir ceux qui ſçauent quelle difference il y a entre l'or & le plomb.

Cependant ceux qui conçoiuent aiſément de l'indignation; ce ſont en premier lieu, les hommes doüez d'vne qualité eminéte, qui ſe voyent rebutez des dignitez & des charges, ou qui voyent monter aux meſmes honneurs auſquels ils ſe ſont eſleuez par leur

vertu des personnes qui en sont du tout indignes : car certes, ce n'est point chose iuste, de mettre en mesme rãg des personnes si inegales; en apres les ames vertueuses & ornées d'vne extréme bõté, ont à grãd contre-cœur, de voir les gẽs de bien priuez de la iuste recompense qui est deüe à leur vertu; & les meschans au contraire, esleuez aux honneurs qu'ils ne deuoient iamais esperer. Ce qui vient de ce que ces ames là ont le iugement net, & sçauent estimer les choses selon leur poids, & selon leur valeur; à cause dequoy, elles ont le vice en vne extréme horreur, & la vertu en vne singuliere reuerence. Derechef, ceux qui aimẽt les honneurs & les charges sont subiects à s'indigner, lors principalement qu'ils aspirent à des choses qu'ils voyẽt estre possedees par des per-

ſonnes qui ne les meritét en nulle ſorte. Pareillement ceux qui ont vne bonne opinion d'eux-mémes, & qui croyent meriter plus que le reſte du monde, ſont ſubjects aux mouuemés de l'indignation, quād quelqu'vn entre en comparaiſon auec eux. Et au contraire, les ames ſeruiles, perſonnes nées dans la barbarie, & les eſprits groſſiers ne s'indignent d'aucune choſe, n'ayás rien en eux qui puiſſe éueiller cette paſsion. Toutes-fois il y en a qui aiment mieux rapporter les mouuemens des ambitieux & des preſomptueux à vne pure enuie, qu'à vne iuſte indignation ; d'autant que l'indignation eſtant vne paſſion loüable, & qui procede des reſſentimens de la vertu, elle ne peut ſubſiſter auec ceſte vanité & ceſte arrogance qui accompagne ces hommes là, mais il faut que ce

soit vne autre pasion qui allume en leur ame ceste sorte de dépit.

De l'Enuie, & de l'Emulation.

CHAPITRE I.

COmme les Crocodiles prennent leur naissance, & viuent dãs le plus beau & plus riche fleuue du monde, & cõme les autres beſtes venimeuses se rencontrent ordinairemẽt parmy les plus exquises fleurs, dont elles soüillẽt & corrompent la grace & la beauté: aussi l'enuie qui est vne pasion venimeuse & maligne, se prend ordinairement aux personnes les plus vertueuses, & qui ont acquis les plus d'honneur & de gloire dans le mõde. A raisõ dequoy vn des plus celebres capitaines de l'antiquité estãt encor en la fleur de ses ãs, auoit

de coustume de dire, qu'il reconnoissoit n'auoir rien faict de genereux ou de loüable, parce qu'il ne s'apperceuoit point que personne luy portast enuie. Ce qui monstre qu'il ne se peut rien imaginer au monde de plus iniuste, ou de plus méchãt que ceste infame passion, qui cherche son tourment, & qui trouue son supplice dans la gloire, & dans le contentement d'autruy. C'est aussi la raison pour laquelle les hommes sont honteux de confesser ouuertement qu'ilsen soient trauaillez: & comme ils s'en voyẽt conuaincus, ils s'efforcent d'en pallier le defaut, voire mesmes ils ayment mieux s'accuser de toutes les autres imperfections, que d'auoüer celle-là, à laquelle pour ceste raison ils donnent d'autres noms: prenans pour excuse que ce n'est point l'enuie, mais la haine ou la

ou la crainte, ou la colere qui les transporte, qui est vne tacite confession qu'ils font que de toutes les maladies de l'ame, c'est celle qu'on doit le plus dissimuler, de peur de s'exposer à vne trop visible honte. Mais deuant que de lablasmer, il la faut cognoistre, & sçauoir sa nature & ses proprietez.

L'Enuie est donc *vne Douleur qui se forme dans nos ames, à cause des prosperitez que nous voyons arriuer à nos esgaux ou à nos semblables; non que nous nous promettions de recueillir quelque fruit de nostre passion, mais parce que nous ne pouuons supporter qu'auec regret la gloire d'autruy.* Elle naist premierement entre les esgaux ou entre les semblables; c'est à dire entre ceux de mesme sang, de mesme aage, de mesme profession, de mesmes richesses, & entre ceux qui aspirent aux mesmes honneurs.

De là vient que nous voyons les parens porter de l'enuie à leurs parens, & se fascher de l'accroissement de leur fortune. Les ieunes gens aussi ne peuuent souffrir qu'auec douleur, que ceux de leur aage s'auancent ou s'esleuent par dessus eux. Tout de mesme les Philosophes sont jaloux de la gloire des Philosophes, & les Peinttes portent de l'Enuie à la reputation des Peintres; les grands Chefs de guerre aussi ne peuuent voir qu'auec impatience les triomphes de leurs compagnons. Les riches semblablement trauersent l'accroissement de ceux auec lesquels ils marchent du pair. Et en fin ceux qui briguent les mesmes charges, font ce qu'ils peuuent pour reculer leurs compagnons. La raison de cela est, parce que l'Enuie estant tousiours accompagnée d'vne cer-

taine concurrence & contention qui s'esleue entre ceux qui desirent passionnément vne mesme chose, il est necessaire qu'elle se rencontre plustost entre les semblables qu'entre ceux entre lesquels il n'y a nulle égalité, ny nulle comparaison; veu que les hommes estãs naturellement desireux d'exceller en toutes choses, & de surpasser leurs compagnons, ce desir fait qu'il y a tousiours de la dispute entre ceux qui pretendent vne mesme chose, & de ceste dispute s'engendre l'Enuie: Tellemẽt que c'est à bon droit que les Philosophes enseignẽt que ceste passion se trouue tousiours entre les semblables. D'où vient aussi que ceux qui surpassent excessiuement la gloire des autres, estãs au dessus de leur enuie, ne s'en sentent point trauersez.

Et mesme l'on remarque que

comme le Soleil au poinct du midy ne fait plus d'ombre ; auſſi les vertus eminentes ſont exemptes des ombrages de l'Enuie, quoy qu'elles ne puiſſent éuiter les aſſauts de la haine. Comme par exemple, le grand Cyrus & le grand Alexandre en leurs ſiecles, & au noſtre le grand Henry s'eſtans eſleuez au comble de la gloire du monde par la grandeur de leurs courages, ont tellement ſurmonté l'Enuie, qu'ils ſe ſont en fin trouuez ſans concurrens : mais ils n'ont peu ſi bien vaincre la haine des meſchãs qu'ils ne ſe ſoient veus expoſez à leur rage: particulierement ce dernier, l'amour & les delices des Princes, qu'vn execrable parricide nous a rauy, lors que tout l'Vniuers adoroit ſa valeur. Au reſte ce qui a rendu ces inuincibles courages victorieux de l'Enuie, ç'a eſté que per-

ſonne ne pouuoit plus combattre contre eux de la gloire, de laquelle ayant atteint le faiſte, le deſeſpoir de les pouuoir ſurmonter, ou meſmes de les pouuoir égaler, les mettoit à l'abry de la ialouſie de tout le monde. Et pour la meſme raiſon ceux qui ſont arriuez à ce comble des honneurs & de la gloire, voyans leur vertu victorieuſe & eſleuee à vn ſi haut poinct, que tous ceux qui voudroient ſe rendre leurs cócurrens, n'y ſçauroient paruenir, ils ne portét plus d'enuie à perſonne, mais plutoſt dédaignét & meſpriſent le reſte du monde, cóme incapable de monter à ce faiſte où ils ſe ſont eſleuez. Ainſi par exemple, il n'y a point de Caualier particulier qui porte enuie à la puiſſance ou à la ſplendeur du diadéme du Roy, ny à la fortune duquel auſſi le Roy porte aucune ſor-

te d'enuie. Tout de meſme il n'y a Capuchin ny ſimple Religieux qui porte enuie à l'authorité ou à la Thiare du Pape, ou à la condition duquel auſsi le Pape porte de l'enuie: mais ſi par quelque inſigne mal-heur vn grand Roy, ou vn grand Pontife, venoient à déchoir & à eſtre reduits à vne plus baſſe fortune, & que ceux, qui leur eſtoient auparauant inferieurs, puſſent eſperer de ſe rendre leurs compagnons, alors rien n'empeſcheroit qu'il ne ſe peuſt eſleuer parmy eux de l'enuie, puis qu'il y pourroit auoir de la concurrence. C'eſt donc entre les ſemblables que l'enuie vient à s'éclorre. Ce qui ſe doit entendre de ceux qui ſont ſemblables ſelon les grandeurs & ſelon la puiſſance, mais qui au reſte ſe trouuent diſſemblables en la fortune & aux

prosperitez ; consideré qu'en ce dernier point, celuy qui porte enuie est tousiours inferieur en quelque sorte à celuy duquel il est enuieux, au moins aux choses qui luy donnent ce tourment.

Cependant il n'y a rien au monde qui engendre tant l'enuie que les choses qui regardent l'hóneur. D'où vient que les ambitieux en sont perpetuellement trauaillez, parce qu'ils ont tousiours à disputer contre quelqu'vn de la preéminence & de la gloire. Voire mesme quelque gloire que les hommes possedent, neantmoins parce qu'ils se figurét que celle qu'ilsn'ont pas, leur est deuë, & qu'elle leur est cóme rauie par ceux à qui le monde la donne, ils portent ordinairement enuie à tous ceux qui en ont quelque rayon. Ceux aussi qui

s'imaginent d'estre sages, ou qui se figurent d'estre vertueux, sont grandement suiets à l'Enuie. Ie dy ceux qui s'imaginent & qui se figurent ces choses, parce que ceux qui sont vrayement vertueux & vrayement sages, se contentent de leur propre vertu & de leur propre sagesse, & se cognoissans d'ailleurs vrayement dignes d'honneur, ne se soucient point d'autre gloire, ny ne se paissent point de vent ny de fume; au lieu qu'au contraire ceux qui n'ont que le nom de sages & de vertueux, recherchent passionnément ceste vanité, & desirent d'estre honnorez & loüez de tout le monde, & montrent vn extréme dàpit contre ceux qui les méprisét, & pour ce mesme subiect bruslent d'enuie coetre ceux qu'ils voyent posseder de grands honneurs. Les ames lasches sont pareillement

suiettes à l'enuie; parce qu'ayans le courage bas, les choſes de moindre prix qu'elles voyét reluire és autres, leur ſemblent grãdes & dignes d'eſtre enuiées; ne plus ne moins que les enfans voyans vn morceau de verre, ou vne épingle entre les mains de ceux de leur aage, s'en affligent, & s'efforcent de les leur arracher. Ceux auſſi qui ſont paruenus à quelque bien auec vne extréme peine, ſont enuieux de voir qu'vn autre l'obtienne ſans aucune difficulté; & principalement ſi la facilité qu'il y a trouuée leur tourne à dommage ou à deshonneur. Comme ceux qui ont mis beaucoup d'annees à apprendre la Peinture ou la Philoſophie, portent enuie à ceux qui s'y ſont rendus parfaits en peu de temps, ſur tout quand ils ont à en faire profeſſion aux yeux d'vne meſme ville & d'vn

meſme peuple.

En ſomme, il faut que ceux contre leſquels nous conceuons de l'enuie, ne ſoient gueres éloignez de nous, ou de lieu, ou de temps, ou d'aage, ou de dignité, ou d'honneur, ou de choſes ſemblables. D'où vient que les habitans de Paris & de la France ne portent point d'enuie à ceux du grand Caire ou de la Chine. Tout de meſme nous ne portons nulle enuie à ceux qui ont eu la fortune fauorable il y a deux ou trois mille ans; & l'on ne voit pas que les Roys portent enuie à la fortune d'Alexandre, ou à celle de Ceſar, encore qu'ils puiſſent entrer en quelque emulation de leur valeur. Pareillement nous ne portons plus d'enuie aux morts, ou à ceux qui ne ſont pas encore venus au monde: Et n'y a nulle apparence qu'vn jeu-

ne homme, quoy qu'issu d'vne illustre famille, porte de l'enuie aux sages vieillards qui entrent dans le Conseil d'Estat. Semblablement vn Procureur de la Cour ne peut porter enuie à vn Chancelier de France, de la dignité duquel il est trop esloigné: ny les Bergers aussi n'enuient point aux Roys leurs sceptres & leurs couronnes: ny les Marchans non plus ne portent point d'enuie aux Generaux des armées, auec les charges desquels leur qualité a si peu de proportion. Mais nostre enuie s'allume contre ceux dont la gloire vient comme à nous éblouyr les yeux par leur continuelle presence, qui nous fait péserà la bassesse de nostre condition, que nous voyons rauallée au dessous de la leur. Mais principalement quand ceux-là possedent vn bien que nous auons possedé, &

qu'il n'eſt plus en noſtre puiſſance de recouurer : à cauſe dequoy il arriue ſouuent que les vieillars portent enuie aux ieunes gens, parce que ſe trouuans dans les compagnies, ils voyent que leur aage leur oſte l'vſage, ou leur interdit la iouyſſance des eſbats & des exercices où la ieuneſſe prẽd plaiſir. Et cette enuie qu'ils leur portent, ſe fait aſſez paroiſtre aux rigueurs qu'ils leur tiennent, aux reprimendes qu'ils leur font, & aux empeſchemens qu'ils leur dõnent, quand ils peuuẽt les trauerſer. Outre cela les choſes qui peuuent nous eſtre vtiles ou commodes, embrazent bien dauantage noſtre enuie que celles qui ne sõt propres qu'à celuy qui en iouyt. D'où vient que nous portons bien plus d'Enuie à nos égaux, de leur beauté, de leurs richeſſes, de leur ſçauoir, de leurs

charges: que de leur santé, ou de leur longue vie, qui sont choses qui leur sont particulieres. Dont la raison est, parce que l'Enuie naissant de ce desir que nous auons d'estre en estime parmy le monde, & de la passion que nous auons de nous voir plus reuerez que les autres, les qualités qui les recommandent iettent d'autant plus d'enuie en nos ames, qu'elles sont plus capables d'acquerir de la reputation à celuy qui les possede. Or n'y a-t'il point de doute que les choses qui peuuent apporter du plaisir, du profit, ou de l'honneur non seulement à celuy qui en iouyt, mais encore à tous ceux qui les possedent, n'ayent accoustumé d'estre estimees plus honorables & plus glorieuses que celle dont le plaisir, l'vtilité, ou la gloire ne s'estend qu'en particu-

lier ; c'eſt pourquoy elles excitent auſſi plus d'enuie.

Il y a vne autre Paſsion qui eſt encor vn des reiettons de la triſteſſe auſſi bien que l'Enuie, à ſçauoir l'Emulation, qui a quelque affinité auec elle, mais toutesfois ce ſont paſsions bien differentes. Car encore que l'Emulation ſoit *vne douleur que nous auons des proſperitez de nos ſemblables*, ſi eſt-ce qu'elle ne naiſt d'aucune mauuaiſe affection que nous leur portions, mais du ſeul deſir que nous auons de nous voir auſsi arriuer les meſmes felicitez. C'eſt pourquoy non ſeulement l'Emulation ne merite pas le blaſme que merite l'Enuie, mais encor il arriue ſouuent qu'elle eſt loüable en nous. Comme par exemple, quand ſur ce que nous voyons reluire quelque vertu en vn de nos ſemblables, nous

nous efforçons à son imitation de l'acquerir, & de nous en rẽdre possesseurs, ceste emulation est digne de loüange. Ainsi Cesar est loüé de s'estre proposé pour patron Alexandre, comme Alexandre s'estoit proposé Achille: & Themistocle fit paroistre qu'il estoit nay à de grandes choses, lors qu'il dit que les triomphes de Miltiade ne le laissoient point dormir; parce que c'estoit vn tesmoignage qu'il estoit trauaillé d'vne honneste emulation de sa vertu. L'Emulation se rencontre donc entre les semblables, ou au moins entre ceux qui sont à peu prés semblables, d'autant que ceste passion faisant naistre en nous le desir, & nous incirant à rechercher les perfections qui reluisent en ceux dont la gloire a fait cette impression en nos ames, il faut quenous nous

imaginations que nous pouuons y paruenir, puiſque nous ne deſirons iamais les choſes impoſſibles. C'eſt pourquoy nous n'auons garde d'auoir de l'emulatiõ de ceux qui ont vn ſi grand auantage ſur nous, qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'en approcher. Reciproquement auſſi nous n'auons point d'emulation à l'égard de ceux qui ſont tellement au deſſous de nous que nous ne voyons aucune loüable qualité en eux que nous ne poſſedions auec beaucoup d'eminence. Or entre les autres, les ieunes gens ſont naturellement portez à l'emulation, comme ceux qui à cauſe de la chaleur de l'aage ſe trouuent plus hardis, & eſtans pleins de bonnes eſperances, ſe montrent plus entreprenans; dautant que toutes choſes leur ſemblent aiſées, quelques difficiles qu'elles puiſſent eſtre. Et

pour

pour la meſme raiſon les perſonnes magnanimes & courageuſes ſont auſſi grandement capables d'Emulation, à cauſe de la grandeur de leur courage, qui leur fait iuger qu'il n'y a point de deſſein qui ſoit au deſſus de leur valeur, & qui leur figure qu'il n'y a rien de ſi difficile au monde qu'ils ne puiſſent ſurmonter. Or entre les autres choſes qui peuuent nous induire à l'Emulation, celles qui peuuent rendre l'homme neceſſaire ou vtile à pluſieurs, tiennent les premiers rangs. Comme par exemple, la doctrine, l'eloquence, les richeſſes, la puiſſance, le maniement des affaires, les choſes ſemblables, ſont grandement ſujettes aux atteintes de cette paſſion. Et c'eſt pourquoy elle eſt ſouuent loüable; C'eſt à ſçauoir lors qu'elle ne ſe propoſe nul-

le sorte de biens externes, mais les seuls threfors de l'ame, & les richesses de l'esprit, qu'elle voit reluire en vn autre suiet, dont la gloire l'eschauffe, & la fait aspirer à la possession de ces mesmes biens: Pour ce sujet aussi nous auons vne particuliere emulation, & desirons passionnément d'égaler ou d'imiter ceux qui sont reuerez de tout le monde, que tout le monde loües, que tout le monde aime, & sur tout quand leurs vertus sont celebrées par d'excellentes plumes, d'autant que toutes ces choses sont autant de glorieux tesmoignages de leur merite. Ce sont donc ces sortes de personnes dont la vertu jette tant de pompe & d'éclat, que nous desirons ardemment imiter; comme au contraire, nous mépriſons, & aurions honte de ressembler à

ceux qui sont dénuez de toutes ces belles qualitez. Partant comme l'homme doit soigneusement fermer son ame à l'enuie qui a accoustumé de troubler tant son repos, & qui luy donne plus de peine qu'elle n'en fait à celuy contre lequel elle conspire : aussi en quelque sorte luy doit-on permettre d'y donner entrée à vne honneste Emulation, qui procede non d'aucune mal vueillance qu'il porte à autruy, mais du bien qu'il se desire ; afin qu'en se proposant les exemples de magnificence, de valeur, de iustice, de modestie, de prudence, de sagesse, & des autres vertus qui reluisent en la vie des grands personnages de sa condition, il deuienne magnifique, vaillant, iuste, moderé, prudent, sage & doüe de toutes les autres qualitez qui com-

blent de gloire ceux qui en ſont reueſtus. Mais c'eſt aſſez des paſſions de la Concupiſcible, il faut maintenant traiter de celles qui font leurs impreſſions, & qui s'eſleuent en l'Iraſcible.

De la Hardieſſe.

CHAPITRE III.

OMME aux anciens ſacrifices des Payens on prenoit ſoigneuſement garde à la generoſité des victimes ; De ſorte que le ſacrificateur venant à leur paſſer l'eſpée nuë deuant les yeux, ſi elles s'effrayoient de ſa lueur, elles eſtoient chaſſées de l'autel, au lieu que ſi elles demeuroient conſtantes ſans s'eſtonner, on les eſtimoit dignes d'eſtre immolées à la Diuinité: Auſſi parmy le monde on a touſiours eu en grand meſpris les ames laſches qui blemiſſent pour toutes

sortes de dangers ; & au contraire, on a tousiours eu en singuliere admiration les personnes genereuses & hardies, que nulles sortes de perils ne peuuent espouuanter. Ceste hardiesse vient d'vne excellente nature dont elles sont doüées, qui fait qu'elles regardent venir tous les accidens du monde sans changer de visage, resolus de vaincre tout ce qui se presente pour combattre leur constance, montrant en cela qu'elles apprehendét plus vne honte qu'vne infortune, & qu'elles ont plus de soucy de conseruer leur honneur, que d'allonger leur vie. Puis doncques que la vraye Hardiesse est vne chose si loüable, & que mesmes plusieurs des plus excellens hommes de l'antiquité l'ont preferée aux richesses, à la disposition du corps, à la beauté, & aux autres ornemẽs dont les hom-

mes ont accoustumé de faire gloire, il faut en rechercher l'essence; & monstrer quels courages elle accompagne, & enquelles ames elle se rencontre.

La Hardiesse n'est donc autre chose, *qu'vne resolution de courage, qui fait que l'homme se promettant d'estre assez puissant pour surmonter les malheurs qui le menacent, les voit venir sans s'estonner, & ne s'effraye point quand ils luy sont arriuez.* Ou bien selon les autres, *La Hardiesse est vne passion de l'ame qui la fortifie & la rend asseuree contre les maux les plus difficiles à euiter, & qui l'encourage à poursuiure les biens qu'il y a plus de peine d'acquerir.* D'où il resulte que la Hardiesse est tousiours accompagnee d'vne certaine esperãce de pouuoir vaincre & dissiper les choses formidables qui se presentent à l'imagination de l'homme. Cette con-

fiance peut naistre premierement de l'opinion que nous auons que le mal qui no⁹ menace, est bien éloigné de nous ; ou de la creance que nous auons que quād mesmes il se presenteroit, nous seriós assez puissans pour le surmonter. Comme quād vne ville croit que personne n'entrepréd sur son repos, & que si quelqu'vn attente quelque chose cótre ses citoyés, elle est en estat de repousser l'iniure, & de soustenir l'effort de ses ennemis, cette creāce la rend hardie & asseuree. En secód lieu elle peut naistre de ce qu'écor que nous nous sentions impuissans & incapables de resister à nos ennemis; neantmoins nous croyós que nous serons puissamment assistez de nos alliez auec l'aide desquels nous nous estimons inuincibles. Comme par exemple, encor que Monsieur de Sauoye ne

soit pas assez puissant de soy-mesme pour resister aux armes d'Espagne, si est ce que fortifié de l'alliance de ceste Couronne, il ne les apprehende en nulle sorte, & mesmes ne feint point de les irriter, sçachant que l'assistance du premier Roy du monde le met à couuert de ce costé-là. En troisiesme lieu ceste confiance peut venir de ce que nous croyons n'auoir receu, ny fait iniure à personne, qui nous en doiue faire apprehender la vengeance. Et derechef, de ce que nous pensons n'auoir point d'ennemis, ou de ce que, si nous en auons, nous croyons qu'ils sont si foibles qu'ils ne nous peuuent nuire. Elle peut encore naistre de ce que ceux qui nous peuuent nuire, sont nos amis, & viuent en bonne intelligence auec nous, & nous ont assisté en d'autres occurren-

ces: comme de noſtre pars nous nous ſommes efforcez de les obliger aux occaſions qui s'en ſont preſentées. Ainſi les alliez des grands Roys ne craignent point leur puiſſance, quoy que redoutable au reſte du monde.

Par ce moyen nous trouuerons qu'il y a diuerſes ſortes de perſonnes qui ſont pleines de hardieſſe & d'aſſeurance. Premierement, ceux là ſont hardis qui s'imaginent que toutes choſes leur ſuccederont heureuſemẽt à cauſe des felicitez paſſees. Ainſi Alexandre entreprenant la conqueſte des Indes, n'apprehendoit rien à cauſe des heureuſes victoires, & des triomphes qu'il auoit obtenus ſur les Perſes. Ainſi Ceſar ne craignoit point au milieu des tempeſtes qui auoient accueilly ſon petit vaiſſeau, mais pour t'aſſeurer

le courage du pilote que l'orage auoit eſtonné, luy diſoit qu'il ne craigniſt point puis qu'il portoit la fortune de Ceſar. En ſecond lieu, ceux là ſont hardis, qui s'eſtans trouuez au milieu de grands perils, en ſont toutesfois eſchappez; car ils ſe figurent que la bonne fortune qui leur a eſté ſi fauorable en tant d'autres occaſions pleines de deſeſpoir, ne les abãdonnera pas encor au danger qui ſe preſente. Au reſte, les hommes ſont empeſchez de ſe troubler aux dangers pour deux raiſons; c'eſt à ſçauoir ou par faute d'experience, ou par l'attẽte qu'ils ont qu'ils ſeront proprement ſecourus. Comme par exemple, ceux qui font voyage ſur mer, n'ayans iamais veu l'horreur des tempeſtes, & ſe figurans que le nocher, & ceux qui conduiſent le vaiſſeau, ſont ex-

trement bien verſez en la marine, & qu'ils le garantiront aiſément du naufrage, ne s'eſtonnent point, quoy que les orages & les vagues ſemblent les menacer d'vne derniere ruine.

En troiſieſme lieu, les hommes ſont pleins d'aſſeurance aux choſes où ils voyent que ceux qui ne les égalent point, ou au moins qui ne les ſurpaſſent point en puiſſance, ne font aucune demonſtration de craindre, ſe figurans que ſi ceux-là ſont aſſeurés, ils ont plus de ſujet de demeurer ſanseſtonnement. Or les hommes eſtiment au deſſous d'eux non ſeulement ceux qu'ils ont ſurmontez, mais auſſi ceux qui ne peuuent point entrer en comparaiſon, ou au moins qui ne ſont pas plus puiſſans que ceux qu'ils ont vaincus. Derechef les hommes ſont pleins de hardieſſe quand

ils se voyent pourueus de toutes les choses qui les peuuent rendre formidables à leurs ennemis. Entre ces choses nous mettons l'abondance d'argent, la disposition du corps, la grandeur du courage, l'estenduë de l'Empire, l'appuy des amis, la puissance des armees, & vne grande prouision de tout ce qui est principalement requis pour soustenir la despense de la guerre. D'ailleurs les hommes s'estiment asseurés quand ils n'ont offensé personne, ou au moins quand ceux qu'ils ont offensez, ne sont pas assez puissans pour en venger l'iniure. En fin les hommes sont grandement asseurez, quand ils se figurent qu'ils ont Dieu propice, & fauorable en leurs desseins. Et c'est pourquoy anciennement les grands Capitaines n'auoient point de coustume

de donner des batailles qu'auparauant ils n'euſſent ſacrifié aux Dieux, & qu'ils n'euſſent recogneu dans les entrailles des victimes quelque heureux preſage de l'aſſiſtance de la Diuinité. Pour cette meſme raiſon ils conſultoient les oracles, en attendoient les reſponſes, & prenoient ſoigneuſement garde aux ſignes qui ſe preſentoient à l'heure du combat. De ſorte que quelque fois le vol d'vn Aigle a raſſeuré des armées effrayées.

Mais ſans tous ces ſignes & ces preſages, les hommes penſent auoir la Diuinité fauorable quand ils combattent pour vne bonne cauſe. Comme quand ils ont pris les armes pour les autels, pour le ſeruice de leur Prince, pour le ſouſtien de ſa couronne, pour la patrie : ou quand meſmes ils ſe

figurent que la vengeance qu'ils poursuiuent est iuste, & qu'ils ont esté indignemẽt outragez. Ce qui vient de ce que la colere qui s'enflâme toujours de l'iniure receuë, & non de celle qu'on fait receuoir à autruy, rend les hommes hardis, se persuadans que Dieu assiste ceux à qui l'on fait tort: & qui sont iniustement persecutez. En dernier lieu, ceux qui commencent la guerre sont ordinairement hardis, mais principalement quãd ils ont cette creance que la chose leur succedera, & que l'éuenement respondra à leur attente.

Au reste, quant à la constitution du corps, qui peut contribuer à la hardiesse de l'homme, il est certain que ceux qui ont beaucoup de sang & d'esprits, & qui abondent en chaleur, sont le plus ordinairement hardis & vaillans. Car

ils ont vne ame haute & pleine de generosité qui leur fait mépriser les dangers. Et si parmy les hazards vne partie du sang & des esprits se retire du dedans, neantmoins la meilleure partie demeure en son departement, & en son lieu. A cause dequoy ils ne palissent, ny ne tremblent comme les autres.

Mesme si deuant le combat, l'image du peril a fait quelque impression en leur ame, ils se recueillent promptement, & chassent bien loing la crainte qui les veut surprendre. Et pour la mesme raison ceux qui sont pleins de vin, peuuent en deuenir plus hardis: Non que de soy ce defaut contribuë quelque chose à la grandeur du courage; mais parce que le vin échauffe le cœur, il est dit rendre par accident les

hommes

hommes vaillans. Et puis ceux qui sont ainsi pris de vin, ont la raison liee, & le iugemẽt troublé. A cause dequoy ils ne peuuent meurement considerer la grandeur du peril, mais se figurent que tous les dangers sont au dessous de leurs forces, & de leur resistance.

Cependant l'on remarque que plusieurs qui montrent vne grande hardiesse à se ietter dans les hazards, soudain qu'ils s'en voyent enueloppez, s'estonnent bien souuent, comme l'on en voit qui vont vaillamment à la charge, mais qui trouuans de la resistance, tournent le dos à l'ennemy, dont on ne peut donner autre raison, sinon que ceux là ne sont pas vaillans par iugement, mais par bonté de nature. A cause dequoy ne pensans pas à la grãd-

deur du peril, deuant que de s'y ietter : mais s'imaginans qu'ils vaincront tout ce qui s'opposera à eux, comme ils viennent puis apres à trouuer des resistances, qu'ils ne s'estoient point figurées, ils s'estonnent de la nouueauté de cét accident, & leur ardeur se refroidit, & se r'allentit de sorte que quelques fois ils se mettent à fuyr deuant leurs ennemis. Mais le contraire arriue à ceux qui sont vrayement vaillans. Car comme ainsi soit qu'ils reglent leur courage par la prudence, & qu'ils mesurent leurs forces, ne voulans iamais rien entreprendre au dessus de leur pouuoir, ou contre la raison, il ne leur arriue rien d'inopiné qui les puisse troubler dans les combats, où ordinairement ils trouuent encore moins de resistance

qu'ils ne s'en ſont figurez deuant que d'y entrer. A cauſe dequoy leur reſolution ſe fortifie touſjours, au lieu de s'affoiblir, ou de diminuer. Et puis ne ſe propoſans que l'honneur deuant les yeux, la crainte de perdre la vie ne les peut effrayer : mais leur vertu ſurmontant les accidens, fait que nonobſtant toutes ſortes de hazards, ils perſiſtent courageuſement en ce qu'ils ont glorieuſement commencé. Voire meſmes ordinairement ils ſe monſtrent plus froids au commencement qu'à la fin, parce que ce n'eſt point la paſſion qui les anime, mais c'eſt le iugement qui agit en leurs courages. A cauſe dequoy au commencement de l'action ils ſont plus froids, & ne s'eſchauffent qu'en combattant.

Cependant on a remarqué en plusieurs hommes vaillans, qu'ils auoient le cœur herisſé de poil, dont nous auons vn celebre exemple en ce courageux Lacedemonien Leonidas, qui garda auec cinq cents hommes le deſtroit des Thermopyles, contre l'armée de Xerxes, & qui meſme eut bien la hardieſſe de paſſer au trauers des eſpees & des picques de ſes ſoldats, pour luy aller arracher le diadéme de deſſus ſa teſte. Car comme apres ſa mort le Roy de Perſe eſtonné d'vn ſi grand courage, l'euſt fait ouurir, ſon cœur fut trouué tout couuert de poil. L'on voudroit, peut-eſtre, mettre cela entre les prodiges; ou pluſtoſt entre les ieux de la nature: mais la raiſon en eſt aisee à donner. Car ceux qui ſont ainſi extraordinairement vaillans, ont

aussi vne chaleur excessiue, qui tire de leur cœur vne fumée d'excremés qui s'épaissit, & se conuertiten poil, qui est vne marque de leur courage, & vn indice de leur valeur.

DE LA PEUR, OV DE la Crainte.

CHAPITRE I.

ENCORE qu'il semble que la Peur soit vne Passion morte, & qui ne doiue pas faire des grãdes impressiõs dans nos ames, ny exciter de grands mouuemens dans le monde : si est ce que comme il y a certaines estoiles qui se tenans presque tousiours cachées, ne laissent pas d'auoir des influences extremement malignes, & pernicieuses : Ainsi encores qu'elle semble n'estre pas si actiue que les autres, & qu'elle demeure comme couuerte ; si est-ce qu'elle ne laisse pas de causer

d'estranges accidens en la vie des hommes, considéré mesme qu'elle a quelques fois ruiné de puissantes armées, mis au dernier danger les Royaumes, & les Republiques, & renuersé les fortunes des particuliers. C'est pourquoy on a veu de grands Chefs de guerre, qui troublez par quelque sinistre accident arriué inopinément vn iour de bataille, ont eu recours aux vœux & aux prieres, & ont promis de bastir des Temples à la Crainte, & à la Palleur, pour destourner la ruine qui les menaçoit, si la frayeur espanduë dans toute leur armée, n'eust esté comme miraculeusement dissipée. Partant, comme ainsi soit que la Peur produise de si puissans changemens aux affaires des hommes, & que d'ailleurs cette vie soit ordinairement menacée

d'vne infinité de miseres, qui nous donnent tousiours subjet de craindre, il faut voir en quoy elle consiste, comment elle se forme, & en quelles ames elle se rencontre.

La Peur n'est donc autre chose *qu'vne douleur, & vne detresse de l'Ame, troublée de l'imagination d'vn mal prochain, dont l'homme est menacé, sans apparence de le pouuoir aisément euiter, encore qu'il aille à la destruction de son estre, ou qu'il luy doiue causer quelque autre insigne malheur au cours de sa vie.* C'est premierement vne douleur, & vne destresse; d'autant que comme les voluptez empliſſent les sens de plaisir & de ioye, aussi l'imagination d'vn mal infaillible, & qu'on ne peut euiter, les comble de douleur & de tristesse. Mais en second

lieu, les cauſes de cette douleur ne ſont pas touſiours ny ſolide, ny veritables : mais bien ſouuent elles ſont vaines & imaginaires; d'autant que nous nous figurons, ou pluſtoſt nous nous forgeons nous-meſmes les maux dont l'apprehenſion geſne nos eſprits, & tourmente nos ſens. Ce qui a fait dire à vn Ancien, qu'il y a plus de choſes quī nous eſpouuentent, qu'il n'y en a qui nous preſſent, & que preſque ordinairement l'opinion & l'apprehenſion nous fait plus de mal que la choſe. En quoy certes la condition de l'homme eſt déplorable; veu que comme s'il n'eſtoit pas de ſoy meſme enuironné d'vn aſſez grand nombre de veritables mal heurs, il s'en forge encore d'autres, qui ne ſont point en la nature, pour accroiſtre ſa miſere. Car ainſi nous voyons tous

les iours, qu'encores qu'il n'apparoisse aucun presage, ny aucun signe de mal qui nous menace; nostre esprit ne laisse pas de se former de fausses images, & de se donner de vaines frayeurs, qui bien souuent sont cause de nostre ruine. Il y a donc des choses qui nous gesnent plus qu'elles ne deuroient; d'autres, qui nous troublent deuant le temps, & d'autres qui nous trauaillent sans sujet, d'autant que ou bien nous accroissons nos douleurs & nos peines, ou bien nous les forgeós nous mesmes, ou bien nous courons au deuant, & les anticipons. Et comme ainsi soit que nous peussions combattre les soupçons & les fausses opiniós qui les font naistre, nous nous y laissons vaincre, ressemblans en cela à des soldats estonnez qu'vne pousiere leuée par vn trouppeau de brebis

fait tourner le dos, comme s'ils auoient l'ennemy sur les bras.

Ces vaines frayeurs peuuent naistre quelquefois de l'ignorance des choses qu'on se figure estre de mauuais augure, encores que ce soient purs effects de la nature qu'on doit regarder sans trembler, comme l'on a veu maintefois vne Eclypse de Soleil, ou de Lune, qui a ses causes naturelles, troubler les armées entieres, & emplir de frayeur les ames de leurs Capitaines. En troisiesme lieu, il faut obseruer que pour nous donner de la peur, il faut que le mal qui nous menace, ne soit pas encore present, mais à venir; d'autant que quand il est present, ce n'est plus vne peur, mais vne pure tristesse. Et puis il faut que le mal que nous redoutons soit plein d'horreur, & qu'il nous menace de

la perte de nostre vie, ou de quelque autre notable dommage: Car les choses de peu de poids ne sont pas capables de nous donner de la frayeur, au moins s'il reste quelque sorte de generosité dans nos courages. Mesmes toutes sortes de maux ne sont pas assez puissants pour nous imprimer de la crainte, quelques grands qu'ils soient, s'ils ne sont accompagnez d'vne certaine horreur qui estonne nos sens. Car, par exemple, les hommes n'apprehendent point de deuenir iniustes, ou impies, encore que ce soient choses plus redoutables que tous les mal-heurs de cette vie. Mais la nature du vice est telle, que l'horreur de sa presence ne nous est pas sensible; parce qu'il nous semble qu'elle ne destruit point nostre estre, ny ne nous cause point de notable interest, qui

nous doiue affliger. Apres tout cela, il fault que le mal, pour nous effrayer, soit cõme pendant sur nos testes, & nous menace d'vne prochaine ruine; conſideré que quand nous nous figurons qu'il eſt loing de nous, quelque effroyable qu'en puiſſe eſtre l'image, nous ne nous en eſtonnons point. Ainſi, encore que la mort ſoit la plus horrible, & la plus eſpouuentable choſe qui puiſſe tomber ſoubs la penſée des hommes ; neantmoins parce que chacun s'imagine qu'elle n'eſt pas encore preſte de l'accueillir, nous ne l'apprehendons pas cõme nous deurions, mais nous la laiſſons venir ſans nous y preparer.

Reſte maintenant à voir quelles ſont les choſes que nous auons iuſte ſujet d'apprehender. Vn Ancien en met de trois ſortes, c'eſt à ſçauoir, la pauureté, les maladies,

& les outrages des plus puissants. Les deux premieres, c'est à sçauoir, les pauuretez & les maladies, font moins d'esclat: mais les outrages des plus puissans se presentent à nos sens auec beaucoup de bruit & de pompe; qui effraye nos yeux, & nos aureilles. Car ne plus ne moins qu'vn bourreau est d'autant plus effroyable, qu'il produit diuers instrumés pour gesner & tourmenter le patient, d'où vient que bien souuent ceux qui eussent supporté cóstamment vn supplice, se trouuent esperdus voyans tant de morts qui se presentent tout à la fois à leurs yeux: Ainsi d'entre les maux qui accablent nos esprits, ceux-là apportent plus de terreur, qui marchent auec plus d'appareil, & de montre, d'autant qu'ils figurent à nostre pensee le fer, le feu les chaines, les prisons, les gibets,

les roües, & tout ce qu'il y a de plus horrible & de plus espouuentable en cette vie. Mais escoutons Aristote, qui fait aussi de trois sortes de choses, qui nous donnent de l'apprehension & de la terreur. Il met au premier rang celles qui vont infailliblement à la destruction de l'estre. Pour cette raison nous craignons à bon droit le tonnerre & la foudre; d'autant que la vie des hommes est pleine d'exemples de personnes qui en ont esté miserablement brulées. Nous craignons pareillement les grandes inondations & les deluges d'eaux qui causent tant de ruines en la terre. Pour la mesme raison nous apprehendons dans les forests & dans les deserts de rencontrer les bestes sauuages qui sont ennemies de la vie des hommes. Et pour le mesme subjet encore nous appre-

hendons de tomber entre les mains de ceux que nous croyons auoir offensez. Au second rang des choses formidables il met celles qui nous causent de cuisans ennuis, comme la perte de nos parens, & de nos amis; l'exil, la prison, & les autres supplices. Au troisiesme il met celles qui sont comme les indices, & les presages de ces sortes de malheurs; non que ces signes nous apportent d'eux-mesmes aucune sorte de mal, mais parce qu'ils sont comme les auant-coureurs du peril où nous craignós de tomber. Ce qui fait que les Roys & les Princes apprehendent la naissance & l'apparition des Cometes, d'autant qu'on leur a persuadé que ce sont des presages de la mort des Grands de la terre. Ces signes qui nous épouuãtent, peuuent estre reduits

duits à quatre chefs qui se rencontrent au cours de cette vie, & des affaires du monde. Car nous auons accoustumé de craindre le courroux & l'inimitié de ceux qui ont la puissance de se venger de nous: dautant que leur courroux & leur haine est comme vne marque infallible de nostre ruine, puis que, ayans le pouuoir de nous perdre, nous ne pouuons douter que par vne maladie commune à tous les hommes, ils ne soient naturellement portez à la vengeance; Mais en second lieu, nous apprehendons encore dauantage nos ennemis, quand nous sçauons qu'ils ne sont retenus d'aucune honneste crainte de iustice ou d'autre respect, mais qu'ils sont prests de fouler aux pieds tous droits diuins & humains pour assouuir leur vengeance. Car les

hommes qui ont ainsi renoncé à tous les sentimens de la vertu, ne manquans point de pouuoir, & ayans vne si meschante volonté, sont tousiours presens au mal, & ne tardent gueres à faire paroistre leur mauuais courage. En suitte dequoy on a tous les sujets du monde de redouter ceux qui parmy la licence des crimes se trouuent au dessus des loix, & ne peuuent estre chastiez de personne. Par exemple, les Tyrans qui se sont saisis des Estats & des Empires, sont extrémement redoutables, veu qu'ayans les forces & les armes à la main pour faire souffrir des outrages à qui bon leur semble, il n'y a point de doute qu'ils ne viennent promtement à l'execution : d'autant que ces farouches esprits connoissans que ceux qu'ils ont soumis à leur

Empire, ont iuſte raiſon de les haïr, n'ont autre deſſein que de leur oſter le pouuoir de leur nuire en les affoibliſſant, & en les eſtonnant par la crainte des ſupplices. Ils ſont donc à redouter, non ſeulement dautant qu'ils ont les forces & la puiſſance à la main, mais auſſi par ce que pour affermir leur Empire ils ſont deſ-ja portez à commettre toutes ſortes d'outrages & de violences. Il eſt vray que d'vn autre coſté les meſmes Tyrans doiuent bien apprehender la fureur des peuples qui ne recherchent que les occaſions de les exterminer, & d'abbatre leur puiſſance. A cauſe dequoy auſſi on voit que la vie de ces peſtes du genre humain eſt toute pleine de deffiances & de ſoupçons qui leur donnent iour & nuict des geſnes plus cruelles que celles

qu'ils font souffrir aux miserables peuples qui gemissent sous le fais de leur tyrannie. Car encore qu'ils soient enuironnez de gardes, qu'ils ayent de puissantes alliances, qu'ils commandent à de grands exercites, & qu'ils ayent en leur pouuoir des villes & des fortereſſes inexpugnables, rien ne peut asseurer leur conscience, mais ils sont en vne perpetuelle terreur, qui rend leur condition pareille à celle des bestes sauuages qui fuyent tout le monde, & que tout le monde a en horreur. En troisiesme lieu, nous auons sujet de craindre les personnes courageuses, & qui font profession de l'honneur, quand nous les auons offensées: dautant qu'estans sensibles aux iniures, il est tout clair que leur courage les portera à s'en ressen-

tir. En dernier lieu nous deuons apprehender ceux qui ont iuſte ſujet de nous craindre, au moins s'ils ont la puiſſance de nous nuire. Car eſtans en vne continuelle apprehenſion que nous n'entreprenions quelque choſe contre leur vie, ils aiment mieux nous preuenir que ſe laiſſer ſurprendre.

De tout cela il reſulte qu'il y a diuerſes perſonnes dont nous deuons craindre les entrepriſes, & nous en donner particulierement garde. Premierement nous deuons craindre ceux auſquels nous auons fait part de quelque grand & important ſecret, qui venant à eſtre reuelé peut eſtre cauſe de noſtre ruine. Car la foibleſſe des eſprits eſtant extreme, il peut arriuer, ou qu'ils ſeront corrompus & induis par

quelques promesses à nous deceler, ou que de crainte d'estre trouuez complices, si la chose venoit à estre découuerte, ils s'efforceront de se iustifier en nous accusant, & de nous perdre en se sauuant. Secondement, nous deuons apprehender ceux qui ont la puissance de nous offencer, d'autant qu'ordinairement la volonté suit la puissance, & qu'il est malaisé qu'ils ne se donnent la licence d'effectuer ce qui est en leur pouuoir. Troisiémement, nous deuons redouter ceux que nous auons offensez, ou qui croyent que nous les auons offensez; estant vray semblable qu'ils ne voudront pas laisser cette iniure impunie: mais qu'ils s'efforceront de s'en venger, quād l'occasion s'en pourra offrir. Quatriémemēt, nous deuons craindre ceux qui nous ont

offenſez, & qui ont ſujet de nous craindre. Dautant que craignans que nous ne nous reſſentions de l'iniure que nous auons receuë, & ſe voyans les forces à la main, il y a apparence qu'ils voudront s'arracher cette crainte de l'ame en nous preuenant, comme nous auons dit cy-deſſus. Cinquiémement nous deuons nous déffier de ceux qui diſputent auec nous ou de la gloire, ou des biens que nous ne pouuons poſſeder tous enſemble. Car pour s'oſter cet obſtacle de leurs pourſuittes, il eſt à preſumer qu'ils attenteront quelque choſe contre nous. Sixiémement, nous deuons craindre ceux qui ſont redoutables aux perſónes plus puiſſantes que nous; veu que s'ils peuuent donner de la terreur aux plus puiſſans, à plus forte raiſon en doiuent-ils donner aux plus foi-

bles. Septiémement nous deuons nous donner de garde de ceux qui ont desja essayé leurs forces contre de plus puissans que nous, & qui en sont venus à bout, ou qui mesmes ont vsé de surprise & de trahison pour se vanger de ceux qui n'estoient pas si puissans que nous : dautant que les premiers se peuuent aisément persuader, de pouuoir tirer raison de nous; l'ayans euë de ceux qui nous surpassoient en puissance ; & les seconds voyans qu'il leur a succedé contre les plus foibles, prennent courage de leur crime, & se promettent qu'il leur reüssira contre les plus puissans, ausquels ils croyent que leur esprit doit estre formidable à cause de ce que ils ont desja executé, Huictiémement nous deuons apprehender

les amis de ceux que nous auons offensés: non ceux qui sont promts à la colere, & qui parlent beaucoup, dautant qu'il est aisé de découurir ceux-là, & de s'en donner de garde; mais ceux qui sont couuerts, dissimulez, & pleins d'artifices; dautant qu'il est malaisé de sçauoir ce qu'ils ont en l'ame, & de reconnoistre s'ils ne trament rien contre nos vies.

Or entre les choses qui nous impriment quelque sorte de crainte, les plus formidables sont premierement celles qui nous surprennent, & que nous n'auons point premeditées. Ce qui arriue pour deux raisons. L'vne, par ce que arriuans ainsi inopinément elles nous ostent le moyen de penser aux remedes desquels on a accoustumé de se seruir contre les maux dont l'on est menacé. Et l'autre,

parce que parlant des choſes de cette vie, ſoit des bonnes, ſoit des mauuaiſes, plus on les conſidere, plus on diminuë de l'opinion qu'on en auoit premieremét conceuë. A raiſon dequoy, comme il n'y a ſi violente douleur que le temps n'adouciſſe, auſſi n'y a t'il ſi grande apprehenſion dont l'on ne diminuë quelque choſe en ſe preparant au malheur dont on eſt menacé. En ſuitte de quoy noſtre crainte s'accroiſt quád nous ſommes ſurpris, & que nous n'auons point le moyen de penſer aux remedes.

Les choſes qui nous ſont en ſecond lieu plus formidables, ſont celles, auſquelles ſi nous venons à faillir, il n'eſt plus en noſtre puiſſance d'en corriger la fauté; mais s'il y a quelque remede il dépend de la pure volóté de nos ennemis.

Pour cette raiſon on voit ſouuent les plus genereux courages, & les plus experimentez Capitaines apprehender de donner des batailles ; d'autant que comme les éuenemens de la guerre ſont incertains, s'ils viennent à les perdre, il n'y a gueres de moyen de r'abiller cette faute: mais bien ſouuent il faut receuoir la loy du vainqueur, au lieu de la luy bailler.

En troiſiéme lieu, outre les choſes formidables nous apprehendons celles qui exciteroient de la compaſſion en nos ames, & qui nous attendriroient le cœur de douleur, ſi nous les voyons arriuer aux autres hommes : comme les naufrages, les brulemens, les geſnes, les tortures, les ſupplices, les maladies deſeſperées, la perte des biens, des parens, des amis, & tous les accidens qui rendent les hom-

mes miserables.

Il ne faut pas oublier icy que la Peur s'augmente en nous, quand les causes qui la produisent viennent à s'accroistre. C'est pourquoy comme elle naist de la consideration des dangers qui nous menacent, aussi arriue-t'il que ceux qui pesent plus exactement les perils, & qui considerent plus meurement les hazards de cette vie, sont aussi les plus sujets à craindre, comme les hommes sages, les sobres, & ceux qui ont vne longue experience des choses. Au lieu qu'au contraire les fols, ceux qui sont pleins de vin, & les ieunes gens n'apprehendent rien, mais esperent tout. D'ailleurs l'excez du peril augmente la crainte; mais particulierement, quand nous y touchons du doigt, quand il nous presse, & que nous ne voyons

nuls remedes, ny nuls moyens de l'éuiter, comme il arriue quand vne armée ou vne ville se trouue surprise, sans voir ny chef ny soldats en deuoir de repousser l'ennemy. Voire mesmes apres qu'on a éuité vn extréme danger où l'on s'est trouué, la seule imagination d'auoir couru vne si grande fortune, est capable de nous faire mourir, entant que l'imagination a cette force de nous representer la chose, comme si elle estoit encore presente, & comme si nous estions encor au milieu du danger: comme l'on conte d'vn Iuif, qui ayant passé à la faueur des tenebres sur vn Pont où personne ne passoit à cause du danger, comme il vint depuis à repenser au peril où il auoit esté, fut saisi d'vne telle horreur qu'il en mourut.

D'autre costé, ce qui sert à dissi-

per la crainte, c'eſt de ſe figurer qu'il n'y a nulle ſorte de peril en ce dont on veut nous effrayer. Ce qui peut prouenir de deux cauſes, c'eſt à ſçauoir, ou d'vne exquiſe connoiſſance de la nature de la choſe que nous auons ſoigneuſement conſiderée & reconnuë, & n'y auons trouué aucun ſujet de crainte, & cette voye eſt pleine de prudence: Ou bien d'vne pure ignorance qui nous fait iuger tout autrement des choſes que nous ne deuons, nous figurans qu'il n'y a nul peril aux lieux où toutes choſes ſont pleines d'effroy; qui eſt vne marque de manquement de prudence. Au reſte, il y a vne ſorte de gens qui ne doiuent rien craindre en ce monde, c'eſt à ſçauoir, ceux qui ont renoncé à tout ſentiment des choſes qu'on a iuſte ſujet d'apprehender de perdre,

comme ceux qui ont perdu tout honneur, essuyé toute honte, dissipé leur fortune & leurs biens, & ceux ausquels la vie est ennuyeuse. Car que pourroient craindre ceux ausquels il ne reste rien dont ils se puissent mettre en peine? Pour cette raison il faut grandemét apprehender les personnes desesperées, & qui ont renoncé à l'amour de cette vie: car comme a dit vn Ancien: Celuy qui mespriſe sa vie, est maistre de celle d'autruy.

Cependant il y a diuerses sortes de choses qui nous peuuent arracher de l'ame toute sorte de crainte, & qui font que nous n'auons nulle sorte de Peur, quelque chose qui s'offre.

Car ainsi nous voyons que deux qui se sont persuadez que rien ne leur sçauroit nuire, n'ont nulle apprehension, ny nulle frayeur, mais

quand meſmes le Ciel tomberoit, les ruines ne les eſtonneroient pas. Tout de meſme, les hommes ne craignét point de perdre les choſes qu'ils croyent eſtre à l'abry des outrages de leurs ennemis, comme les ſages & les vertueux ne craignent point que la rage des Tyrans face ſur leurs eſprits aucun effort qui puiſſe fleſtrir leur conſtance. Si les Tyrans les menacent de quelque honteux ſupplice, ils ſont preſts de dire ce que dit autresfois vn courageux eſprit à vn Prince qui le menaçoit de le faire attacher ſur vne Croix : *Cela*, dit-il, *épouuanteroit tes Courtiſins, mais pour moy ce m'eſt choſe indifference, que mon corps pourriſſe en l'air, ou en la terre.*

En troiſieſme lieu, les hommes ne craignent point ceux qu'ils ne penſent pas aſſez puiſſans pour

leur

leur nuire, encor qu'en effect ils les deussent apprehender Cette fausse persuasion a souuent ruiné de grands Chefs de guerre, qui en mépriſant leurs ennemis, & faisant demonstration de ne les craindre point, se sont laissez rauir la victoire, & sont miserablement tombez en leur puissance. Les hommes ne craignent point aussi, quand ils se figurent que les subjets qui les deuoient faire craindre, sont ostez: comme ceux qui apprehẽdent la persecution d'vn Tyran perdent toute crainte, quand ils voyent sa puissance renuersée. D'où il appert que l'on a de la crainte, quand il y a de l'apparence qu'on peut souffrir quelque grande iniure; ou quand celuy qui est menacé, est exposé aux outrages; ou quand ceux qui les menaçent, sont assez puissants, ou que le temps & l'occa-

sion fauorisent celuy qui veut faire l'iniure.

De tout cela on peut recueillir qu'il y a principalement deux genres d'hommes qui sont comme au dessus de la Crainte. Les premiers sont ceux qui sont grandement heureux, qui ont multitude d'amis & de richesses, & vn grand courages, qui ont vne excessiue puissance, & qui n'ont point encores esprouué les mal-heurs de ceste vie. Car cette grande felicité, ces prodigieuses richesses, ceste puissance démesurée, & ces autres auantages de la nature & de la fortune, rendent les hommes hardis, insolens, outrageux, & leur font mespriser le reste du monde. D'où il resulte au contraire, que la pauureté & l'impuissance sont choses qui rendent l'homme craintif; d'autant que le mal qui nous presse, estant

l'objet de la Peur, ceux qui n'ont ny les moyens, ny le pouuoir de s'en defendre, ont ſujet d'appreheder. Les ſecõds, ce ſont ceux qui croyent auoir ſouffert les maux les plus cruels qu'on puiſſe ſouffrir en cette vie, & que l'accouſtumance des miſeres paſſes a rendus inſenſibles aux malheurs à venir, comme ceux qu'on conduit au ſupplice, apres les auoir geſnez dans les priſons. Mais la principale raiſon pour laquelle ces ſortes de perſonnes ont deſpoüillé toute crainte, eſt celle qu'allegue Ariſtote, à ſçauoir, que pour auoir de l'apprehenſion des choſes qui nous affligent, il faut qu'il y ait quelque eſperance, ou quelque apparence d'en pouuoir ſortir par quelque ſorte d'induſtrie. En ſigne de quoy la Peur nous fait auoir recours aux conſeils, pour en trouuer les reme-

des, comme ainsi soit au contraire que personne ne consulte d'vne affaire pleinement desesperée. De là vient donc que ces personnes ne voyans nulle resource en leurs affaires, comme elles ne peuuent plus rien esperer, aussi ne peuuent elles plus rien craindre.

Cependant, sur ce qu'Aristote dit, que la Peur nous fait recourir au Conseils, quelqu'vn pourroit douter, si la Peur contribuë quelque chose à rendre les hommes plus sages, & plus disposez à receuoir les salutaires aduis qu'on peut leur donner, pour dissiper leur crainte. A quoy il est bien aisé de respondre, & de dire que la Peur nous imprime à la verité vn plus grand soing de rechercher du conseil, pour nous fortifier contre le mal qui nous menace : mais que bien souuent elle nous empesche

d'en recueillir le fruict que nous en pourriõs recueillir lors de l'apprehenſion. La raiſon du premier eſt que la Peur nous figurant le peril comme pendant ſur nos teſtes, & comme difficile à diuertir, nous oblige à chercher le moyen de le deſtourner, & nous faire recourir au conſeil de nos amis, pour ſuppleer à noſtre impuiſſance.

La ſeconde raiſon eſt, par ce que ceux qui ſont troublez de Crainte, ou agitez de quelque autre paſſion, ſe figurent les choſes ou plus grandes, ou moindres qu'elles ne ſont; à cauſe dequoy ceux qui aymeut, priſent dauantage les choſes; & ceux qui craignent, ſe les figurent plus horribles. C'eſt pourquoy de ce coſté-là toutes les paſſions ſont ennemies des ſages conſeils, & des bonnes reſolutions.

DES EFFECTS DE la Crainte.

CHAP. II.

LEs effects de la Crainte ſont diuers, & eſtranges. Car pour laiſſer les impreſſions qu'elle fait ſur l'eſprit de l'homme, dont nous parlerons cy apres, elle produit encor tous ſes effects ſur ſon corps. Premierement, elle luy ſerre le cœur, & l'affoiblit par la viue apprehenſion qu'elle luy donne du mal : A raiſon dequoy toute la chaleur qui eſt au viſage, eſt contrainte d'accourir à ſon ſecours; & comme celle-là ne ſuffit pas, celle des autres endroits y affluë auſſi. D'où vient que ceux qui ont peur, palliſſent: Car la ſage nature pour ſauuer la vie de l'homme, ayant

ainſi r'appellé le ſang & les eſprits de toutes parts, afin de ſecourir promptement le cœur, qui en eſt la ſource, en laiſſe les autres parties deſpourueües, & entierement deſnuées.

A cauſe dequoy, le ſang eſtant celuy qui donne couleur, & qui rend l'homme vermeil, comme il s'enfuit, le teint ſe décolore, & le viſage deuient palle. Pour la meſme raiſon, ceux qui ſont effrayez, ſont auſſi toſt ſaiſis d'vn continuel tremblement, d'autant que la chaleur qui reſide dans le ſang & dans les eſprits, eſtant ce qui ſouſtient & qui affermit les membres de l'homme; de là vient que les parties qui en ſont deſnuées, ont de la peine à ſe ſouſtenir, & viennent à chanceler en ceſte ſorte. Et ce que les mains & les levres monſtrent plus de ſignes de leur alte-

ration que le reſte, cela procede de ce que ce ſont les parties, qui outre leur liaiſõ auec le cœur, ont moins de ſang que les autres ; A cauſe dequoy le froid en fait plus aiſément ſon impreſſion ſur elles. Au reſte les autres membres, qui ont vne particuliere liaiſon auec le cœur, ſe ſentent auſſi particulierement de ſon agitation, en laquelle il y a cela d'eſtrange, que comme ainſi ſoit que le tremblement ſoit vn effect du manquement de la chaleur, & que la crainte chaſſe la chaleur au cœur, pour conſeruer le centre de la vie ; neantmoins à ceux qui ſont effrayez, le cœur ne laiſſe pas d'eſtre eſmeu, & de leur battre, comme s'il eſtoit deſtitué de chaleur. Cela arriue ; parce qu'encore que la ſage nature, *p*our conſeruer le cœur, enuoye la chaleur d'enhaut à ſes enuirons : neantmoins la

Crainte ne permet pas qu'elle y subsiste long temps, mais la chasse plus bas: d'autant qu'à ceux qui craignent, les esprits s'espaississent, & se rendent plus pesans, à cause du froid qui produit l'imagination qu'ils ont, qu'ils ne sont pas assez puissans pour resister au mal qui les menace. De sorte que les esprits deuenus ainsi pesants, à raison du froid que laisse cette imagination, tendent en bas, & ne demeurent pas aupres du cœur. Ceux qui sont accueillis de crainte, se trouuent aussi estrangement alterez, & pressez d'vne soif extreme. Ce qui arriue, parce que la chaleur que la nature a recueillie, & ramassée à l'entour du cœur, brusle, & remplit les entrailles d'vne excessiue ardeur, qui faict desirer les choses humides & froides, en quoy consiste la soif pour

eſtancher cette importune alteration, & pour rafraichir l'animal, & le deliurer de ceſte inſupportable chaleur. Cependant parce qu'en ce mouuement de Peur, la chaleur deſcend en bas; à raiſon dequoy Homere dict de celuy qui eſt ſans courage, que le cœur luy eſt tombé au talon, elle eſt ordinairement ſuiuie de beaucoup d'accidens qui viennent, comme à deſtendre, & à dénoüer tous les reſſorts, & toutes les liaiſons du corps: mais particulierement elle eſt cauſe que ceux qui ſont effrayez, ont la langue comme liee & empeſchee, & qu'ils ont de la peine à parler, les faiſant preſque begaïeren tous leurs diſcours, meſmes leur voix paroiſt extremement greſle, & debile, d'autant qu'elle eſt abandonnée de la chaleur qui luy eſt neceſſaire pour

s'entretentr en ſa force; Au lieu qu'en la colere elle paroiſt plus forte, parce que la chaleur qui monte, la fortifie, & la rend plus puiſſante. Apres cela, la Crainte fait dreſſer les cheueux d'horreur, d'autant qu'en l'abſence de la chaleur, la froideur congele & eſtoupe les conduits par où elle paſſoit A raiſon dequoy les cheueux comme opprimez en leurs racines, par le froid qui deſtourne leur nourriture naturelle pour n'en laiſſer paſſer iuſques à eux qu'vne eſtrangere pleine d'excrements qui les pourriſſent, ſe dreſſent auec quelque ſorte d'horreur, qui paſſent meſme iuſques à cét eſtrange effect, que quelques fois par ſa vehemence elle fait blanchir les ieunes gens en vn inſtant: dont nous auons vn memorable exemple au ſiecle de nos Peres, ſous l'Empire de Char-

les le Quint. Car François de Gonzague ayant fait arrester prisonnier vn ieune homme de sa maison, qu'il soupçonnoit d'auoir coniuré contre luy, ce miserable ieune homme fut tellement effrayé de son mal heur, que tout le poil luy blanchit la mesme nuict qu'il fut ietté dans la prison. Et comme le matin ses gardes le veirent ainsi changé, ils s'en allerent faire le rapport à Gonzague, qui s'estonnant de ce prodige, s'imagina que c'estoit vn tesmoignage de son innocence : à raison dequoy il luy pardonna. Ce soudain changement de poil procedoit sans doute de ce que la vehemence de la Crainte auoit fait retirer la chaleur du cerueau de ce prisonnier: comme aussi à ceux qui deuiennent vieux, le poil blanchit par faute de chaleur, qui se diminuë auec

l'aage. Au reſte, ceux qui ont peu de ſang chaud à l'entour du cœur, ſont naturellement timides. D'où vient que les animaux qui ont le cœur exceſſiuement grand, en comparaiſon, & à proportion du reſte du corps, comme les Cerfs, les Hyenes, & les Pantheres, ſont les plus ſujets à la peur, parce qu'ayans peu de chaleur, elle s'affoiblit, & ſe diſſipe en s'eſpandant dans vn grand eſpace, ne plus ne moins qu'vn petit feu ne peut eſchauffer vn lieu plus ample, comme il feroit vn autre de moindre eſtenduë. En ſuitte dequoy le ſang en deuient plus froid, & moins capable d'échauffer le cœur où eſt le ſiege du courage. Au contraire les animaux qui ont plus de chaleur, & le cœur à proportion plus petit, ſont plus hardis, & plus courageux : d'autant que la

chaleur abondant en eux, elle en eſt plus actiue, & le ſuiet où elle agit, ne diſſipant point ſon action par ſon eſtenduë, elle en agit plus puiſſamment; de ſorte qu'elle l'enflamme à toutes ſortes de genereuſes entrepriſes, & de glorieux deſſeins.

Mais venons aux effects que la Crainte fait naiſtre dãs les eſprits. Outre donc tous ces eſtranges accidens qu'elle produit ſur les corps, elle iette bien d'autres deſordres dans l'eſprit de l'homme, l'empliſſant d'vne telle confuſion. qu'elle ne luy laiſſe ny memoire, ny iugement, ny volonté d'aller au deuant du mal, qui va l'enuelopper, & le perdre. A cauſe dequoy ce n'eſt pas l'effort d'vn courage commun d'auoir l'eſprit preſent au milieu des grands hazards, & de trouuer ſur le champ des remedes contre le

mal qui menace : comme l'hiſtoire donne ceſte loüange à Hannibal, à Iugurtha, à Ceſar, à Alexandre, & à peu de ces grandes ames des premiers ſiecles, que la grandeur des perils ne leur a iamais fait perdre le iugement: mais qu'au milieu des combats, ils ont ſceu promptement remedier aux accidens, qui ſuruenans inopinément, pouuoiét eſtonner leurs armees, & leur rauir la victoire.

Apres cela, la Crainte, comme vne paſſion ſeruile, & honteuſe, oſte tout courage à l'homme, & au lieu que l'image du peril eſt vn poignant aiguillon aux ames genereuſes, pour les faire roidir, & leur faire rechercher de puiſſants moyens afin de diſsiper le mal, elle abbat de ſorte les laſches, & les timides, qu'ils demeurent comme immobiles, & comme incapables

de toute action, D'ailleurs ; elle rend l'homme honteux & consur, & fait qu'il se mespriſe soy mesme, qu'il croise les bras, & qu'il va flatter indignement & bassemẽt ceux qu'il croit pouuoir soulager sa peine. Elle l'emplit aussi d'estonnemẽt, & comme si elle auoit la force de le conuertir en vn rocher, elle le reduit à vne telle stupidité, qu'il s'oublie soy-mesme, & deuient cõme insensible aux maux qui l'oppressent, quoy qu'ils luy causent vne angoisse pire que la mort. Mais il faut se souuenir que nous parlons d'vne crainte dereglée, & qui trouble entierement l'imagination de l'homme : car il y a vne sorte de crainte moderée, qui ne heurtant que bien legerement la raison, nous rend aduisez, (à cause dequoy les Stoïques luy donnent le nom de Circonspection, à pour-

uoir

uoir meurement à ce qui nous regarde. D'autant qu'elle nous rend soigneux & nous fait apporter plus d'attention à considerer nos affaires, & y adonner l'ordre qui est necessaire pour nous mettre à couuert des tempestes.

De la Honte.
CHAP. II.

PVIS QVE la Honte eſt comme vn reiettõ de la crainte, il nous faut monſtrer en quoy elle conſiſte, & quels effects elle produit, afin de ne rien laiſſer en arriere de ce qui appartient à ce ſubiet. La Honte eſt donc *vne douleur & vne confuſion qui naiſt de l'apprehenſion des maux qui peuuent apporter quelque ſorte d'infamie à l'homme.* Et en ce genre de maux nous comprenons les preſens, les paſſez, & ceux qui ſont encor à venir, moyennant qu'ils ſoient de la nature de ceux qui peuuent troubler & ietter de ſa confuſiou dans l'ame de l'homme: & l'impudence au contraire eſt vn meſpris de ces meſmes malheurs par faute de ſentiment. Ce-

pendãt on peut recueillir de la definition de la Honte que les hõmes sont honteux des choses qui leur semblẽt deuoir apporter quelque infamie, & laisser quelque tache soit à eux, soit à leurs amis, ou à ceux qui leur appartiennent: De sorte que premierement tous les vices & toutes les choses qui en ressentent la contagiõ, ou qui en sont les images & les marques sont capables de faire naistre de la honte dãs nos ames. Par exẽple, c'est chose honteuse à vn Caualier de s'enfuyr de l'armée vn iour de bataille, d'autãt que cette fuitte est vne marque de lascheté, & defaut de courage: Tout de mesme c'est chose hõteuse de refuser de rẽdre ce qu'on a deposé entre nos mains, & qu'on a consigné à nostre fidelité, parceque ce refus est vne preuue de nostre iniustice, & de nostre mauuaise foy,

Pareillement il y a de la Honte à se ietter indifferemment en toutes sortes de lieux des-honnestes, dans lesquels, comme disoit Diogene à vn ieune homme, plus on entre auãt, plus aussi on accroist son infamie; Parce que c'est vn tesmoignage d'intemperance & de dissolution. Et derechef, c'est chose pleine de honte de vouloir recueillir du profit de toutes choses, & mesmes de celles qui sont sordides & abiettes, comme cet Empereur Romain qui disoit que l'odeur du gain estoit tousiours agreable, de quelque lieu qu'il peust venir: car c'est vn signe d'vne prodigieuse auarice. D'ailleurs c'est chose honteuse de refuser de secourir d'argẽt, ou d'autre chose, ceux qui sont en misere & qui implorent nostre assistance, veu que c'est vne marque de nostre inhumanité: Voire mesme il y a de

la honte à ne les aſsiſter pas auſſi magnifiquemẽt que nous en auós la puiſſance. Mais particulieremẽt quand ce ſont nos parẽs, nos alliez, nos amis, ou bien perſonnes qui en vne autre ſaiſon, peuuent recognoiſtre les bons offices qu'on leur rend à leur neceſsité. Il y a encor de la honte de mandier de la faueur ou d'emprunter de l'argent d'vn moindre, ou d'vn plus pauure que nous: & n'eſt pas en noſtre puiſſance de le faire ſans rougir, non plus que de demander de l'argent à emprunter à celuy qui nous en a demãdé le premier: ou d'en demãder encor à celuy qui veut retirer celuy qu'il nous a deſia preſté. Car toutes ces choſes ne peuuẽt partir que d'vne ame baſſe, ou dénuee de candeur. Outre cela nous rougiſſons quand nous nous mettons à loüer quelqu'vn par deſſus ſon merite,

& quand nous voulons excuſer en luy des defauts qui ſont ſans excuſe, afin d'obtenir quelque faueur, quelque preſent, ou quelque aſſiſtance de luy. Et tout de meſmes nous ne pouuons nous empeſcher de rougir, quand pour nous inſinuer aux bonnes graces de quelqu'vn, nous laſchons les reſnes à l'impudẽce, pour loüer sãs meſure ſa bõne fortune, & le ſuccez de ſes proſperitez. Cõme auſſi nous auõs nous meſmes honte des extraordinaires demonſtrations que nous auons accouſtumé defaire aux perſonnes affligées, afin de leur témoigner le reſſentimẽt que nous auõs de leur douleur : Comme quand pour conſoler noſtre amy de la mort d'vne perſonne qui luy eſtoit chere, nous diſons, au plus loin de noſtre penſée, que nous voudrions pouuoir rachepter de noſtre ſang,

& de noſtre propre vie, celuy dont la priuatiõ luy eſt ſi amere: car toutes ces choſes ſont des marques d'vne inſuportable flaterie, qui fait meſmes rougir nos amis qui nous entendent. Nous rougiſſons ſemblablement, quand nous venons à refuſer de ſupporter les peines des charges honorables qui nous ſont preſentées, & que des perſonnes plus aagées, plus incõmodées, plus delicates, & d'autre qualité que nous, acceptent frãchement: parce que ce refus que nous faiſons eſt vn ſigne de noſtre molleſſe. Outre cela nous rougiſſons de receuoir inceſſamment des biens faits d'vne meſme perſõne, & nous ne pouuõs ſans quelque ſorte de honte, reprocher nos faueurs à ceux que nous auons obligez: d'autant que tout cela eſt vne indice d'vne grãde baſſeſſe de courage. En fin nous ſom-

mes honteux en nous meſmes, lors que nous nous attribuons des louanges qui ne nous ſont pas deuës, ou que nous nous vantons importunément, ou que nous nous donnons la gloire des belles actions que d'autres ont paracheuées, d'autant que c'eſt vne marque de noſtre arrogance, & de noſtre vanité. Ainſi tous les vices & toutes les marques des vices impriment de la honte à ceux qui s'en ſentent ſoüillez ou coulpables.

En ſecond lieu nous ſommes honteux de nous veoir dénuez des honneſtes qualitez qui recommãdent vniuerſellement tous nos ſemblables, ou au moins la plus part d'entr'eux. Comme par exemple, ce nous eſt vne grãde honte de n'auoir pas les vertus, la valeur, la prudence, le ſçauoir, la modeſtie, & les autres excellétes parties qui re-

luisent communément en ceux de nostre profession, de nostre âge, de nostre sang, ou de nostre qualité. Ainsi Cesar se voyant en l'aage de trente & deux ans sans auoir monstré la grandeur de son courage, & sans auoir fait aucun grád exploit, deuint honteux, & se mit à plorer voyant l'image d'Alexandre qui sembloit le luy reprocher. Sur tout ces defauts sont pleins de honte, & d'infamie, lors qu'ils procedent de nostre negligence, veu que cela monstre que nous ne deuons accuser personne, mais nous plaindre de nous mesmes.

En troisiesme lieu les hommes rougissent lors qu'il leur faut faire ou souffrir des choses indignes ou de leur condition, ou de la nature humaine: Comme par exemple si l'on veut contraindre vne personne de qualité de rẽdre des seruices

indignes de ſon rang, cela l'emplit tout de honte, & ne le peut endurer qu'auec de la douleur & du regret; voire meſmes on voit dans l'hiſtoire, des ames ſi genereuſes, qu'au milieu de leur captiuité, ſe reſouuenans qu'elles eſtoient nées libres, elles ont mieux aymé ſe precipiter en vn dernier mal-heur, & choiſir vne mort volontaire, que ſouffrir qu'on leur fiſt faire des ſeruices indignes de leur naiſſance. Pour cette raiſon Neron deuoit mourir de honte de faire les excez qu'il faiſoit auec ceux de la lie du peuple ſur les theatres, & dans les places publiques de Rome: Mais que pouuoit-on attendre de graue ou de ſerieux de cét infame monſtre qui a des-honoré toute la nature humaine par ſes effronteries. Tout de meſmes c'eſt choſe qui apporte vne honte extraordinaire

aux perſonnes de cette qualité, quand par l'iniure de la fortune, ou par leur propre laſcheté elles ſe voyent reduittes à ſouffrir des indignitez & des outrages qui fleſtriſſent leur premiere gloire: Comme les Roys qui apres auoir perdu des batailles, & veu ſaccager leurs Eſtats, pour couronner leurs miſeres eſtoient menez en triomphe à Rome, afin de ſeruir de ſpectacle à vn ſi grand peuple, & d'eſtre des images & des exemples de la miſere humaine, & de l'inconſtance du monde. C'eſt pourquoy on a blaſmé d'vne infame laſcheté ceux qui ſe ſont proſtituez à cette honte, ou par auarice, ou par faute de courage. Au contraire ſelon la couſtume du temps auquel la religion Chreſtienne n'auoit pas encor diſſipé la vanité des erreurs du Paganiſme; ny conuerty les opprobres en des

exercices de patiéce, on remarqua de grands rayons de generosité en vne femme née aux voluptez, & nourrie parmy les delices : Parce qu'estant en la puissance de son ennemy, elle ayma mieux se faire mourir par la piqueure des Aspics, que d'estre menee en mõstre, pour seruir de fatal ornement à son triõphe. Mais generalement c'est chose honteuse en toutes conditions de faire ou de souffrir des choses pleines d'opprobre & de reproche: Toutesfois il faut mettre difference entre ceux qui les souffrent par leur propre lascheté & ceux qui les endurent par vne violente contrainte. Car ceux qui les souffrent par leur propre lascheté, sont infames ; d'autant que c'est volontairement qu'ils s'y exposent: Mais faut-il derechef mettre de la difference entre ceux qui les souffrent

par force: Car ou bien ils s'y resoudent par timidité & par vne apprehension, qui ne deuroit point tomber en vne ame constante; & alors c'est vne marque de leur foiblesse: ou bien parce qu'ils ne peuuent y resister, estant tout à fait forcez par ceux qui se sont rendus maistres de leurs personnes: & alors c'est plustost vn effect de leur mal-heur, qu'vne marque de leur lascheté: comme l'on voit en ceux qui souffrent quelque opprobre des plus puissans.

Cependant d'autant que la honte naist de la creance que nous auons d'estre blessez en nostre reputation, que nous mesurons au iugemẽt & à l'estime que les hommes fõt de nous, il arriue que nous auons particulierement honte des disgraces que nous souffrons en presence des personnes que nous

auons en vne singuliere estime, & dont nous apprehendons le blasme & la censure. Auquel rang nous mettons ceux qui ont en leur puissance les biens ausquels nous aspirons, & de qui dépend l'honneur ou le contentement que nous recherchons auec passion. Par exemple vn soldat receura bien plus de honte d'auoir fuy aux yeux de son Capitaine, que d'auoir commis ceste lascheté en son absence : Et vn amant supportera bien plus impatiemment vne iniure qui luy sera faite en presence de celle qu'il ayme, que tous les autres affronts qui luy seront faits ailleurs. Pour ceste mesme raison nostre honte r'accroist, quand nous receuons quelque reproche deuant les personnes vertueuses, & par des personnes qui sont en estime d'estre veritables : Comme quand ce sont des

personnes sages, ou des vieillards venerables qui nous accusét; d'autant que nous estimons qu'on adiousteraaisément foyà ce qu'ils disent de nous. Nous auons encor honte de ce qui nous arriue d'infame en presence de nos semblables, & de ceux qui sont comme emulateurs & riuaux de ce que nous poursuiuons : d'autant que disputant de l'honneur auec eux, ce nous est vn extreme regret de voir cette bréche faite à nostre reputation en leur presence. En general nous auons honte de ce qui se fait aux yeux des personnes qui y prennent garde, ou qui ont le courage malin, & qui interpretent sinistrement toutes les actions du monde. Car nous croyons bien que s'ils ne pardonnent pas aux innocens, ils ne sont pas pour nous espargner. La honte se déploye pareillement

en la presence de ceux qui sont ornez de vertus contraires aux defauts qui apparoissent en nos deportemens, particulierement si ce sont personnes seueres, & qui n'ayent pas accoustumé de pardonner, ou d'excuser les fautes qu'ils voyent commettre: comme les Romains auoient hôte de faire quelque chose de mauuais deuant Caton, tant parce qu'il estoit seuere Censeur des actions de ses citoyens, qu'aussi pource qu'il ne pardonnoit à personne. Il nous faſche aussi de nous voir repris & moquez par les bouffons ordinaires, & par ceux qui font profession de monter sur les theatres: d'autãt qu'il nous semble que c'est vn tesmoignage que nous sommes publiquement diffamez, ou au moins nous craignons que ces gens-la auec vne eternelle infamie de nostre

ſtre nom, ne déchirent noſtre reputation dans les aſſemblees publiques. Nous ſommes encor honteux de monſtrer nos defauts deuant ceux que nous penſons auoir offenſez, & n'eſtre point de nos amis: D'autant que nous ſçauons bien qu'ils ne faudront point à publier nos imperfections. En fin nous ſommes honteux quād quelque choſe indigne de noſtre conditiō nous arriue aux yeux de ceux dont nous recherchons ambitieuſement la faueur ou l'amitié, nous imaginans que ce malheur ſera vn obſtacle à nos pourſuittes, & vn ſujet de nous faire reburer: Comme pareillement nous rougiſſons de nous voir deprehendez en quelque notable defaut par ceux qui auparauant nous auoient en quelque bonne eſtime: & meſmement ſi ce ſont de nos familiers & de nos

domeſtiques qui nous ſurprennent en quelque defaut, auquel nous ne fuſſions iamais tombez, ou que nous leur euſſions touſiours accortement caché.

Il y a d'autre part encore diuers ſubiets qui nous impriment de la honte, comme par exemple, quād nous auons à parler la premiere fois à quelqu'vn que nous ne cognoiſſons pas biē, la rougeur nous monte au front, parce que ne ſçachant point en quelle eſtime celuy-là nous tient, ny comme il eſt affectionné en noſtre endroit, nous balançons entre la crainte & l'eſperance, & ne ſçauons pas comment il recueillira nos paroles & nos diſcours. Et pour la meſme raiſon nous ſommes encor ſaiſis de honte, quand nous auons à parler deuant vne grande multitude & affluence de peuple: parce qu'en

cette si grande diuersité des esprits & des humeurs, nous nous imaginons qu'il est impossible qu'il n'y en ait quelqu'vn qui n'ait pas grãde inclination à nous fauoriser. D'ailleurs quand nous auons à parler à vne personne d'éminẽte qualité, d'vn sçauoir exquis, ou d'vn iugement poli & exact, nous rougissons & nous nous estonnons, à cause de la singuliere admiration en laquelle nous l'auons, qui fait que nous craignons de faillir deuant elle, & cette crainte nous emplit de honte, & nous fait rougir. Nous auons encor honte non seulement de nos defauts, mais mesmes de toutes les marques & de tous les signes de nos vices & de nos mauuaises inclinations: Comme nous rougissons non seulement de l'impudicité, mais aussi de toutes les images & de tous les in-

dices de l'impudicité. Sur tout nous sommes honteux des paroles licentieuses qui offensent la chasteté des oreilles. C'est pourquoy Alcée ayãt ouuert la bouche pour parler à Saphon, & puis s'estant retenu & ayant allegué pour son excuse qu'il vouloit parler, mais que la honte l'en auoit empesché, elle luy repartit ; *Si vous n'eussiez point eu de mauuais desir, & qu'au contraire vous eussiez voulu dire quelque chose d'honneste & rien de licentieux, la honte ne se fust point mise dans vos yeux, & ne vous eust point lié la langue, mais vous nous eussiez librement exprimé vos pensees.*

De tout ce que nous auons dit cy-dessus, il s'ensuit que les hommes ne sont honteux de faire ou de dire aucune chose, quelle qu'elle soit, deuant les personnes qu'ils n'ont en nulle sorte d'estime, mais

qu'ils meſpriſent exceſſiuement. D'où vient qu'ils ne reuerent ny ne craignent point les yeux des enfans ny des beſtes. Mais ceux deuant leſquels nous auons plus de honte de paroiſtre en nos malheurs, ce ſont nos ennemis, auſquels nous ſçauons que nos miſeres ſont vn doux & aggreable ſpectacle : Comme Ceſar ſe voyant priſonnier entre les mains des Piſrates; diſoit que ſon ennemy Craſus deuoit eſtre bien aiſe de l'infortune qui luy eſtoit arriuée. Et en fin les hommes ont honte de ſe voir diffamez publiquement, comme d'eſtre fleſtris & conduits au ſupplice au milieu d'vne grande preſſe du peuple qui eſt là, pour eſtre teſmoin de leur ignominie. Et toutesfois le Poëte Antiphon ayant eſté condamné à mourir auec pluſieurs autres par Denys le

Tyran ; comme il vid ſes compagnons allans au ſupplice, & paſſans deuant vne grande compagnie de perſonnes ſe voiler & ſe cacher le viſage de honte, apres qu'ils furent ſortis de la ville, s'adreſſant à eux il leur dit ; *Et quoy, mes amis, craignez vous que quelqu'vn de ces Meſsieurs-là ne vous voye encor demain, et ne vous reproche voſtre malheur* ? Mais certes tout le monde n'a pas cette reſolution, ny ce grand courage aux derniers opprobres de la vie.

Des Effets de la Honte.

CHAPITRE II.

COMME il y a certaines plantes dont la racine eſt venimeuſe & mortelle à ceux qui en vſent: & au contraire leurs fueilles ſont doüées de qualitez excellentes & propres pour la conſeruation de la ſanté de l'homme; Auſſi y a-t'il des paſſions de l'ame, qui d'vn coſté ſeruent à l'homme comme d'aiguillon à la vertu, de l'autre le precipitent au vice. Particulierement la Honte a cela, que quelquefois elle eſt cauſe d'induire les hommes à ſe retirer d'vne meſchanceté, & quelquefois elle les deſtourne des actions loüables & vertueuſes par l'apprehenſiõ d'vn

des honneur imaginaire. Timoleon s'estant figuré que tout le monde l'auoit en horreur pour auoir consenty à la mort de son frere, qui estoit vne peste de sa republique, fut vingt ans vagant par les champs sans se pouuoir resoudre à embrasser genereusement la defense de ses Citoyens. D'autres au contraire estans honteux d'abandonner leur pays parmy les calamitez publiques, se sont portez courageusement à entreprendre des choses dont ils sçauoient que par l'ingratitude de leurs Citoyens, ils seroient malheureusement recompensez. Mais deuant que de venir à ces effets que la Honte produit en l'ame, voyons quelles impressions elle fait sur le corps. Car il semble qu'elle fasse naistre vn effet bien éloigné de la cause d'où elle procede.

La Honte, disent les Philosophes, *c'est vne espece de crainte, qui naist de ce que l'homme redoute quelque blasme, & quelque censure de ses actions,* Comme ainsi soit donc que la crainte retire le sang, & le face descendre aux enuirons du cœur; d'où vient qu'au contraire la Honte fait monter le sang au visage, & rend la face toute vermeille? A cela l'on respond, que les hommes peuuent estre menacez de deux sortes de maux, dont les vns non seulement sont contraires aux inclinations de leurs sens, mais outre cela vont à la destruction de leur nature, & de leur estre, comme les dangers extremes, & les perils de la mort. Les autres sont seulement contraires aux desirs des sens, mais ne vont pas iusques à menacer l'homme de la mort, ou de la destruction de son estre:

comme par exemple, le blasme & le des-honneur qu'on apprehende de quelque chose qu'on a faite, Quand donc l'homme se propose l'image de ces premieres sortes d'obiets, c'est à sçauoir de ces maux qui vont à la dissolution de son estre: la nature estonnée par l'impression qu'elle en reçoit des Sens s'efforce de courir au secours, & enuoye & recueille le sang auec la chaleur à l'entour du cœur, qui est comme nous auons dit, la source de la vie; Ce qui fait que le visage venant à en estre desnué, l'homme pallit en ces grandes frayeurs. Mais quād il n'apprehende que les maux de la seconde espece, c'est à dire qui ne vont pas à la destruction de son estre, mais seulement à la diminution de sa gloire, la nature n'est point esmeuë si puissamment par les Sens, d'autant qu'il n'y va

pas, au moins directement, de la ruïne de sa consistence, mais laisse la douleur dans les Sens, l'estonnement desquels n'enuoyant point la chaleur, ny le sang au dedans du corps, les fait monter au visage qui en demeure tout teint, & tout couuert de rougeur. Quelques vns croyent que cette rougeur est comme vn voile que la nature estend deuant elle pour couurir sa honte: comme nous voyons ordinairement que ceux qui sont honteux portent la main sur leur face & sur leurs yeux, d'autant que ce sont les parties les plus affligées de la honte, à cause qu'elles sont les plus nobles. Particulierement l'impression s'en fait sur les yeux, que les Anciens ont nommez le siege de la pudeur: A cause dequoy Platon introduit Socrate se voilant les yeux, lors qu'il veut entamer vn

discours de l'amour, où il croyoit qu'il y auoit vn peu de honte pour vne personne faisant profession d'vne exacte sageſſe. La raison de cela eſt, parce que nous ſommes honteux de voir que nos defauts ſoient cogneus à des perſonnes que nous auons en vne ſinguliere reuerence. Au reſte les Anciens ont touſiours pris pour vn bon preſage aux ieunes gens, de les voir rougir aiſément, dont eſt qu'ils ont appellé cette rougeur, *la couleur ou le vermillon de la Vertu.* Voire meſmes ce grand Cenſeur Romain diſoit qu'il aymoit mieux ceux qui rougiſſoient, que ceux qui deuenoient paſles, d'autant que deuenir paſle eſt vne marque qu'on craint le danger: De maniere que ceux qui paſliſſent, ſemblét ne craindre que d'eſtre conuaincus & punis; Au lieu que ceux qui rou-

giſſent, monſtrent auoir honte, & apprehender meſmes le ſoupçon d'auoir fait mal: Mais il n'y a ſorte de perſonnes à qui vne honneſte honte ſoit mieux ſeante, meſmes aux plus legeres occaſions qu'aux filles & aux femmes: veu que de rougir ainſi pour les paroles, pour les mouuemens, & pour les actions les moins licentieuſes eſt vn ſigne d'vne exacte pudicité, qui eſt le plus rare & plus riche ornement de leur ſexe. Cependant pour reuenir, aux ieunes gens, cóme c'eſt vn bon ſigne de les voir rougir, dautant qu'eſtans naturellement portez à ſuiure leurs paſſions, à cauſe de cette grande chaleur de ſang qui abonde en eux, & qui les enflamme, c'eſt choſe digne de loüange de voir que la honte leur eſt comme vn frein qui les retire du vice; Auſſi cette ſorte de

honte n'eſt gueres loüable aux perſonnes d'vn aage plus meur, leſquelles n'ayans point cét aiguillon qui les incite au mal, & d'ailleurs la vertu ayant deu auec le temps, ietter de ſi profondes racines dans leurs ames, qu'ils ne faſſent plus que des actions loüables & pleines de gloire, ils n'ont nul ſujet de rougir: Mais s'ils tombent en ce defaut, c'eſt vn ſigne qu'ils iugent eux meſmes que leur vertu n'eſt pas parfaite ny accomplie à proportion de leur aage.

Venons maintenant aux effets que la honte produit dãs les ames. Elle en produit de bons, comme nous diſons au commencement, mais elle en produit auſſi de mauuais. Souuent elle a rendu vaillans ceux qui eſtoient laſcher & timides, iuſques là que l'on a veu des armées toutes eſtonnées & effra-

yées, reprendre courage par la presence des Cesars, des Alexandres, des Scipions, & des autres grands Chefs de guerre qui remenoient les Soldats dans les combats: d'autant que la singuliere estime en laquelle ils auoient de si excellens Capitaines les faisoit rougir de fuir deuant eux, voire mesme leur faisoit choisir vne mort toute certaine, plustost que d'estre iugez lasches par de si celebres personnages: D'autresfois on a veu les Soldats apres auoir fait extremement mal en vne iournée, le lendemain, pour essuyer cette honte, faire des merueilles, dont toutes les histoires Grecques & Romaines nous fournissent assez d'exéples. Outre cela, la honte nous retire souuent des choses des honnestes, comme fit paroistre celuy qui aduoüa franchement, qu'il ne ioüoit point aux

Dez, parce qu'il auoit honte qu'on le viſt perdre ſon temps en vn ſi mauuais exercice. Mais d'ailleurs la honte nous diuertit auſſi bien ſouuent des choſes loüables ; & meſmes de celles qui nous ſont vtiles, & où il va de la conſeruation de noſtre propre vie. Par exemple: vous en voyez qui en vn feſtin ſe ſentans preſſez de boire exceſſiuement, ont honte de refuſer ceux qui les en coniurent, & flechis & amollis par ces iniuſtes prieres, ſe iettent en des excez qui ruinent leur ſanté. D'autres tout de meſmes ſe voyans importunez ou conuiez en de mauuaiſes cõpagnies, de ne faire pas les retenus deuant leurs amis, ſe laiſſent emporter à faire de grandes desbauches, comme auec les femmes, ou au ieu, ou bien aller commettre d'autres execrables meſchancetez dont ils ſont

faſchez

faſchez en leur ame, mais n'ont pas le courage d'écõduire ceux qui les preſſent. En ſuitte dequoy il arriue bien ſouuent, que fuyans la fumée ils ſe precipitent dans les flammes. C'eſt à dire, que pour ne pouuoir reſiſter à vne honte imaginaire, ils tombent en vn opprobre eternel eſtãs blaſmez de toutes les perſonnes vertueuſes, quand on ſçait leur laſcheté. Il s'en auſſi trouué qui ſe doutans bien qu'on les vouloit tuer, ou empoiſonner; neantmoins ſurmontez par la honte, ſe ſont abandonnez au malheur. Ainſi Dion eſtant aduerty de la coniuration qu'ouoit tramée contre luy. ſon hoſte & ſon amy Calippe, & ayant honte de refuſer d'aller où ils eſtoient conuiez enſemble, qui eſtoit le lieu où il deuoit eſtre maſſacré, s'alla luy meſmes precipiter à la mort. Ainſi Antipater, fils de

Cassander, se perdit pour n'auoir osé refuser d'aller soupper chez Demetrius, où il fut tué. Le ieune Hercule, fils d'Alexandre le Grand, fut ainsi surpris par Polyperchon, & par Cassander, ausquels il eut honte de refuser la priere qu'ils luy faisoient d'aller soupper auec eux, qui ne tẽdoit toutes-fois qu'à trouuer le moyen de l'assassiner. De tout ce que nous auons dit, l'on peut recueillir que la honte est quelques fois vtile, & quelques-fois pernicieuse; mais elle est touſjours loüable, quand elle nous sert de frein pour nous retirer du vice.

DE L'ESPERANCE & du Deſeſpoir.

CHAPITRE I.

CELVY qui a dit que l'Eſperance eſtoit *vn ſonge qui ſe preſente à ceux qui veillent*, a excellemment dépeint la nature, & les effects de ceſte paſſion. Car ne plus ne moins que les ſonges de la nuict nous empliſſent d'illuſions, & de vaines images qui nous abuſent, & qui nous figurent que nous ſommes riches en nos plus exceſſiues pauuretez, que nous ſommes heureux parmy nos plus grandes miſeres, que nous poſſe-

dons les Sceptres & les Couronnes au milieu des ceps & des liens qui nous enuironnent, que nous commandons à de grands Empires au milieu d'vne pure captiuité : tout de meſme auſſi l'Eſperance abuſant nos imaginations, nous emplit l'ame de vains contentements, & nous figure que toutes choſes ſont ſoumiſes à noſtre puiſſance, que tout le monde doit receuoir la loy de nous, & que ſi l'on oppoſe quelque obſtacle pour retarder nos deſſeins & nos deſirs, nous ſommes capables de les ſurmonter. Voire meſmes au milieu de nos plus grandes diſgraces, nous nous flattons de cette penſée, que les calamitez & les miſeres humaines ont des bornes & qu'elles ſe laſſent d'eſtre touſiours à l'entour d'vne perſonne, ne plus ne moins que

les vents & les orages se rompent & s'appaisent en fin apres les plus violentes tempestes. Nous nous representons la constitututution du Ciel & de la terre nous nous resouuenons queles Astres qui sont à l'Occident, remontent aussi tost à l'Orient, que le iour succede à la nuict, que le calme suit l'orage, & que le beau temps vient apres les tonnerres, & les pluyes: Bref, nous croyons qu'il faut se promettre de voir du changement au cours de nostre vie, & que le iour, que nous attendons, rendra nostre condition meilleure, & conuertira nos infortunes en des felicitez incomparables: De sorte que ie ne doute point, que parmy les Esclaues & les Forçats que la misere consume dans les Galeres des Turcs, il n'y en ait qui songent, & qui

penſent au Sceptre & à l'Empire de l'Aſie. C'eſt pourquoy vn Ancien diſoit, qu'il n'y auoit rien de ſi commun en la vie des hommes que l'eſperance, qui reſte & qui demeure à ceux qui ſont dénuez de tout autre bien: veu que les miſerables, apres vn entier naufrage, la conſeruent comme vne derniere ancre de leur fortune ruinée. Mais pour laiſſer à part les illuſions & les tromperies qui naiſſent des vaines eſperances que nous allons nous formans: qui ne ſçait que quand elles ſont bien reglées, elles ſeruent à adoucir les peines, & à combattre tous les malheurs, & tous les accidens de ceſte vie? Que fuſſent deuenus les Romains apres la bataille de Cãnes, qui moiſſonna toute l'eſlite & la fleur de leurs gens de guerre; ſi vne

meilleure esperance n'eust animé leurs courages, pour venger l'outrage qu'ils auoient receu ? Leur Republique, sans cela, n'alloit elle pas estre la proye & le butin d'Hannibal & des Carthaginois? Leur Estat n'alloit-il pas estre renuersé, & leurs riches prouinces desolées ? Mais ces grands hommes se figurans que plusieurs font naufrage dans le port ; & qu'au contraire, d'autres se sauuent dans les escueils: se fortifierent de l'Esperance, qui leur fit non seulement reparer ceste perte, mais aussi donner la loy aux vainqueurs: Que d'autres Estats, que d'autres Empires, & que d'autres Royaumes par son moyen, se sont maintenus contre les iniures de la fortune. Du temps de Charles VI. en ce grand deluge d'Anglois, qui

inonda presque la France, en ces perfidies domestiques, en ce soulevement presque vniuersel de tous les Ordres du Royaume, où estoit la fortune de la France, si ces grands ornements de nostre histoire, ces grands hommes qui viuoient alors, par vne infame lascheté eussent abandonné le vaisseau au milieu de la tempeste, & eussent perdu toute esperance de sauuer le Roy, & sa Couronne? Leur esperance ne fut-elle pas secondée de mille miracles que Dieu fit pour empescher le naufrage de l'estat? Et en nos iours, parmy les puissantes coniurations de l'Espagne, & parmy les violentes factions de la Ligue, où alloit tomber ceste belle Couronne, si le Grand Henry, miracle de nostre aage, plein d'vne bonne esperance, qui

n'abandonne iamais les grands courages, ne l'euſt ſouſtenu, & n'euſt rompu par ſa valeur, tous les obſtacles que ſes ennemis auoient mis au deuant de ſon throne pour l'empeſcher d'y monter ? Mais ſi l'Eſperance a beaucoup de pouuoir pour maintenir les fortunes publiques, elle n'en a pas moins pour aſſeurer celles des particuliers : de ſorte que l'on peut dire, que la plus grande part du monde vit d'Eſperance, & s'entretient de l'aduenir, ſans que ceſte paſſion abandonne iamais perſonne iuſques au tombeau. Partant s'il y a paſſion dont nous deuions exactement rechercher la nature, c'eſt particulierement de celle-cy, qui a tant de puiſſance ſur les autres affections de nos ames. Il en faut donc recueillir les definitions

esparses çà & là dans les escrits des Philosophes.

L'Esperance, dit vn Ancien, *est vne attente du bien.* L'Esperance, dit vn autre, *est vne certaine confiance que nous auõs, que ce que nous nous figurons nous arriuera.* L'Esperance, dit encore vn autre, *est vn mouuement, & vne passion de nostre ame, par laquelle sur l'impression que nous auons du bien futur qui se presente à nostre imagination, comme difficile à obtenir, nous nous mettons a le pourſuiure, nous figurans que nous ſommes aſſez puiſsans pour l'acquerir, & pour nous en rendre en fin poſſeſſeurs.*

De cette derniere definition, qui nous explique la vraye nature de l'Esperance, nous recueillons qu'il faut que quatre conditions en accompagnent l'obiect. Premierement, il faut qu'il soit reuestu de bonté; veu que l'Esperance ne se

porte iamais qu'au bien. En quoy elle differe de la crainte, qui a pour obiet le mal dont l'homme eſt menacé. Secondement il faut que ce bien qu'on eſpere ſoit encor à venir, veu que la preſence & la ioüyſſance des choſes en oſte l'eſperance. Ainſi Alexandre paſſant dans les Indes en eſperoit la conqueſte, mais les ayant conquiſes, cette Eſperance s'eſuanoüyt, & ſe conuertit en la iouyſſance, & en la poſſeſſion de ce qu'il auoit eſperé. Ainſi nous eſperons en ceſte vie la gloire du Paradis: mais lors que nous en ioüyrons, ceſte Eſperance ſera eſteinte & abolie. Et en cela l'Eſperance differe d'auec la ioye, qui eſt vn contentement du bien qu'on poſſede.

En troiſieſme lieu, il faut qu'il y ait de la peine & de la difficulté à acquerir le bien dont nous auons

conçeu l'Esperance, car personne n'espere ce qui est en sa puissance. A cause dequoy aussi les Philosophes remarquent, que l'Esperance est tousiours destrempee de quelque crainte; à cause des obstacles qui se presentent, & qui peuuent empescher que l'homme ne paruienne à ce qu'il espere. En quoy elle differe d'auec le Desir, qui s'estend generalement à toute sorte de bien, sans s'y figurer de la difficulté: & c'est aussi pourquoy le desir appartient à l'appetit concupiscible, au lieu que l'esperance appartient à l'irascible.

En quatriesme lieu, il faut que parmy les difficultez que l'homme se figure en l'acquisition du bien qu'il espere, il s'imagine pourtant qu'il est en sa puissance de rompre tous les obstacles qui pourroient l'empescher d'y paruenir.

Car on n'eſpere iamais les choſes qu'on ſe figure impoſſibles : comme Ceſar n'euſt iamais eſperé de venir à bout de la conqueſte des gaules, s'il ne ſe fuſt premierement perſuadé que l'induſtrie d'vn genereux Capitaine pouuoit venir à chef de ceſte entrepriſe, quoy que d'elle meſme difficile & dangereuſe.

D'où l'on peut recueillir, qu'encore que l'eſperance ait ſon ſiege dans l'appetit iraſcible, qui a pour obiect le bien; neantmoins, comme c'eſt le propre des puiſſances doüées de cognoiſſance, d'exciter celles qui ſont capables de deſirer, en leur repreſentant leur obiect, ſes mouuemens dependent de l'imagination que l'homme ſe forme d'vn bien qu'il croit aſſeurément obtenir: nonobſtant qu'il ſe figure de grandes trauerſes en la

pourſuitte: car l'homme qui eſt vn animal credule, & qui ſe flatte touſiours en ſes eſperances, ſe promet auſſi touſiours de venir à bout de ce qu'il croit n'eſtre pas au deſſus de ſes forces, encore qu'il n'ignore pas qu'il y doiue trouuer de la reſiſtance. De ſorte que cette creance engendre en la partie iraſcible vne certaine confiance qui luy fait entreprendre ce qu'elle deſire, ſe promettant de ſurmonter tous les empeſchemens qu'on voudroit luy oppoſer pour retarder ſa ioüyſſance. Cependant il eſt certain que les beſtes brutes meſmes ont des mouuemens de l'Eſperance, & du Deſeſpoir, auſſi bien que les hommes. Car comme ainſi ſoit que les Paſſiõs interieures des animaux ſe découurent, & ſe donnent à cognoiſtre par les mouuemens exterieurs dont ils ſont agi-

tez, nous experimentons tous les iours, que l'Esperuier, le Tiercelet, le Sacre, le Lanier, & les autres oyseaux de volerie, voyans leur proye si esloignée d'eux, qu'ils cognoissent bien qu'il n'y a nul moyen de l'atteindre, ne remuent pas seulement l'aisle, & ne se mettent en nul deuoir de la poursuiure: au lieu que s'ils la voyent en vne raisonnable distance, ils prennent leur vol pour aller fondre dessus: & tout de mesme le Lyon allant à la chasse pour assouuir sa faim, ne court pas apres les bestes qu'il se figure pouuoir aysément se sauuer de sa fureur, mais attaque celles qu'il estime n'en pouuoir eschapper.

Mais il faut sçauoir, que pour former en nos ames l'esperance de quelque chose, il n'est pas necessaire que nous cognoissions eui-

demment qu'elle aduiendra, & qu'il est en nostre puissance de l'acquerir: mais il suffit que nous en ayons quelque opinion & quelque coniecture fondée sur l'apparence qui nous fait croire qu'il y a moyen de l'obtenir, veu que quād nous nous le persuadons pour quelque raison que ce soit, comme en nous figurant que d'autres y sont paruenus, qu'autres fois elle est arriuée, & que les mesmes euenemens nous attendent, que le tēps nous ayde, que le lieu nous est fauorable, que nous auons des amis, ou que nous sommes assez puissans de nous mesmes, pour faire reüssir nostre dessein, nous nous empliſſons d'Esperance, & ne doutons point que tout ne nous succede heureusement. De sorte qu'il n'y a si petite ny si legere raison, qui ne soit assez suffisante pour

nous

nous faire esperer ce que nous nous proposons. En quoy il semble que parmy les miseres de cette vie, & parmy les calamitez publiques & particulieres, qui autrement nous seroient intolerables, la sage prouidence de Dieu nous a voulu pouruoir de ce remede pour fortifier nostre constance, & nous empescher de succomber sous le faix des aduersitez. Ce que les Poëtes nous ont voulu representer sous le voile de la fable de Pandore, dans la boüette de laquelle, épuisée de toute sorte de biens, il ne resta que la seule esperance sur le bord du vaisseau. C'est pourquoy vn Rhodien jetté dans vne obscure & cruelle prison, parmy les serpens & les bestes venimeuses, & coniuré par quelques vns de ses amis, de vouloir finir tant de miseres par vne mort volontaire,

respondit sagement, que l'homme espere tousiours pendant qu'il respire: Comme voulant dire, qu'il n'y auoit que la seule mort qui peust retrancher aux hommes les esperances de la vie, & d'vne meilleure fortune.

Les personnes qui s'empliſſent d'Esperance; ſont premierement celles qui ont vne longue experience, & vne parfaicte connoiſſance des affaires du monde. Comme par exemple ceux qui ſe ſont trouuez en diuers combats, & qui ont remporté de grandes victoires, ſe promettent touſiours de pouuoir vaincre, quand meſmes ils ont eſté battus. Et c'eſt pourquoy ce Conſul Romain qui ſe ſauua de la bataille de Cannes où ſon compagnon auoit eſté tué, & toute l'armée Romaine défaite, fut loüé d'auoir bien eſpe-

ré de la Republique. Et icy il faut se ressouuenir de ce que nous auons dit cy dessus, que l'obiect de l'Esperance est vn bien difficile, mais toutesfois possible à obtenir. Car de là il s'ensuit qu'vne chose peut contribuer & seruir à nourrir nos Esperances en deux façons : c'est à sçauoir ou bien en nous rendant la chose vrayement possible, & en nous en donnant l'effect en nostre puissance, ou bien au moins en nous faisant croire qu'elle n'est pas impossible, & que nous y pouuons paruenir par des moyens qui ne sont pas au dessus de nos forces. En la premiere façon, tout ce qui nous rend plus puissans, accroist aussi nos esperances: ET en ce genre nous mettons les richesses, les armes, le courage, les Couronnes, & les Empires, & mesmes vne

longue experience des choſes. Car ainſi nous voyons que les hommes puiſſants en richeſſes ſe promettent de venir à bout de tous. Comme Philippe de Macedoine diſoit qu'il pouuoit forcer toutes les places où l'argent pouuoit entrer. Et les grands Roys meſurans les entrepriſes pluſtoſt à leur puiſſance & à leur courage, qu'aux obſtacles qui ſe preſentent, ſe figurent de les pouuoir heureuſement accomplir. Et tout de meſme, l'experience, par le moyen de laquelle l'homme a acquis la cognoiſſance des moyens propres pour faire aiſément reüſſir les choſes, luy fait conceuoir vn certain eſpoir d'auoir vn bon ſuccez de ce qu'il proiette. C'eſt pourquoy vn ancien diſoit que perſonne n'apprehende d'entre-

prendre ce qu'il a bien appris & qu'il sçait bien faire. En la seconde façon tout ce qui nous fait estimer les choses aisees, ou qui en diminuë les difficultez, peut aussi seruir à fortifier nos esperances : Et de ceste sorte vn sçauoir exquis, vne puissante remonstrance, y peuuent beaucoup contribuer. Et c'est pourquoy aux grandes batailles, les Capitaines ont accoustumé de representer aux soldats leur valeur tesmoignée en d'autres occasions, le peu de courage de leurs ennemis, & tout ce qui peut seruir à les asseurer de la victoire. En ceste façon donc, l'experience y peut aussi apporter beaucoup, veu que par l'experience que l'hómeades choses, il se persuade que ce que les autres croyent impossible, peut neantmoins reüs-

sir & succeder heureusement. Il est vray que de ce mesme costé l'experience peut aussi affoiblir l'Esperance, selon la resolution, ou la foiblesse des courages où elle se trouue. C'est pourquoy Aristote dit, que les vieillards ont de foibles, ou de mauuaises esperances; parce que la longue experience qu'ils ont des choses, les changemens qu'ils ont veus, les tromperies qu'ils ont esprouuées, les malices dont ils ont esté circonuenus, les artifices dont ils ont esté abusez, & le peu de candeur & de sincerité qu'ils ont recognu aux deportemens du monde, les emplit de desfiance & de soupçons. Adiouſtant encore, qu'ils viuent pluſtoſt de memoire que d'Esperance, parce qu'ils ont peu de part à l'aduenir, qui est le fon-

dement de l'Esperance, & qu'ils ont vne grande idée du passé qui sert d'entretien à la memoire. Mais au contraire les ieunes gens sont tous pleins d'esperances, pour trois raisons fondées sur les trois conditions requises à l'object de cette passion, que nous auons dit deuoir estre vn bien non encor aduenu, difficile, mais toutesfois possible à obtenir. Car les ieunes gens ont peu de connoissance du passé, & ont vne grande part à l'aduenir à cause de leur aage; En suitte dequoy la memoire estant des choses passées, & l'esperance des choses à venir, ils ne font pas grand fondement sur leur memoire, mais ils se nourrissent & se paissent d'Esperances, qui bien souuent sont vaines. Et puis les ieunes gens ont beaucoup de chaleur, & vne grande abondance

d'esprit qui leur enfle le cœur, & qui les fait aspirer aux grãdes choses, sans faire cas des difficultez qui se presentent à leurs yeux.

Et en troisiesme lieu, comme ainsi soit que ceux qui n'ont encor receu aucun rebut en leurs entrepriſes, ny trouué aucun obstacle en leurs desseins, se persuadent aisément qu'ils viendront à bout de ce qu'ils desirent, les ieunes gens n'ayans nulle experience des trauerses & des empeschemens qui se rencontrent aux affaires, se figurent aisément que tout leur succedera heureusement, c'est pourquoy ils sont touſiours pleins d'Esperance. Ceux aussi qui sont pris de vin se forment de grandes esperances, tant à raison de la chaleur & de l'abondance des esprits, causée de l'excez du vin, qu'à raison que leur esprit noyé dans le vin

ne peut considerer les dangers, ny preuoir les obstacles qu'ils peuuent auoir en leurs desseins. Pour la mesme raison les insensez qui ne sont capables, ny de conseil, ny de deliberation, sont aisément portez à esperer tout ce qu'ils se figurent, & entreprennent follement tout ce qui leur vient à la pensée : Tellement que comme Aristote dit, que vouloir parler de tout, & ne laisser rien passer sans en dire son aduis, est vne marque de folie; aussi vouloir tenter toutes choses, & esperer tout, est vn signe de peu de iugement. Que si contre ce que nous auons dit que les ieunes gens, les hommes pris de vin, & les insensez sont ordinairement pleins de grandes esperances, on obiecte que ny les vns ny les autres n'ont aucune sorte d'experience dont ils se puis-

sent seruir, ny semblablement aucune ferme resolution, & que mesmes ils n'ont pas grande puissance dont ils puissent bien vser, qui toutesfois sont toutes conditions necessaires pour former les esperãces. Il faut se souuenir qu'encore que ces sortes de gens en effect n'ayent nulles de ces qualitez, mais en soient pour la pluspart dépourueus, si est ce qu'ils sont riches en imagination, & estiment les posseder. Or nous auons dit que les obiects de l'Esperance ne font pas leur impression en nos ames par la seule verité des choses; mais aussi par les vaines images que nous nous en formons nous-mesmes. C'est pourquoy encores qu'ils soient sans experience, sans resolution, & sans grands moyens pour executer ce qu'ils se proposent, si ne laissent-ils pas de

se promettre, & d'esperer tout.

Cependant encore que l'amour soit la source de toutes les passions de nos ames, il arriue neantmoins que l'Esperance peut estre cause que nous aymons quelqu'vn. Car l'Esperance se peut proposer deux choses, c'est à sçauoir le bien que nous esperons, & le moyen de l'obtenir. En suitte dequoy la chose arriuant quelquesfois que nous ne sommes pas assez puissans de nous mesmes pour acquerir ceste sorte de bien, mais seulement par l'assistance d'autruy; pour ceste raison l'Esperance regarde aussi ceux qui nous assistent, & qui nous rendent la chose possible. Entant donc que l'Esperance regarde l'obiet que nous nous proposons, indubitablement l'amour est la racine & la cause de l'Esperance, veu que nous n'espe-

tons que les biens de l'amour desquels nous sommes épris, & ausquels nous auons desia attaché nos affections, desirons passionnément de les posseder. Mais entant que la mesme Esperance regarde celuy qui nous en ouure les moyens, & qui nous rend ainsi la chose possible, l'amour est vn rejetton de l'esperance, veu que nous aymons celuy là, d'autant que nous esperons paruenir par son assistance à ce que nous desirons. De sorte que la premiere impression que fait sur nos ames l'obiect que nous poursuiuons, est vn effect de l'amour que nous luy portons, le conceuans comme vn bien qui nous est propre. Mais la consideration des moyens pour y paruenir qui nous viennét d'ailleurs, fait sur nous vne seconde impression qui nous induit à aymer celuy

qui nous les procure, le nous repre-
ſentant comme vtile à noſtre deſ-
ſein, & partant digne d'eſtre aymé
de nous.

Au reſte, pour ce qui regarde les effects de l'Eſperance, nous n'en ferons point de diſcours à part, nous contentans de dire, que comme l'Eſtoille du Nort eſt toute la conduite des Mariniers qui regardent perpetuellement la lumiere pour rendre leur nauigation aſſeurée: auſsi l'Eſperance eſt celle qui nous enflamme à toutes les actions difficiles que nous entreprenons. Et tout ainſi que la ſplendeur de cét Aſtre emplit de ioye ceux qui font de grands voyages ſur mer, au lieu que quād il ne leur luit plus, ils perdent tout courage, & n'attendent que l'heure de voir leur vaiſſeau perir par la violence de la tempeſte, ou s'ouurir par

la rencontre de quelque escueil: Aussi durant que nous auons quelque rayon d'esperance, nous auons l'ame contente ; mais si elle nous est entierement retranchée, nous nous estimons miserables, & commençons à nous negliger, & à nous oublier nous-mesmes. Le premier effect de l'Esperance est donc celuy-là, qu'elle nous cause vn singulier plaisir qui nous rend nos poursuittes aggreables. C'est pourquoy les Philosophes conuiennent tous en cette maxime, que l'Esperance fortifie nos courages, & les rend plus prompts à leurs actions. Ce qui se fait pour deux raisons : La premiere, parce qu'elle a pour son object vn bien difficile à obtenir. Or l'image de la difficulté qui se presente en la poursuitte du bien auquel nous aspirons, a de

couſtume de nous faire recueillir nos forces pour rompre les obſtacles, & pour y paruenir, nonobſtant toutes les difficultez qui s'y peuuent rencontrer. En ſuitte dequoy nous y apportons plus de ſoin, & de diligence, par le moyen de laquelle nous venons plus ayſément à bout de noſtre deſſein. En ſecond lieu: l'Eſperance faict naiſtre ce plaiſir, & ceſte douceur dont nous venons de parler, qui nous rend bien plus actifs & plus prompts à pourſuiure ce que nous deſirons, veu que nous n'eſtimons à rien la peine des choſes où nous nous plaiſons. Il faut donc ſe ſouuenir icy de ce que nous auons dit ailleurs, que l'Eſperance eſt *vne douce imagination que nous nous formons au bien auquel nous aſpirons*, & que cette meſme imagination engendre en

nos ames vn second contentement, d'autant qu'elle est accompagnée de cette creance, que nous pouuons y paruenir. Comme ainsi soit donc que le plaisir rend les actions aggreables aux hommes, la volupté que nous recueillons de nos esperances, fait, selon les Philosophes, que nous poursuiuons auec plus d'ardeur & auec moins de peine, ce que nous nous sommes vne fois imprimez en la pensée. Ceste ioye qui procede de l'Esperance certaine que nous auons de venir à la ioüyssance, deriuant de l'ame, va s'épandre dans tous les membres de l'homme, qui en reçoiuent plus gayement les impressions de la faculté mouuante, luy rendant pour ceste occasion vne plus prompte obeyssance pour executer les commandemens de l'Irascible, qui d'vn

coſté eſt enflammée du deſir de combattre & de renuerſer tout ce qui s'oppoſe à elle : & de l'autre eſt doucement entretenuë en cette reſolution, par le plaiſir que luy donne l'imagination, en luy repreſentant qu'elle peut rompre tous ces obſtacles, & eſtre victorieuſe en ce combat, iuſques à obtenir en fin le bien auquel elle aſpire. Mais particulierement ceſte ioye va fondre à l'entour du cœur qui la renuoye au dehors, & la fait monter aux yeux & au viſage. C'eſt pourquoy nous liſons en la face de ceux qui ſont pleins de bonne eſperance, le contentement que leur donne leur imagination.

En ſuitte de la ioye & du contentement que nous donne l'Eſperance, nous deuorons ayſément toutes les peines qui ſe preſentent

en nos pourſuittes, mais principalement quand le bien que nous pourſuiuons eſt doüé de quelque excellente perfection qui nous le fait grandement eſtimer, ou ardemment aymer. Ainſi par exemple, au ſiege de Troye, les Grecs ne ſe rebuterent pas de la longueur du temps, ny des fatigues & des hazards de la guerre; parce qu'ils ſe figuroient que l'extreme beauté d'Helene meritoit qu'on ſupportaſt ces longs trauaux pour la rendre à ſon mary, & pour venger l'opprobre de la Grece. Ainſi Iacob eſtant paſſionnément amoureux de la belle Rachel, ſupportoit patiemment les rigueurs de ſon pere, les peines de ſon ſeruice, & les geſnes de ſon eſprit, parce qu'il eſperoit de ioüyr vn iour de ceſte incomparable beauté: & c'eſt pourquoy

l'Esperance a tant de pouuoir aux affaires humaines, où il se rencontre quelque sorte de difficulté. Le Laboureur ne s'exposeroit pas si franchement à l'inclemence de l'air, & ne souffriroit pas auec tant de patience, les iniures du temps qu'il luy faut souffrir en cultiuant la terre, s'il ne se promettoit vne riche moisson pour le fruict de son labeur. Le Soldat ne se ietteroit pas dans les perils, ne monteroit pas sur les breches, & n'iroit pas se mesler dans la furie des combats, si l'attente de la gloire ou l'Esperance du butin n'animoient son courage. Le Marchand ne passeroit pas au trauers des rochers, des feux, des flots & des orages, courant tantost vne mer, tantost vne autre. abordant tantost à vn port, tantost à l'autre, s'il ne se promettoit de grandes richesses pour re-

compense de ses voyages & de ses courses. Alexandre mesme allant à la guerre d'Asie, où il deuoit s'exposer à mille dãgers, protesta qu'il n'y estoit pousséque par l'Esperance qu'il auoit de posseder vn iour toute la gloire & tous les thresors de l'Orient, en passant sur le ventre aux Barbares. De sorte qu'elle est comme l'ame des plus belles actions, nous faisant surmonter toutes les difficultez & tous les obstacles qui en pourroient retarder l'execution par l'amoliſſemẽt de nos courages. Mesmes il est certain que la hardiesse a toujours esté estimee vn effect des bonnes Esperances; consideré que quand l'homme espere de pouuoir surmonter les choses effroyables qui semblent le menacer, il va courageusement les combattre: au lieu que quand la crainte vient à le saisir, il perd

tout courage, & s'abandonne au malheur, son desespoir naissant des difficultez qu'il se figure au bien qu'il deuroit esperer.

Mais pour auoir vne pleine cognoissance de ce subiet, & de toute ceste matiere, il faut à la fin de ce chapitre, monstrer en quoy le Desespoir est contraire à l'Esperance, & rechercher la cause pour laquelle il peut rendre quelquefois les hommes vaillants, & leur faire remporter de grandes victoires. Pour le premier, il faut se souuenir de ce que nous auons dit ailleurs, qu'entre les Passions de nos ames, on remarque deux sortes d'opposition. La premiere se remarque entre celles qui ont pour obiects des choses contraires: & celles la ne se trouue qu'entre les passions de la partie concupiscible: comme par exemple, entre

l'Amour & la Haine, dont l'vne regarde le bien, & l'autre le mal. La seconde se remarque entre celles qui à la verité regardent bien vn mesme obiect, mais diuersement & sous diuerses considerations: & celle-la se trouue entre les Passions de l'Irascible, dont l'vne recherche le bien, & l'autre le fuyt, à cause de la difficulté dont il est enuironné; comme par exemple la Hardiesse & la Peur regardent toutes deux le mal imminent qui se presente a l'Imagination : mais la Hardiesse le regarde pour le combattre & pour le vaincre, & la peur le regarde pour l'euiter & pour le fuyr, s'il est en sa puissance. De cette sorte donc le Desespoir se trouue contraire à l'Esperance, pource que l'obiect de l'Esperance qui est vn bien difficile à obtenir, nous attire d'vn costé,

c'eſt à ſçauoir, entant que nous nous figurons le pouuoir obtenir: mais il nous rebute de l'autre, c'eſt à ſçauoir entant que nous iugeons qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'y paruenir. Car ceſte penſée nous oſte tout courage; parce que comme enſeigne Ariſtote, l'impoſſibilité que nous nous imaginons aux choſes, nous fait departir de leur pourſuitte.

C'eſt pourquoy en ceſte conſideration, le Deſeſpoir eſt entierement contraire à l'Eſperance. Mais d'où peut donc venir, dira quelqu'vn, que bien ſouuent à la guerre le Deſeſpoir rend les hommes courageux, & leur fait remporter de grandes victoires auſſi bien que l'Eſperance: veu que ce n'eſt point l'ordinaire de la nature que des cauſes contraires produiſent de ſemblables effects? A ce-

la nous respondons que quand au milieu du Desespoir les hommes viennent à se resoudre de combattre vaillamment, comme nous lisons des Anglois dans les plaines de Poictiers, où ils prirent prisonnier vn de nos Roys ; cela arriue parce qu'ils n'ont pas encore perdu toute Esperance. Car ceux qui ne voyent nulle image de salut en la fuitte, & qui se figurent qu'elle ne les empeschera pas de tomber és mains de leurs ennemis, mais qu'auec le malheur elle leur procurera encor de la honte, perdans toute Esperance de ce costé-là, la renoüent d'vn autre costé, & se deliberent de vendre cherement leur vie, & de ne mourir point sans venger glorieusement leur mort. A raison dequoy les grands Capitaines ont touſiours iugé qu'il ne falloit pas irriter le desespoir des en-

nemis; lors qu'on les voyoit tourner en fuitte, mais pluſtoſt qu'on deuoit leur faire vn pont d'or, pour leur donner moyen de paſſer les riuieres, de peur que s'y trouuans arreſtez, & pour tout ſalut n'eſperans plus de ſalut, ils ne viennent à reprendre vne nouuelle hardieſſe, & à recompenſer genereuſement leur premiere laſcheté par vne cruelle boucherie de leurs aduerſaires.

DE LA COLERE.

CHAPITRE I.

DE toutes les Passiõs de nos ames; il n'y en a point qui iette ses racines siauant, ou qui estende ses rameaux si loing que la Colere, dont il n'y a aage, ny conditiõ, ny peuple, ny nation qui se trouue pleinement exempt.

Il y a des peuples entiers, qui viuans sous vn climat aspre & rigoureux, ne sçauent que c'est des voluptez. Il y en a qui se contentans des biens que la nature leur presente, ne sont enflammez d'aucune ambition. Il y en a à qui la misere est si familiere, qu'ils ne redoutent au-

cun accident du monde. Mais il ne s'en trouue point sur qui la Colere n'exerce son Empire, & surqui elle ne fasse paroistre l'excez de sa rage. Voire mesmes elle embraze quelquesfois les Royaumes & les Empires entiers, au lieu que les autres Passions ne vont accueillir, ny agiter que les particuliers seulement. On n'a iamais veu toute vne nation espriſe de l'amour d'vne femme: on n'a iamais veu toute vne ville bruſler des cupiditez & du desir d'amasser de l'argent: l'ambitió n'enfle que certains esprits. Mais on voit les villes, les Prouinces, & les Republiques entieres embrazées de Colere, & transportees de cette fureur, auec vne conspiration publique des grãds, des petits, des ieunes, des vieux, des hommes, des enfans, des magistrats & du populaire: On voit les communautez

courir toutes à la fois aux armes que ceſte fureur leur met à la main pour aller venger vn dépit ou vn outrage qu'elles pretendent leur auoir eſté faict On a veu auſſi de grandes & puiſſantes armées, qui auoiét eſté la terreur de l'Vniuers, ſe desfaire & ſe deſtruire entierement par ceſte furie, qui les mutinoit cõtre leurs chefs ; de ſorte que s'il y a Paſſion qui ſoit pernicieuſe au genre humain, c'eſt celle-la, qui ſemble n'auoir ny bornes ny limites, ny image de raiſon: C'eſt pourquoy il ſera bien à propos d'en cognoiſtre la nature, les proprietez, & les effects: afin que nous y puiſſions apporter quelque ſorte de remede pour deſtourner les malheurs qu'elle iette dans l'Vniuers. Commençons donc par la definition qui eſt celle qui donne vne pleine lumiere à l'eſſence de lacho-

se, & qui nous la fait parfaictemẽt cognoistre.

La Colere *est vne ardente passion, qui sur l'apparẽce qu'il y a de nous pouuoir venger, nous anime au ressentiment d'vn mespris et d'vne iniure sensible, que nous croyons auoir esté iniustement faicte, ou à nous, ou à ceux que nous aymons.* D'où il appert premierement que la Colere est accompagnée d'vne ardeur qui se forme & s'engendre en nous, de ce que ceste passion enflamme le sang & les esprits qui sont à l'entour du cœur, par le moyen de la bile ou du fiel qui en ceste chaleur vient à s'exhaler, monter au cerueau, & à troubler nostre imagination. C'este ardeur differe d'auec celle que cause l'Amour, d'autant que l'ardeur qui se trouue en l'Amour, tendant à la chose aymée pour s'vnir auec elle, est meslée

d'vne certaine douceur, à raison de laquelle les Philosophes la comparent à la chaleur moderée de l'air ou du sang. D'où vient aussi que nous disons que les complexions sanguines sont les plus capables d'Amour, & que la bonté du foye, où se forme le sang, induit à aymer. Mais l'ardeur de la Colere est boüillante, pleine d'amertume & accompagnée d'vne aigreur qui va à la destruction de l'obiect qu'elle poursuit & ressemble proprement à la chaleur d'vn grand feu, ou à la bile extraordinairement esmeuë & agitée, qui consume le sujet auquel elle s'attache, à cause dequoy aussi les Philosophes asseurent qu'elle procede du fiel.

Il appert encor de la definition de la Colere, qu'elle a tousiours pour obiect les personnes particulieres qui nous ont offensez. En

quoy elle differe d'auec la Haine, qui s'eſtend iuſques à tout vn genre d'hommes, veu que par exemple nous deteſtons tous les meurtriers, tous les brigands, tous les empoiſonneurs, & tous les calomniateurs : ne plus ne moins que nous auons en horreur toutes ſortes d'aſpics & de viperes, & de beſtes venimeuſes. Pour ceſte raiſon ce n'eſt pas aſſez pour aſſouuir noſtre Colere, que celuy qui nous a outragez tombe en quelque malheur, ce qui pourroit ſuffire pour aſſouuir noſtre hayne. Mais outre cela pour nous contenter plienement, il faut qu'il cognoiſſe que uons luy auons procuré le mal, & que nous ſommes autheurs de la vengeance & du chaſtiment qu'il endure. Ainſi Vlyſſe ayant creué l'œil au Cyclope ne diſſimula plus ſon nom, comme il auoit fait au-

parauant, mais voulut se donner à cognoistre à luy : comme s'il ne se fust pas suffisamment vengé de ce monstre, s'il ne luy eust fait sentir qu'il estoit autheur de son desastre.

Nous apprenons encor de ceste mesme definition, que pour allumer la Colere en nostre courage, il faut que celuy qui en est l'obiect nous ait offensez, ou bien quelqu'vn de ceux que nous aymons, ou qui nous appartiennent. Comme par exemple nous nous faschons contre ceux qui blessent nostre reputation, qui attentent à nos vies, qui trauersent nos plaisirs, ou qui entreprennent quelque chose contre nos parens, ou contre nos amis. Mais nous ne sçaurions nous mettre en Colere contre celuy qui à Constantinople met vn Iuif à la cadene, ou contre

celuy

celuy qui fait foüetter vn More à Rome, d'autant que l'outrage faict à ces personnes-la ne nous touche en aucune sorte. Que s'il arriue d'auenture qu'vn homme se courrouce contre vn autre, sans en auoir iamais receu aucune sorte de desplaisir, mais par vne certaine antipathie & contrarieté d'humeurs, cela aduient parce qu'en ceste antipathie naturelle, celuy qui se courrouce contre l'autre, se figure que celuy contre lequel il se courrouce ainsi, est capable de luy faire quelque outrage, ou au moins il a vn tel dégoust de luy que ce luy est chose importune de le voir, tant il luy est desagreable. De sorte que l'antipathie tient comme le lieu de l'iniure, & fait en nous le mesme effect, que l'imagination que nous auons d'auoir esté offensez.

Nous recueillons encor de ceſte definition que pour exciter noſtre Colere, il faut que nous nous figurions que nous pouuons executer la vengeance à laquelle nous aſpirons; A raiſon dequoy nous n'oſons nous courroucer, ou bien ſi nous nous courrouçons, c'eſt bien legerement, contre les Roys, & contre les perſonnes puiſſantes qui nous ont offenſez, d'autant que nous ſçauons bien que leur authorité les met à couuert de noſtre vengeance. Meſmes il s'eſt trouué vn Pere duquel, vn grand Roy ayant au milieu du vin tué le filsà coups de fleſches, ſupprima tellement ſa douleur vo yant qu'il ne s'en pouuoit venger, qu'au lieu de ſe plaindre, de ceſte exceſſiue cruauté, il loüa la dexterité de ce Prince, & sõ adreſſe à tirer de l'arc, Toutesfois on peut dire que ceſte

action tenoit plus de la flatterie que de la constance. Pour derniere remarque, il faut se souuenir que les causes qui excitent la Colere, ne sont pas tousiours veritables, mais bien souuent sont telles que nous nous les formons, & que nous nous les imaginons. Car ceste passions auec ses autres deffaus, a encor cela de mal, qu'elle est ingenieuse à trouuer des sujets & des occasions pour pallier sa violence & sa fureur : Comme il parut au fait de ce Romain qui agité de ceste furie, suppose trois crimes pour faire mourir trois innocens, sous quelque couleur de iustice. De ce que nous auons dit cy-dessus l'on peut encore recueillir, que la Colere est tousiours accompagnée de quelque sorte de plaisir qui procede de l'esperance que nous auons de nous pouuoir venger de l'iniure

qui nous a eſté faicte. Car il y a du contentement à ſe promettre qu'on peut paruenir à ce qu'on deſire paſſionnément, au lieu que perſonne ne ſouhaitte les choſes qu'il croit eſtre au deſſus de ſa puiſſance. Partant comme ainſi ſoit que celuy qui ſe courrouce contre quelqu'vn, pourſuiue vne vengeance à laquelle il croit pouuoir paruenir; ceſte eſperance luy emplit l'ame de ioye, & le comble d'vne exceſſiue volupté; A raiſon dequoy Homere fait dire à Achille que la Colere ſe va formant & ſe reſpandant dans les courages des hommes genereux, auec vne douceur qui ſurpaſſe celle du miel. Mais cette extreme douceur ne naiſt pas ſeulement de l'eſperance que nous auons de nous pouuoir vanger; ains elle procede encore de l'effort de noſtre im-

gination, qui s'occupant & repensant incessamment à ce mesme object de vengeance, cause en nous vne volupté pareille à celle que sentent ceux qui ont des songes delectables, & qui se plaisent à leurs vaines images. Toutesfois il faut se souuenir que d'vn autre costé la Colere est pleine de douleur & d'amertume, c'est à sçauoir, entant qu'elle se propose l'iniure receuë qu'elle ne peut pas aisément digerer, se la figurant accompagnée d'vn notable mespris qui va à la diminution de sa gloire & de sa reputation. Tellement que la douceur qui s'y trouue, naist de l'opinion de la vengeance; & l'amertume & l'aigreur procede de l'image de l'iniure que nous ne pouuons supporter. Au reste comme ainsi soit que nostre Colere se forme & s'enflamme du mépris & de la mauuaise opinio

qu'on teſmoigne auoir de nous, comme il y a diuerſes ſortes de mépris, auſſi peut-elle naiſtre de diuers ſujets; Car bien ſouuent encor que le meſpris ne ſoit ſuiuy d'aucune iniure, & qu'on ſe contente de mõſtrer qu'on ne nous a pas en telle eſtime, que nous croyons en eſtre dignes, ce ſimple meſpris ne laiſſe pas d'exciter noſtre Colere, nous tenãs aſſez offenſez de ne nous voir pas autant honorez que nous eſtimons le meriter. Comme ſi l'on rẽdoit à vn Roy tous les honneurs du monde, & qu'on luy refuſaſt la qualité de Roy, ce ſeroit aſſez pour enflammer ſa colere. Comme il parut au ſujet d'Alexandre, à qui Darius ayant eſcrit vne lettre pleine de grandes offres, mais ayant oublié à luy donner le titre de Roy, ce genereux courage le porta ſi impatiemment qu'à la fin de celle qu'il

luy récriuit pour respõdre à la sienne, il adiousta pour derniere closture de toutes leurs conferéces par écrits : *Au reste quand tu m'escriras ressouuiens-toy que c'est non seulemẽt à vn Roy, mais mesme que c'est à ton Roy que tu escris.* Ce qu'il adiouſtoit à cause qu'il auoit des fait Darius en bataille. A la verité celuy qui ne réd pas à vne personne tout l'honneur qui luy est deu, tesmoigne la mespriser, & séble faire paroistre qu'il ne la iuge pas digne de la gloire qu'elle possede : veu que s'il l'auoit en telle estime qu'il deuroit, il ne s'efforceroit pas d'apporter cette diminution aux honneurs que le reste du monde luy va deferãt. De là vient que mesmes nous pouuons exciter la Colere par nostre silence, d'autant qu'il peut estre vn signe & vne marque de mespris. Toutesfois l'offense que nous receuons

de ceux qui médiſent ouuertemẽt de nous, & qui ſans leur en auoir donné ſuiet nous deshonorent ſoit d'effect ou de parole, nous eſt bien plus dure à ſupporter, d'autant que celuy qui nous fait cét outrage ſans en auoir aucun ſujet, monſtre viſiblement le peu de cas qu'il fait de nous: veu qu'il eſt tout clair que quand nous auons quelqu'vn en bonne eſtime, nous nous donnons bien de garde de l'offenſer ſans raiſon; au contraire nous employons toute noſtre induſtrie pour nous inſinuer en ſon amitié.

Il y a vne autre ſorte de mépris qui enflamme dauantage noſtre Colere, que ceſte premiere eſpece dont nous venons de parler: C'eſt à ſçauoir quand quelqu'vn prend plaiſir à nous offenſer de gayeté de cœur, & à trauerſer nos deſſeins, ſãs

qu'il remporte autre profit des trauerſes qu'il nous dõne, que le contentement de nous auoir trauaillez, & d'auoir retardé le cours de nos intentions. Car c'eſt bien vn ſigne tout apparent qu'il nous a en vn extréme mépris, puis qu'il nous offenſe en choſe dont il ne recueille autre fruict que le déplaiſir qu'il nous donne, & tout enſemble cela monſtre qu'il a ceſte opinion de nous, & que nous ne ſommes pas aſſez puiſſants pour luy nuire: autrement il apprehẽderoit de nous offenſer auec ſi peu de ſujet, & qu'il n'attend nulle ſorte de bien de nous: veu que s'il eſperoit quelque fruict de noſtre amitié, il la rechercheroit & la cultiueroit par toutes ſortes de bõs offices, au lieu de ſe donner ceſte licence de nous faſcher. De ſorte qu'ayants tant de teſmoignage de meſpris, & du peu

de cas qu'il fait de nous, nous pensons auoir trop iuſte ſujet de nous courroucer, & de nous venger de luy. Mais quand ce meſpris paſſe iuſques aux outrages, & que quelqu'vn ſans luy en auoir donné aucun ſujet, s'efforce de fletrir noſtre reputation par mille mauuais diſcours qu'il fait de nous dans les compagnies: alors noſtre Colere n'a point de bornes, mais s'enflamme outre meſure, & nous fait bruſler du deſir de venger vn ſi grand affront. Auſſi celuy qui ſans l'auoir offenſé nous outrage, & de faict & de parole, & qui ne diſſimule point ſa mauuaiſe volonté, ains la publie en tous les lieux où il ſe trouue, fait paroiſtre vn exceſſif mépris en noſtre endroit. Car comme ainſi ſoit qu'il n'ignore pas qu'vne iniure ſi ſenſible merite que ceux qui l'ont receuë s'en vengent; puis qu'il

ne faict point de difficulté de la nous faire receuoir, mais qu'en dépit de celail va nous diffamant en toutes les compagnies où il se rencontre, il declare euidemment le bas sentiment qu'il a de nous, & fait paroistre qu'il nous pense ou trop lasches pour entreprendre, ou trop foibles pour executer la vengeance que merite vn si sanglant desplaisir. Cependant nous supposons que celuy qui nous offense de ceste sorte le fait pour son plaisir, & sans luy en auoir donné aucun apparent subiect : d'autant que si ce n'estoit que pour repousser vne premiere iniure qu'il auroit receuë de nous, ce ne seroit plus vn mespris ny vn outrage, mais vne vengeance qu'il voudroit prendre de nous.

Au reste il ne faut point s'estonner de ce que nous auons dit

qu'il se trouue des personnes qui font des outrages par vn pur plaisir qu'ils y prennent : cela procede de ce que naturellement les hommes, non seulement ne peuuent souffrir que quelqu'vn les surpasse aux choses où ils se plaisent, mais encore ils veulent exceller & surpasser de beaucoup ceux qu'ils croyent auoir pour concurrents en ce qu'ils entreprennent. C'est pourquoy s'ils rencontrent quelqu'vn qui soit assez puissant pour s'opposer à eux, ils s'attachent à luy, & aux premieres occasions luy font souffrir quelque iniure, afin de faire paroistre de combien ils le surpassent en puissance. Et de là vient que les ieunes gens, & les personnes riches & puissantes, tombent le plus communément en cet excez. Car les ieunes gens ayans le sang chaud & boüillant,

ſont merueilleuſement prompts à commettre des inſolences: & comme s'ils manquoient de meilleurs exercices, ils s'occupent à faire du mal, meſme à ceux qui ne les ont point offenſez, comme ſi c'eſtoit ſimplemẽt pour paſſer leur temps, dont nous auons de grands & notables exemples en la vie d'Alcibiade, qui ſcandaliſa toute la ville d'Athenes par l'inſolence de ſes deportemens. Les riches pareillement, & les perſonnes puiſſantes ſont pleines de ceſte vaine ambition de paroiſtre, par les outrages qu'ils font receuoir à leurs inferieurs, ſe figurants que cette inſolence eſt vne marque de leur grandeur. Car ils s'imaginent qu'ils ſont beaucoup eſleuez par deſſus ceux qu'il ont l'audace d'offenſer ſi viſiblement. C'eſt pourquoy ils prennent vn certain

contentement à les outrager, & à leur faire receuoir quelque affront, qui eſt auſſi le but ordinaire que ſe propoſent ceux qui ſe plaiſent à offenſer les autres. En ſomme il ſe faut ſouuenir que les hommes entrent ordinairement en colere, lors qu'ils voyent qu'on les meſpriſe en quelqu'vne de ces façons que nous auons déduites. Que s'il en faut rechercher la cauſe dans ſon centre, nous trouuerons que cela procede de ce que les hommes deſirent paſſionnément de ſe voir honorez, & principalement ils croyent que ceux qui leur ſont inferieurs, ſoit en nobleſſe, ſoit en puiſſance, ſoit en vertu, ſoit en quelque autre eminente qualité, ſont obligez de leur rendre toutes ſortes de deuoirs & de reſpects. Ainſi les riches veulent que les pauures qui leur ſont

inferieurs en moyens, les honorent : & celuy qui eſt doüé d'vne grande eloquence veut que ceux qui n'ont pas atteint à ſa perfection recognoiſſent l'aduentage qu'il a ſur eux. Pareillement les perſonnes d'authorité & de commandement veulent que ceux qui ſont ſouſmis à leur empire mettent vne partie de leur gloire au ſeruice qu'ils leur rendent. Et ſi leurs inferieurs manquent à leur deferer l'honneur qu'ils croyent leur eſtre deu, ils ne peuuent ſupporter ceſte iniure, mais entrent en vne exceſſiue Colere, qui leur fait rechercher le chaſtiment de ce meſpris. D'où eſt venu certe veritable parole, que la Colere des Roys eſt grande & redoutable ; veu principalement que quand vn grand Roy ſe courrouce contre quelqu'vn qui n'eſt

point de sa qualité, encore qu'il retienne & modere sa Colere pour vn temps, neantmoins il la fomente en son courage, & n'est iamais satisfait qu'il n'aye fait sentir les effects de sa puissance à celuy qui a eu l'audace de l'offenser. C'est pourquoy vn Ancien disoit que la Colere se rencontrant auec vne grande puissance, ressemble à la foudre qui desole tout ce qui s'oppose à son effort. Mais non seulement les Roys, ains chacun porte impatiemment de se voir mespriſé de ceux qui sont au dessous de luy. Et à vray dire, il n'y a que la sagesse de Dieu, & la Loy de Iesus Christ, qui puisse arracher des ames ce ressentiment d'vn mépris, ou d'vne iniure receuë indignement.

Pour closture de ce chapitre nous remarquerons que les Philosophes font

sont de trois sortes de Colere: & que comme parmy les serpens, il y a des aspics, des viperes, & des dragons, dont le venin va tousiours croissant; aussi ils veulent que de ces diuerses especes de la Colere, les vnes soient accompagnees de plus de violence, & monstrent plus de feu que les autres. Car il y a vne certaine Colere, dót les mouuements sont soudains & prompts, & qui s'enflamme aux premieres occasions & aux premiers objects qui s'en presentent. Aristote nomme ceux qui y sont subjets, Própts, Actifs, Coleres, & Bilieux, parce que ceste promptitude à se courroucer, naist de l'abondance de la Bile ou du fiel. Mais comme elle s'allume promptement, aussi s'esteint-elle sans beaucoup de peine, ressemblant aux flots, & aux vagues, qui s'esleuent, & se brisent

à meſme temps: il y a vne autre ſorte de Colere qui iette ſes racines, & qui ſe forme dans les ames par vne longue ſuitte du temps, durant le cours duquel, l'homme ſe repreſente inceſſamment l'image de celuy qui l'a offenſé, & conſerue profondement la memoire de l'iniure qu'il a receuë. Ariſtote nóme ceux qui en ſont trauaillez, Aſpres, Aigres, & Couuerts: Telle eſtoit la Colere d'Achille, que la mort de tant de braues Princes, qui furent tuez au ſiege de Troye durant ſon dépit, eut à peine le pouuoir d'allétir. Il y en a vne troiſieſme, quoy que peu differente de ceſte ſeconde, qui tranſporte entierement les hommes, qui leur donne mille geſnes, & qui ne les laiſſe iamais en repos, iuſques à ce qu'ils ayent aſſouuy leur vengeance. Ariſtote nomme ceux qui ſont agitez de ceſte

maniere, violens, outrageux & insupportables. La premiere se rencontre aux meilleures natures: mais les deux autres sont des marques de mauuais courages. En somme il n'y en a point que nous ne deuions fuyr, comme vn poison qui fait mourir la charité qui doit reluyre en tous les mouuemens, & en toutes les actions des Chrestiens. Que si nous en sommes quelquesfois surpris, courrouçons-nous, mais ne pechons pas: laissons faire à la nature son premier effort, mais arrestons sa violence; & sur tout, que le Soleil ne secouche iamais sur nos Coleres.

DE CEVX CONTRE lesquels nous nous courrousons.

CHAPITRE II.

CEluy qui a dit que l'homme eſtoit vn animal, qui ſe paſſionne pour la gloire, ſemble auoir découuert toutes les racines de la Colere : veu que ſi nous conſiderons quels ſont les obiects qui l'excitent, & qui ſont ceux contre leſquels nous nous courrouçons, nous trouuerons qu'il eſt vniuerſellement vray qu'elle ne germe iamais dans nos cœurs, & qu'elle ne ſe forme iamais dans nos ames, que ſur l'opinion que nous auons qu'on veut diminuer noſtre gloire & flétrir noſtre re-

putation par quelque insigne mespris, ou pour quelque grand outrage que nous ne pouuons supporter. De sorte que ceste passion s'allume premierement du mépris & d'vne iniure que nous croyons auoir receuë, & qui imprimant en nos ames le regret & la douleur d'auoir esté outragez, nous fait rechercher le moyen de nous en venger: estans pousſez à cela par la nature de la douleur, qui cherche tousiours de l'allegement, & qui en ceste occasion n'en peut trouuer qu'en la seule vengeance, dont le desir luy enfle le cœur, & luy agite le courage: car il est certain que la vengeance esteint l'ardeur de la Colere, & que nous nous appaisons, quand nous voyons que l'offense que nous auons receuë est assez chastiée: parce qu'il nous semble que par ce moyen

noſtre reputation eſt aſſeurée, & le meſpris vengé. Mais deuant ceſte vengeance, la douleur de l'iniure demeure attachée à noſtre ame, & nous enflamme à en rechercher la reparation. Vne Imperatrice de Conſtantinople ayant laſché des paroles de meſpris contre Narſes genereux Capitaine, qui auoit remis l'Italie ſous l'obeyſſance de l'Empire, & ayant dit par meſpris qu'il failloit renuoyer cet Eunuque filer auec les femmes : ce vaillant homme indigne de cette outrage proteſta au milieu de ſa douleur, qu'il trameroit vn affaire à l'Empereur & à l'Imperatrice, que toute leur puiſſance, & toute leur induſtrie ne pourroit iamais deſmeſler : & là deſſus il fit entrer les Lombards en Italie, & deſtacha ces belles Prouinces de l'Empire: monſtrant par là, combien il

eſt dangereux d'offenſer vn grand courage. En ſecond lieu, quand nous auons vne exceſſiue paſſion, & que nous ſouhaittons ardemment vne choſe, & que là deſſus on nous trauerſe, & qu'on nous y donne de l'obſtacle, ſoit directement, ſoit indirectement, ſoit par des voyes ouuertes, ou par des artifices: noſtre Colere s'enflamme contre ceux qui nous donnent cét empeſchement : C'eſt pourquoy les malades ſe faſchent contre ceux qui pour meſnager leur ſanté, leur refuſent ou de l'eau, ou des fruits, ou quelque autre choſe qu'ils deſirent ardemment : & ceux qui ont de l'amour, ſe faſchent contre ceux qui ne flattent pas leur paſſion, & qui les veulent deſtourner de la recherche & de la pourſuitte de ce qu'ils ayment. Sur toutes les hommes ſe faſchent amerement,

quand on mépriſe leur condition preſente, & l'eſtat auquel le malheur ou leur imprudence les a precipitez. De là naiſſent les plaintes & les chagrins des miſerables, des pauures, des malades, de ceux qui apprehendent quelque inſigne infortune, & de ceux qui ſe voyent expoſez à la violence des plus puiſſans: Meſmes l'on a veu des hommes qui ſont morts de regret & de douleur de ce qu'on leur auoit reproché vne imperfection de la nature, auec laquelle ils eſtoient venus au monde. Outre cela nous nous faſchós contre ceux que nous croyons eſtre autheurs ou complices d'vn mal que nous n'attendions nullement d'eux, les croyans de nos amis. Car tout ainſi que les grandes felicitez qui nous arriuent contre noſtre eſperance, nous rempliſſent d'vne ioye

extraordinaire : auſſi les grands malheurs qui nous ſuruiennent ſans eſtre preueus & contre nos attentes, nous affligent extraordinairement, & excitent en nous vne exceſſiue Colere. Au reſte quelquesfois la circonſtance des lieux où nous nous trouuons, les humeurs où nous ſommes, le temps auquel on nous prend, & mille choſes ſemblables ſeruent à enflammer noſtre Courroux. Par exemple quand nous ſommes triſtes & pleines d'ennuis, la Colere ſe rend aiſément maiſtreſſe de nos ſens opprimez de la douleur. Et tout de meſme ſi on nous dit vne parole de mépris en vne compagnie & deuant des perſonnes que nous aymons, nous la portons impatiemment, & laſchons aiſément les reſnes à la Colere. Voyla les principales racines de l'Ire qui s'engendre en nos ames

voyla les plus puissans objects qui la peuuent exciter. Mais outre cela il y a d'autres causes mouuantes qui ont la puissance de la faire naistre, quoy qu'elles soient tousiours fondées sur le mépris qu'on fait de nous: Car les hommes se faschent aussi, premierement contre ceux qui leur font souffrir quelque obprobre, ou qui se mocquent d'eux, ou bien des personnes dont la reputation leur est aussi chere que la leur propre. Ainsi les Milannois assiegez par l'Empereur Federic, s'estans licentiez de dire quelque chose contre l'honneur de l'Imperatrice, l'Empereur le porta si impatiemment, que les ayans en sa puissance, il leur fit souffrir tous les opprobres que peuuent souffrir les vaincus, & mesme ruyna leur ville de fond en comble, iusquesà y semer le sel, pour leur oster toute

resource, & ne leur laisser aucune esperance de la voir iamais rebastie. La raison de ceste grande & excessiue Colere est, que ces mocqueries & ces opprobres sont des marques d'vn insigne mespris. Les hommes se courroucent aussi contre ceux qui leur font quelque sensible outrage, qui n'apporte nul profit à son autheur, mais qui deshonore entierement celuy qui les reçoit. C'est pourquoy la Colere fit vne si puissante impression sur l'ame de l'Empereur Iustinian II. à cause de l'outrage que ceux de Constantinople, le deposans de l'Empire, luy firent particulierement souffrir, luy couppant le nez, que comme depuis il fut rentré en son Estat, à toutes les fois qu'il distilloit de l'humeur de sa playe, il enuoyoit querir quelqu'vn de ceux qu'il

croyoit auoir eu part à la coniuration, & le faisoit mourir sur le champ, ou bien l'enuoyoit en exil. La raison de cela est, parce que ces sortes d'outrages flétrissét la gloire de ceux à qui ils sont faits, & tendent à les rendre ouuertement mesprisables. Les hommes se courroucent derechef contre ceux qui blasment les choses ausquelles ils prennent quelque sorte de contentement, comme ceux qui sont passionnez pour les armes, n'en peuuent oüyr blasmer la profession sans se mettre en Colere: à cause dequoy ce n'eust pas esté le moyen d'acquerir grãde faueur aupres de Cesar, d'Alexandre, & du Grand Henry, de leur aller faire des discours, ausquels on se fust proposé de blasmer les exercices de la guerre. Et tout de mesme ceux qui ayment la Philosophie, ne peuuent

souffrir sans se fascher qu'on la mépriſe. Toutesfois il faut icy remarquer que ceux qui croyent auoir acquis la perfection de quelque chose, ne sont pas ordinairement si promptsà se piquer pour les paroles qui se disent au desauantage de leur profession, que ceux qui n'en ont que de foibles commencemens, & qui y sont nouueaux & apprentifs, & qui croyent qu'on n'a pas grande opinion d'eux, ou mesme qui cognoissent leurs defauts: car ces derniers se picquent pour les plus legeres paroles qu'on laisse eschapper contre la profession qu'ils embrassent: au lieu que les autres asseurez par la cognoissance qu'ils ont de leurs merites, monstrent se soucier fort peu du blasme qu'on leur donne sans iugement. Mais il n'y a mêpris qui nous soit plus insupportable que

celuy que nous receuons de nos amis, & de ceux que nous croyons estre obligez de contribuer à nostre gloire: Car cóme nous voyons qu'au lieu d'accroistre nostre honneur, ils s'efforcent de l'obscurcir, nous ne pouuons plus estre maistres du dépit. C'est pourquoy on a veu de grands hommes qui se sentans indignement traittez par leurs Republiques, ou par leurs Citoyens, pour le salut desquels ils s'estoient mille fois exposez à la mort, ont porté cette iniure si impatiemment, qu'ils ont laschés les resnes au despit, & ne pouuans autrement venger cette ingratitude, pour dernier mouuement de leur courroux ont desnié leurs cendres à leur patrie, & ont voulu chercher ailleurs leur sepulture. De là est venu aussi que les Anciens ont creu que les Coleres des freres

estoient cruelles & difficiles à esteindre: d'autant que l'amitié des freres estant liée par les plus puissants liens de la nature, comme elle vient à rompre & à faillir, la Colere passe en fureur, qui dure iusques apres la mort.

De rechef les hommes se courroucent contre ceux qui ayans fait profession de les honorer, viennent à se refroidir en leur endroit, & ne leur rendent plus de respect qu'ils leur rendoient auparauant: d'autant qu'ils se figurent que ce refroidissement vient de quelque sorte de mespris, comme s'ils auoient découuert en eux quelque imperfection, dont ils ne s'estoient pas apperceus auparauant: Car ils discourent en eux-mesmes, que si ces personnes-la n'auoient point changé d'opinion: & s'il ne leur estoit entré en l'ame quelque nou-

ueau mépris qui les esloignast d'eux, elles viuroient comme auparauant: ce que ne faisant pas, ils attribuent cela à vne opinion que ces personnes-là ont prise, qu'au lieu de les honorer, ils doiuent estre honorez d'eux. Les hommes se courroucent encore cõtre ceux qu'ils croyent ingrats en leur endroit, & qu'ils estiment n'auoir aucun sentiment des biens-faicts qu'ils ont receu d'eux: car ils s'imaginent que ceste ingratitude est vn pur mépris & d'eux & de leurs biẽfaicts : comme s'ils estoient partis de personnes qui leur deussent tout, ou qui fussent de beaucoup au dessous d'eux, Ils se faschent pareillement cõtre ceux qui prennent le contraire de ce qu'ils embrassent, qui combattent leurs conseils, qui contredisent à leurs aduis, & qui sont d'autre opinion qu'eux

qu'eux aux ſuiets qui ſe preſentent : Car ils penſent que ceſte contradiction procede du peu de cas que ceux qui s'oppoſent à eux font de leur ſuffiſance & de leur induſtrie, & de l'opinion qu'ils ont outre cela, d'eſtre plus capables & plus ſuffiſants qu'eux, qui eſt vn meſpris tout viſible. Mais ſur tout les hommes ſe faſchent de ſe voir dédaignez par des gens de peu, & qui ne ſont en nulle eſtime, deſquels ils croyent que le meſpris eſt biẽ plus inſupportable que de perſonnes eminentes, & qui ſont en reputation. La raiſon de cela eſt: parce que, comme nous auons dit, la Colere naiſt de l'indignité du mépris. Or ne pouuons nous ſouffrir de mépris qui ſoit accompagné d'vne ſi exceſſiue indignité, ou d'vn plus ſenſible outrage, que celuy qui vient de perſonnes baſſes,

& qui sont au dessous de nous : veu que ces personnes-là au lieu de mespriser doiuent rendre toute sorte d'honneur à ceux qui les surpassent en dignité & en merite. C'est pourquoy les hommes d'hõneur ne peuuent souffrir qu'auec beaucoup d'impatience, de se voir mépriſez par ceux de la lie du peuple. Les hommes se faschent encore contre leurs amis, s'ils refusent de les loüer ou de les obliger de leurs courtoisies ; mais sur tout s'ils font tout le contraire : c'est à dire, s'ils les brauent, & s'ils les desobligent, particulierement, s'ils feignent d'ignorer les neceſſitez qu'ils peuuent auoir, ou s'ils ne s'accommodent pas à leurs desirs & à leurs paſsions ; Auſsi est ce à la verité vn grand ſigne de mespris quand quelqu'vn feint de ne cognoiſtre pas ce que son amy desire

& pourſuit auec paſſion, conſideré que nous mettons peine de ſçauoir les affaires & les inclinations de ceux dont nous auons quelque ſoin & que nous aymõs cheremẽt. Les hommes ſe faſchent pareillement contre ceux qui ſe reſioüyſſent de leurs infortunes, ou qui meſme n'en ont pas le reſſentimẽt qu'ils doiuent: veu que s'enmocquer & y prendre plaiſirs, eſt vne marque de hayne, & ne s'en ſoucier pas eſt vn ſigne de mépris. Les hõmes ſe faſchent encore contre ceux qui ne ſe donnent point de peine, mais qui tiennent pour choſe indifferente de leur deſplaire, & de faire vne action qui les peut offenſer: à cauſe deqnoy nous ne pouuons ſouffrir, mais ordinairement nous hayſſons ceux qui nous apportent de mauuaiſes nouuelles, nous figurãs que s'ils nous euſſent

porté le reſpect qu'ils doiuent, ils ne ſe fuſſent pas rendus porteurs d'vne nouuelle qu'ils ſçauoient biẽ nous deuoir affliger, de peur de nous donner ſujet de rompre auec eux, mais en euſſent laiſſé prendre la commiſſion à quelque autre. Ils ſe faſchent ſemblablement contre ceux qui prennent plaiſir aux mauuais diſcours qui ſe font au preiudice de leur reputation, ou qui en rient auec les autres, ou qui prennent plaiſir d'eſtre ſpectateurs de leur miſere: veu que le premier teſmoigne du meſpris, & le ſecond fait paroiſtre de la haine. Dót eſt que nous voyons que les vrays amis releuent les mauuaiſes paroles qui ſe diſent en l'abſence de leurs amis, & qu'ils ſont attendris de douleur quand il leur arriue d'eſtre ſpectateurs de leurs infortunes: Comme il arriua à ce pauure

homme qui s'eſtima heureux de s'eſtre trouué en la coſte d'Egypte, non loin d'Alexandrie, où les Eſclaues de Pompée luy rendoient les derniers deuoirs funebres, afin de pouuoir teſmoigner la doulenr & la pitié qu'il auoit de l'infortune d'vn ſi grand perſonnage. Mais particulierement les hommes ſe faſchent contre ceux qui les meſpriſent deuant quatre ſortes de perſonnes : c'eſt à ſçauoir, deuant ceux auec leſquels ils diſputent de l'honneur & de la gloire: Comme Alexandre ne pouuoit ſupporter le meſpris de ceux qui luy preferoient Darius: ny Ceſar ceux qui luy eſgaloient Pompée. Ou deuant ceux qu'ils admirent, ou deſquels ils deſirent d'eſtre admirez : Comme Alexandre n'euſt ſçeu endurer ſans douleur qu'on euſt fleſtry la gloire de ſes con-

queſtes deuant les Atheniens: d'autant qu'ayant leur vertu en ſinguliere reputation, il deſiroit reciproquement eſtre admiré d'eux, & attendoit d'eux le plus glorieux ornement de ſes triomphes. Ou deuant ceux qu'ils ayment & qu'ils honorét: comme les enfans ſe mettent en Colere contre ceux qui les meſpriſent deuant leurs peres : Et ceux qui ſont paſſionez de l'amour d'vne femme ne peuuent ſupporter vn affront qu'on v eut leur faire receuoir en ſa preſence. Ou bien deuant ceux deſquels ils veulent eſtre reuerez: comme les peres s'aigriſſent contre ceux qui deſcouurent leurs imperfections à leurs enfans, deſquels ils ne peuuent ſouffrir d'eſtre meſpriſez.

Outre cela les hommes ſe faſchent contre ceux qui meſpriſent ou offenſent les perſonnes qui leur

ſont cheres, & qu'ils ſont obligez d'aſſiſter, s'ils ne veulent participer à leur honte : d'où vient que l'on a veu quelquesfois de grandes guerres allumées pour venger l'iniure faicte aux femmes, aux filles, aux ſœurs, & aux meres des Roys ; les Princes ſe trouuans intereſſez à venger l'opprobre fait à des perſonnes que la nature a liées auec eux par de ſi puiſſans liens. D'ailleurs ils ſe faſchent contre ceux qui ne les remercient point, & qui ne leur ſçauent aucun gré des bienfaits qu'ils ont reçeus d'eux. Car comme ils ſe voyét priuez de ceſte iuſte cognoiſſance qu'ils s'eſtoient propoſée pour fruit de leur biẽ-fait ou au moins qu'ils attendoient du bõ naturel de ceux qu'ils croyoiẽt auoir obligez, ils attribuent cela à vn pur mépris, & leur colere s'allume contre ceux qui les ont priuez.

d'vn honneur dót ils ne se iugeoiét pas indignes. Ils se faschent de rechef contre ceux qui dissimulét les choses, & qui conuertissent en risée ce qu'ils font serieusement: car cette dissimulation & ceste diuersion de leurs intentions est vne marque de mocquerie. En fin les hommes se faschent contre ceux qui faisans du bien à tout le monde, ne leur en font point en leur particulier. Car ils croyent que cela vient de ce que ceux qui n'ont nul soin de les obliger, monstrans de l'inclination à obliger tout le monde, tesmoignent par là, qu'ils ne les ont pas en la mesme estime que les autres; mais qu'ils ont le plus bas sentiment qu'on sçauroit auoir de leur merite. Ceste consideration a bien allumé des coleres dans les Cours des grands Princes, car chacun se reputant aussi digne que son com-

pagnon de paruenir aux charges de l'Eſtat ; comme quelqu'vn eſt auancé ſans faire mention d'eux, ils s'imaginent que le bon-heur de celuy-là met quelque tache en leur gloire, & les fait eſtimer de beaucoup inferieurs à ſon merite.

En dernier lieu, l'oubliance excite auſſi la Colere, d'autãt que l'oubliance eſt vn ſigne du peu de ſoin que l'on a des perſonnes, & ce peu de ſoin eſt vne marque de mépris: veu que les choſes dont l'on faict cas, ſont celles que l'on imprime plus ſoigneuſement en ſa memoire.

DES EFFECTS ET des Remedes de la Colere.

CHAPITRE III.

ENTRE toutes les Passions dont nos ames sont agitées, n'y en a point qui soient suiuies de tant de violence, qui facent paroistre tant de brutalité, ou qui produisent de si funestes & de si tragiques effects que la Colere, qui semble estre proprement comme la source d'où procedent tous les malheurs, & toutes les ruynes qui arriuent dans l'Vniuers. Car au lieu que les autres Passions, comme l'Amour & la Ioye, le Desir & l'Esperance, ont ie ne sçay quels rayons de douceur qui les

rendent aggreables : la Colere eſt toute pleine de douleur & d'amertume, & n'a point de plus doux obiect que les ſupplices, le ſang & le carnage, qui ſeruent à aſſouuir ſes vengeances : Ce ſont ſes delices, ce ſont ſes ioyes, ce ſont les plus doux & les plus agreables ſpectacles qu'elle puiſſe contempler. Que ſi on veut voir cõme elle eſt la ſource de toutes les horreurs qui s'eſpandent dans le monde, & qui deſolent l'Vniuers : qu'on contemple dans l'hiſtoire des villes ſaccagées, les prouinces deſtruites & conuerties en des deſerts, qu'on y conſidere les Empires renuerſez, les diademes foulez aux pieds, les Princes laſchemẽt trahis & eſtouffez par le poiſon, les Roys maſſacrez, les grands Chefs de guerre mis aux ceps & ſeruants d'exemple de la miſere humaine : qu'on y re-

gardeles peuples entiers passez par le fil de l'espee, ou mis à la cadene: les nations exterminees, les Temples où habite la Diuinité profanez, les Autels abbatus, & tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus sainct entre les hommes indignement violé : & l'on trouuera que tous ces tragiques spectacles sont des effects de ceste cruelle & inhumaine furie. Mais laissant à part l'horreur des effets qu'elle produit dans l'Vniuers, considerons les maux qu'elle cause aux particuliers qui s'y laissent transporter.

Premierement doncques si ce que les Medecins disent est veritable, que de toutes les maladies dont nous sommes tourmentez, il n'y en a point de plus mauuaises, ny de plus dangereuse que celles qui défigurent le visage de l'homme, & qui le rendent difforme

& dissemblable à soy-mesme, il faudra conclurre pour cette mesme raison, que de toutes les passions de l'homme il n'y en a point de plus pernicieuse ny de plus redoutable que la Colere, qui change toute la grace & toute la constitution de l'homme. Car tout ainsi que les insensez & les furieux font cognoistre l'excez de leur rage par les violents changements qui apparoissent en leurs corps; aussi vn homme transporté de Colere donne de grands signes de la manie qui le trauaille. Ses yeux touspleines de feu & de flammes que ceste passion allume, paroissent ardants & estincelants: sa face est excessiuement colorée, comme par vn certain reflux du sang qui y monte des enuirons du cœur: son poil se dresse & se heriſſe auec de l'horreur: sa bou-

che ne peut éclorre ſes paroles: ſa langue eſt begayante, ſes pieds & ſes mains ſont en perpetuel mouuement. Il ne vomit que menaſſes, ne parle que de ſang & de vengeance : Bref ſa conſtitution eſt tellement alterée, & ſon regard eſt ſi affreux, qu'il ſemble hideux & épouuentable meſme à ſes plus chers amis. Quelle doit eſtre l'ame au dedans, dont l'image eſt ſi horrible au dehors ? C'eſt pourquoy auſſi vn Ancien diſoit que la Colere eſtoit vne fureur de peu de temps : & vn autre aſſeuroit que toute Colere ardente ſe change en manie : ce que nous pouuons confirmer, parce que, comme on dit qu'Hercule deuenu furieux mécognut ſa propre femme & ſes propres enfans ſur leſquels il exerça ſa rage, les deſchirant & les mettant inhumaine-

ment en pieces : auſsi ceux ſur qui la Colere a pris vn plein empire, oublient toutes ſortes d'affinitez & d'amitiez; & ſans aucun reſpect font ſentir les effects de leur fureur à leurs parens & leurs amis. Car c'eſt vne Paſsion qui s'aigrit contre tout le monde, qui naiſt auſsi bien de l'amour que de la hayne : & qui ſe forme auſsi bien parmy les ieux que parmy les actions plus ſerieuſes. De ſorte qu'il n'importe pas de quelle cauſe elle procede, mais bien en quel eſprit elle ſe rencontre : comme il n'importe pas combien le feu eſt grand, mais où il tombe : conſideré que le plus ardent ne prendra iamais dans le marbre, au lieu que les moindres eſtincelles bruſlent la paille. Cependant nous recueillons de là, que ceſte Paſsion domine principalement

aux habitudes chaudes & ardentes, d'autant que la chaleur est active & opiniastre, & qu'elle donne de l'inclination à ces sortes de violences, faisant que nous nous aigrissons aysément, voire pour les moindres sujets du monde. Au reste pour reprendre nostre premier propos, la Colere ne defigure pas seulement le corps, mais bien souuent le destruit & le ruïne entierement: Car on en a veu qui en estant extraordinairement émeus, se sont rompu les veines, & ont vomy l'ame auec le sang, voire mesme ceux qui se sont tuez eux-mesmes doiuent leur malheur à la Colere qui les a conduits à ceste derniere fureur. Ainsi donc apres auoir imprimé sur le corps de si cruelles marques de sa rage, elle attaque l'esprit, elle outrage l'ame & estouffe la raison en l'homme, & comme

comme vn épais nuage, l'empesche qu'elle ne l'éclaire, & par ce moyen l'emplit tout de desordre & de confusion. De maniere qu'il commence à fermer les oreilles à toutes sortes de remonstrances, & ne veut plus oüyr parler de ce qui peut seruir à adoucir son courage, qui est tout pleind'amertume, d'aigreur & de violence. Tellement que prenant plaisir à son mal, il en a en horreur les remedes, & fuit la main du Medecin qui l'en pouuoit guerir: Voire mesmes en ce transport il s'offense de tout, & imite les bestes farouches, que l'ombre & les couleurs plus gayes mettent en fureur: vn ris innocent, vn branlement de teste qui ne signifie rié, vn coup d'œil sans dessein est capable de le mettre au champs. Mais combien de fois auons nous veu cette inhumaine furie dissoudre les

plus saincte amitiez sur des sujets du tout friuoles? N'a-t'elle pas jetté dans les duels les plus chers amis, & ne les a t'elle pas fait seruir de spectacles d'infamie au Ciel & à la terre, pour des disputes prises sans fondement; Il est donc visible que ceste Passion est non seulement infame, mais encore malheureuse; puis que sous vn foible pretexte de vengeance, elle precipite les hommes en des meschancetez si horribles, & puis qu'elle leur fait fouler aux pieds toutes loix diuines & humaines pour assouuir son insolence & sa rage: En quoy certes elle est plus à apprehéder que toutes les autres Passiós dont nos ames sont trauaillées: par ce que les autres passions ont cela, qu'au mesme temps auquel elles sont comme au comble de leur fureur, elles cedent aucunement

à la raiſon, & plient en quelque ſorte ſous ſes commandements, quand elle ſe preſente pour les appaiſer: au lieu que la Colere fait comme les Mariniers eſtonnez ou corrompus, qui n'eſcoutent point la voix de leur Pilote: ou comme les Soldats mutinez qui ne veulent point oüyr les remonſtrances de leur Chef: Voire meſme elle ſe deſpite contre la verité ſi elle combat ſa rage, & quoy qu'elle vienne à cognoiſtre l'innocence de celuy qu'elle perſecute, elle eſtime l'opiniaſtreté plus honorable que le repentir: De ſorte que rien ne la peut faire deſiſter de ſes iniuſtes & violentes pourſuittes. Et continuant cette iniuſtice contre ſoy-meſme, elle contraint quelquesfois les plus auares à ietter comme à l'abandon leurs plus precieux threſors,

& à faire vn monceau de leurs richeſſes, & puis à mettre le feu dedans ; & ſouuent encor elle pouſſe les ambitieux à refuſer & à rejetter les honneurs qu'ils auoient paſſionnément recherchez auparauant leur deſpit. Qui ne void donc que ceſte Paſſion, plus que nulle des autres, eſteint la lumiere de la raiſon ? La cauſe de cela eſt, parce que comme ainſi ſoit que de toutes les Paſſions, ſoit de celles qui ont pour obiect le bien, ou de celles qui regardent le mal, celles la iettent le plus de troubles dans nos ames, qui ſont les plus violentes ; il n'y en a point qui ſurpaſſe, ou meſme qui egale en violence la Colere, qui enflamme tout le ſang & tous les eſprits qui affluent à l'entour du cœur, qui eſt l'organe le plus puiſſant des Paſſions : à cauſe dequoy

il s'enſuit vn exceſſif déreglement, non ſeulement aux puiſſances ſenſibles & corporelles : mais meſme en la raiſó. Car encore qu'elle n'vſe point d'organes corporels en ſes propres fonctions : neantmoins pour les produire au dehors, elle a beſoin des puiſſances des Sens, dót les actions ſont trauerſées par le trouble qui s'eſleue dás le cœur & dans tout le corps, à cauſe dequoy la Colere obſcurcit, voire empeſche du tout la lumiere qu'elle s'efforce de ietter. Dont nous auons des ſignes trop appatents, en ce que les membres où reluit dauantage l'image du cœur: la langue, les yeux, le viſage ſe reſſentent le plus des violents efforts de ceſte furie. Il eſt vray qu'Ariſtote dit que la Colere eſcoute en quelque ſorte la raiſon: mais cela ſe doit entendre quát au rapport qu'elle luy fait de

l'iniure receuë, auquel elle prend vn insigne plaisir: au lieu qu'elle ne l'escoute point, mais reiette ses aduertissemens au subiect de la mesure, & de la moderation qu'elle doit tenir en la vengeance: de sorte qu'à la verité, il faut quelque rayon de raison pour se mettre en Colere: veu que les personnes stupides ne sont point capables de ces mouuements: mais quand ceste Passion est pleinement allumée, alors elle fait eclipser toute raison. Tout ainsi que le mesme Philosophe dit que ceux qui sont pleins de vin & entierement yures ne se fascheut de rien, parce que leur raison estant enseuelie & noyée dans le vin, ils ne sont pas capables de peser vne iniure ou de prendre garde à vn mépris. Mais ceux qui ne sont pas encor pleinement

jures, se faschent & se mettent en Colere, parce qu'il leur reste encor quelque foible rayon de iugement pour cognoistre ce qui a apparence d'iniure ou d'outrage : mais la passion se forme en eux sans subiect & sans grande occasion, parce que leur raison est liee par le vin qui s'en est rendu le maistre. Ainsi donc au commencement de la Colere, la raison peut encor éclairer la puissance irascible : mais comme elle a pris Empire absolu, & qu'elle s'est renduë maistresse des Sens : la raison deuient obscurcie & ne sert plus de rien à vne ame ainsi transportée.

Cependant il ne faut pas se figurer que ce mal soit absolument incurable, mais plustost il se faut representer que comme l'Elebore a la puissance de guarir les furieux; aussi y a-t'il des reme-

des contre la Colere. Les plus puiſſants ſont ceux qui ſont pris de la Loy de Dieu, qui ne nous enſeigne que la patience, la charité, la douceur, l'hnmanité & les ſouffrances. Mais nous nous contentons de rapporter icy les enſeignements de la Philoſophie qui peuuent ſeruir à cét effect. Premierement donc les Philoſophes, nous conſeillent de traitter ceſte Paſſion comme l'on traitte les monſtres, & les ſerpens qu'on s'efforce d'eſtouffer auſſi toſt qu'ils viennent à s'eſclorre : Car ils veulent que l'homme prenne garde au commencement de la Colere, qui s'eſcloſt bien ſouuent d'vne cauſe ſi legere, ou d'vn ſubiet ſi bas ou ſi petit, que c'eſt choſe indigne d'vn grand courage de s'y laiſſer tranſporter. Tout ainſi donc qu'il eſt aiſé d'arreſter vn feu qui s'eſt pris

à la paille d'vne maiſon: mais ſi on le laiſſe monter & s'attacher aux matieres plus ſolides, il ſurmonte toute diligence & toute induſtrie, & fait vn piteux embraſement: auſſi celuy qui veut prendre garde à la Colere du commencemẽt, en voyant qu'elle commence à fumer & à s'allumer pour quelque legere querelle, ou pour quelque autre petite offenſe: il luy eſt aiſé de la ſupprimer, & d'empeſcher qu'elle n'aille plus auant: Mais ſi elle vient à ſe former & à s'accroiſtre, & que meſme il ſouffle ſur ſon feu, c'eſt à dire, ſi luy meſme l'irrite & l'enflamme, il luy ſera par apres difficile de l'eſteindre, au lieu qu'il l'euſt peu faire auparauant en ſe taiſant ſeulement. C'eſt pourquoy comme les Pilotes preuoyans la tempeſte, ont accouſtumé de ſe mettre à le

rade ou à l'abry de quelque escueil deuant que la tourmente les vienne accueillir : aussi celuy qui sent les premiers mouuements de la Colere qui se veut éleuer, doit se retirer & auoir recours à la raison, & l'opposer à la Passion, afin de combattre sa violence. Car le premier moyen d'abbattre la Colere, comme vne iniuste tyrannie, c'est de ne luy rendre nulle sorte d'obeyssance, de ne la croire en nulle chose, quoy qu'elle dise ou qu'elle face pour nous enflammer à la vengeance. Nous experimentons aux autres passions que la licence qu'on leur donne leur apporte quelque soulagement : comme quand les ieunes gens qui bruslent d'amour, vont en masque, font des ballets, des combats, ou des festins en faueur de celle qu'ils ayment, tout cela donne quelque

sorte d'allegement à leur Passion: & quand on permet à ceux qui sont affligez de pleurer en leur ennuy, les larmes qu'ils épandent emportent auec elles vne partie de leur douleur: Mais la Colere n'arien de semblable, au contraire elle s'aigrit & s'irrite par la liberté qu'ó luy baille, & s'allume & s'enflamme d'auantage par le cours qu'on donne á sa fureur: Et pour ce subiect derechef, comme ceux qui sont subiects au mal caduc, ayans quelque signe en eux-mesmes & quelque principe de son accez, se retirent aussi tost & prennent tous les remedes qu'ils croyent seruir à destourner vn si fascheux accident, ou au moins à en cacher la honte: ainsi ceux qui se voyent desia émeus de la colere, se doiuent retenir & s'efforcer de moderer leur Passion, & de tourner la ma-

ladie qui les veut saisir. A quoy ils doiuent d'autant plus volontiers se resoudre, qu'elle a encore cela par dessus les autres Passions, que les autres à la verité, poussent les hommes au mal, mais celle cy-les precipite: celle-là les esbranlent mais celles-cy les réuerse: celles-là quand mesme elles sont victorieuses se laissent mettre le frein, mais celle-cy estant maistresse ne veut plus de loy, ressemblant à la foudre qui estant vne fois eschappée de la nuë où elle estoit enclose, ne peut plus estre retenuë: mais tombe sans moyen & sans apparence d'estre arrestée. Les autres Passions s'esloignent de la raison: mais la Colere la foule aux pieds & la meine comme en triomphe. Pour toutes ces considerations donc les hommes doiuent faire toute sorte de resistance pour s'empescher de

tomber entre les mains d'vn si furieux maistre.

Le second remede qu'on y peut apporter, c'est de se figurer les defauts de ceste Passion, & les maux dont elle est accompagnee, qui sont tels qu'elle semble emporter la palme du vice, & estre plus detestable que tout le reste des crimes dont l'ame peut estre soüillee. L'Auarice est à la verité vne honteuse cupidité: mais au moins elle amasse quelque chose qui bien souuent tombe entre les mains d'vn homme de bien qui succede à l'auaricieux, au lieu que la colere dissipe tout. Car qu'elles despenses, quelles profusions ne fait elle pas pour venir à bout de la vengeance qu'elle a meditee? Combien souuent elle est cause qu'vn homme ruyne sa fortune, que le mary se separe de sa femme, que le fils aban-

donne son pere, que le peuple s'arme contre les Magistrats, & que celuy qui aspiroit aux honneurs s'en rebute & en abandonne la poursuitte. La Colere est encore pire que les voluptez, parce que les voluptez font que l'hõme se plonge dans les plaisirs particuliers, au lieu que la Colere le rẽd de si mauuais naturel, qu'il se plaist aux miseres d'autruy. Elle est de beaucoup plus méchante que l'Enuie, veu que si l'Enuie desire de voir qu'elqu'vn malheureux, c'est la colere qui luy procure le malheur. Et ne faut point que l'on continuë le grand courage aux vengeances de la Colere, au contraire les cœurs magnanimes sont comme impenetrables aux offenses: au lieu que ceux qui ne peuuent resister, tesmoignent leur foiblesse: d'où vient que nous voyons que les hommes,

les enfans, les malades, les vieilles gens sont les plus sujets à ces mouuements & à ces impressions. La plus esleuee & la plus belle partie du monde, & la plus voisine du Ciel & des Estoilles n'est iamais couuerte de nuages, & ne se forme dans son sein, ny gresle, ny pluye, ny vents, ny tourbillons ny autres tẽpestes: Il ne s'y fait nul bruit ny éclat encores que ce soit de là que descendent les foudres sur la terre. Tout de mesme vn esprit vrayement haut, vne ame vrayement genereuse, demeure tousiours tranquille, moderée & venerable sans se laisser iamais emporter aux furieux mouuemens de la Colere. Elle se represente les defauts de cette Passion, elle voit que ceux qui s'y abandonnent, dépoüillent toute honte, & perdent toute raison. Car qui est celuy qui au milieu de

ſon dépit & de ſon courroux, ne ſemble auoir renoncé à toute ſorte de moderation & de modeſtie; Sçauroit-il refrener ſa langue, ou contenir en deuoir les autres parties de ſon corps ? Mais combien de grands perſonnages ſe ſont immolez à la riſée du monde par l'excez de leur Colere ? Teſmoin ce fameux Prince qui écriuit des lettres à vne Montagne, & qui fit donner des coups de foüet à vne Riuiere qui luy auoit donné de l'obſtacle à ſes voyages. Comme donc en voyant les mouuemens honteux de ceux qui ſe ſont enyurez, nous conceuons vne certaine horreur de l'excez du vin : auſſi les grands courages voyants la difformité de la Colere s'empeſchent le plus qu'ils peuuent de ſe ſoüiller d'vn vice qui eſt comme l'opprobre de la nature humaine. Mais

pour

pour s'en sauuer, il faut premierement quitter les affaires qui sont au dessus de nostre portée, de peur que nous en trouuans accablez, cóme d'vn fardeau excessif & insupportable, le regret & la douleur n'allument nostre chagrin & n'embrasent nostre colere. Il faut aussi fuyr les compagnies des personnes querelleuses & fascheuses, de peur que par vne certaine contagion, ils ne nous communiquent leurs Passions. Les yurongnes induisent à boire, les voluptueux amolliſſent les plus forts courages, l'auarice empoisonne ceux qui hátent les auares: Tout de mesmes les personnes coleres nous transmettent leur fascheuses humeurs, ou au moins en les frequentant, nous nous exposons au danger d'auoir des querelles cótre eux, au lieu que hantans auec des personnes paisi-

bles, outre le bon exemple, nous sommes hors de ce dáger. Les Philosophes apportent encor d'autres remedes pour guarir la colere, conseillants à ceux qui ont de l'inclination à ceste Passion, de quitter toutes grandes & pesantes occupatiós de l'esprit, mesmes les estudes plus serieuses; & les exhortent à imiter ceux qui ont la veuë malade, qui se soulagent en arrestant les yeux sur les couleurs les plus gayes: sur toutes choses ils les coniurent pour éuiter les occasions & les subiects qu'on leur en peut donner, de se souuenir qu'il n'est pas expedient à l'homme de tout voir ny de tout oüyr, & que nous deuós laisser courir beaucoup de choses qu'on dit contre nous, d'autant que bié souuent les ayans negligées, c'est comme s'en estre iustifié. Ce qui nous met en Colere, disét-ils, c'est l'opi-

nion que nous auons d'auoir eſté outragez : mais il ne faut pas ſi promptement adiouſter foy à cette opinion, ny meſme receuoir de premier abord les rapports qui nous ſont faits, quelques claires & euidentes que nous puiſſent ſembler les preuues de l'iniure ; veu qu'il y a maintes choſes qui ayans apparence de verité, ſont neantmoins fauſſes, de ſorte qu'il faut reſeruer vne oreille pour oüyr les raiſons de celuy qui eſt accuſé, ou meſme les fermer toutes deux aux rapporteurs, qui bien ſouuét prennét plaiſir à ietter de la diſcorde, & à faire desquerelles, pourpuis apres en prendre leur plaiſir. Et certes nous pouuons maintefois nous repentir d'auoir precipité la vengeãce, au lieu que nous pouuons eſtre biẽ aiſes de l'auoir differée. Pour la meſme raiſon il faut fuyr les ſoup-

çons qui bien souuẽt nous embrasent aussi bien que les plus iustes sujets de Colere, veu que prenant en mauuaise part vn regard, ou vn soulris, ou quelqu'autre legere action, nous conceuons du dépit, & nous mettons aux champs contre ceux qui sont innocens, & qui n'ont eu aucun desir de nous offenser. En somme des choses qui nous offensent, les vnes nous sont rapportées, & les autres nous les auós ou veuës, ou oüyes nous mesmes. Quant à celles qui nous ont esté rapportées, nous n'y deuons pas legerement adiouster foy, veu les artifices dõt on vse auiourd'huy dans le monde pour abuser les plus credules: vn flateur taschera de s'insinuer en faueur en accusant vn innocent, feindra vn outrage, & fera vn mauuais discours pour persuader qu'il l'a entendu auec dou-

leur & regret: vn autre ne cherchera que l'occasion de dissoudre les plus saincts amitiez: vn autre plein de venin & de poisó desirera auoir le passe temps d'vne querelle, & sera bien aise d'estre spectateur d'vn combat qu'il aura allumé: moyennant qu'il ne soit point de la partie. C'est donc vne insigne legereté de condamner sur le chãp son amy auant que de l'auoir ouy, & sãs prẽdre le loisir de sçauoir exactemẽt le fait dõt il est accusé; & c'est vne prodigieuse iniustice de se courroucer contre luy, deuant qu'il sçache qui l'accuse, ou mesme deuant qu'il sçache quel crime luy est imposé.

Quant aux choses dont nous sommes nous mesmes les témoins, nous deuons considerer le naturel & la volõté de ceux qui les ont cõmises: si c'est vn ieune homme, dõnons cela à son aage, & supportons

de sa ieuneſſe. Eſt-ce vn pere? ayans receu tant d'autres bié-faits de luy, c'eſt bien la raiſon que nous en endurions, & que la ſouuenance des choſes paſſées addouciſſe l'aigreur des presétes; & meſme nous deuõs meuremét cõſiderer en nous meſmes, s'il n'a point eu iuſte ſujet de nous traitter auec la rigueur dont nous nous plaignons. Si c'eſt vne femme, ce ſexe ne ſuit pas toujours les mouuemés de la raiſon, & ſa foibleſſe luy doit ſeruir d'excuſe. Si ce ſont perſõnes ſouſmiſes à vne plus grande puiſſance, peut-eſtre l'auront-ils fait par contrainte, & y eſtans ſolicitez par ceux auſquels ils ne pouuoient deſobeïr: Voudriõs-nous donc nous faſcher contre la neceſſité? vn autre nous offenſera apres auoir eſté outragé de nous? quel miracle s'il nous rẽd la pareille? Si c'eſt vn Magiſtrat ou vn Iuge

dont nous pretendons auoir receu quelque iniuſtice, ſa ſuffiſance doit auoir plus de poids que noſtre opinion particuliere, & nous deuons pluſtoſt accuſer noſtre crime que le ſoupçonner de corruption: Si c'eſt vn Roy ou vn Prince qui punit quelque coulpable, il faut croire qu'il le fait equitablement: que s'il opprime vn innocent, il faut plaindre, mais donner cours au malheur de la nature humaine, en nous reſouuenans que les plus foibles ſont ſouſmis aux loix des plus puiſſans: Que ſi c'eſt vne beſte brute ou vne pierre, ou vn bois qui no⁹ bleſſe, il faut ſe donner de garde de deuenir plus ſtupides que les choſes inanimées, en penſant nous vẽger d'elles. Si c'eſt vn homme de bien, nous ne deuõs pas croire qu'il ait voulu nous offenſer, nous promettãs toute autre choſe de ſon in-

nocence. Si c'eſt vn méchant, pourquoy nous eſtonnerons-nous de ce que les effects reſſemblent à leur cauſe? Au reſte ſi nous penſons que c'eſt à grand tort qu'on nous a offenſez, reſſouuenons nous que bien ſouuent nous eſtimons telle choſe inique, qui en effect ne l'eſt pas: cela vient d'vne trop grande amour que nous nous portons à nous meſmes; & en vn mot, c'eſt l'ignorance ou l'inſolence qui nous precipite a la Colere, ne nous repreſentás pas que la nature humaine, comme vn champ plein de mauuaiſes herbes & d'eſpines, porte des eſprits ingrats, infideles, enuieux & méchans. Quiconque ſe ſeroit bien figuré cela, ne laſcheroit pas ſi aiſément les reſnes à la colere. Voila ſommairement vne partie des remedes que les Philoſophes propoſent cótre ceſte furieuſe paſſion.

Il y en a encores d'autres qui seroient trop lõgs à rapporter, ioinct qu'à dire la verité, la pluspart sont plustostremedes d'empiriques qui pallient le mal, que medecines solides qui gueriſſent nos pasions. Le souuerain remede est de ietter les yeux sur les exemples de patience que les seruiteurs de Dieu, & les Saincts nous ont monstré parmy les trauerses de ce monde, & sur tout de les arrester sur ceux que nous a laissez le Fils de Dieu, qui estant outragé des hommes ne les a pas maudits; qui estant persecuté, n'a point menacé ses bourreaux; qui estant crucifié, a prié pour ses ennemis, & qui en fin par vne philosophie bien esloignée de celle de ce monde, a mis nostre salut en sa Croix, nos triomphes en ses opprobres, & nostre gloire en ses supplices.

DE LA DOUCEUR, ou de la Debonnaireté.

Chapitre I.

COMME la Colere enflammant l'homme à la vengeance le transporte, de maniere que bien souuent il semble qu'elle luy ait rauy toute sorte d'humanité, & qu'elle l'ait conuerty en vne beste farouche & cruelle, qui ne respire que le sang & le carnage : aussi y a-t'il vn mouuement contraire à ceste Passion, qui remet l'homme en l'estat de l'homme, & qui venant comme à ietter de l'eau sur le feu de son courroux, le rend

facile à pardonner les outrages qu'il pretend luy auoir eſté faicts indignement. Ceſte Paſſion n'a point de nom propre, mais ſe peut nommer, ou Debonnaireté, ou Douceur, ou Clemence, ſelon les ſujets où elle ſe rencontre, & n'eſt autre choſe qu'vn mouuement qui remet l'ame en vn eſtat tranquile, & luy fait oublier toutes ſortes d'iniures & de vengeances. Comme ainſi ſoit donc que les hommes ſe courroucent ordinairemẽt contre ceux qui les meſpriſent, & ce meſpris eſtant vne iniure qui part de la volonté de celuy qui nous offenſe, il eſt viſible que nous appaiſons aiſément noſtre Colere, quand nous voyons qu'il n'y a point de mépris en noſtre endroit, ou que meſme ceux dont nous nous pourrions plaindre, ont fait la choſe à regret, & contre leur in-

clination, & non point par vne malice affectée: dont la raiſon eſt, parce que les actions humaines dependent de l'intention de celuy qui les fait. C'eſt pourquoy nous figurants qu'ils n'ont point eu de mauuaiſe intention contre nous, nous les penſons exempts de crime: Pour la meſme raiſon nous perdons aiſément la Colere que nous auons conçeuë contre ceux qui s'eſtans meſpris teſmoignent d'en auoir de la douleur, & deſirent de viure autrement à l'aduenir, parce que ce deſir eſt vn témoignage que leur volonté a eſté ſurpriſe. Comme par exemple vn amy en noſtre maladie nous donnera vn remede qu'il croira propre à combattre & à chaſſer noſtre mal: mais l'ayant pris, au lieu d'amender noſtre douleur il l'empire; nous ne nous faſchons pas amerement

contre luy, parce qu'il nous apparoiſt que ſa volonté eſtoit de nous donner du ſoulagement, au lieu d'aigrir noſtre douleur. Et particulierement nous nous monſtrons faciles à pardonner à ceux qui exercent à l'endroit d'eux meſmes ce qu'ils font contre nous: d'autant que nous ne pouuós pas nous imaginer qu'ils nous ayent mépriſez en des choſes auſquelles ils ſe ſont eux-meſmes enueloppez, veu qu'il eſt tout viſible que perſonne ne ſe mépriſe ſoy-meſmes. Nous pardonnons auſſi aiſément à ceux qui confeſſent franchement leurs fautes, & qui témoignent ſe repentir de leurs offenſes, d'autant que nous nous figurons que ceſte douleur & ce regret qu'ils font paroiſtre, eſt vne ſatisfaction & vne ſuffiſante peine de leur peché: dequoy nous auós vn exemple domeſtique

au ſubiet de nos ſeruiteurs, d'entre leſquels nous reprenons auec plus d'aigreur, & puniſſons plus ſeuerement ceux qui pallient leurs offenſes, ou qui nous reſpondent arrogamment : & traittons plus gracieuſement ceux qui recognoiſſent leur faute, & qui nous en demandent pardon. La raiſon de cela eſt, parce qu'il y a de l'impudence à defendre vne faute qui eſt toute apparente ; & ceſte impudence n'eſt autre choſe qu'vn inſigne mépris de celuy contre lequel on conteſte effrontément : d'autant que nous mépriſons grandement ceux auſquels nous témoignons ne porter nulle ſorte de reſpect ou de reuerence.

Nous nous appaiſons auſſi facilement, quand ceux que nous pretendons nous auoir offenſez s'humilient deuant nous, ſouffrent

nos reprimendes, & ne nous contrediſent en aucune façon : parce que ceſte ſubmiſſion eſt comme vne marque de la crainte & de la reuerence qu'ils nous portent, par laquelle ils aduoüent tacitement qu'ils ſont nos inferieurs. A raiſon dequoy nous nous figurons qu'ils ne nous ont point à mépris : veu qu'on ne mépriſe iamais ceux que l'on craint. Cependant, que l'on dépoüille, & que l'on dépoſe toute Colere à l'endroit de ceux qui s'humilient : nous en auons vne marque au Lyon animal genereux qui n'exerce point ſa fureur, mais qui pardonne à ceux qui ſe proſternent contre terre pour s'en guarantir : Nous nous monſtrons encore doux à ceux qui faiſans meſme profeſſion que nous, nous honorent, & ne médiſent iamais de nous: d'autant que ce reſpect mon-

ſtre qu'ils nous ont en bonne eſtime : & qu'ils ne nous mépriſent point. Nous pardonnons auſsi volontiers à ceux dont nous auons auparauant reçeu quelque inſigne bien fait, & particulierement quād ils nous ſupplient, & quand auec des prieres ardantes & paſsionnées, ils nous coniurent d'oublier l'iniure qu'ils nous ont faicte, & de n'vſer point de vengeance en leur endroict ; ce qui arriue parce que ces ſortes de prieres ſont des marques de leur ſubmiſsion. Nous pardonnons encor volontiers à ceux qui n'ont point la reputation d'eſtre inſolents, calomniateurs, mocqueurs, ou mépriſeurs des autres, mais qui ſont recogneus gens de bien, ne faiſants iamais outrage à perſonne, ſi ce n'eſt aux meſchans, au rang deſquels nous n'auons garde de nous mettre. Nous com-

mandons encor à nostre Colere, quand nous cognoissons que ceux qui nous ont offensez sont persónes puissantes, desquelles nous deuons craindre vne plus atroce iniure, si nous nous mettons en deuoir de nous venger de celle qu'ils nous ont faicte: car il n'arriue gueres que nous facions demonstratió de colere contre ceux que nous redoutons; n'estant pas possible que tout à la fois nous craignions vne personne, & que nous nous courrouçions contre elle-mesme, nous passons legerement par dessus les fautes de ceux qui nous ont offensez en l'ardeur de leur Colere. De sorte que si nous nous courrouçós cótr'eux, c'est auec moins d'aigreur & de ressentiment; d'autant que nous iugeós bien que ce n'est point par mépris ce qu'ils enont fait; puis que iamais personne ne mespriſa

celuy qu'il eſtime digne de ſon courroux : veu que le meſpris eſt ſans douleur & ſans reſſentiment, au lieu que la colere eſt pleine de douleur, & de reſſentiment de l'iniure receuë.

Les lieux, les temps, les occupations, & les compagnies ſeruent auſſi maintefois à nous rendre doux & paiſibles, & à empeſcher que nous ne nous laiſſions pas trãſporter à la Colere, ſi ce n'eſt pour vne iniure bien atroce: Car parmy le jeu, parmy les banquets, parmy les reſioüyſſances publiques, entre nos amys, au milieu de nos grandes proſperitez, & parmy l'heureux ſuccez de nos affaires, & au milieu de nos bonnes eſperances, nous ne receuons pas aiſément les impreſſions de la Colere, ſi ce n'eſt comme nous auons dit, qu'on nous face quelque inſigne outrage qui

surmonte toute sorte de patience. Pareillement quand nous auons laissé escouler beaucoup de temps sans rechercher la vengeãce de l'iniure, peu à peu nous l'oublions, & le temps ayant alenty nostre ardeur, nous perdons entierement la volonté de nous en ressentir. Mais vne des choses qui seruent le plus à esteindre nostre colere, c'est quand quelque autre que celuy contre lequel elle est embrasée, a esté seuerement chastié, ou a esté enuoyé au supplice auparauant que nous ayõs peu assouuir nostre vengeance cõtre luy. C'est pour quoy Philocrate estant interrogé pourquoy il ne se purgeoit pas des crimes dont il estoit accusé, durant que le peuple estoit en colere contre luy, respondit que la raison de cela estoit, parce qu'il attendoit qu'vn autre eust esté iniustement accusé & con-

damné deuant luy, figurant ce qui eſt bien veritable, que quand les hommes ont aſſouuy & verſé toute leur Colere, & leur fiel ſur quelqu'vn, alors ils demeurent plus doux, & que leur courroux ſe conuertit en pitié : comme il arriua à Ergophiſe, contre lequel encor que ſes Iuges fuſſent plus animez que contre Calliſtené, toutes fois ils le declarerent innocent, & le deliurerent du ſupplice parce que le iour d'auparauant ils auoient condamné Calliſtene.

D'abondant les hommes ſe monſtrent doux & placables à ceux ſur leſquels ils ont emporté quelque fauorable iugement, & à ceux encor qu'ils voyent expoſez à des maux plus cruels qu'ils leur euſſent voulu faire ſouffrir pour ſe venger : car ils croyent qu'ils ſont aſſez chaſtiez de leur offenſe, &

que de leur part ils ſont aſſez vẽgez de l'iniure qu'ils ont receuë. Mais particulierement noſtre Colere ne s'allume gueres ſouuent lors que nous nous figurons que l'iniure que nous ſouffrons nous eſt faicte auec iuſtice, & que nous auions biẽ merité ce chaſtiment: car alors elle a plus l'image d'vne vengeance iuſtement pourſuiuie, que l'apparence d'vn mépris ou d'vne iniure iniuſtement procurée. Or eſt-il que la Colere a pour obiect l'iniuſtice ſoit vraye, ſoit apparente; puiſque comme nous auons remarque en ſa definition, elle eſt vn reſſentiment de l'indignité que nous croyons auoir receuë à tort, & ſans l'auoir meritée: C'eſt pourquoy lors que nous ne preſumons aucune iniuſtice en l'offenſe que nous receuons, noſtre colere n'éclate pas & ne court pas aiſément apres la ven-

geance. Et pour ceſte raiſon quand nous voulons reprẽdre quelqu'vn, il eſt bon de luy repreſenter le ſubiect pour lequel nous vſons de ceſte ſeuerité en ſon endroit; afin que luy faiſant paroiſtre que nous en auons iuſte occaſion, cela l'empeſche de ſe mettre en colere, & de s'éleuer contre nous. Ce qu'on doit particulierement pratiquer à l'endroit des domeſtiques & des ſeruiteurs, leſquels prendront de meilleure part nos reprimendes, & nous ſeruiront auec plus d'affection quand nous leur monſtrerons qu'ils ont failly, & que nous leurferons cognoiſtre l'offenſe qui nous a induits à leur vſer de ceſte rigueur. Noſtre colere ne s'eſmeut gueres auſſi contre ceux que nous croyons deuoir eſtre inſenſibles à tout ce que nous leur ſçaurions faire ou dire: d'autant que la Co-

lere veut que l'on ſçache & que l'on ſente ſes effects. D'où vient auſſi que perſonne de bon ſens ne ſe courrouce iamais cõtre les choſes inanimées, & qui n'ont nul ſentiment: au contraire le courroux que nous auons teſmoigné contre les viuans, s'adoucit à l'endroit des morts, d'autant que ces perſonnes ont ſouffert la derniere miſere de la vie, & qu'elles n'ont plus ny ſentiment ny cognoiſſance des iniures, qui eſt vne choſe que la Colere deſire ardemment. C'eſt pourquoy Homere, pour appaiſer Achille qui faiſoit de grands outrages au corps mort d'Hector, luy fait remonſtrer que c'eſt battre la terre, & outrager vne choſe inſenſible. Voila ſommairement ceux à l'endroit deſquels s'eſtend la douceur ou la debonnaireté des hommes qui ſçauent

commander à leur colere.

Cette douceur eſt bien ſeante à toutes ſortes de perſonnes, puis qu'elle eſt comme vn reietton de la vraye humanité, ou pluſtoſt parce qu'elle eſt cóme vn vray caractere des enfans de Dieu : Mais elle eſt en ie ne ſçay quel plus grand luſtre, & elle iette ie ne ſçay quel plus aggreable eſclat, quand elle ſe rencontre en l'ame des Roys & des Monarques de la terre. Car quelle loüange, quel triomphe, & quelle gloire eſt-ce à vn grand Prince, d'auoir vn plein Empire ſur tant de millions d'hommes, d'eſtre arbitre de leurs vies, d'eſtre maiſtre de leurs fortunes & de leurs biens, de pouuoir leuer en vn inſtãt de formidables armées, de pouuoir en vn clin d'œil deſoler les villes & les champs ſans craindre la rigueur des Loix. Et neantmoins parmy cette prodi-

gieuſe puiſſance, ne ſe laiſſer point ébloüir les yeux d'vne ſi exceſſif ue ſplendeur, ne ſe laiſſer point trá-ſporter à la Colere, & parmy les offenſes, n'vſer d'aucune feuerité, eſpargner le ſang, contenir ſes paſſions, & eſtablir toute ſa gloire à faire du bien à ceux qui ſont ſoumis à ſon authorité? Auſſi cette bonté & cette clemence des Princes les fait non ſeulement aymer, mais meſme adorer des peuples, qui ſont rauis d'vn doux excez de ioye, quand ils ſe voyent ſoumis à vne puiſſance qui n'a rien d'inſolent, mais de qui tous les mouuements vont à leur conſeruation, & ne ſe propoſent pour glorieux obiect que leur ſalut. C'eſt de ces bons Princes-la que les Sujets ne ſe cachent point, & ne s'enfuyent point de deuant eux, comme ſi vn tygre, vn lyon, ou vne

autre beſte ſauuage & cruelle ſe preſentoit à leurs yeux; mais au cõtraire accourent de toutes parts, pour les contempler & pour les admirer comme des Aſtres de bõne influence, deſquels dépend toute leur felicité. C'eſt pour la gloire de ces Princes-là, que les peuples vont dans les Temples, & qu'ils chargent les Autels de vœux & de prieres; c'eſt pour eux qu'ils veillẽt & qu'ils ſont en ſoucy, & c'eſt pour eux qu'ils sõt preſts de ſouffrir pluſtoſt mille morts que delaiſſer entreprendre ſur leurs vies, auſquelles ils ſçauent que leur ſalut eſt attaché: Car leur Douceur & leur clemence comme vn puiſſant charme leur concilie les affectiõs de leurs ſujets, & leur acquiert leur amour, qui eſt le plus puiſſant lien, & la plus ſeure garde dont les Monarques puiſſent aſſeurer leur puiſ-

sance, veu qu'il n'y a point d'Empire plus ferme que celuy qui plaist à ceux qui obeyssent, au lieu que les Empires odieux se ruinét aisémét. Mesme ceux qui ont sceu adoucir leur authorité par la Clemence, ont tousiours remporté vn heureux succez de leur gouuernemét. Et pour le dire en vn mot, la Clemence est comme le souuerain ornement des autres vertus Royales: voire c'est aux Princes, comme vn chemin du Ciel & de l'immortalité, d'vser moderément d'vne si eminente & formidable puissance, d'aymer leurs sujets, de pardonner aux humbles, & s'abstenir de toute cruauté, de ne faire aucune violence, de ne tremper point leurs mains dans le sang, de laisser couler du temps pour allentir leur colere, de procurer le repos au monde, & de donner la paix à leur sie-

cle : Car cela fait que les ſujets ne les apprehendent pas, mais apprehendent ſeulement pour eux. Au lieu qu'au contraire la violencedes Princes iette biende laterreur dans les ames de leurs ſubiects, mais ne les rend pas, ny plus puiſſants, ny plus venerables en leur endroit: Et parmy cela ces craintes & ces terreurs données au peuple, ſont de foibles chaines, & de foibles liens de leurs affectiõs & de leur amour: veu que comme ils ſe figurẽt qu'ils n'ont plus de ſujet de craindre, ils commencent à hayr. Mais quand meſme l'horreur des punitions & des vengeances ſeruiroit à affermir les Empires, qui ne ſçait que comme c'eſt vne incomparable honte aux Medecins, d'emplir les tombeaux en mettant en œuure leur induſtrie, qu'auſſi c'eſt vn inſigne opprobre aux Princes de s'eſtablir

par les supplices ? Ils doiuent à la verité cognoistre tous les defauts de leurs Estats, mais la prudence les oblige à en excuser vne partie, & s'ils sont contraints d'vser de seuerité, il faut que ce soit pour punir des crimes qui ne meritent point de pardon ; & tousiours ils le doiuent faire auec des tesmoignages de douleur & de regret: & au reste déployer leur clemence à l'endroit de ceux ausquels il y a apparence d'amendement, ne deuãt pas tousiours rechercher les peines & les chastimens, mais bien souuent se contenter de la repentance de ceux qui ont offensé. Il faut qu'ils se souuiennent que c'est chose glorieuse de pardonner à celuy que son offense rend desia assez miserable, & que c'est vne assez rude punition d'estre reduit à demander pardon de son crime: il faut qu'ils

ſe figurent que les Empires cruels & violents ſont bien plus amers que durables, que perſonne ne ſe peut faire craindre à pluſieurs, qu'il n'en craigne beaucoup, & que la vie des Princes eſt comme vne perpetuelle guerre & vne perpetuelle mort, s'il faut qu'ils ſe desfient & qu'ils ſe gardent de tant de millions d'hommes qui ont en horreur leur puiſſance, ſi elle eſt outrageuſe.

DES DIVERSES PASSIONS des hommes selon les aages, & selon les conditions où ils se trouuent.

CHAPITRE I.

COMME encor que toutes les contrees & toutes les parties du monde ne soient pas également battuës des tempestes de l'air, neãtmoins il n'y a coin de la terre, ny portion de l'Vniuers, où il ne s'esleue au moins quelque petit vent ou quelque petit orage. Aussi encor que tous les hommes ne soiẽt pas sujets aux furieux mouuemens de mesmes Passions, si est-ce qu'il n'y a aage ny condition qui n'en ressente quelque effect, &

qui n'en soit en quelque sorte agitée. Seulement y a t'il ceste difference, que les vns en ont d'vne sorte, & les autres en ont d'vne autre: les vns les ont plus violentes, & les autres les ont plus paisibles & plus douces. Car autres sont les Passions des ieunes hommes, autres celles des hommes parfaits, autres celles des vieilles gens, autres sont celles des riches, & des personnes heureuses & puissantes, & autres sont celles des pauures & des miserables. Et premierement, pour ce qui regarde les Passions des ieunes gens, elles sont chaudes & ardentes, à cause du sang qui bout dans leurs veines; & ce qu'ils desirent vne fois, ils le desirent auec vehemence. Toutesfois ils monstrent particulierement ceste ardeur aux mouuemens de l'amour, ausquels leur aage, qui est en sa fleur, leur

donne

donne vne violente inclination qui reluit en la chaleur de leurs pourſuittes. Mais ils ſont ſubiets à toutes ſortes de changemens, & n'ont ny fermeté, ny conſtance en leurs affections de ſorte que leurs paſſions reſſemblent proprement à la faim & à la ſoif des malades qui ſe paſſent auec les accez de leur mal: ou pour le dire mieux, elles reſſemblent à ces feux errants qui s'allument en l'air, & puis s'eſteignent en meſme inſtant. Ils ſont pareillement fort prompts aux mouuemens de la Colere, & ſe laiſſent aiſément emporter au dépit, principalement quand on leur veut rauir l'honneur, ou leur faire quelque ſorte d'outrage. Apres cela ils ſont ambitieux, & ayment paſſionnément la gloire: d'où vient qu'ils preferent la victoire à toutes les choſes du monde, d'au-

tant qu'elle eſt au plus haut degré de l'excellence à laquelle ils aſpirent. Mais ils ne ſont point auares, ny n'ayment point l'argent, parce qu'ils n'ont point encor eſprouué les miſeres de leur pauureté, reſſemblant à celuy auquel vn Ancien reproche, que le meſpris qu'il fait de l'or eſt vne marque qu'il n'en a point encor gouſté la douceur; veu que s'il l'euſt gouſtée, il euſt eu les mains plus promptes, & euſt eſté plus diligent à le recueillir & à le ramaſſer. Ils n'ont non plus le courage malin, mais monſtrent en leurs actions plus de naïfueté que d'artifice, d'autant qu'ils n'ont pas encor appris les ruſes, ny experimenté les malices du monde. Mais ils ont l'ame credule, & adiouſtent aiſément foy à ce qu'on leur dit: parce qu'ils n'ont non plus encore eſprouué les fraudes des hommes,

ny n'ont pas encor esté souuent abusez. D'ailleurs ils sont pleins de grandes esperances, aussi bien que ceux qui sont pris de vin, tant à cause de l'excessiue chaleur qui abonde en eux, qu'aussi parce qu'ils n'ót point encor senty les iniures de la fortune: pour ce subiect ils viuent d'esperance, d'autant que l'esperáce regarde les choses auenir, comme la memoire s'occupe aux passees: Et quant à eux, ils se figurent que le futur & le temps qui leur reste à viure est long: au lieu qu'ils ne content pour rien le passé Et pour la mesme raison, en la fleur de leurs ans, ils ne se souuiennent point de ce qui s'est escoulé auant leur temps, mais esperét toutes choses auenir: d'où vient qu'ils sont aisez à tromper, d'autant que croyans ainsi, & esperans tout, il est facile de leur faire croire & esperer ce qui

n'eſt pas. En ſuitte de cela il ſont vaillans & hardis, tant parce qu'ils ſont Coleres, que parce qu'ils ſont pleins de bonnes eſperances: car la Colere fait qu'ils ne craignent rien, veu que le courroux diſſipe la crainte; & la bonne eſperance fait qu'ils ſont hardis, parce que celuy qui en eſt enyuré, a vne grande confiance du ſuccez de ce qu'il entreprend. Outre cela les ieunes gens ſont honteux, ne cognoiſſans rien d'honneſte en ceſte vie, que les choſes qu'ils ont appriſes des loix, ou de leur nourriture: c'eſt pourquoy quand il s'en preſente quelqu'vne de la nature de laquelle ils ne ſont pas bié inſtruits ils demeurent comme en ſuſpens, & ne ſçauent à quoy ſe reſoudre, à cauſe dequoy ils ſont ordinairement ſubiects à rougir. Ils ſont par apres magnanimes & genereux,

tant parce qu'ils ont vne bõne opinion d'eux-meſmes, & parce qu'il ont vn ſuperbe ſentiment de leur courage, s'eſtimans dignes de toutes grandes choſes: qu'auſſi parce qu'ils n'ont point encor eſprouué les calamitez, ny les miſeres qui abbatent la fortune & la conſtance des hommes; mais ignorent les malheurs auſquels ceſte vie eſt ſujette. Au reſte ils ayment mieux entreprendre les choſes honorables, que celles où il y a du profit: d'autant qu'ils ſe gouuernent pluſtoſt par leur propre courage, & par la bonté de leur nature, qui a pour obiect l'honneſteté des choſes que par les diſcours de ſa raiſon qui ſe propoſe ordinairemẽt pour fin ce qui eſt plus vtile. Les ieunes gens ont encor cela qu'ils ayment indifferemment les compagniés de ceux de leur aage & de leur con-

dition, sans faire encor vn choix exquis de leurs amis, ce qui monstre qu'ils ont plus de curiosité que de soin de ce qui leur peut seruir ou profiter au cours de leur vie. Apres cela ils sont excessifs, & ne gardent nulle moderation en leurs mouuements: de sorte que s'ils ayment, ils ayment furieusement: & s'ils ont de la hayne, elle est extreme: & ainsi en toutes choses ils ne gardent nulle sorte de mediocrité: ce qui naist de leur presomption, & de ce qu'ils pensent tout sçauoir; qui fait aussi qu'ils parlent hardiment de toutes choses, & qu'outre cela ils deffendent leurs impertinences auec opiniastreté. Ils commettent force fautes, mais ordinairement ce sont desbauches de ieunesse, qui procedent de la chaleur du sang; de sorte qu'il y a plus d'insolence en leur fait, que de crime

affecté. Ils sont outre cela pitoyables & humains, d'autant que mesurans les autres à leur innocence, ils croyent que tout le monde est bon, & que ceux qui souffrent quelque excessiue misere, ne l'ont point meritée: & pour ce subiet ils en ont compassion. En fin les ieunes gens sont plaisants, facetieux, & ayment à rire, & à oüyr dire vn brocard ingenieux, qu'ils croyent estre vne marque de bon esprit, à raison dequoy ils l'admirent. Ils ayment aussi les cheuaux, les chiens, la chasse, les combats, & les autres exercices qui ont quelque sorte de violence ou de plaisir. En somme les ieunes gens sont d'ordinaire riches en inuentions, mais pauures aux choses de iugemẽt: ils sõt propres à l'execution, mais incapables d'vn grãd dessein: ils sont nais pour exciter des troubles: mais ils ne sõt

pas capables de les appaiſer: ils embraſſent beaucoup, mais les eſtreignent peu: ils aſpirent à la fin, mais ils ne regardent pas aux moyens: Et quand ils ont fait vne faute, ils ont peine de la recognoiſtre & de ſe retirer de leur erreur, reſſemblans àces cheuaux ombrageux qui ſe cabrent, & qui ne veulent ny s'arreſter ny s'auancer. Quant à ceux qui viennent ſur l'aage, ils ont des Paſſions preſque entierement cótraires àcelles des ieunes gẽs. Car d'autant qu'ils ont beaucoup veſcu, & qu'ils ont eſté ſouuent trompez d'autant auſſi qu'ils ont eux meſmes fait beaucoup de fautes, & que d'ailleurs ils cognoiſſent que le mõde eſt plein d'artifices & de méchancetez, ils ne s'aſſeurent de rien, mais voyẽt toutes choſes auec deſfiance; & s'ils diſent leur opiniõ de quelque affaire: c'eſt cõme en trem-

blant. De sorte qu'il semble qu'ils veulent donner à entendre, qu'en toutes choses du monde il y a plus de cõiecture que de certitude: d'où vient que le refrein ordinaire de leurs responses & de leurs discours est, *Peut estre*, *Parauanture est il vray*: ce qui procede de la grande idee qu'ils nõt de l'inconstance des choses, & des tromperies des hommes. Pour le mesme sujet, ils sõt malins, estãt vne pure malice d'interpreter, comme ils font, toutes choses en la plus mauuaise part: & pour la mesme raison encor ils sont desfiants & soupçonneux: soupçonneux, à cause de leur deffiance: & deffiants: a raison de l'experience qu'ils ont des choses. Au reste ny ils n'aymẽt ardammẽt, ny leurs haines ne sont furieuses: mais ils ayment ordinairement comme deuants vn iour haïr: & hayssent, comme deuants

vn iour aymer. Apres cela, ils ont le courage bas, tant à cauſe de la froideur de leur ſang & de leurs eſprits, qu'à raiſon des calamitez paſſées & des maux qu'ils ont eſprouuez. ET pour ce ſuiet ſi ce n'eſt qu'ils ayent quelque grain de folie, ils ne fõt gueres de hardies entrepriſes, & ne mettent gueres leur fortune & leur honneur au hazard; mais ſe contentent de rechercher ce qui peut les mettre à couuert de la neceſſité: d'où vient qu'ils ſont auſſi auares, & donnent retenuëment, de peur de diminuer ce qu'ils croyent leur eſtre neceſſaire: à quoy ils ſont encore portez par l'experience qui leur a faict cognoiſtre combien c'eſt choſe difficile d'amaſſer de grands biens, & combien c'eſt choſe aiſee de les perdre. Ils ſont pareillement timides & craintifs, & accroiſſent

encore leurs apprehensions par l'imagination, & par la preuoyance de l'aduenir, dót ils sont tousiours en peine: ce qui procede de la froideur de leur sang: Car ceste froideur qui est commune aux vieillards, dispose les hómes à la crainte, au lieu que la chaleur les encline à la hardiesse. Parmy cela ils ayment grandement la vie; & principalement sur le declin de leurs iours: c'est à sçauoir, parce que les hommes desirent naturellement ce dont ils ont vn grand besoin, & comme ils craignent qu'il ne s'enfuye d'eux, ils le desirent plus passionnément. Ils s'espandent aussi ordinairement en plaintes, qui sont des marques de leur foiblesse, qui les rend importuns; & puis ils embrassent plustost ce qui est vtile, que ce qui est honorable en quoy ils se monstrent ordinai-

rement excessifs, iusques à paroistre sordides, & ce qui naist de l'amour qu'ils se portent à eux-mesmes: car l'vtilité est le bien du particulier qui en est accommodé: mais l'honnesteté, va au bien absolument, sans consideration de l'interest du particulier. Apres cela ils sont plustost impudents que honteux: car ne prenans pas tant garde à l'honneur qu'à leurs commoditez, ils ne se soucient pas des opinions du monde: mais les mespriſent. Au reste ils renoncét presque aux bonnes esperances, & n'en ont que des mauuaises, tant parce qu'ils sont deffiants & craintifs, que parce que l'experience leur a fait cognoistre que la plus part des choses sont mauuaises, & qu'elles empirent touſiours, si bien qu'ils viuent plustost de memoire que d'esperance, parce qu'ils n'ont plus

gueres à viure, & qu'ils ont desia beaucoup vescu: car l'Esperance est des choses futures, & la memoire est de celles qui sont passees. Et cela est cause que les vieillards sont grands parleurs, parce qu'ils prennent vn singulier plaisir à parler, & à loüer le temps passé: *De nostre temps*, disent-ils, *nous faisions cecy, nous faisions cela* prenans ainsi vne volupte extraordinaire au souuenir & au recit du passé. Quant à leur Colere, elle est prompte & ardente, mais c'est vn feu de paille qui s'esteint aussi tost. Leurs cupiditez sont amorties ou impuissantes, & ne peuuent estre resueillees ny reprendre aucune sorte de vigueur, si ce n'est que l'amour de l'argent les anime ou les embrase. Et de là vient aussi qu'ils sont temperez, & qu'ils ayment la frugalité, qui est vne espece d'espar-

gne, parce qu'ils se gouuernét plus par le discours de la raison, que par leur propre genie, ou par leur propre inclination: car, comme nous auons dit le discours regarde l'attente, & le courage regarde l'honnestete, comme compagne de la vertu. Leurs crimes ressentent plus l'iniustice que l'insolence ou les outrages: Ils sont disposez à la misericorde, & encore plus que les ieunes gens, mais pour diuerses raisons: car les ieunes sont pitoyables par humanité, & les vieillards par impuissance; qui à cause de l'aage, leur fait apprehender le mal dont ils voyent les autres accueillis, comme s'il estoit pendant sur leurs testes: qui est vne pensee que nous auons dit ailleurs, induire à la Misericorde & à la Pitié: & pour ce subiet ils ne font que se plaindre, & n'ayment pas à voir

rire, ny ne hantent pas volontiers ceux qu'ils cognoissent plaisants & facetieux: d'autant que leur aage leur a refroidy le sang, & leur a imprimé de la melancolie qui ayme la seuerité.

Quant aux hommes vigoureux & parfaicts, comme ils sont entre ces deux aages, aussi participent ils aux humeurs des vnes & des autres, retranchans ce qu'il y a d'excessifs en la ieunesse & en la vieillesse Par ce moyen ils gardent la mediocrité en toutes choses; de sorte que ny ils ne sont trop audacieux, ny ils ne sont trop timides, mais se tiennent au milieu: ne se confiants pas en tout le monde; ny ne se desfiants pas de toutes choses, mais sondant & examinant les affaires qui se presentent par les regles de la prudence & de la verité. Et semblable-

ment, ny ils ne ſont chiches, ny ils ne ſont prodigues, mais meſurent leur dépenſe aux loix de leur puiſſance & de l'honneſteté. Et tout de meſme encor ils gardent ceſte mediocrité aux autres mouuemens de l'Iraſcible, & des Cupiditez. Leur valeur eſt temperee, & leur temperance eſt accompagnée de courage: en quoy ils participent des ieunes & des vieux. Car les ieunes gens ſont vaillants, mais ſans moderation, & les vieux ſont temperez, mais pleins de crainte & de peur: & pour le dire en ſomme; Toutes les bonnes qualitez qui ſe trouuent ſeparément aux ieunes & aux vieux, ſe trouuent comme reünies & r'alliées en vn aage mediocre, qui demeure dans les bornes de ſon temperament, & de ſes inclinations naturelles. Et quant à celles

qui

qui ont de l'excés & de la superfluité en la ieuneſſe, on en la vieilleſſe, l'hóme qui eſt en cette aage moyenne, les chaſtie, & les retranche, les reduiſant au poinct de la vertu & de l'honneſteté.

Il faut maintenant voir quelles ſont les Paſſions des hommes eu égard à leur fortune : c'eſt à dire, qu'il faut recognoiſtre les Paſſions de la Nobleſſe, des Riches, & des Puiſſants de la terre, comme ſont les Rois & les Princes. La Nobleſſe a donc ceſte Paſſion particuliere de deſirer ardemment les hóneurs : car comme ainſi ſoit que tous les hommes ſouhaittent naturellement d'accroiſtre les biens qu'ils poſſedent : la Nobleſſe ſe voyant riche de gloire, & pleine d'honneur, en deſire augmenter le threſor, afin qu'il ne ſemble pas qu'elle mette ſes triomphes en ce

que ſes predeceſſeurs luy ont acquis; mais que comme ils l'ont eſclairée de leur gloire, auſſi elle veut tranſmettre les meſmes rayons de ſplendeur à ſa poſterité. Et puis ordinairement la Nobleſſe penſe que c'eſt vne genereuſe vanité de ne ſe tenir pas au rang de ceux qui ont eſté égaux à leurs Anceſtres, voire meſme quelquesfois les meſpriſe: c'eſt pourquoy elle veut adiouſter quelque choſe aux ornemens de ſa naiſſance, pour auoir dequoy ſe recommander par deſſus ceux-là. Car à la verité les trophées de races ſont quelquesfois ſi anciens & ſi mangez du temps, qu'il eſt bien aiſé d'en faire accroire: c'eſt pourquoy les ames genereuſes doiuent conſeruer ce que la nature & la naiſſance leur donnent: autrement ſi elle de genere, c'eſt vn illuſtre ſpectacle d'in-

famie & d'opprobre. Comme à la verité il y en a qui dégenerás de la magnanimité de leurs peres, nous fõt voir d'épaisses tenebres qui sortent du milieu des éclairs, cõme l'on disoit du fils du grand Scipion. Ce mal heur arriue aux familles, comme aux champs où croissent les moissons & les fruicts: car comme durant que la terre est bonne on voit naistre dans les champs de bons fruicts & de riches moissons; mais venãt à se lasser, ils ne rapportent plus rien d'excellent ny d'exquis: ainsi les bonnes races demeurants en leur vigueur, donnent de grands hõmes pour vn tẽps, mais peu à peu ceste genereuse vigueur venant comme à se rallentir, ne produit plus ces braues courages, & ces vaillants hõmes qu'elle éleuoit auparauant. En ce seul Royaume, combien de grandes & d'illu-

ſtres familles, dont les noms ſont autant d'Eſtoilles & autãt de fleurs qui embelliſſent nos anciennes hiſtoires, ſont-elles eſteintes & perduës, ou s'il en reſte quelques reliques, ſont elles demeurées incognëües? Au reſte quand la Nobleſſe viẽt à dégenerer, elle nous donne des monſtres de fureur car celuy qui eſt enflé de la gloire de ſes Anceſtres, & qui ſe veut eſloigner de leur vertu, ne croit pas pouuoir faire mieux paroiſtre la ſplendeur de ſa naiſſance, que par les inſolences & les violences, dont il accompagne toutes ſes actions : dequoy on a veu de prodigieux exemples aux deportements des deſcendans de Denys le Tyran, & d'Alcybiade. Et c'eſt vn malheur des choſes humaines, que cõme les arbres francs deuiennent ſauuages, ou pour n'eſtre pas cultiuez, ou pour n'auoir

pas la terre fauorable: auſſi les grãdes familles ſe changent, & perdẽt peu à peu la gloire de ceux qui les ót fondées. Et comme les Philoſophes aſſeurent qu'il n'y a point de plus mauuaiſe corruptiõ que celle des choſes ſouuerainement excellentes, comme nous les experimẽtons en la corruption des parfums; auſsi arriue, t'il que les races pleines de magnanimité & de courage degenerent en des eſprits ſtupides & lourds, comme on a veu en la poſterité de Cimon, de Pericles, & de Socrate, pour ne point parler de noſtre ſiecle.

Quant aux Paſſions des Riches, elles ſont cogneuës à tout le monde: veu que l'ó ſçait que ces ſortes de gens ſont ſuperbes, inſolents, & outrageux: car ſe ſentans appuyez de leurs richeſſes, ils s'imaginent que toutes choſes sót en leur puiſ-

sance : veu principalement que les richesses, par l'auarice des hommes donnent comme le prix au reste des choses qu'elles peuuent toutes achepter. Les riches sont aussi voluptueux, effeminez. & pleins d'ostentatiõ : & de vanité, qui leur fait faire monstre de leurs thresors. Ils sont voluptueux & effeminez à cause des cõtinuelles delices où ils se plongent : Ils sont vains, & font gloire de leurs richesses, parce que leurs pensees sont perpetuellemẽt occupées aux images de leurs thresors, desquels ils sont plustost les esclaues & les adorateurs, que les possesseurs & les maistres. Et puis ils se figurent que tout le monde ayme ce qu'ils aymẽt : en quoy certes ils ne se trõpent pas beaucoup; veu qu'il y a vne infinité de personnes qui ont besoin de l'assistance des Riches : C'est pourquoy vn

Philosophe interrogé par vne Princesse, quelle chose estoit la meilleure d'estre riche, ou d'estre sage, respondit; que le meilleur estoit d'estre riche, veu, dit il, que nous voyons ordinairement les sages aux portes des Riches pour mandier leur faueur. Les Riches ont encor ceste vanité ordinaire qu'ils se croyent dignes des grandes charges; parce qu'ils possedent des thresors, pour la consideration desquels ils estiment qu'il est raisonnable qu'ils commandét aux autres: & pour le dire en vn mot, les Richesses d'vn homme heureux, mais destitué de sageesse, font paroistre son esprit. Mais il y a biẽ de la difference entre les Passions de ceux qui s'esleuẽt de nouueau à de grands biens, & de ceux qui les possedent depuis vn long temps: Et ne faut point douter que

ceux qui ont depuis peu acquis leurs richeſſes, ne ſoient plus vicieux, & plus inſolets que ceux qui les poſſedent de longue-main: Car ils entrent en ces richeſſes comme en vne nouuelles profeſsion: où ils ſont du tout ignorants. Quant aux crimes qu'ils commettent les vns & les autres, ils tiennent plus de l'inſolence ou de l'incontinence, que de la malice : car ordinairement ils ſe ſoüillent d'adulteres, & outragent ceux qui reſiſtent à leurs deſirs.

Il reſte à parler des Princes, des Roys, & des grands de la terre, dont les Paſsions ſont auſsi aſſez cogneuës, veu qu'elles ont vn grand rapport auec celles des Riches, encor qu'il faille auouër qu'ils les ont quelquesfois plus moderees & plus douces: Car les grands ſont ordinairement plus ialoux de

leur

leur honneur; & plus genereux que les Riches: d'autant qu'ils ont de plus grandes choſes à faire, & vne plus grande gloire à conſeruer. Au reſte ils ſe contentent ordinairement de maintenir leur dignité ſans ſe ſoucier d'vne grauité affectée & trop ſerieuſe : car la dignité donne ie ne ſçay quelle plus grande ſplendeur aux hommes - c'eſt pourquoy ils ſe monſtrent moderez, & ſe tiennent à la mediocrité: d'autant que la dignité eſt douce, & la grauité eſt venerable. Au reſte, quand ils s'eſchapent ils ne font point de petits maux: parce qu'ordinairement les effects ſont proportionnez à leurs cauſes, & ſe trouuans les armes & la puiſſance entre les mains, ils executent violemment leurs Paſſions, & font des maux incomparables, reſſemblans à ces grandes

riuieres qui venans à se deborder, vont gaster toutes ses moissons, & renuerser & destruire toutes les esperances des laboureurs. A quoy on peut adiouster, que leurs bõnes fortunes les rendent encor plus insolents. D'autant que se voyants puissants en moyens, & heureux en leur famille & en leurs desseins, ils en deuiennent superbes, & viuent sans aucune consideration de vertu ou de vice, à cause des faueurs de la fortune, qui les esblouyssent : Et toutesfois il y a de bonnes natures, qui au lieu de s'enorgueillir, ou de se mécognoistre parmy ces heureux succez de la fortune, en deuiennent plus moderées, plus religieuses & plus craignantes Dieu ; à cause qu'ils recognoissent que la bonne fortune qu'ils ont, est vn present & vne faueur de sa prouidence, à laquelle

pour ceſte raiſon, ils ſont plus affectionnez & plus deuotieux que le reſte du monde, veu les grands biens qu'ils en ont reçeus.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

NOV 1 1968
Dec 1 7

a39003 009526970b